N° 386 — Tome CIV 16 Juillet 1913

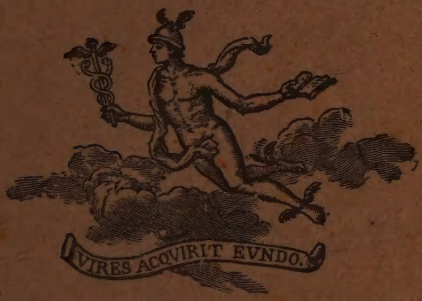
MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, JULIEN BENDA, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY,
MARIE DAUGUET, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL, GEORGES EEKHOUD,
DIANE-VALENTINE FEYDEAU, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, GEORGES LE CARDONNEL,
ALFRED MACHARD, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI,
MARCEL MONTANDON, RACHILDE, MARCEL ROBIN,
DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

SOMMAIRE

N° 386. — 16 JUILLET 1913

Georges Le Cardonnel	*Une Renaissance française (A propos d'enquêtes récentes)*	225
Marie Dauguet	*Printemps*, poésies	269
Diane-Valentine Feydeau	*Hyacinthe*, conte	272
Julien Benda	*Réponse aux défenseurs du Bergsonisme* (suite et fin)	280
Henri Mazel	*Les Idées politiques de St-Simon*	310
Henri Albert	*Gerhart Hauptmann, le trouble-fête*	321
Alfred Machard	*Titine* (XI-XVII, fin), roman	334

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : XXIX^e Lettre à l'Amazone*	371
Georges Duhamel	*Les Poèmes*	373
Rachilde	*Les Romans*	378
Jean de Gourmont	*Littérature*	383
Docteur Paul Voivenel	*Sciences médicales*	388
Henri Mazel	*Science sociale*	392
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	397
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	403
R. de Bury	*Les Journaux*	409
Maurice Boissard	*Théâtre*	413
Gustave Kahn	*Art*	416
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	421
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	424
Marcel Robin	*Lettres espagnoles*	429
Marcel Montandon	*Lettres roumaines*	433
Charles Merki	*Variétés : Les Jardins du vieux Paris à l'Hôtel Saint-Fargeau*	437
Mercure	*Publications récentes*	442
—	*Echos*	444

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS (VII^e)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

PAUL ADAM — **STÉPHANIE**

ALBERT BESNARD — **L'HOMME EN ROSE**
L'Inde couleur de sang

ALBERT BOISSIÈRE — **LA CRINOLINE ENCHANTÉE**
Avec de nombreuses gravures dans le texte.

CANUDO — **LES TRANSPLANTÉS**
Paris-visage-du-monde.

LUCIE DELARUE-MARDRUS — **DOUCE MOITIÉ**

MAURICE DONNAY — **THÉATRE** (TOME VI)
La Patronne — Le Ménage de Molière

CLAUDE FERVAL — **UN DOUBLE AMOUR**
(LOUISE DE LA VALLIÈRE)
Préface de Jean Richepin. Ouvrage orné de 2 portraits.

ALEXANDRE HEPP — **L'AFFREUSE ÉTREINTE**

MAURICE MAETERLINCK — **MARIE-MAGDELEINE**
Drame en trois actes.

OCTAVE MIRBEAU — **DINGO**

J.-H. ROSNY AINÉ — **DANS LES RUES**

MAURICE ROSTAND — **LE PAGE DE LA VIE**
Poésies

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e)

Viennent de paraître :

L'ESTHÉTIQUE DU PAYSAGE

Par **Fr. PAULHAN**
Correspondant de l'Institut

1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, avec 14 planches hors texte..... **2 fr. 50**

Pourquoi prend-on plaisir à voir un paysage peint ? Et quelle est la valeur esthétique de ce plaisir ? Tout d'abord, ce paysage apparaît comme un portrait de la réalité, et l'auteur recherche les causes diverses et les formes variées de l'amour de la nature. Il montre ensuite que le paysage est une occasion, pour l'artiste, de créer un monde nouveau qu'il marque, par son style et par sa technique, de sa propre individualité.

Puis l'auteur analyse l'âme des paysages et tâche de faire voir comment on peut retrouver dans la nature, et surtout dans la nature interprétée par l'artiste, l'humanité même et quelque chose aussi qui dépasse l'humanité. Le paysage devient vraiment chez quelques artistes une conception du monde. Ainsi, par le sujet, par le sens, par le style, l'art du paysage peut s'élever au niveau le plus élevé de l'art.

Dans la seconde partie du livre, l'auteur a voulu vérifier ses idées par l'examen des faits. Il y étudie des mondes différents créés par divers artistes, par diverses écoles, mondes tragiques ou sereins, hostiles ou caressants, mondes de pensée et d'ordre ou simplement de lumière et de couleur, et, par là même, encore significatifs.

L'AFRIQUE DU NORD

Conférences faites à la Société des élèves et anciens élèves de l'Ecole des Sciences politiques

PAR

MM. Jonnart et Augustin Bernard, le général Lyautey et J. Ladreit de Lacharrière, E. Roume et Camille Guy, J. Charles-Roux et André Tardieu, Stephen Pichon et René Pinon

1 volume in-16 de la *Bibliothèque d'Histoire contemporaine*, avec cartes hors texte..... **3 fr. 50**

Les auteurs de ce livre ont examiné successivement l'histoire de la formation de notre empire colonial dans l'Afrique du Nord, la politique militaire, indigène, économique et financière que nous avons suivie en Algérie et en Tunisie, au Maroc, en Afrique occidentale, et les perspectives que ces pays offrent à nos compatriotes.

Ils y ont joint l'étude des mêmes questions dans les pays de l'Afrique méditerranéenne : l'Egypte et la Tripolitaine, où nous avons reconnu la prépondérance d'autres puissances.

L'autorité qu'assurent à ces hommes d'État, à ces administrateurs et à ces écrivains leur talent et leur connaissance approfondie des affaires africaines donne à ce livre d'actualité un intérêt de premier ordre.

L'A. B. C. DU LIBRE-ÉCHANGE

Par **YVES GUYOT**
Ancien ministre, président de la Société d'Économie politique

1 volume in-16 de la *Bibliothèque de la Ligue du Libre-Échange*, cartonné à l'anglaise..... **2 fr.**

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

ÉDOUARD MAYNIAL

La Jeunesse de Flaubert. Vol. in-18..... 3 50

AUREL

La Semaine d'Amour. Vol. in-18..... 3 50

LOUIS PAYEN

Le Collier des Heures, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

PIERRE CAMO

Les Beaux Jours, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

ARCHAG TCHOBANIAN

La Vie et le Rêve, **Poèmes en prose, Contes, Fantaisies.** Lettre. Préface de ÉMILE VERHAEREN. Vol. in-18..... 3 50

ALBERT SAMAIN

Œuvres de Albert Samain. **Le Chariot d'Or. La Symphonie héroïque. Aux Flancs du Vase.** Vol. grand in-18 (0,20×0,135) tiré sur beau papier. 7 »

GABRIEL MOUREY

Psyché, poème dramatique en 3 actes. Vol. in-18..... 3 50

MAURICE MAETERLINCK

Le Trésor des Humbles. Vol. grand in-18 (0,20×0,135) tiré sur beau papier.... 7 »

ÉDOUARD GANCHE

Frédéric Chopin, sa vie et ses œuvres. Préface de CAMILLE SAINT-SAENS, de l'Institut. Illustration et documents inédits. Vol. gr. in-18..... 5 »

ALBERT DE BERSAUCOURT

Études et Recherches **(Balzac et sa « Revue parisienne». Samain et Maeterlinck. Les Ennemis de Voltaire. Bibliothèque d'un homme de goût au XVIII^e^ siècle, etc., etc.).** Vol. in-18..... 3 50

GEORGES MATISSE

Les Ruines de l'Idée de Dieu. (Collection Les Hommes et les Idées). Vol. in-16..... 0 75

SAADI

Le Jardin des Fruits. Traduit du persan par FRANZ TOUSSAINT. Vol. in-18..... 3 50

Librairie G. VAN OEST & Cie

4, Place du Musée, BRUXELLES — 63, Boulevard Haussmann, PARIS

En souscription :

NICOLAS POUSSIN

PREMIER PEINTRE DU ROI

1594-1665

(Documents inédits)

Suivi d'un catalogue raisonné et accompagné de la reproduction de 130 de ses tableaux et dessins, de deux portraits, autographes et autres documents

PAR

ÉMILE MAGNE

NICOLAS POUSSIN, chef de l'École française, a été l'objet, depuis sa mort, d'innombrables biographies et notices. Cependant il n'est point d'existence moins connue que la sienne. A l'époque où il naissait, en Normandie, l'art français était dans un complet désarroi. NICOLAS POUSSIN, après avoir souffert d'un défaut total de direction, se rendit à Rome où il s'imprégna de la pensée et de l'esthétique anciennes. Et ayant ainsi formé, sur des bases solides, sa personnalité, il devint l'artiste le plus représentatif du Grand Siècle.

L'ouvrage que nous offrons au public constituera un travail général unique par la variété et la sûreté de ses informations. L'étude de M. MAGNE sera suivie d'un catalogue raisonné des peintures de POUSSIN. Le volume contiendra en outre la reproduction, exécutée de la manière la plus parfaite en héliogravure et en héliotypie, de 120 à 140 tableaux et dessins empruntés à la plupart des musées d'Europe et aux collections particulières.

L'ouvrage formera un beau et fort volume grand in-4° (26 1/2 × 36 cm.) qui contiendra de 160 à 200 pages de texte et plus de 100 planches hors texte, ainsi qu'un certain nombre de reproductions dans le texte.

Le tirage est limité à 500 exemplaires sur papier d'Arches à la cuve, numérotés de 1 à 500.

Prix de l'ouvrage en souscription : **125 francs.**

Le prospectus détaillé sera envoyé sur demande.

UNE RENAISSANCE FRANÇAISE

A PROPOS D'ENQUÊTES RÉCENTES

—

Il a été beaucoup parlé de la jeunesse, ces mois derniers, en des livres d'un mérite littéraire inégal, sans qu'on puisse dire d'aucun qu'il soit très grand. Ces ouvrages donnent l'impression d'avoir été écrits rapidement pour satisfaire des désirs impérieux de journaux et de revues; et l'on pense : voilà bien la preuve que les idées qu'ils expriment intéressent le public français ; c'est leur plus importante signification. Ainsi le livre d'Agathon (1) peut bien ne pas renseigner avec exactitude sur les jeunes gens d'aujourd'hui, mais on est sûr que certaines des qualités qu'il leur attribue ne sont pas indifférentes aux Français de 1913. La presse, bien loin de diriger l'opinion, la suit en effet au point d'en être l'esclave. C'est là l'un des plus importants bénéfices de la liberté que lui accordent les lois ; depuis qu'elle n'a guère à s'inquiéter de celles-ci, elle n'est plus occupée qu'à satisfaire les idées ou l'absence d'idées de ses clients. On peut donc être certain que si un journal ou une revue, ou même un livre fait des révélations sur la jeunesse, et réussit à intéresser des lecteurs en assez grand nombre pour paraître susciter aussitôt un mouvement, c'est que celui-ci existait déjà.

Aussi les divers livres qui prétendent nous révéler aujourd'hui une jeunesse nouvelle contribuent à nous renseigner bien moins sur les jeunes gens ayant de dix-huit à vingt-cinq ans, qu'indirectement sur les préoccupations, l'état des idées

(1) *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui*, par Agathon, 1 vol. 3.50, Plon et Nourrit, éd.

d'un grand nombre de Français, appartenant de préférence à la bourgeoisie, et n'ayant pas encore atteint ou ayant à peine franchi la cinquantaine. Ainsi le mouvement de réveil national dont nous entretient Agathon dépasserait donc les jeunes hommes dont il nous parle ; il serait plus important, étant moins particulier. Mais pour ce qui est de nous renseigner spécialement sur les jeunes hommes, il ne semble pas que son livre ait grande valeur, pas plus d'ailleurs que n'en saurait avoir, du point de vue strictement littéraire, la plaquette de M. Emile Henriot, par exemple. Celle-ci ne peut en effet que difficilement nous faire connaître à quoi rêvent les jeunes hommes de lettres, puisque la plupart des écrivains que M. Henriot a interrogés ont entre trente et cinquante ans. C'est tout au plus si cette plaquette et un livre plus récent de MM. Jean Muller et Gaston Picard sur les *Tendances présentes de la littérature française* (1) peuvent, en se complétant, nous apprendre quelles opinions littéraires professent un certain nombre d'écrivains vivant en 1913.

Je sais bien qu'Agathon, par exemple, a plus songé à faire un ouvrage d'apologétique que d'une parfaite exactitude historique. Si Agathon ne l'a pas dit nettement, du moins l'a-t-il laissé entendre : s'il a présenté une jeunesse comme il la voudrait, c'est pour entraîner la vraie dans ses désirs ; mais alors, si j'avais à aider l'élite d'une jeunesse à prendre conscience d'elle-même, j'avoue que je pourrais difficilement lui recommander un ouvrage où la passion du foot-ball est en somme expliquée par la philosophie de M. Bergson, où cette jeune élite intellectuelle est surtout présentée avec un esprit âprement pratique, ne lisant rien et pensant peu, ayant la passion des affaires, brutale jusqu'à avoir le goût du sang et, avec cela, catholique. Si encore Agathon entendait nous faire admirer là le jeune homme moyen de 1912 ; mais, à l'en croire, il esquisserait les traits des meilleurs d'entre les jeunes hommes et il décrirait le *type nouveau de la jeune élite intellectuelle*.

Et d'abord, afin de nous mieux faire saisir le caractère de cette génération, Agathon nous a évoqué celle qui est parve-

(1) L'ouvrage de MM. Jean Muller et Gaston Picard pourrait même, comme moyen de renseignements sur la jeunesse littéraire, avoir une supériorité sur la plaquette de M. Emile Henriot : M. Gaston Picard a, si je ne me trompe, passé son conseil de révision, cette année, ainsi que quelques-uns des jeunes hommes qu'il interrogea.

nue à l'âge d'homme vers 1885 : il nous a invités à relire les *Essais de Psychologie* de M. Paul Bourget, nous a montré une génération découragée, fatiguée de vivre, ayant la morne perception de la vanité de tout effort ; il nous a rappelé que Barrès écrivait, en 1885, dans *les Taches d'encre*, qu'il rédigeait seul à vingt-cinq ans : « L'ennui bâille sur ce monde décoloré par les savants. Tous les dieux sont morts ou trop lointains ; pas plus qu'eux notre idéal ne vivra. Une profonde indifférence nous envahit. La souffrance s'émousse. Chacun suit son chemin sans espoir, le dégoût aux lèvres, dans un piétinement sur place banal et toujours pareil, du cri douloureux de la naissance au râle déchirant de l'agonie, dernière certitude ouverte sur toutes les incertitudes. »

C'est à peine si Agathon a accordé quelque attention à la génération qui arriva à l'âge d'homme vers 1890 ; ce fut pour nous la représenter inapte à l'action, d'un idéalisme exaspéré, « exaltant l'intelligence pure au détriment de la force » ; tout de suite, il nous a opposé l'optimisme des nouveau-venus, ceux qui ont de dix-huit à vingt-cinq ans. Entre 1880 et 1913, dans cette période de trente-trois ans, il ne s'est rien passé pour Agathon. Bien que plusieurs jeunesses aient eu cependant le temps de se succéder, Agathon veut complètement les ignorer ; mais il nous démontre qu'il y eut une éclipse de patriotisme dans la génération symboliste.

Au lendemain du boulangisme, une sorte de réaction se produisait dans certains milieux littéraires contre un patriotisme de parade qui ne correspondait pas à une réalité dans les faits : il y eut toujours ainsi, à de certaines périodes, un patriotisme de journal ou de café-concert, qui n'est pas le vrai, qui risque de tuer le véritable, dont un homme peut d'ailleurs se faire une carrière, tirer des bénéfices sans consentir à aucun sacrifice. Je me méfierai toujours du patriotisme de celui qui, bien constitué et assez vigoureux, aura, par exemple, évité le service militaire. On peut cependant admettre qu'il y eut, en effet, dans une partie de la jeunesse littéraire d'alors une sorte d'éclipse du sentiment patriotique ; trouvons-en la preuve avec Agathon dans quelques réponses à une enquête que le *Mercure* fit vers cette époque sur la question de l'Alsace-Lorraine. Un esprit qu'on appela, on n'a jamais très bien su pourquoi, intellectuel régnait alors sur quelques membres de la

haute Université. Agathon le montre par l'enquête que Frédéric Rauh conduisit à ce moment auprès de ses élèves de l'Ecole normale, afin de savoir si le patriotisme est un sentiment raisonnable et s'il résiste à l'épreuve des faits :

Ah ! c'est un beau jeu de massacre ! Toutes les considérations par quoi se justifie le sentiment de Patrie sont tour à tour traitées de généralités sonores, de superstitions, de « doctrines d'artistes et de littérateurs ». Rien ne résiste à l'impitoyable méthode scientifique, comme si le patriotisme, qui plonge au plus profond de la croyance et des sentiments, pouvait être son objet. « Les patriotes ne comptent pas, dit Rauh, ce sont des sentimentaux purs. Au reste, les nationalistes n'ont aucune de mes convictions. Leur doctrine est en contradiction avec les idées auxquelles je tiens. Je ne vois aucune raison de mettre l'internationalisme sous le boisseau. » Bref, toute l'enquête de cet universitaire socialiste vise à montrer que la « conscience peut sacrifier la patrie à l'idée » : à tout le moins s'efforce-t-il de mettre « le patriotisme au service de l'internationalisme ». Et, au terme de son cours, Frédéric Rauh, examinant si un homme qui croit la guerre mauvaise peut obéir au devoir militaire, ne tranche pas la question, il l'évite et se réfugie derrière l'obligation légale :

« Il faut respecter la légalité, dit-il, obéir à la loi, même injuste. La révolte n'est qu'une suprême ressource. Or, il y a certaines conditions qui s'imposent à un pays, parmi lesquelles le devoir militaire. Il semble donc que je doive m'y soumettre, à moins de renier le principe de la légalité. D'autre part, si mon pays peut servir au triomphe d'une idée, je dois vouloir qu'il dure. La question est de savoir si je dois préférer mon idéal à tout et me priver du moyen d'action qu'est mon pays. » Et d'ailleurs aussitôt il ajoute :

« Il y a des cas où l'idée se trouve dans des dangers tels qu'il faut le proclamer. Il peut se faire que la double obligation de maintenir *la légalité et mon pays pour en faire un instrument de mon idéal soit* inférieure au devoir de proclamer cet idéal *dans toute son intransigeance.* La conscience est le dernier juge, mais il faut qu'elle soit documentée. »

Je crois bien qu'il ne faut surtout voir là qu'une sorte d'exercice de raisonnement, une manière de casuistique philosophique, sans qu'on doive y attacher plus d'importance. Ces raisonnements que suivaient avec attention les jeunes têtes d'alors se seraient dissipés devant la réalité d'une invasion allemande. Ce qui était peut-être plus dangereux, c'est qu'à la même époque il était considéré comme un signe de haute

intelligence d'opposer la vitalité des peuples du Nord à notre prétendue décadence ; on admettait même dans certains milieux qu'on pût imaginer proche la disparition de la France. Avec la musique de Wagner, le théâtre norvégien, bientôt Nietzsche, nous subissions une véritable invasion étrangère ; mais un de nos envahisseurs devait lui-même aider à notre délivrance : la fréquentation de Nietzsche n'apprit-elle pas à plus d'un à retrouver le chemin de nos richesses ?

Une grosse partie des reproches d'Agathon paraît en réalité s'appliquer surtout aux hommes nés dans le cours des dix années qui précédèrent la guerre; encore trouverait-on parmi ceux-ci les précurseurs et les maîtres de la Renaissance française actuelle : un Barrès, un Maurras, un Mithouard, par exemple. Et pour ce qui touche spécialement à la renaissance catholique, un Paul Claudel, un Jammes, un Péguy, cités par Agathon (1).

§

Agathon place donc le commencement de la Renaissance française actuelle vers 1905 ; c'est là, croyons-nous, une de ses premières erreurs.

Cette Renaissance ne se révéla-t-elle pas, plutôt, dès la venue à l'âge d'homme des premières générations nées après 1871? On pourrait en trouver la preuve à partir de 1895, en maints articles de jeunes revues. M. Etienne Rey, dans son livre *la Renaissance de l'orgueil français* (2), est d'ailleurs à peu près aussi injuste qu'Agathon, dans son jugement sur les générations qui précédèrent la jeune génération actuelle et suivirent celle du symbolisme. Il place bien à l'affaire Dreyfus le départ de la renaissance qu'il constate : il dit même que de bonnes semences furent alors jetées dans les âmes :

Le masque de scepticisme arraché, l'indifférence tournée en mépris, le réveil de l'idéalisme, de part et d'autre de la sincérité, de la

(1) Agathon, qu'on imagine soucieux d'être exact et lettré, aurait pu ne pas omettre dans son énumération un poète dont je puis avoir quelque délicatesse à parler ici, M. Louis Le Cardonnel, qui s'est contenté, comme l'on sait, le premier et le seul, d'aller jusqu'au bout de ses désirs spirituels en unissant sa vie de poète à celle de prêtre catholique. Personne ne saurait nier qu'il affirma son catholicisme en se faisant prêtre, à un moment où le catholicisme n'était pas à la mode. Il fut par excellence un précurseur. Agathon a-t-il redouté que son voisinage portât ombrage à certaines notoriétés littéraires d'un catholicisme plus récent?

(2) Etienne Rey, *la Renaissance de l'orgueil français*, plaquette, Bernard Grasset édit.

jeunesse, et au sein même de cette division des centres de groupements et d'union ; par-dessus tout une ardeur combative, une flamme d'énergie, une passion singulière : quels signes pouvaient être plus réconfortants et donner plus d'espérances!

Il reconnaît l'importance qu'eut l'essor de l'automobilisme, de l'aviation dans la renaissance de notre orgueil, cependant il écrit :

Il y a des générations qui ont toujours été malades, et qui même s'en sont fait gloire. Il en fut ainsi de celle qui naquit au lendemain de la guerre de 1870 : les fils des vaincus portèrent physiquement le poids de la défaite; ils ne purent être des héros parce que leur sang n'était pas assez généreux, et que leurs nerfs étaient trop sensibles. De là les caractères distinctifs de l'époque que nous venons de traverser : impuissance de l'action, excès d'intellectualisme, faiblesse de la volonté, déséquilibre et pessimisme.

Ce qui au contraire frappe le plus dans la jeunesse actuelle, c'est la santé.

Et M. Rey conclut :

Tous les traits dominants de la jeune génération, l'optimisme, l'équilibre moral, le goût d'agir s'expliquent par ce retour à la santé. Et ainsi, la France possède, pour la première fois depuis longtemps, une jeunesse qui est jeune.

M. Rey, qui a parlé d'un changement dans les esprits survenu au moment de l'affaire, de l'influence heureuse de l'automobilisme, de l'aviation, oublie comme Agathon que ce n'est tout de même pas à la jeunesse qui a de dix-huit à vingt-cinq ans que sont dus le développement de l'automobilisme et l'essor de l'aviation; nous pourrions parler aussi de la navigation sous-marine et de l'expansion coloniale; enfin, la jeunesse qui, vers 1890, n'avait pas vingt ans se tournait volontiers vers les écoles militaires ; c'est de dix et même quinze ans que se trompent donc Agathon et M. Rey.

Une jeune revue, *l'Effort*, qui paraissait à Toulouse, ouvrit en 1898 une bien curieuse enquête sur *le Sens énergique chez la jeunesse*. Une des questions posées était très significative : « Quelle position immédiate et pratique allez-vous personnellement choisir ou avez-vous déjà choisie pour assurer votre économie matérielle et le libre développement de votre énergie idéologique? » Presque tous répondirent qu'ils ne dédai-

gnaient point d'exercer une profession pour assurer leur liberté intellectuelle. Ainsi, quand un des écrivains qu'a interrogés Agathon nous déclare, pour nous prouver que la jeune génération est saine et robuste, que les jeunes écrivains qui exercent un métier ou une profession sont nombreux aujourd'hui, il n'annonce rien qui soit très nouveau. Un grand nombre d'écrivains d'une génération précédente avaient donné l'exemple. Il y a quinze ans déjà qu'on est loin de considérer que l'homme de lettres doive être un pur intellectuel, « dégoûté de l'action, incurieux de l'humain et du réel et se complaisant dans l'incorruptible orgueil de ne servir à rien ». Cette belle phrase renferme d'ailleurs une erreur, car l'écrivain qui fait de belles œuvres ne sert-il pas, par cela même, à quelque chose?

Moi-même, écrivant dans une revue de l'époque sur l'enquête de *l'Effort*, je disais avec un accent un peu jeune, car je devais être alors plus jeune que ne l'est aujourd'hui Agathon :

> Le prochain siècle sera beaucoup ce que nous le ferons; en ouvrant les yeux à l'âge où l'on commence à voir, nous avons pris conscience d'une tâche à laquelle on ne nous avait pas préparés. C'est de nous qu'est attendu le cri qui éveillera ceux qui vivent dans la mort; nous savons déjà tous, et c'est beaucoup, que dans la vie il y a autre chose à faire qu'une petite gloire à récolter, que des préjugés à respecter, que de l'argent à gagner : nous savons que des paroles de vie manquent au monde.

En somme, nous « savions » peut-être plus de choses que les jeunes hommes d'Agathon; nous avions nous aussi de hautes ambitions; mais personne ne nous prenait au sérieux. Et puis les jeunes hommes de 1898 avaient, je crois bien, une infériorité sur ceux d'aujourd'hui : ils manquaient de sens pratique.

En 1899, M. Saint-Georges de Bouhélier publia un recueil d'articles parus dans des revues et des journaux d'alors et qu'il intitula *les Eléments d'une Renaissance française* (1). Il y proteste sans cesse contre l'invasion de la littérature étrangère :

> On sait, y lit-on, quelle stérile poésie a été inspirée tous ces temps-ci à de juvéniles écrivains, sur qui Richard Wagner, Nietzsche et Henri Ibsen prirent trop d'empire. Les lettres françaises ont manqué de

(1) *Les Eléments d'une renaissance française*, par Saint-Georges de Bouhélier, Bibliothèque artistique et littéraire, Société anonyme *la Plume*, 1 vol.

périr. Une deuxième fois, les Allemands franchirent les frontières, mais cette chimérique invasion eût pu être autrement pénible et exténuante que la conquête de 1870-71.

Nos jeunes lettrés ont subi la tyrannie étrangère. Je suis tout à fait surpris de cette servitude acceptée d'une manière aussi facile par de généreuses personnes dont Racine, Diderot, Hugo, Lamartine ont pu composer la pensée et auxquelles tant de promenades dans les jardins du Luxembourg, à Meudon, à Versailles, parmi le riche parc de Saint-Cloud, n'eussent pas laissé d'apprendre les lois de la beauté, si elles n'en étaient pas distraites par un trop vif amour des lettres.

Il convient donc de se promener parmi les avenues du parc de Versailles. Leur majestueuse solitude m'est trop chère. C'est là que j'ai pu prendre conscience de mes devoirs d'écrivain.

Dans ce livre, nous trouvons des pages comme celle-ci :

Une nation ne peut perdre son unité si elle ne désapprend point le sens des chants nationaux. Je ne doute guère de la force du génie. Ce qui a permis aux Grecs de reconstituer leurs lois après six cents ans d'esclavage, c'est la tradition poétique dont le monde leur rappelait sans cesse l'illustre éclat.

Tant que nos jeunes lettrés connaîtront la route des cimetières où pleurer des personnes éteintes, de qui la noire terre presse le corps glacé et qui dorment couchés côte à côte, non loin de nos grands hommes, de nos glorieux soldats et de nos héros militaires, tant qu'ils pourront venir auprès des chimériques sépulcres (je parle des livres où sommeille aussi une pensée antique), nous ne craindrons point l'étranger. Racine, Diderot, Chateaubriand nous sauveront toujours du complet désastre, autant qu'un Kellermann, qu'un Bonaparte.

M. Saint-Georges de Bouhélier nous montre à chaque page de son livre une génération éprise avant tout d'héroïsme, à qui ses maîtres, au collège, dans un temps où les adolescents étaient encore élevés dans l'admiration des héros antiques, avaient enseigné un haut idéal ; mais peut-être, en effet, devenus jeunes hommes, parûmes-nous moins armés pour la lutte que nos cadets d'aujourd'hui. Bouhélier fait cette réflexion :

Pour parvenir à une situation dans ce moment, la grandeur d'âme n'est pas indispensable. On sait bien qu'il suffit d'être intrigant et de connaître la politique des vestibules.

Etonnez-vous que nous prenions le parti de mépriser tout à fait vos basses intrigues, votre agitation ! Mais nos professeurs nous avaient instruits pour remplir un rôle plus noble et nous prétendions utiliser l'exemple que nous donnaient Patrocle et Roland. Je crois

qu'on forme trop nos jeunes gens comme s'ils devaient être les contemporains de ces prodigieux guerriers.

Combien de jeunes hommes de cette génération, ne pouvant satisfaire en France leurs désirs d'action et de gloire, s'en allèrent bravement mourir dans des expéditions lointaines ! Les jeunes hommes d'Agathon, plus réalistes, méprisant les poètes, se livreront peut-être à des négoces, fonderont des comptoirs dans nos colonies ; tant mieux si notre richesse nationale et notre puissance de rayonnement dans le monde en sont accrues ; mais qu'ils n'oublient pas que leurs aînés ont conquis le plus souvent au prix de leur sang ces terres qui les enrichiront, et, même si, dans leur adolescence, ces jeunes hommes ont connu des triomphes bruyants au foot-ball, qu'ils ne se croient point autorisés pour cela à dire que leurs aînés étaient en décadence. Si les jeunes hommes d'Agathon réalisent des fortunes rapides dans l'industrie de l'automobile ou celle, plus récente, de l'aviation, qu'ils se rappellent que fut accordée à leurs aînés la gloire de se casser la tête. — Et se casser la tête, c'est encore tout de même de l'action !

Quelle erreur de croire qu'on ne s'occupe, en France, de sports que depuis sept ans ! La vérité est qu'on ne s'en est jamais occupé autant qu'aujourd'hui. Les sports sont devenus un tel besoin dans la nation qu'ils en viennent à s'industrialiser, à être des occasions d'affaires, à perdre le caractère désintéressé et élégant de nos vieux jeux français.

Mais presque aussitôt après la guerre, on s'occupa de l'éducation physique de la jeunesse. Des sociétés de gymnastique et d'éducation militaire se créèrent un peu partout en France ; les autorités militaires mirent même dans les villes où il y avait des garnisons de cavalerie, plusieurs fois par semaine, des chevaux à la disposition de ces sociétés et des collèges. Faut-il rappeler l'engouement, assez ridicule d'ailleurs, qu'on montra pour les bataillons scolaires ? Il fut un moment où tout petit Français avait son fusil de bois. Le jeune Français qui atteignait ses douze ans vers 1885 ou 1889 pouvait facilement, même dans une petite ville de province, monter à cheval deux fois par semaine, s'adonner chaque jour à une heure de gymnastique ou d'escrime ; dans les établissements religieux, le foot-ball n'avait jamais cessé d'être en honneur, mais ce jeu s'appelait encore simplement le jeu du ballon.

Ce fut à peu près vers 1889 que presque chaque jeune Français, même de petite bourgeoisie, eut sa bicyclette. Alors commença l'exhibition sportive; l'industrie nouvelle organisa des courses avec prix pour faire triompher la marque de telle ou telle maison; le coureur à bicycle, puis à bicyclette fut le premier professionnel sportif. Presque en même temps naissait l'automobilisme : de jeunes énergies trouvèrent à s'y employer ; du développement de l'automobilisme, du perfectionnement des moteurs devait naître l'aviation dont la mise en pratique est l'œuvre des hommes ayant aujourd'hui entre trente-cinq et quarante-cinq ans.

Si nous ajoutons que jamais il n'y eut, comme nous l'avons déjà dit, autant de candidats aux écoles militaires que de 1890 à 1900, nous aurons assez montré que cette jeunesse n'était point aussi amollie et sceptique qu'on se plaît à le dire. Elle avait même un goût profond de l'aventure, un amour désintéressé de la gloire; Bouhélier intitula un de ses premiers livres : *la Vie héroïque des aventuriers, des rois, des poètes et des artisans*. Ce sont tout de même des hommes de cette génération qui accompagnèrent un Marchand, un Baratier, un Moll à travers l'Afrique !

Cette génération n'était-elle pas d'ailleurs née à ces heures, exaltantes malgré tout, de rage sourde que connaît un grand peuple vaincu qui se relève? Il lui manqua le commerce de héros et de vrais maîtres; elle n'eut en effet de ce côté longtemps que des désillusions. A travers les murs des collèges était parvenue jusqu'à elle la rumeur du boulangisme. Cette aventure nationale tourna à l'opérette; enfant, encore, cette génération assista, au moment de l'incident Schnœbelé, au spectacle de l'angoisse collective d'un peuple qui n'attendait la guerre que pour y vaincre. Elle manqua peut-être de discipline. N'était-ce pas naturel ? N'avait-elle pas été conçue en ces heures de révolte d'un peuple qui ne voulait pas consentir à la défaite? Peut-être à l'âge où cette génération alla au régiment avait-elle, à cause de cela même, une conception un peu trop romantique du soldat moderne. L'armée du temps de paix lui apparut comme une vaste administration aux travaux ennuyeux et routiniers. Elle se fût certainement fort mieux accommodée de l'état de guerre. Elle n'avait cependant pas le goût du sang dont parle un jeune homme interrogé par

Agathon : goût qui serait assez bas s'il n'était surtout littéraire. Par contre, il n'est pas un homme de cette génération qui n'eût fait et ne ferait encore sienne cette parole d'honnête homme du lieutenant-colonel Baratier :

La guerre est horrible ! L'homme dans la lutte ne s'appartient plus, n'obéit plus à sa volonté ; il subit une poussée d'enthousiasme, de rage ; il devient un forcené ! Soit ! Mais du sang sort une auréole de beauté, puisque le sacrifice y a germé.

Ce goût du sang, cette génération n'eût pu le concevoir sans le risque, et ainsi elle le confondait avec l'acceptation du sacrifice. La plupart des jeunes hommes de 1895 n'auraient par contre éprouvé, et n'éprouvent encore que du dégoût, à voir par exemple deux hommes s'ensanglanter dans un ring pour l'appât d'un gain. Les jeunes hommes d'aujourd'hui prennent, affirme-t-on, du plaisir à cette sorte de spectacles. Nous pensons qu'il faut se refuser à voir là le signe d'une renaissance. Prenons garde que ce ne soit le commencement d'autre chose : d'un petit néronisme médiocre de jeune bourgeois pratique, et qu'il ne faille bien plutôt discerner en cela des symptômes de dégénérescence à cataloguer avec telles recherches de voluptés artificielles dans des milieux où celles-ci n'ont même pas d'excuses littéraires.

§

Les générations de 1895 et de 1900 étaient-elles catholiques ? Discernait-on même des tendances religieuses dans ces générations ? Il semble bien que le plus grand nombre des jeunes hommes d'alors ne montraient guère de préoccupations nettement religieuses. Cependant il ne faut pas méconnaître que si, aujourd'hui, on remarque un mouvement de renaissance religieuse, et spécialement catholique, c'est dans la génération symboliste qu'il commença et dans les générations suivantes qu'il grandit. Si la génération symboliste connut des conversions et même un mouvement néo-chrétien assez intéressant, la génération suivante eut, avec Charles Guérin, son poète catholique ; un Jammes se place avec un Claudel entre la génération symboliste et la première génération née après la guerre. Peut-être, sans l'Affaire qui bouleversa tant de cerveaux et divisa le pays en deux camps, où, dans l'un, on afficha bientôt volontiers des sentiments anti-chrétiens, tout en

prétendant défendre le catholicisme, tandis que l'autre semblait animé de sentiments d'origine chrétienne mêlés à des passions bassement anticléricales, peut-être sans cette affaire, qui devint un effroyable cas d'hystérie collective, et jeta tant d'esprits dans une confusion dont ils n'ont point complètement guéri, y aurait-il eu dès cette époque, dans l'élite de la jeune génération d'alors, un mouvement de renaissance religieuse et spécialement catholique important; cette affaire présenta bien vite en effet les caractères d'un phénomène de déformation religieuse. Ni le positivisme négateur de tout mystère, ni les philosophies scientifiques qui ne sont pas la science ne satisfaisaient déjà la plupart des esprits : pas plus ceux de la génération de 1880 que ceux des générations de 1895 et de 1900. Un Bergson était attendu, qui mettrait la science à sa place. Ce sont d'ailleurs des jeunes hommes des générations de 1895 et 1900 qui les premiers suivirent les cours de ce philosophe au Collège de France; c'est par la partie critique de son œuvre qu'il commença de séduire.

§

Agathon nous assure que les jeunes hommes d'aujourd'hui sont chastes. Voilà qui est bien difficile à savoir. Un des jeunes hommes interrogés dit : « Le flirt ravage nos énergies. » Je crois pouvoir dire que ce n'est point de cette sorte de ravage que risquaient de souffrir les jeunes gens des générations précédentes. Le flirt ne leur aurait pas longtemps suffi. Ni l'adultère sournois, ni les aventures lamentables avec des « Maman Colibri », ni les jeux de mains avec des jeunes filles mûres ne leur offraient un grand attrait. A cette époque, la jeunesse travaillait encore et n'avait pas de temps à perdre à ces bagatelles. C'est vrai ; ces générations aimèrent celles qu'on appelle les filles. Cela paraissait aux jeunes gens d'alors en fin de compte plus net; ils trouvaient même parmi les petites amies qu'on rencontre dans *Penses-tu réussir?* de charmantes camarades et il en était de si honnêtes ! Et puis ils lisaient Dostoïewski, Tolstoï. Ils éprouvaient pour ces femmes d'autant plus de pitié qu'ils les sentaient plus méprisées par une bourgeoisie qui les avait faites ce qu'elles étaient et ce qu'elles déploraient d'être. Ils avaient enfin découvert que les petites bourgeoises qui entreprenaient de rivaliser auprès d'eux avec

elles leur ressemblaient tellement ! Peut-être les jeunes gens d'alors se seraient-ils mariés jeunes ; mais quand ils avaient vingt ans, les pères et les mères préféraient pour leurs filles des quinquagénaires fatigués que le présent d'alors comblait.

Aimant la vie, l'action et de préférence l'action désintéressée, passionnées pour les idées, ayant des trésors de sentiments à dépenser, telles apparaissent en somme les générations nées après la guerre et qu'on a représentées cependant comme fatiguées, sceptiques et ironiques. Sceptiques ! Non ! Ironiques, peut-être ! Mais c'était alors l'ironie des lyriques et des bons que la vie a blessés. Sceptiques ! Il n'est pas en Europe de secousses du plus petit peuple qui n'ait retenti en cette jeunesse. Bouhélier raconte, dans ses *Eléments d'une Renaissance française*, comment, en 1897, il fut arrêté, en compagnie d'autres jeunes hommes, au cours d'une manifestation sur les boulevards, pour avoir manifesté avec trop de véhémence en faveur de la Grèce, au moment de l'insurrection crétoise. Quand, au mois d'octobre, trop de personnes mal renseignées croyaient que l'armée turque, formée par l'Allemagne, allait écraser les petits peuples balkaniques, la jeunesse d'aujourd'hui se tut. Agathon ne manqua pas de le remarquer. Il expliqua dans *l'Opinion* que la jeunesse actuelle est plus réaliste, plus occupée de tout ce qui touche directement à la vie nationale. Mais je crois bien que si, en 1897, un ministère français avait, en temps de paix, cédé une colonie française à l'Allemagne, la même jeunesse qui manifestait en faveur du vaillant petit peuple grec aurait rendu l'existence difficile à ce ministère.

§

A cette jeunesse, si vibrante, si éprise d'agir, mais qui ne comprenait l'action qu'au service d'une idée ou d'un sentiment, qu'est-ce que ses aînés offrirent pour se révéler ? l'affaire Dreyfus.

Si l'on veut bien saisir ce que fut l'Affaire pour ces générations calomniées, il faut relire le beau livre de Charles Péguy, *Notre Jeunesse* (1).

L'Affaire, l'effroyable et admirable Affaire, fut le moyen pour cette jeunesse de se révéler vraiment telle qu'elle était. Elle trouva un objet à sa piété, une occasion d'agir, de se dévouer

(1) *Notre jeunesse*, par Ch. Péguy, 1 vol., 3. 50, Ollendorff, édit.

à quelque chose, d'utiliser jusqu'à ses puissances religieuses.

Notre dreyfusisme était une religion, a écrit Péguy, je prends le mot dans son sens le plus littéralement exact, une poussée religieuse, une crise religieuse, et je conseillerais même vivement à qui voudrait étudier, considérer, connaître un mouvement religieux dans les temps modernes, bien caractérisé, bien délimité, bien taillé, de saisir cet exemple unique. J'ajoute que, pour nous, chez nous, en nous, ce mouvement religieux était d'essence chrétienne, d'origine chrétienne, qu'il poussait de souche chrétienne, qu'il coulait de l'antique source.

Et Péguy explique :

La justice et la vérité que nous avons tant aimées, à qui nous avons donné tout, notre jeunesse, tout, à qui nous nous sommes donnés tout entiers pendant tout le temps de notre jeunesse, n'étaient point des vérités et des justices de concept, elles n'étaient point des justices et des vérités mortes, elles n'étaient point des vérités et des justices de concept, elles n'étaient point des justices et des vérités mortes, elles n'étaient point des justices et des vérités de livres et de bibliothèques, elles n'étaient point des justices et des vérités conceptuelles, intellectuelles, des justices et des vérités de partis intellectuels, mais elles étaient organiques, elles étaient chrétiennes, elles n'étaient nullement modernes, elles étaient éternelles et non point temporelles seulement, elles étaient des Justices et des Vérités, *une* justice et *une* vérité *vivantes*. Et de tous les sentiments qui ensemble nous poussèrent, dans un tremblement, dans cette crise unique, aujourd'hui nous pouvons avouer que de toutes les passions qui nous poussèrent dans cette ardeur et dans ce bouillonnement, dans ce gonflement et dans ce tumulte, une vertu était au cœur, et que c'était la vertu de charité.

Si toute cette jeunesse ne fut pas à un moment gagnée au dreyfusisme, on peut dire du moins que la majorité le fut; mais son dreyfusisme n'eut rien d'antipatriotique. On peut même affirmer qu'il fut par excellence le contraire.

Comme l'a très bien exprimé Péguy, les dreyfusistes et les antidreyfusistes parlaient le même langage patriotique :

« Qu'en fait, eux ou nous, nous fussions les meilleurs patriotes. C'était précisément l'objet du débat. » Les uns et les autres ne pensaient rien moins qu'au salut de la France, mais ils ne le comprenaient pas de la même manière. Les uns, avec Péguy, disaient qu'une seule injustice, qu'un seul crime, qu'une

seule illégalité, surtout si elle était universellement, légalement, nationalement comme acceptée, pouvait suffire à perdre l'honneur, à déshonorer tout un peuple. C'est le point de gangrène qui corrompait tout le corps. Les autres déclaraient qu'ils n'avaient pas à savoir si Dreyfus était innocent ou coupable; ils se réclamaient du respect de la chose jugée et disaient qu'innocent ou coupable « on ne troublait pas, on ne bouleversait pas, pour un homme, pour un seul homme, la vie et le salut d'un peuple, l'énorme salut de tout un peuple ».

C'est ainsi que les deux partis, il faudrait plutôt dire les élites des deux partis, ne se préoccupaient que du salut de la France : les premiers avaient en vue le salut éternel ; les seconds : le salut temporel. Mais qu'il eût surgi, à ce moment, un danger national, il n'est pas douteux que les uns et les autres n'auraient plus eu qu'une manière de concevoir ce salut. C'est une grande erreur de croire que cette génération n'était pas patriote : non seulement elle l'était profondément, mais, en toutes circonstances, elle montrait les plus belles qualités françaises. Péguy écrit encore dans *Notre jeunesse :*

Il n'échappe à personne que c'était en nous qu'étaient les vertus militaires. En nous et non point nullement dans l'état-major de l'armée. Nous étions une fois de plus, nous fûmes cette poignée de Français qui, sous un feu écrasant, enfoncent les masses, conduisent les assauts, enlèvent une position.

Et Péguy dit encore ceci, qui montre ce que furent ces générations :

Non seulement nous fûmes des héros, mais l'affaire Dreyfus au fond ne peut s'expliquer que par ce besoin d'héroïsme qui saisit périodiquement ce peuple, cette race, par un besoin d'héroïsme qui alors nous saisit, nous toute une génération. Il en est de ces grands mouvements, de ces grandes épreuves de tout un peuple comme de ces autres grandes épreuves, les guerres. Ou plutôt, il n'y a pour les peuples qu'une sorte de grandes épreuves temporelles, qui sont les guerres, et ces grandes épreuves-ci sont elles-mêmes des guerres. Dans toutes les grandes épreuves, dans toutes les grandes histoires, c'est beaucoup plutôt la force intérieure, la violence d'éruption qui fait la matière historique, que ce n'est la matière qui fait et qui impose l'épreuve. Quand une grande guerre éclate, une grande révolution, cette sorte de guerre, c'est qu'un grand peuple, une grande race a besoin de sortir, qu'elle en a assez ; notamment qu'elle en a

assez de la paix. C'est toujours qu'une grande masse éprouve un violent besoin, un grand, un profond besoin, un besoin mystérieux d'un grand mouvement. Si le peuple, si la race, si la masse française eût eu une envie de grande guerre il y a quarante ans, cette misérable, cette malheureuse guerre elle-même de 1870, si mal commencée, si mal engagée qu'elle fût, fût devenue une grande guerre comme les autres, et, en mars 1871, elle n'eût fait que commencer.

On peut dire que si une guerre avait été accordée à la génération née au lendemain de nos désastres, à cette génération qu'on représente comme fatiguée avant même d'avoir agi, ce n'est pas avec l'affaire Dreyfus qu'elle eût cherché à satisfaire son besoin d'héroïsme. Péguy poursuit :

De même notre affaire Dreyfus ne peut s'expliquer que par un besoin, le même, par un besoin d'héroïsme qui saisit toute une génération, la nôtre, par un besoin de guerre, de guerre *militaire*, et de gloire militaire, par un besoin de sacrifice et jusque de martyre, peut-être (sans doute), par un besoin de sainteté.

Péguy, quand il parle de son parti et de sa génération, ne veut évidemment parler que d'une élite qui fut une portion de l'élite d'une génération. Comme à la suite de toutes les armées en marche, il y eut des pillards; il arriva même que les pillards en fin de compte s'emparèrent des positions. L'affaire fut sabotée, et elle fut même close par un sabotage solennel. Elle n'avait peut-être été, elle-même, à son origine, que la conséquence d'un sabotage : en vérité, cette façon de condamner un homme sur la foi de pièces qu'il n'avait pas vues, tandis que paraissaient se dérouler devant le public des débats réguliers, qu'était-ce, sinon une manière de sabotage inconscient sans doute, mais de sabotage quand même? Et quand on a clos cette malheureuse affaire en truquant un texte de loi, qu'a-t-on fait, sinon un autre sabotage?

Les jeunes hommes de ce temps-là s'étaient aperçus qu'une certaine bourgeoisie, dans les situations qu'elle occupait, commençait le sabotage que les ouvriers devaient continuer plus tard dans leurs métiers avec une si grande virtuosité. Il était apparu à plus d'un que les causes diverses de l'Affaire devaient résider dans des sabotages.

Il y avait à cette époque l'occasion de la formation d'un grand parti qui n'eût été préoccupé que du salut du pays, du

point de vue éternel de Péguy, comme du point de vue temporel de ses adversaires. Ce grand parti n'aurait eu en vue que d'empêcher par tous les moyens que pût se renouveler une affaire qui, commencée avec un sabotage, devait aboutir à un sabotage et être l'occasion du sabotage des plus beaux sentiments d'une génération et d'un pillage national. Ce grand parti n'aurait pas refusé d'admettre qu'il pût y avoir une affaire ; il se fût même efforcé de vouloir que fussent recherchées toutes les responsabilités, mais il n'eût pas fait de cette affaire un moyen de guerre civile. Il eût simplement admis qu'une telle affaire était une conséquence d'un état assez général de désorganisation et qu'il fallait que dans l'avenir une telle aventure ne pût recommencer. Ce parti ne se serait pas refusé à voir des lézardes sur les murs de la maison française ; il se serait efforcé de les réparer, mais en recherchant leurs causes, et il n'eût pas craint de remplacer, s'il l'avait fallu, certaines fondations actuelles par de moins précaires. Ainsi il eût considéré l'affaire moins en elle-même que dans les causes qui lui avaient permis de naître; il eût moins poursuivi les hommes qui l'avaient rendue possible et ceux qui l'avaient fait dégénérer que recherché les conditions qui avaient permis à ces hommes de faire tout ce mal. Il eût accepté toute solution capable de rétablir un ordre stable, mais un ordre qui ne reposât sur aucun mensonge et aucune injustice, ni même une apparence de mensonge ou un soupçon d'injustice : le plus bel édifice, même le palais le plus royal ne saurait impunément être élevé sur un terrain infecté et bouleversé. Chaque parti ne vit malheureusement dans cette affaire qu'une occasion de triompher bruyamment de son adversaire. Ces partis se combattirent avec leurs erreurs. La jeunesse s'aperçut alors qu'elle manquait de vrais maîtres. Ceux qui eurent l'ambition d'en tenir lieu n'eurent pas les accents qu'il fallait.

M. Maurice Barrès a noté que le mouvement fut un mouvement religieux. Il a même écrit qu'il fallait regretter que cette force religieuse fût perdue. A cela, M. Charles Péguy a répondu :

Sur ce point du moins nous sommes en mesure de le rassurer. Cette force religieuse ne sera point perdue. Aux reconstitutions qui s'imposent, aux restitutions, nous avons dit le mot, aux *restau-*

rations qui s'annoncent, nous venons, la tête haute, fiers et tout pleins de notre passé, battus de tant d'épreuves, forgés par nos misères mêmes. Aux restaurations qui s'annoncent, nous venons la mémoire pleine, le cœur plein, les mains pleines et pures.

Voilà, certes, un accent qui en dit beaucoup sur une génération.

§

La jeunesse que nous dépeint Agathon, en somme, ressemblerait assez, par ses qualités, à la jeunesse précédente ; elle serait seulement plus encline aux sports ; son sentiment religieux moins vague s'orienterait plus nettement vers le catholicisme. Mais cette jeunesse aimerait, en même temps l'argent, les affaires ; elle professerait le plus grand dédain des choses de l'esprit ; elle ne lirait pas ; serait, nous l'avons dit, brutale. Et l'on pense qu'Agathon doit confondre deux jeunesses assez différentes. On songe à cette phrase de M. Maurice Barrès : « Il me semble que les Français se distinguent des Allemands par l'urbanité, le goût des nuances, la générosité, enfin l'altruisme. Un Français est un individu pour qui les autres individus existent. »

On a envie de dire à Agathon : « Prenez garde, il en est parmi ces jeunes gens que vous présentez avec admiration qui semblent avoir été élevés selon un idéal bien germanique. Ce qui est inquiétant, c'est que vous les admirez. Ces jeunes gens, pour qui vous voudriez nous faire partager votre admiration, sont les produits naturels de l'éducation que vous avez dénoncée dans votre livre *l'Esprit de la nouvelle Sorbonne* (1). »

A cela, Agathon a déjà répondu : « Ce sont précisément ces jeunes gens qui nous ont révélé ce que ces méthodes avaient de dangereux pour la culture française et d'oppressif pour un esprit français. »

Ce qui n'empêche pas qu'ils en sont les produits. Mais ce ne sont point ceux qui aiment l'argent, les affaires, ne lisent pas, sont brutaux jusqu'à avoir le goût du sang qui doivent se plaindre beaucoup des méthodes de la Sorbonne : celles-ci les laissent sans doute assez indifférents, si ce n'est peut-être au moment de leurs examens, après qu'ils ont fréquenté, toute l'année, les rings et les champs de courses. Les témoignages

(1) *L'Esprit de la nouvelle Sorbonne*, par Agathon, un vol., *Mercure de France*.

de trois jeunes hommes, les seuls qu'Agathon nous présente avec un âge qui donne une valeur à leurs déclarations, nous renseignent heureusement d'une manière un peu différente sur les tendances de la jeune élite. On reconnaît tout de suite que les trois jeunes hommes ne différeraient guère de leurs aînés immédiats s'ils n'étaient plus catholiques.

... Oui... dit l'un deux, une renaissance des besoins religieux, principalement de la foi catholique, une intuition rajeunie de la réalité morale qu'est l'âme française, l'amour des hommes plutôt que des idées, d'un poète plutôt que d'un hémistiche, le goût de s'imposer, sans honte, une discipline morale —tout cela, je l'aperçois autour de moi —mais tout cela fait une génération sérieuse, ardente, riche de sensibilité, idéaliste, voire mystique, non une génération « sportive » et « apte aux luttes économiques ».

Ce n'est point le « foot ball » qui nous fait patriotes, nous ne jouons point au foot-ball.

Nous mépriserions celui qui resterait chaste pour gagner un match. Des jeunes gens qui se contenteraient de ces petites raisons ne seraient point des nôtres ; la vie pour nous n'est point si quotidienne ; nous la mettons tout entière dans chacun de nos actes ; nous nous épuisons tout entiers à chaque instant.

C'est par là que nous sommes des gens d'action ; entre un homme actif et un homme passif, la différence n'est qu'une attitude de la pensée ; aussi je m'étonne de voir opposer la « pensée pure » à l'action ; l'une est pour moi l'envers de l'autre.

Voilà par où nous nous opposons à la génération qui nous a précédés de vingt ans.

C'est de trente ans qu'il faudrait dire; il n'en est pas beaucoup de la génération dont Péguy a évoqué la jeunesse qui ne souscriraient à la plupart de ces paroles.

Ce jeune homme dont nous venons de rapporter l'opinion distingue d'ailleurs parfaitement qu'Agathon a réuni deux jeunesses en une seule.

Il y a, lui écrit-il, vous l'avez vu à merveille, une « vie active » et une « vie pratique » ; il y a même deux jeunesses. Je n'envisage que la première et de là vient sans doute notre léger désaccord.

Ce jeune homme est religieux et voici comment il explique son attitude religieuse ; c'est peut-être bien ce qu'il y a de plus particulier dans sa déclaration :

... Je ne serais pas religieux si je n'avais pas fait de philosophie.

En devenant religieux, nous ne sommes pas retournés vers le passé ; nous avons fait un pas en avant ; nous avons trouvé, en nous-mêmes, quelque chose de plus vaste que notre Moi, et par là nous avons été introduits à Dieu. Nous ne sommes plus religieux à la manière de nos ancêtres, et pourtant nous adoptons avec une pleine bonne foi les mêmes formules et les mêmes dogmes. Chacun des mots que nous employons exprime une idée qui est nouvelle, ou du moins qui a vécu et s'est enrichie ; mais tandis que ces idées ont changé, leurs rapports sont restés immuables, et ce sont les mêmes dogmes qui expriment ce que nous croyons de tout notre être. Ainsi que le voulait Pascal, nous parlons comme le peuple « avec une pensée de derrière ». Aussi nous ne sommes plus gênés par l'incrédulité de nos pères, de nos oncles. Nous avons pu, un temps, avoir le sentiment qu'il était ridicule pour un homme d'être religieux ; nous avons pu croire que l'âge de la religion était passé, et qu'il fallait la laisser à un peuple peu averti ; nous savons aujourd'hui que les vieux dogmes immuables sont parés de couleurs fraîches et printanières, et nous les aimons davantage d'avoir triomphé de la honte que l'on avait d'eux. Par rapport aux sceptiques, nous ne sommes plus des retardataires ; nous nous sentons au contraire plus avancés qu'eux. Nous n'avons pas accepté des dogmes sans autre contrôle qu'une vague sympathie pour la poésie du christianisme : nous avons mis en eux toute notre expérience intime, toute notre vie extérieure ; nous les avons créés à nouveau. Nous pouvons nous les affirmer à nous-mêmes avec bien plus de certitude que des vérités démontrées par la science. La science me paraît être une étude accessoire, jeu de symboles ; avant de jouer, il faut vivre, avant de vivre, il faut philosopher !

A la base de toutes nos croyances est une notion précise de la réalité : le mot de « réalité » s'est vidé pour nous de tout son sens ancien et en a pris un nouveau. Le réel des positivistes est laissé par nous à la vieille ferraille : nous ne nous sommes pas contentés de la réalité phénoménale qu'un sentiment irréfléchi porte à élever à la dignité la plus haute. Nous avons critiqué la notion de la réalité ; nous avons à notre tour dépouillé une vaine habitude d'esprit, et nous sommes maintenant, en vertu de notre expérience antérieure, certains d'avoir progressé.

Un deuxième jeune homme interrogé par Agathon n'a pas une attitude très différente ; il déclare encore que si sa génération paraît moins lire, c'est qu'elle lit plus lentement.

Un troisième constate :

Nos bibliothèques sont pleines de « critiques » : critique de l'individualisme, du romantisme, de l'idée républicaine : c'est très bien, et,

socialement parlant, elles valent mieux que celles que l'on trouvait dans les bibliothèques de nos aînés. Seulement, nous ne les écrivons pas nous-mêmes, nous les lisons sans souplesse, nous en tirons des méthodes très rigides.

Mais ces critiques, ce sont des aînés de ce jeune homme qui les ont écrites; et voilà bien qui vient à l'appui de ce que nous disions : la jeune génération ne fait en somme que suivre des directions déjà données.

D'ailleurs ce troisième jeune homme interrogé par Agathon rend hommage aux générations qui ont précédé la sienne ; mais cet hommage s'adresse surtout à la génération symboliste qu'il qualifie d'héroïque ; il pense seulement que l'héroïsme de sa génération porte des fruits plus sains.

§

Ces trois témoignages de jeunes hommes ayant moins de vingt-cinq ans sont les seuls qui ont quelque valeur dans le livre d'Agathon ; ils nous révèlent une jeunesse bien plus intéressante que celle qui est annoncée tout le long de l'ouvrage.

Parlant du patriotisme de la nouvelle génération, le premier de ces jeunes hommes a encore écrit :

Notre patriotisme est fondé sur l'intuition profonde des besoins certains de notre esprit, sur la conscience de notre idéal et de sa force invincible, et non, je le répète, sur un vague sentimentalisme qui consiste précisément à manquer d'un idéal, sans savoir même regretter d'en manquer. Notre Moi ne nous suffit plus ; nous cherchons en nous-mêmes ce qui le dépasse. Nous avons l'intuition de la réalité morale qui est l'âme française ; c'est une intuition patriotique, non un sentiment bruyant et irraisonné. Chacun sait distinguer aujourd'hui ces deux choses.

« Les Français croient que la France a une âme. »

C'est là ce que constate de son côté M. Gaston Riou, dans un livre : *Aux écoutes de la France qui vient* (1).

Voilà précisément un ouvrage qui permet par la pensée de M. Gaston Riou de connaître celle d'un certain nombre de jeunes Français dont ne s'est point occupé Agathon. C'est le danger des enquêtes qui se proposent d'être apologétiques, de négliger les éléments qui ne servent pas directement les idées auxquelles leur auteur est dévoué ; ainsi

(1) *Aux écoutes de la France qui vient*, par Gaston Riou, Bernard Grasset, édit., 1 vol.

elles ne remplissent pas leur mission, qui est d'abord de renseigner. M. Riou est de la lignée d'Edgar Quinet, de Benjamin Constant, de Mme de Staël et de Jean-Jacques Rousseau ; c'est dire qu'il appartient à une autre famille d'esprits qu'Agathon. Pour M. Gaston Riou, il y a deux Frances : celle du passé et celle de l'avenir ; il y a la France d'avant 1789 et celle d'après ; il y a surtout la France catholique et la France protestante. M. Gaston Riou ne semble même pas voir place pour une troisième dans laquelle pourraient se fondre les deux autres ; c'est un esprit épris d'absolu qui entend que la France de l'avenir absorbe celle du passé. Pour ce doctrinaire, réforme et révolution sont synonymes, et il en conclut naturellement que la République ne peut être que protestante. M. Emile Faguet a répondu à M. Gaston Riou dans la préface qu'il a écrite pour ce livre que c'était une erreur d'identifier ou même d'assimiler la Réforme et la Révolution. Il semble bien que la réponse de M. Faguet soit inattaquable. Quant à considérer Luther et Calvin comme des libéraux, il y a longtemps qu'il a été fait justice de cette fantaisie. Personne n'ignore plus que le libre examen, dont M. Riou fait si grand état ne fut jamais qu'un moyen de lutter contre l'autorité de Rome et des conciles, d'obtenir le droit d'examiner les textes de la révélation ; mais c'était pour que le croyant se soumît mieux à la Bible et à l'Evangile.

M. Riou constate dans son livre que ceux qu'il appelle la « jeune France » aiment l'action, même l'action pour l'action, qu'ils sont des esprits religieux et patriotes. Ils sembleraient ne se distinguer, au premier abord, des jeunes hommes d'Agathon que par leur protestantisme militant, si l'on ne devait remarquer aussi que leur manière d'être patriote est assez différente. Ils ressemblent aux jeunes gens d'Agathon par un certain amour de l'action pour l'action, sans qu'on puisse discerner au service de quelle cause M. Riou désire qu'ils l'emploient, à moins que ce ne soit à décatholiciser la France. Pour ce qui est du patriotisme, M. Gaston Riou écrit : « Le conflit n'a jamais été chez nous entre le patriotisme et l'antipatriotisme, mais entre les deux conceptions du patriotisme. » Et après avoir vu, lui aussi, dans la réprobation générale suscitée, il y deux ans, en France par la politique de M. Caillaux, le signe que la France avait une âme, il écrit :

Le patriotisme français n'est pas un patriotisme empirique, un patriotisme de clocher, de « petit coin ». Il n'a rien à faire avec l'égoïsme chauvin ou la brutale volonté de puissance. En ce sens le nationalisme intégral de l'*Action Française*, uniquement positif, n'est rien moins que français. Si l'on étudie les figures vraiment typiques de notre nation : saint Louis, Jeanne d'Arc, Coligny, les maîtres du XVII^e^, les encyclopédistes, les héros obscurs des guerres révolutionnaires, on est frappé de retrouver chez tous la même marque : l'universalisme. Le patriotisme de la vieille France se nimbe de « catholicité » ; le patriotisme de la nouvelle, d' « humanité ». Tous aiment ardemment la patrie ; mais chacun, à sa manière répète le mot de Jeanne d'Arc : *Mais sire Dieu premier servi*. Tous ont l'idolâtrie de la France ; mais, la servant, ils croient servir une cause qui la dépasse : « Il faut à la France, disait E.-M. de Vogüé, un fils authentique de la vieille et de la jeune France, une des grandes œuvres dont elle est coutumière, une de ces œuvres *universelles*, qui ont toujours été l'excuse de ses folies, la consolation de ses malheurs. » La France est conçue par les meilleurs de ses enfants, non comme un but, mais comme un moyen. Le patriotisme y est en fonction d'humanité.

Quand un Français se bat pour la France, il ne croit pas faire les affaires d'une sorte de trust brutal et fermé ; il croit remplir une mission humaine. Il voit dans la France le défenseur d'une œuvre supérieure, le chevalier d'un idéal. Il sert la patrie en homme, non en chauvin. Les tenants de l'*Action Française* diraient : *Gesta Galliæ per Francos*. Les représentants accomplis de notre nation ont tous repris, sous des formes directes, le vieil adage capétien : *Gesta Dei per Francos*. D'essence, le patriotisme français est idéaliste.

Destinée périlleuse que celle d'un tel patriotisme ! Car, la foi cessant, il cesse d'être. De fait n'a-t-on pas vu, au cours de ce dernier demi-siècle, si vide d'idéal, nombre de Français au pouvoir beaucoup plus préoccupés de leur propre intérêt que de l'intérêt national ! Et croyez-vous que l'*Action française* serait née, cette tentative désespérée de créer un patrimoine empirique à l'allemande, si tous nos chefs eussent été les serviteurs du vieil idéalisme national ?

Nous touchons là à une question qui divise en effet les esprits actuels. Le patriotisme des « jeune-France », si sincère qu'il soit, repose sur une conception toute sentimentale et tout intellectuelle de la France ; tandis que le jeune homme qui écrit : « Je lutterais avec la même énergie pour conserver un sonnet de Ronsard et une province de l'Est, un tableau de Poussin et un paysage de l'Ile-de-France ; devant l'un comme

devant l'autre je me comprends mieux : je me libère de toute inquiétude, je m'aime d'avantage »; ce jeune homme, dont on n'a pas paru comprendre les paroles quand on les a citées depuis, a voulu exprimer par là que la France est une réalité à laquelle il se sent participer, si l'on peut dire, par sa physiologie, sa sensibilité, son intelligence mêmes et qu'il entend défendre et maintenir dans son intégrité ; la France n'est pas pour lui un pur concept sentimental ou intellectuel ; son patriotisme est fondé sur l'intuition certaine des besoins de son esprit. Cette conception exige des devoirs d'autant plus immédiats qu'il ne sont point envers une humanité toujours vague et lointaine ; ce sont ces devoirs qui ne permettent point à un Français de se contenter de crier *Gesta Dei per Francos*, mais le conduisent à accomplir le geste quand il est nécessaire, et le meilleur moyen pour lui de s'y préparer est de prendre d'abord cette devise moins ambitieuse : *Gesta Galliæ per Francos*. La conception du patriotisme français des jeunes gens de M. Gaston Riou est celle que peuvent avoir, pour la France, des étrangers ; mais ceux-ci réserveront à leur vraie patrie un patriotisme plus étroit, imposant des devoirs plus précis ; et voilà qui est bien dangereux pour l'existence d'un peuple qui a, comme le nôtre, de si grands devoirs dans le monde.

M. Riou a écrit :

C'est l'honneur et le péril de la France de se croire non pas un corps plus ou moins puissant, mais une âme. Elle est une sorte de nation-Eglise. Jamais elle n'a fait consister la qualité de Français dans des caractères extérieurs, dans la naissance, dans la race. Elle n'est pas, elle n'a jamais été gobinienne. Le comte de Gobineau n'est un grand homme que de l'autre côté du Rhin. « Votons la guerre aux rois, et la paix aux peuples », disaient les révolutionnaires. En ce temps-là, quiconque voulait se faire Français l'était. La libre adhésion tenait lieu de tout. « La France est humaine, disait récemment Suarès ; elle dissout les races. »

Oui, mais à dissoudre tant de races, la France ne risque-t-elle pas de se dissoudre elle-même et de disparaître en on ne sait quel mélange qui n'aura plus de la France que le nom? Si « c'est l'honneur et le péril de la France de se croire non pas un corps plus ou moins puissant, mais une âme », c'est surtout « le péril », que des esprits lucides entrevoient depuis quelques années. Voilà précisément une des raisons du réveil national pré-

sent ! Des Français de plus en plus nombreux se demandent ce que deviendrait bientôt une France où domineraient des éléments venus de toutes les parties du monde, où ces éléments à peine assimilés entendraient conquérir les plus hautes fonctions de l'Etat et de l'administration, diriger l'opinion, imposer dans les lettres et les arts des œuvres où le génie français ne saurait être pur. Se « faire français » peut venir d'un admirable désir d'intelligence et de cœur, et on ne l'encouragera jamais trop, mais qui oserait prétendre que ce désir suffit à transformer immédiatement une physiologie et une psychologie ? Parmi les raisons humaines qui font du peuple français un peuple choisi, il en est que celui-ci tient de ses conditions mêmes d'existence. Il ne peut être indifférent qu'un homme soit ou ne soit pas né sur son sol ; que ses ancêtres s'y soient installés depuis plus ou moins longtemps ; qu'il ait ou n'ait pas participé par ses aïeux à la formation de l'unité française. Pas un Français ne songe à empêcher que se réalise la plus grande France possible, encore faut-il que cette plus grande France demeure la France. Pour pouvoir accepter sans danger les éléments assimilables, il est nécessaire que le foyer où viendront se purifier les éléments étrangers demeure ardent et pur. La France, d'ailleurs, continuera d'autant plus à être vraiment aimée de ses amis de l'extérieur, elle pourra d'autant plus être le second pays *de tous* qu'elle demeurera davantage elle-même et sera de toutes les manières plus glorieuse. Que deviendrait une âme française qui n'animerait pas une réalité, une âme française privée de son corps ou dont le corps qu'elle anime serait affaibli ou corrompu ? un souvenir respecté et aimé, une beauté de bibliothèque et de musée, comme Athènes ou Rome ! Les Français témoignent de la vitalité de la France, qui travaillent à reculer le plus possible l'avènement de cette seconde vie des grand peuples morts — si glorieuse qu'elle puisse être ! Voilà une des significations du mouvement national auquel nous assistons, qui n'est pas heureusement localisé dans la jeunesse et auquel nos vrais amis de l'extérieur applaudissent les premiers, comme en témoigne une lettre d'un écrivain belge, M. Dumont-Wilden, qu'Agathon a précisément publiée dans son livre :

... Cette renaissance de l'énergie française a produit en Europe un étonnement et une inquiétude, où les Français pourront voir peut-être quelques enseignements.

L'étranger connaît mal la France, d'autant plus mal qu'il croit la bien connaître. Même dans les pays qui ont avec la France les liens les plus étroits et qui participent à sa culture, comme la Suisse et la Belgique, il y a certaines valeurs françaises qui échappent à l'observation des observateurs les plus bienveillants ; pour les étrangers qui ne parlent pas la même langue, il y a un monde français qui leur reste complètement fermé, et c'est l'essentiel. A côté d'une France aimable et superficielle qui se donne aisément, qui semble s'offrir au touriste le plus vulgaire, et dont n'importe quel professeur peut répandre la culture aisément assimilable au moyen d'une bonne anthologie scolaire, il y en a une autre qui se réserve, se replie sur elle-même, et que l'étranger le plus intelligent et le plus fin n'arrive que rarement, et après de longs efforts, à pénétrer. Voltaire, Rousseau, la plupart des romantiques sont d'un usage psychologique universel : hors de France, il est bien rare qu'on goûte pleinement la musique mystérieuse d'un Racine, l'accent vif et précis, le tour parfaitement noble d'un La Rochefoucauld. Il y a là quelque chose de spécifiquement français et tant qu'un étranger ne s'en rend pas compte, il s'expose, s'il veut juger des choses françaises, aux plus graves erreurs de psychologie.

Et après avoir parlé de tous les symptômes de renaissance, M. Dumont-Wilden conclut :

Ces symptômes, ils ne veulent pas les voir, mais tout de même, ils en sont irrités. Eh quoi ! disent-ils, la France d'aujourd'hui renoncerait-elle à cette élégance d'esprit, à ce culte des idées, à ces raffinements d'art et de mœurs qui en faisaient notre vraie patrie? Que nous importerait une France militariste, impérialiste, prussianisée par horreur pour la Prusse ?

La France ne sera jamais prussianisée. D'instinct, elle a trop le culte des idées, elle a trop de générosité naturelle aussi pour tomber dans les excès du réalisme allemand. Mais il faut que ses amis de l'étranger, les plus éclairés du moins, s'en rendent compte : pour qu'elle continue à représenter avec éclat la culture raffinée, la plus aristocratique et la plus humaine qu'il y ait en Europe, il faut qu'elle garde son rang parmi les peuples forts. Et il me semble que le mouvement que vous avez si bien décrit ne vise pas à autre chose. Nos « bons Européens » peuvent se rassurer. Mais se rassurent-ils ? Qu'importe, d'ailleurs ! Parmi les nouveaux sentiments français dont vous avez signalé l'éclosion, il y a d'abord une confiance absolue en soi-même qui accepte les sympathies, mais ne les sollicite pas.

§

A un mouvement comme celui dont nous venons de parler doit correspondre nécessairement un mouvement parallèle dans

les lettres et les arts ; on retrouve toujours dans les meilleures œuvres littéraires d'un temps le reflet du moment où elles furent écrites ; aussi est-ce avec la génération qui a succédé au symbolisme qu'un mouvement national en littérature a commencé naturellement à se dessiner.

Voilà ce qu'on peut discerner même à travers l'enquête de M. Emile Henriot : *A quoi rêvent les jeunes gens ?* Bien que cet ouvrage ait un titre très particulier, ce qui lui donne le plus d'intérêt, c'est que M. Emile Henriot a précisément interrogé surtout des écrivains qui ne sont plus des jeunes hommes. Il est vrai que nous y perdons de savoir à quoi rêvent les jeunes gens ayant de vingt à vingt-cinq ans. Et ce n'est pas le livre d'Agathon qui ne fait, pour la littérature, que s'inspirer des renseignements de la plaquette de M. Emile Henriot, qui nous documentera. Mais il faut bien dire d'ailleurs que savoir quelle peut-être l'orientation littéraire d'un tout jeune homme de lettres n'a aucune importance ; ce serait une erreur de penser qu'on pourra en conclure quel genre d'œuvres il donnera dans l'avenir, ni même s'il écrira jamais quelques pages sérieuses. La plupart de ceux qui donnèrent des œuvres dans l'âge mûr ne se signalèrent par rien de particulièrement remarquable dans leur première jeunesse : en littérature, l'âge n'a aucune importance. Corneille avait trente et un ans quand il donna *le Cid* : il est vrai que Racine avait écrit *Andromaque* à vingt-huit ans ; mais Madame de la Fayette avait atteint quarante-quatre ans quand elle publia *Madame de Clèves ;* Molière en avait trente-sept quand il écrivit *les Précieuses ridicules ;* La Fontaine quarante-sept ans quand parut le premier recueil de ses fables et La Bruyère en avait quarante-trois à l'apparition des *Caractères*. On pourrait citer ainsi à peu près tous les grands noms de notre littérature : et il n'y a que de tels exemples qui importent. Il est vrai que Victor Hugo n'avait que vingt-deux ans quand il publia les *Odes ;* mais il aurait été bien difficile de prévoir par ses premiers poèmes son avenir littéraire ; la même année un écrivain de trente-neuf ans, Stendhal, publiait *Racine et Shakespeare*, qui fut le premier manifeste romantique, et Stendhal devait être plus tard si peu romantique que les adversaires du romantisme le revendiquent aujourd'hui comme un de leurs maîtres.

Tout ce que l'on peut demander à une enquête littéraire, c'est de nous donner des indications sur un moment d'une époque littéraire ; cela suppose que les écrivains les plus variés ont été interrogés, en dehors de toutes préférences personnelles, sans tenir compte d'aucune question d'amitié ou d'inimitié.

Parmi les écrivains interrogés par MM. Jean Muller et Gaston Picard, il s'en trouve deux qui ont, paraît-il, moins de vingt-cinq ans. Ces deux jeunes hommes, qui assurent se destiner à la critique, sont MM. Vianat et Jean Héritier. M. Vianat a la modestie de reconnaître qu'il ne peut faire que des conjectures. Il marque une réaction contre le symbolisme que nous connaissions ; cette réaction a même commencé il y a près de vingt ans ; il indique une tendance des écrivains à ne plus fréquenter la tour d'ivoire : voilà une tendance qui se révèle déjà depuis vingt ans. Ainsi le jeune homme qui a moins de vingt-cinq ans enregistre des tendances qui donnent son caractère à la nouvelle littérature depuis une vingtaine d'années ; les tendances de la jeunesse d'aujourd'hui ne seraient donc guère différentes de celles de la jeunesse d'il y a vingt ans. Quant à M. Jean Héritier, il pense que l'avenir littéraire appartiendra aux « aèdes ou aux théoriciens des collectivités unies par le sentiment autour des idées de l'élite et que c'en sera à jamais fini des intimistes, des sensitifs, des humoristes, des ironistes, de tous ceux dont l'impuissance intellectuelle et physique s'efforce vers la virtuosité scolaire d'une imitation d'exceptionnels talents supérieurs au genre qu'ils illustrèrent, un Francis Jammes, un Ch.-Louis Philippe, un Georges Courteline, un Jules Renard, car il n'y a pas chez ceux qui formeront la vraie littérature de demain seulement le culte de l'idée, mais aussi celui de l'action, de la vie totale. En même temps que les bouffons discoureurs, on balaiera les eunuques vicieux et couards. Et c'est là qu'il faut voir le véritable retour au classicisme ; on revient à la nation gallo-romaine elle-même, telle qu'elle s'épanouit dans la Renaissance catholique et païenne des XV^e^ et XVI^e^ siècles. Les littératures seront l'expression d'une vie française ne se modelant pas plus sur Francfort que sur Genève. »

Voilà certes une déclaration qui révèle un certain état d'esprit, un désir chez un jeune homme.

Pour donner des conclusions à son livre, Agathon dit de son

côté qu'il s'est inspiré de l'enquête de M. Emile Henriot et aussi de l'enquête de la *Revue hebdomadaire*, où M. Mauriac, qui était censé s'exprimer au nom de la jeunesse, ne parla guère qu'au nom du groupe spiritualiste dont les membres ont d'ailleurs pour la plupart dépassé l'âge de vingt-cinq ans. Agathon, qui a désiré vérifier ses sources, a interrogé M. Jacques Copeau, qui est rédacteur en chef de *la Nouvelle Revue française*, et MM. André du Fresnois et Jean de Pierrefeu, qui lui ont paru représenter la critique de la génération nouvelle. Ce serait cependant une erreur de vouloir considérer *la Nouvelle Revue française* comme une revue de jeunes gens, tandis que c'est tout au plus une des revues où l'on rencontre les noms d'écrivains de la génération qui a suivi le symbolisme. Quant à MM. André du Fresnois et Jean de Pierrefeu, toute question de talent mise à part, il faut bien dire que rien ne les désignait spécialement pour donner des vues d'ensemble sur la jeunesse : ni leur âge, ni une spécialisation de leurs travaux critiques.

M. Jacques Copeau ne constata d'ailleurs rien de nouveau quand il déclara que la génération nouvelle est saine et robuste. Il ajoute à l'appui de cette affirmation que nombreux sont aujourd'hui les écrivains qui exercent une profession et un métier. Nous avons déjà dit qu'une enquête faite, il y a quinze ans, avait apporté la même révélation. Déjà à cette époque, tous les écrivains de la génération d'alors pensaient comme M. Copeau aujourd'hui : La seule chose dont nous nous sentions capables de faire quelque chose, c'est cette matière toujours neuve et palpitante : « l'*homme*, l'homme et encore l'homme. » Et les meilleurs jugeaient aussi qu'il convenait de ne confier le trésor de leur expérience qu'à une forme parfaite.

D'après Agathon, ce ne serait pas l'avis des jeunes hommes de notre temps ; ceux-ci ne jugeraient plus nécessaires de s'exprimer dans une forme aussi parfaite que possible. Agathon paraît d'ailleurs les approuver ; mais il conviendrait cependant de ne pas attacher trop d'importance à cette opinion qu'aucun jeune écrivain n'est venu confirmer.

M. Jean de Pierrefeu, en nous apportant dans le livre d'Agathon son témoignage de critique à l'enquête de M. Henriot, ne nous apprend rien non plus que nous ne sachions ; il ne fait

que nous exposer les tendances des écrivains qui ont débuté il y a quinze ou vingt ans, en nous indiquant une réaction contre le symbolisme, « à moins que ce ne soit une accommodation du symbolisme à un art plus directement français, un effort vers un nouveau classique » ; ce qui n'empêche pas qu'à côté il y ait les unanimistes, les paroxystes, etc., qui, eux-mêmes, pour la plupart, ne sont plus tout à fait des jeunes gens.

Pour nous définir l'esprit nouveau, M. Jean de Pierrefeu nous cite la conception d'art des Tharaud. Mais aussitôt après qu'il nous a fait un portrait éloquent de l'écrivain classique de nos jours, il déclare :

> Nul ne pourra nier que nous ne devions beaucoup à Charles Maurras, qui a toujours marché dans les chemins du classicisme. Mais, hélas ! ni lui, ni ses disciples, qui sont les meilleurs gardiens de la tradition classique, ne nous ont donné l'œuvre, roman, tragédie ou comédie, qui nous montrera que cette aspiration de la jeunesse vers un classicisme épuré est devenue mieux qu'une aspiration et qu'un besoin de notre raison et de notre cœur, je veux dire une réalité.

On se demande alors pourquoi M. de Pierrefeu nous expliquait, quelques lignes plus haut, la conception d'art des Tharaud. Il aurait pu d'ailleurs tout aussi bien nous citer celle de tels autres écrivains qui, sans être, de toutes les manières les disciples de M. Maurras, ont du moins subi eux aussi directement ou indirectement son influence littéraire, ou plutôt dont les idées littéraires se rapprochent de celles dont M. Charles Maurras a su donner une expression parfaite. En somme, toute cette génération, qui compta un Charles Guérin, où nous retrouvons MM. Eugène Montfort, Jérôme et Jean Tharaud, Gaston Chérau, Francis de Miomandre, Edmond Jaloux, Edmond Pilon, etc., pour ne citer que ceux-là, n'a fait en réalité, depuis dix ou quinze ans, que s'efforcer vers un certain classicisme, et les œuvres de plusieurs témoignent qu'il y eut chez eux mieux qu'une aspiration.

M. André du Fresnois n'a, pas plus que M. de Pierrefeu, satisfait notre curiosité sur les tendances littéraires des jeunes gens d'aujourd'hui ; ce qu'il a répondu à Agathon pourrait aussi bien avoir été écrit en réponse à une enquête faite en 1897.

Tout cela montre qu'en littérature comme en tant d'autres domaines les plus intéressants des jeunes gens d'aujourd'hui ne font que suivre les voies tracées par des aînés qu'Agathon affecte d'ignorer; ce qui n'empêche pas Agathon de nous dire :

Les nouveaux venus sont convaincus qu'il existe une hiérarchie dans les œuvres d'art et que celles-là qui se contentent d'une beauté tout extérieure y occupent un rang subalterne. La doctrine de l'art pour l'art semble bien abandonnée par les jeunes écoles. Elle leur paraît, à vrai dire, vide de sens et du point de vue même de la pure technique où voulaient l'enfermer les Parnassiens et les Symbolistes, car il n'est point jusqu'à la forme qui ne soit déterminée par la conception générale que l'artiste se fait du monde.

Evidemment ! N'empêche que jamais un grand écrivain n'arrive du premier coup à sa forme : il y parvient au prix de tâtonnements, et c'est en passant par les pires difficultés qu'il atteint par exemple à cette apparente simplicité dont la force réside dans les dessous. Il y a toujours un moment dans les productions d'un écrivain digne de ce nom où celui-ci fait de l'art pour l'art, afin de s'efforcer de donner l'aspect du définitif à l'expression de sa pensée. Le publiciste médiocre est toujours plus vite satisfait; il considérera que consacrer à une page plus de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, c'est gaspiller son effort. Ce n'est pas « n'importe quoi » qui peut aspirer à l'honneur d'une belle forme. Il est arrivé par contre que des écrivains ont commis l'erreur dangereuse de donner à leur pensée une forme que celle-ci ne méritait pas. Mais ces œuvres eurent-elles jamais plus que l'apparence de la beauté ? Et le temps, auquel elles ne sauraient résister, se charge ou se chargera de révéler le mensonge.

Mais même si des écrivains s'efforcent à une forme que leur pensée ne comporte pas, il reste du moins leur désintéressement. Voilà qui peut suffire à les élever au-dessus de leur médiocrité. Agathon nous assure que les mauvais écrivains de demain, car il ne peut s'agir que de ceux-ci, ne se donneront plus autant de mal ; ce qu'ils feront n'en sera sans doute que plus médiocre; nous n'y gagnerons que de les voir commettre un poids plus considérable d'imprimés. Comme il faut aimer cette parole pleine de noblesse d'un jeune écrivain d'*Action Française*, M. Pierre Hepp, qui répond à Agathon:

Vous signalez l'abandon de la doctrine de l'art pour l'art. S'agit-il

bien d'un abandon de « doctrine » ? « L'art pour l'art. » Ce n'est guère qu'une formule où se résume une très noble morale de producteurs.

Et rappelant une phrase de M. Maurice Barrès : « Devenir classique, c'est devenir plus honnête. » M. Pierre Hepp ajoute :

L'opportunité de cette parole lui valut l'an dernier une fortune de mot d'ordre. Elle touchait juste. Aspirant au classique, nous en rechercherons ardemment les conditions, lesquelles n'obligeront jamais aucun artiste à cesser de considérer « l'art pour l'art » comme le premier de ses dix commandements de probité professionnelle.

Quant au genre de classicisme qu'Agathon attribue à la jeunesse littéraire, il suffit de lire ce passage de son livre pour en discerner la qualité :

Il y a donc pour les jeunes écrivains une utilité de l'œuvre d'art ; non pas que l'art ait pour but de susciter des convictions, de fournir une règle de conduite, ni même de rendre l'homme meilleur. Mais il y a un art à « rendre l'homme plus fortement homme, à le mettre sur la voie de lui-même et à lui indiquer la route où il rencontrera ses semblables ». Un art enfin qui « se sent pair et compagnon avec la commune humanité tout aussi bien qu'avec le plus particulier d'entre les hommes ». Cette formule d'un jeune écrivain révolutionnaire, M. Jean Richard Bloch, peut rallier aujourd'hui les jeunes gens venus de toutes les régions intellectuelles. Et c'est la formule de l'art classique. Elle repose sur cette conviction qu'il n'est de doctrine littéraire, valable, sérieuse qu'en tant qu'elle est en relation avec des vérités intéressant la vie morale. « Il semble, dit M. Jean de Pierrefeu, que, dans le beau moral, nous retrouvions, nous Français, notre véritable patrie. »

C'est, à tout le moins, un des traits les mieux dessinés de cette génération qu'elle est moraliste.

Et voilà Agathon qui met l'art sous la dépendance de la morale ! Nous avons là un exemple de la faculté qu'a ce jeune écrivain de tout mêler. Comme nous comprenons qu'il n'aime point le sourire d'un Anatole France : ce sourire qui suffit à mettre tant de choses, chacune à sa place. Cette ironie, qui est une de nos qualités françaises, irrite ce jeune homme qui n'est point délivré de l'influence d'une formation imprégnée de germanisme contre laquelle il a voulu réagir, mais dont il demeure malgré tout une victime. Que n'a-t-il du moins gagné à fréquenter les leçons de ceux qu'il considère comme

de mauvais maîtres, d'apprendre la pratique d'une méthode plus sûre d'investigation et de critique ? A lire ce livre d'Agathon, on est étonné du désordre qui peut régner même dans le cerveau qui sécrète les meilleures intentions : non seulement Agathon mêle des générations différentes et croit pouvoir sans inconvénients en négliger, il confond art, morale, classicisme. Pour lui Maurras, Claudel, Jammes, Suarès, Péguy, Romain Rolland, tout ça, c'est du classicisme.

Voilà qui n'aurait pas plus d'importance que tout ce que nous apporte l'imprimé quotidien, s'il ne s'agissait cependant là d'un ensemble d'observations, de doctrines, d'idées qui devraient nous aider à prendre une conscience exacte des éléments d'une renaissance française, et qu'il conviendrait même avec les plus pures intentions de ne pas déconsidérer.

§

Ainsi nous ne savons rien de précis des intentions littéraires des jeunes gens. Mais voilà qui permet de faire des prophéties. C'est un jeu auquel n'a pas manqué de se livrer M. Léon Blum, dans la *Revue de Paris* (1).

D'après M. Léon Blum, M. Bergson serait le père spirituel de la génération littéraire de demain, de même que le trait essentiel de la génération de 1865 fut la foi dans le pouvoir illimité de la science : car M. Blum affirme que Flaubert voulut faire dépendre le roman de la science, tandis que, en réalité, Flaubert ne demanda au romancier que d'avoir l'objectivité du savant en présence de l'objet de son observation. Et encore cela a-t-il été très mal compris. Flaubert désirait que les sentiments divers du lecteur naquissent de la représentation même que l'écrivain donnait de la vie, et jamais il n'a obéi à aucune idée scientifique préconçue : la seule idée préconçue qu'on pourrait lui attribuer, c'est celle de beauté. Flaubert a écrit dans sa *Correspondance* :

> Je me souviens d'avoir ressenti un plaisir violent en contemplant un mur de l'Acropole, un mur tout nu ; celui qui est à gauche quand on monte aux Propylées. Eh bien ! je me demande si un livre, indépendamment de ce qu'il dit, ne peut pas produire le même effet. Dans la précision des assemblages, la rareté des éléments, le poli de la surface, l'harmonie de l'ensemble, n'y a-t-il pas une vertu intrinsèque, une espèce de force divine ?

(1) *La Revue de Paris*, 1er fév. 1913 : La Prochaine génération littéraire.

Cette phrase renferme tout le secret de l'art de Flaubert. D'ailleurs Balzac n'a jamais obéi non plus à une idée scientifique préconçue, pas plus qu'il n'a prétendu vérifier une vérité scientifique par un roman. Quand il invoquait les noms de Geoffroy Saint-Hilaire et de Cuvier, il prétendait classer et décrire des espèces sociales analogues aux espèces zoologiques et étudier la société à la manière d'un naturaliste : c'était de sa part une façon de parler; il invoquait une méthode; mais il n'entendait nullement ni collaborer avec la science, ni faire dépendre son œuvre de celle-ci. Il faut aller jusqu'à Zola pour rencontrer cette prétention et cette erreur. Ce fut le naturalisme, spécialement en la personne de Zola, qui s'inspira le plus des théories de Taine et des grands travaux des physiologistes. Zola prétendit faire du roman une expérience analogue à celle d'un laboratoire. Comme s'il pouvait y avoir même une analogie entre une expérience de laboratoire et une expérience de la vie racontée par un romancier qui demeurera toujours maître de raconter ce qui lui plaît ! La science de Zola est une bonne plaisanterie de la fin du XIX^e^ siècle; la prétention à la science de cet écrivain naturaliste ne fut jamais qu'un moyen de trouver des thèmes littéraires et aussi de sa part une sorte de trompe-l'œil, une manière de se donner devant les ignorants une attitude de penseur et de faire oublier son inaptitude à toute psychologie.

Mais plutôt que de faire descendre les romanciers naturalistes de Taine et des physiologistes, il serait encore plus juste de faire venir Taine de Balzac. Rien, en effet, n'influença plus Taine que l'œuvre du grand romancier. Taine aurait même désiré poursuivre la grande enquête vivante de Balzac en lui appliquant ses méthodes; c'est pourquoi il a regretté toute sa vie de n'avoir pu écrire des romans. Il a d'ailleurs déclaré lui-même que, du roman à la critique et de la critique au roman, la distance n'est pas grande. Si le roman s'emploie à nous montrer tels que nous sommes, la critique s'emploie à nous montrer ce que nous avons été. L'un et l'autre étaient devenus à ses yeux une grande enquête sur l'homme... Selon l'expression de M. Paul Bourget, beaucoup d'écrivains, qui eurent leur vingt ans entre 1855 et 1880, pourraient retrouver dans ces paroles ce qui fut la foi de leur jeunesse.

M. Paul Bourget lui-même a écrit : « Le romancier doit avoir

le souci de doubler la soie brillante de l'imagination avec l'étoffe solide de la science? » Il y eut ainsi un moment où le romancier n'écouta plus son sens intime qui peut lui permettre de faire plus éternellement vrai en ouvrant simplement les yeux sur la vie qu'en écoutant des hypothèses scientifiques.

En vérité, toute une génération fut victime d'une erreur littéraire à l'origine de laquelle on trouverait une inexacte compréhension d'une idée de Balzac. Dès 1880, commença parmi ceux qui devaient devenir les symbolistes une réaction contre cet envahissement par la science d'un domaine qui n'est pas le sien. A regarder la vie à travers des hypothèses scientifiques, l'écrivain avait perdu l'habitude de la regarder directement. Les symbolistes, en nous faisant part de leurs sensations, en nous parlant de leur vie intérieure, en revenant à la littérature subjective, retrouvèrent l'observation directe, mais c'était chaque poète qui devenait son propre sujet d'observation. Ils redonnèrent aussi à l'intuition sa valeur, car ils n'aspiraient plus à montrer l'enchaînement des causes sous la domination de lois immuables. Ainsi, en luttant à leur manière contre le scientisme, ils préparèrent la philosophie d'un Bergson, et la philosophie d'un Bergson correspondit au symbolisme comme celle de Taine avait correspondu au naturalisme.

La philosophie d'un Bergson fut la conséquence d'un certain état des esprits; elle systématisa un ensemble d'idées et de soupçons d'idées éparses, et voilà comment on peut dire que le symbolisme trouva en elle son expression philosophique ou, si vous préférez, que l'esthétique du symbolisme est bergsonienne. En vérité, nous avons surtout là deux mouvements parallèles; l'expression symboliste précéda même l'énoncé de la philosophie bergsonienne. C'est bien naturel : le poète original puise toujours directement en lui; son inspiration précède naturellement les raisonnements du philosophe qui ne fait jamais que légitimer devant la raison les trouvailles du poète quand celles-ci prêtent à une interprétation raisonnable. Aujourd'hui, des écrivains nouveaux, les unanimistes, se réclament à leur tour de la philosophie bergsonienne. Il se passe ainsi, par rapport au bergsonisme, un phénomène analogue au mouvement naturaliste par rapport à la philosophie de Taine et à la science des physiologistes.

L'unanimisme, qui est le fils du symbolisme, se trouve en présence du bergsonisme dans la même situation que le naturalisme de Zola en face de la philosophie de Taine et de la science des physiologistes. Mais l'unanimisme ne peut être une application littéraire, si l'on peut dire, de cette philosophie bergsonienne, sans entraîner naturellement une déformation de celle-ci. Ainsi M. Bergson nous ayant parlé de *données immédiates*, M. Jules Romains imagine la littérature immédiate et l'on ne sait plus ce que cela veut dire, à moins que ce ne soit que l'écrivain doive s'exprimer par cris et onomatopées : si les animaux ont une littérature parlée, on imagine assez qu'elle doit être immédiate.

En somme, on peut dire, à propos de rapports entre les grands philosophes et les grands écrivains, que les grands poètes comme les grands romanciers rejoignent les grands philosophes en leur esthétique et dans leurs vérités, en s'inspirant directement de la vie, et j'entends de la vie intérieure comme de la vie extérieure ; ce qui n'empêche pas les grands philosophes de se contredire entre eux ; les écrivains et les poètes secondaires s'inspirent ensuite des philosophes ou des savants pour exprimer la vie, et ils font des œuvres qui n'ont que l'apparence trompeuse de la vie :

Racine, en ses chefs-d'œuvre, écrit M. Gilbert Maire dans un très bel article de la *Revue critique des idées et des livres*, ne contredit point l'esthétique de Bergson, mais non plus celle de Descartes, et encore bien moins celle d'Aristote. Pourtant il est fort possible que Bergson contredise en plus d'un endroit Aristote et Descartes. Racine et lui vivant en même temps et conversant entre eux ne s'entendraient peut-être point sur la définition du monde, ni sur le rôle de la raison, ni même sur la théodicée. Ce qui prouve qu'il n'est point de liaison étroite entre une philosophie déterminée et l'esthétique qu'implique en soi une œuvre d'art (1).

Après avoir donné M. Bergson comme père spirituel à la nouvelle génération, voici que M. Léon Blum prédit que cette jeune génération pourrait bien unir le souci de la vie intérieure à celui de satisfaire une raison cultivée scientifiquement ; il prévoit un mouvement analogue à celui du romantisme :

La plus forte originalité du lyrisme romantique, dit-il, fut précisé-

(1) *Revue critique des idées et des livres* : 25 février 1913, *systèmes philosophiques d'écoles littéraires : l'utilisation du contresens*, par Gilbert Maire.

ment de mêler des éléments peu compatibles, qui ne pouvaient demeurer unis que dans le bouillonnement et la fermentation première et qui se dissocièrent, en effet, dès que fut retombée cette chaleur de jeunesse et de bataille. Il en sera sans doute ainsi pour le lyrisme de demain. Entre la curiosité critique et l'élan mystique, l'antinomie est peut-être irréductible. Entre le besoin de l'action et le besoin de l'effusion religieuse, entre la fin humanitaire et la foi tout court, la conciliation est devenue difficile de notre temps. Tôt ou tard il faudra choisir, de même que la génération romantique dut opter un jour entre l'optimisme déiste, l'impossibilité panthéistique et le pessimisme chrétien. Il faudra choisir entre la science et la raison, entre l'action positive et le rêve, entre le don mystique et la culture individuelle. Il faudra que le sentiment religieux lui-même ou bien se rattache étroitement à la tradition et à la discipline, ou bien se libère de toute règle et se réduise à une sorte de rêverie intérieure. Ce problème s'est déjà posé pour la génération précédente, et l'on a vu M. Barrès par exemple donner tour à tour pour thème aux mêmes exercices sentimentaux le culte du vrai et le culte de la tradition. L'ambition présente des jeunes gens est de concilier ou tout au moins de juxtaposer ces contraires. Ils entendent soumettre les éléments réfractaires à une température si haute qu'ils finissent par fondre ensemble dans le creuset. Mais toute ardeur humaine s'épuise, et, sitôt le mélange refroidi, les corps ennemis reparaîtront chacun sous sa forme.

Il serait plus exact de dire que le culte du moi fit retrouver à M. Maurice Barrès la tradition. Pour ce qui est de la comparaison entre le moment actuel et celui qui précéda le romantisme, ce sont des différences bien plutôt que des ressemblances qu'on pourrait trouver entre les deux époques. M. Léon Blum néglige trop ce réveil de la tradition française qui se fait sentir dans les lettres comme dans tous les autres domaines, et qui est bien le fait littéraire le plus important de ce temps. Il oublie l'influence qu'eut un Moréas, qu'eurent un Barrès, un Maurras, un Mithouard, cet effort admirable de notre nation pour retrouver sur tous les plans la loi de son développement. Nous sommes aujourd'hui en pleine réaction contre l'esprit cosmopolite qui régnait jusqu'à ces dernières années. La vérité est que, depuis vingt ans, bien loin de subir des influences étrangères, nous nous efforçons de nous libérer, ou tout au moins de soumettre à notre ordre français ce que nous avons pu nous assimiler de l'étranger. D'ailleurs c'est en vain que nous chercherions aujourd'hui un Byron, un Walter Scott, un Wordsworth, un Coleridge, un Schiller, un Gœthe.

Mais cette renaissance française, qui ouvre peut-être une des plus belles périodes de notre histoire nationale, paraît peu intéresser M. Léon Blum, qui, lui, nous annonce un bouillonnement. Il semble, au contraire, que nous soyons à la fin d'un bouillonnement. Cependant, ce qui se passe depuis quinze ans ne saurait être négligé! Si nous voulons prévoir ce qui se passera demain, il faut tenir compte de l'effort conscient ou inconscient depuis quinze ans de tous les hommes ayant de trente à quarante ans, et de plusieurs parmi leurs aînés. Les brusques changements ne surviennent que dans les périodes révolutionnaires, tandis que nous bénéficions aujourd'hui d'une évolution subie par des hommes d'âges variés; un Barrès donnant, après avoir dépassé la cinquantaine, *la Colline inspirée*, en est un exemple; et je l'ai déjà écrit : l'histoire de la vie intellectuelle et spirituelle de Barrès, c'est un moment de notre vie nationale.

Si les jeunes hommes d'aujourd'hui semblent être à un carrefour, il ne semble pas qu'ils puissent hésiter entre plusieurs routes. Ils savent que, s'ils vont vers l'intellectualisme pur qui régnait il y a vingt-cinq ans, cette voie serait pour eux aussi dangereuse que s'ils se laissaient entraîner par les puissances de pur sentiment. S'ils hésitaient il pourrait y avoir un bouillonnement! Mais ils ont appris de leurs aînés à se défier de certaines erreurs; ils savent aussi qu'un bouillonnement, ce n'est jamais qu'un aspect extérieur de la vie, et qu'il n'y a pas de vie sans organisation; que la vie apparaît toujours à celui qui sait la comprendre comme la manifestation d'un ensemble de forces disciplinées en vue d'une fin. Non! il ne faut pas croire à ce bouillonnement. Certes, il y aura toujours des bouillonnements d'où naîtront les essais informes qui précèdent les œuvres de maîtrise. Mais ces bouillonnements ne sauraient désormais avoir l'importance qu'on leur attribua au XIX^e^ siècle!

Tout récemment parut un livre bien significatif, et qui, à cause de la pensée de son auteur, sûre d'elle-même, semble avoir beaucoup plus d'importance que les livres d'Agathon, de MM. Riou et Etienne Rey et que l'étude de M. Léon Blum : c'est ce livre des *Disciplines* (1), où un jeune écrivain, M. Henri

(1) Les Disciplines, nécessité littéraire et sociale d'une renaissance classique, par Henri Clouard, 1 vol., Marcel Rivière, édit.

Clouard, indique tout ce qui serait nécessaire pour que le mouvement de renaissance classique qui correspond à un mouvement de renaissance nationale n'avortât pas, ne demeurât pas sans lendemain.

Voici un livre qui est venu tout naturellement à son heure, au moment où l'on proclame que le romantisme fut un débordement de nos puissances de sentiment, que le naturalisme aboutit à une fausse objectivité et à un intellectualisme scientifique, que le symbolisme fut le triomphe de la sensibilité et marqua surtout une préoccupation de la sensation. Au lieu d'un bouillonnement, M. Clouard nous propose des conclusions qui « s'accordent directement avec le trait central des lettres nationales, ce sens si ardemment psychologique qui nous porte spontanément aux positions les plus contraires, au réalisme romantique et impressionniste et nous entretient à voir clair en tout ». Il nous propose de réconcilier en une harmonie supérieure *l'objectif* et *le subjectif*, « sottises qui depuis longtemps ont embrouillé tous les littérateurs ». Ses conclusions des *Disciplines* satisfont le social en même temps que l'intelligible, « puisqu'elles confient le sort des lettres à la puissance la moins changeante de l'homme; cette puissance est l'intelligence ». Mais il a soin de nous dire :

Certes, l'intelligence est l'intelligence ; s'il en est de plusieurs sortes, elles se communiquent; et je crois énergiquement à l'intelligence dans le sens le plus complet de tous les vrais grands poètes. Mais enfin, songeant à Aristote et à sa lignée, dois-je me défendre de songer à la tradition de Plotin.

Si M. Clouard met Jean Moréas aux marches du classicisme, il y place aussi Maurice de Guérin et Jules Tellier; à l'avance, il répond à des objections bien souvent faites :

Qu'on ne me fasse point dire que les mots n'ont ni son, ni couleur, ni vie sensible d'aucune sorte. Mais la couleur, le son, le goût des mots ne sont que beauté de surcroît ! Ils sont la chair, plus ou moins riche, d'un corps dont la structure est syntaxe, armature de liaisons logiques. Si librement que la chair s'épanouisse, si frêle que se fasse la structure, cette structure reste structure et, faute d'elle, il n'y a plus de corps. C'est le malheur qui menaçait un Chateaubriand au terme de sa carrière, lorsqu'il écrivait *la Vie de Rancé*. C'est le malheur qui arriva plus d'une fois à Pierre Loti. C'est le malheur que nous avons déploré chez les vers-libristes.

Parlant des poètes, M. Clouard précise qu'il n'entend point, en fixant sa notion exacte de la mesure, contraindre et mutiler les dons les plus généreux des poètes. Il s'agit seulement de définir la position de la mesure :

Au lieu, déclare-t-il, que tout s'arrange, si l'on a bien vu que la puissance de mesure se tient nécessairement hors des puissances rivales sur lesquelles elle s'exerce : au centre même du parti-pris que j'ai dit. Elle se manifeste alors selon le degré d'intelligence dans les œuvres, qui est aussi le degré de lumière dans le style.

Dans ce livre, en somme, il n'est même pas question de poser le problème fameux et irritant du retour au classicisme, mais seulement d'efforts vers des disciplines, en mettant hors de cause l'imagination, la sensibilité, le plus ou moins de richesses, la vie même du génie.

Ces forces, dit M. Henri Clouard, restent libres. Sous la puissance de lucidité et de mesure, telle qu'elle a été définie. Ces forces restent libres à la manière de la mer, quand elle agite ses eaux sous le rayon d'un phare. Et plus même elles abondent, plus magnifiquement cette puissance remplit sa fonction. Qu'y perdraient-elles d'essentiel ? Dans l'élucidation ardente, dans le jaillissement à la clarté, si quelque chose tombe, ce sera le vain, le débile, l'intransmissible, ce qui ne pourrait que compromettre la durée de l'expression.

Au bouillonnement de M. Léon Blum, à l'état de guerre et de discorde que serait la littérature qu'il prévoit et préconise, M. Clouard oppose « un véritable traité de paix » puisque ses disciplines, « s'appliquant à l'art qui organise les foyers de l'inspiration, n'entreprennent d'aucune sorte sur l'inspiration même, éternel secret de demain ».

M. Henri Clouard a défini là, dans une œuvre excellente, la position littéraire d'un grand nombre d'écrivains actuels. Et l'on ne peut s'empêcher de penser quand on a fermé ce livre : « Pourquoi M. Henri Clouard et ses amis n'ont-ils pas toujours la même sagesse quand ils appliquent leurs idées au jugement des vivants et même de certains morts ? » Il est des morts qu'ils dénigrent avec exagération ; il est des vivants envers qui ils témoignent d'une admiration ou d'une indulgence excessives. Tactique, sans doute, que tout cela ! Combien alors l'on regrette que, pour des raisons qui ne sont pas littéraires, cette école critique de l'*Action française*, dont l'œuvre pour-

rait être si féconde, compromette ainsi son effort, qu'elle n'apparaisse bonne qu'à émettre des principes, et qu'elle semble hésiter ou errer dès qu'elle entreprend de les appliquer au jugement de ces réalités que sont les œuvres des écrivains. Quelle haute politique ce serait cependant de la part de ce parti — dont la raison d'être devrait être précisément de n'en être jamais un — si, non content d'apporter de l'ordre dans les idées de nos contemporains, de proclamer par les œuvres de ses critiques les principes auxquels seront toujours soumises les belles œuvres françaises, il aspirait encore à mettre vraiment de l'ordre dans les lettres ; quelques-uns de ses meilleurs amis et des plus puissants devraient-ils s'en plaindre ; quelques faux petits-maîtres devraient-ils lui devenir à jamais ennemis !

En vérité, les principes qu'a exprimés M. Henri Clouard sont contenus dans cette phrase de Barrès, qui est la conclusion de *la Colline inspirée :*

Qu'est-ce qu'un enthousiasme qui demeure une fantaisie individuelle? Qu'est ce qu'un art qu'aucun enthousiasme ne vient plus animer ?

Agathon a publié d'autre part, dans son livre, la lettre d'un jeune homme qui lui a écrit :

En art, vous constatez une renaissance classique. Pourquoi employer ce terme trop étroit, propre à n'entretenir que des querelles d'écoles? Parlez plutôt d'une renaissance du goût. Nous nous éloignons des romantiques, mais dans la mesure seulement où ils manquèrent de cet ordre, de cette clarté, de cette discrétion que nous prisons aujourd'hui au-dessus de tout. C'est beaucoup plus une question de forme que de fond.

Et Moréas, à son lit de mort, disait à Barrès : « Il n'y a ni classiques, ni romantiques... Tout ça, c'est des bêtises. »

Voilà, en somme, à quoi ont abouti vingt années d'efforts littéraires, depuis l'époque où M. Charles Maurras commença ses campagnes critiques de la *Revue encyclopédique.*

§

Ainsi nous atteignons bien, dans les lettres comme dans tant d'autres domaines, à un premier sommet d'une renaissance française ; et c'est d'ailleurs parce que celle-ci se révèle dans

tous les autres domaines que nous en avons la révélation dans les lettres, qui seront toujours le témoignage public d'une nation.

Or il est certain que nos lettres actuelles témoignent dans ce qu'elles ont de meilleur d'une volonté de retour à nos plus belles qualités nationales. C'est cet effort constant que nous surprenons depuis vingt années!

Vers 1899, M. Saint-Georges de Bouhélier publia un recueil d'articles qu'il intitulait *les Éléments d'une Renaissance française*. Charles Maurras donnait avec ses pages critiques de la *Revue encyclopédique* un véritable enseignement national. Cette renaissance française se révéla tout d'abord dans les lettres par un mouvement de réaction contre le symbolisme et l'influence des littératures étrangères; mais le symbolisme lui-même avait préparé indirectement cette renaissance. Si le symbolisme enseignait que l'art devait être une transposition du réel, ce qui est le fait de tout grand art, le poète symboliste prenait le réel dans ses sensations qu'il confondait d'ailleurs souvent avec ses idées; il le prenait aussi dans sa vie intérieure; ainsi le symbolisme restaura sans paraître s'en douter l'observation directe que le naturalisme scientifique d'un Zola et le réalisme tout conventionnel des Parnassiens avaient ruinée: mais chaque symboliste limitait à lui-même le champ de son observation; de là les excentricités d'un certain symbolisme et ce qu'il y avait d'inférieurement romantique en lui : car chacun s'efforçait de vouloir paraître aussi personnel, c'est-à-dire aussi différent des autres que possible; non seulement chaque symboliste désira exprimer la nature comme il la sentait, mais encore il voulut montrer qu'il avait en face d'elle des sensations qui n'étaient qu'à lui et il lui arriva ainsi d'imaginer des sensations et des impressions qui n'avaient jamais été les siennes. Aussi jamais écrivains ne furent plus différents les uns des autres que les symbolistes qui unissaient seulement des défauts communs qui se révélaient de manières diverses, et jamais groupement donna moins l'impression d'une école!

La réaction contre le symbolisme ne s'exerça pas contre ce retour à l'observation intérieure qui caractérisa cette école au moins théoriquement. Mais elle consista à étendre cette observation en redonnant sa place à l'objectivité ; elle s'exerça

en faveur d'un art qui ne voulait être ni purement objectif, ni purement subjectif, qui voulait s'intéresser à la vie entière, celle de l'homme qui regarde et celle du spectacle qui l'intéresse. Cette observation directe de toute la vie ne pouvait aller sans un amour de cette vie ! Cet amour de la vie, c'est ce qui caractérisa la génération qui succéda au symbolisme et qu'on pourrait appeler la génération de 1895 : génération qui fut éprise d'action sous toutes ses formes. Ceux qui ne firent pas des lettres allèrent aux colonies, entrèrent dans l'armée, s'adonnèrent à l'automobile, créèrent l'aviation. C'est en scrutant son moi que Barrès, qui est d'une génération précédente, retrouva sa tradition, et par le culte de la terre lorraine celui de la terre française ; ce fut autant en rentrant en eux-mêmes qu'en regardant autour d'eux que les hommes de cette génération retrouvèrent les grandes voies françaises ; loin de jouer à qui se distinguerait le plus de son voisin, chacun voulut éprouver ce qui l'unissait le plus à son voisin ; c'est ainsi que cette génération eut des aptitudes religieuses ; l'affaire Dreyfus un instant les employa, en les déformant. Mais, à aucun moment, les Français appartenant à l'élite de cette génération ne mêlèrent le moindre internationalisme à leur dreyfusisme ; pour les dreyfusistes comme pour les antidreyfusistes, cette affaire eut un sens national ; chacun eut la prétention d'être patriote de la meilleure manière. Une des conséquences de l'Affaire, c'est que la France devint de moins en moins, pour les uns et les autres, une abstraction, et de plus en plus une réalité dans l'ordre physique comme dans l'ordre physiologique et psychologique ; elle devint pour chacun une réalité en dehors de lui et en lui, une réalité qu'il s'agissait d'enrichir, certes, mais en la sauvegardant, et les dangers de l'extérieur montrèrent qu'il importait en effet de la sauvegarder. En littérature, ce désir s'affirma par une renaissance que certains appellent classique et où se révèle le souci d'écrire des œuvres qui s'efforcent vers les qualités des grandes œuvres françaises, qui relient le passé au présent, et qui, elles-mêmes, pourront apparaître dans l'avenir comme un prolongement original de ce passé.

Cette renaissance nationale, à laquelle nous assistons et qui est le grand fait du moment n'est, en tous cas, pas l'œuvre d'une génération nouvelle surgie miraculeusement comme

Agathon entreprit de nous le faire croire. Nous ne pouvons même encore savoir ce que seront exactement les nouveaux venus. Les uns semblent vouloir continuer leurs aînés mais en exagérant certaines des tendances de ceux-ci : c'est ainsi que les sports, qui intéressaient déjà la génération précédente, occupent une grande partie de l'activité de la nouvelle ; et celle-ci paraît aussi montrer un sens pratique exagéré. Mais ce serait une erreur de croire que ce soit là le fait des jeunes gens qui constituent l'élite, tandis que c'est plutôt celui des jeunes hommes d'une intellectualité moyenne. Chez les jeunes gens de l'élite, on surprend un souci très français d'équilibrer l'intelligence et la sensibilité, de contrôler et discipliner la seconde par la première, une tendance à restaurer la vie intérieure, à ne pas limiter le monde au visible. Mais tout cela était déjà en marche dans les générations précédentes. L'erreur d'un livre comme celui d'Agathon fut de mêler des qualités de générations diverses à certaines exagérations de la jeunesse, d'imaginer ainsi une jeunesse selon son désir, de la représenter comme incarnant cette œuvre de renaissance nationale, tandis que celle-ci se poursuit en réalité depuis vingt ans.

GEORGES LE CARDONNEL.

PRINTEMPS

—

I

La vie, c'est-à-dire la conscience lancée à travers la matière.

BERGSON.

Le soleil a fondu comme un fruit dans la bouche
Et la forêt suspend son murmure soyeux,
Sur la mousse, soudain, l'air qui bougeait se couche,
Vénus aux cils mouillés paraît au bord des cieux.

A la cime des bois, plus aucun frisson n'ose
Courir, et je m'assieds en silence à leur seuil,
Ou je voudrais cueillir, comme on fait d'une rose,
Le vol familier près de moi d'un bouvreuil.

Voici la nuit venue avec sa douceur d'ange,
Ses cassolettes au brumeux enivrement ;
Le parfum de la terre à l'ombre se mélange :
La douleur de penser a son enchantement.

J'entends mourir au loin des cloches violettes
Et c'est autour de moi comme un mystique influx ;
Pensons très peu... rêvons... surtout ne pleurons plus
Devant le ciel désert aux profondeurs muettes.

Résigne-toi, tais-toi, referme tes deux mains
Sur les trésors furtifs que peut donner chaque heure
Et ne les dresse plus vers cet absurde leurre :
Le ciel vide où s'en vont tant de sanglots humains.

Si la divinité, que nous cherchons encore,
Doit exister un jour, elle se crée en nous,
Sa rythmique beauté dans mes vers s'évapore,
Tout son mystère coule en mes veines dissous.

Si je sais me livrer à l'élan de la Vie,
De mon plus fort vouloir... mieux que l'ambre ou le fer,
Ouvrir à son effort mes moëlles, chaque nerf,
Un dieu peut naître un jour sous ma tempe ravie.

II

Le devoir ? — Le voilà : c'est tout ce qu'on transgresse
De ces contours par qui l'on est délimité.
O Vie ingénieuse, à l'essor entêté,
Violant la lourdeur de la matière épaisse,

Je m'offre tout entière à ta subtilité!
Que par toi, sous mon front, l'univers se connaisse,
Plus de l'humble morale où l'être se rabaisse,
Mais l'orgueil de Satan dans son immensité ;

Son geste projeté vers l'Enigme géante.
Mystère de moi-même et que toujours je tente,
Toi, secret de l'éther nébuleux, d'où l'on sort,

Que mes rêves ce soir, en éclairs, vous saisissent,
Au seuil du bois d'Avril, dont les germes frémissent,
Sous la lune, à mes pieds, semant des duvets d'or.

III

Pour Gustave Le Bon.

Ecoute, écoute, c'est le formidable bond
Du soleil animal dont la crinière flambe
Et la course en vertige au rythme furibond
De la terre captive où l'humanité rampe.

L'éther dissout ses morts, berce ses derniers nés,
Mêle des astres neufs à des soleils fantômes,
Mais sur les rails du temps, tous glissent entraînés
Dans les vibrations de votre danse, atômes.

Fluidité ! Néant ! Le contour exprimé
Des mondes et des cœurs, puis tout se désagrège.
Apparence, tends-moi du moins ton divin piège !

Au travers du printemps, dans mon âme essaimé,
Rose, dont j'aurai su goûter le sortilège,
Qu'importe si tu n'es qu'un sépulcre embaumé?

MARIE DAUGUET.

HYACINTHE

—

A toi, Apollon, dont la sérénité inspirera le marbre qui surgira des mains du sculpteur pour que le palais enorgueilli des Papes le tende inlassablement à l'admiration des hommes, à l'obsession des êtres chétifs, aux regards des femmes.

I

« Non, tu ne peux pas porter deux arcs à la fois ! murmurait Hyacinthe. Pourquoi es-tu si bon? »

Mais sa lassitude paraissait grande, et, tout en réclamant sa charge, l'éphèbe appuyait contre l'épaule d'Apollon le haut de son corps fatigué; sur lui se penchait la face attentive du jeune Dieu.

Et celui que les plaisirs violents de la journée n'éprouvaient pas, que n'alanguissait pas la marche lente dans les venelles, répondit :

— « Ne t'inquiète pas, mon jeune ami. Laisse-moi chasser de tes pas la fatigue qui ne m'atteint jamais. Mais avant que la nuit tombe, va te regarder dans l'eau noire des lacs immobiles : tu sauras pourquoi je tiens ton arc avec le mien ; penche-toi davantage, tu comprendras pourquoi, parfois aussi, je lisse ta chevelure safranée ! »

Ayant quitté le sentier, les deux adolescents se trouvèrent dans les champs. Là le soleil, usant sa dernière ardeur, avant de disparaître, se plut à décourager définitivement Hyacinthe. Pour s'étendre, non loin de là, un chaume s'offrait, de gaies jeunes femmes le foulaient. Dès que celles-ci aperçurent les amis, instinctivement coquettes, elles reprirent leur tâche abandonnée : elles séparaient la farine d'avec le son; leurs tamis de parchemin percé ressemblaient à de larges tambourins, d'autant mieux que, pour le passage des jeunes gens, elles avaient rythmé avec plus d'harmonie la grâce de leurs mouve-

ments et transformé leur assemblement en une ronde animée, des draperies de laine blanche soulevées les unissant.

Un essaim d'abeilles imitait les bluteuses et tournait allègrement dans l'air, comme s'il lui plaisait de former une grande et souple couronne chatoyante au-dessus de ces têtes de femmes remuantes. En voletant, les abeilles laissaient après elles une odeur vivifiante bien qu'atténuée : elles dormaient d'habitude, ou bourdonnaient, ou travaillaient dans des ruches faites de branches de fenouil.

— « Peut-être, ces paysannes te donneront-elles à boire? dit Apollon. Revenons vers elles ! »

« A boire, belles travailleuses ! Vous n'êtes pas sans garder, dans vos corbeilles, de quoi rafraîchir le passant. »

Elles s'empressèrent. Le suc des vignes, seul, devait plaire à l'un; à celui qui ne pouvait vider sa coupe d'un trait, les femmes offrirent un breuvage miellé, dans lequel le fruit pressuré de l'arboisier se mêlait aux grains d'orge écrasés.

L'enfant brun et pâle essaya de nouveau :

— « Si nous nous étendions ? A quoi bon cheminer encore?... La plaine est immense; dis, Apollon ? Dis oui !... Je n'ai plus soif. Ces femmes nous céderont le fromage blanc qui s'arrondit dans ce moule en buis. Nous leur en saurons gré, toi en te servant d'une tige de roseau comme d'une flûte de Pan ; moi, je prêterai à la plus jolie d'entre elles la cassolette d'onyx qui pend sur ma poitrine. »

Apollon fronçait le sourcil et regardait sans bonté ces étrangères dont la douce société attirait son compagnon, et lui répondit péremptoirement :

— « Non, viens. Ce champ, trop éloigné du cercle de jeux où nous devons briller demain, ne convient pas. Ta grande lassitude se dissipera durant la nuit. S'il te fallait marcher avant l'ouverture des jeux, tu ne serais capable d'aucun effort; je veux, mon ami, que tu te montres demain le plus beau, le plus habile, et qu'on te fête. En arrivant, tu tremperas tes pieds dans le ruisseau d'eau chaude formé par l'eau que nous voyons d'ici argenter la colline, puis tu t'endormiras. Lève-toi, ne demeurons pas ici : l'endroit est mauvais ! »

Hyacinthe céda, non sans rancune ; ses yeux menaçaient et sa réponse aussi :

— « C'est bien, partons ! Alors, je veux, tu m'entends, je

perds plutôt un peu de terrain, et ne reprends le bon chemin, ne serre strictement la corde qu'une fois le danger laissé derrière toi.

La vraie position pour narguer le vent, je te la redis encore : tiens ton pied droit fortement appuyé contre le plancher de ton char, il doit porter tout ton poids; agenouille ensuite ta jambe gauche sur le bois, devant toi. Ainsi le haut de ton corps restera souple et, de tes bras indépendants, tu pourras suivre la courbe des tournants. Continuellement penché, tu n'offriras aucune prise à l'air, qui n'y comprendra rien. Zéphyre, pourquoi te le rappeler, ne t'aime guère, puisqu'il t'aima!

Si, malgré les ailes invisibles que je piquerai au moyeu de tes roues, tu n'es pas vainqueur, n'explique pas ta défaite, ne dis pas qu'un concurrent déloyal t'a gêné, que tes chevaux se refusaient à l'effort, ne donne pas les piteuses excuses des mauvais artisans : tu es vaincu, c'est tout ! — Au contraire, passes-tu le premier devant le juge, que ta figure ne fasse pas montre de la fierté qui bouleversera ton être ; ne caresse pas familièrement tes chevaux ; ne t'essuie pas le front, et que toi seul sentes combien ton cœur haletant t'étouffe... Reste calme... N'oublie pas que tu viens d'accomplir, si dur qu'il t'aura semblé, un exploit que tu dois tenir pour facile et sans grande importance... »

Apollon se redressait pour parler. Il se tenait debout et droit devant le soleil brutalement caresseur. Hyacinthe contemplait son maître avec d'autres yeux que la veille : il reconnaissait enfin, ce matin, la désinvolture, la force non sans grâce de son ami, et se plaisait à suivre de l'œil les gestes longs, précis et adroits, qu'un présomptueux seul eût osé imiter. Une clarté frappait la tête du jeune dieu et ses cheveux, tressés serré comme des épis rameux, laissaient échapper, en rayons, des barbes d'or.

— « Reste ainsi, tu es beau », soupira Hyacinthe.

— « Ne songeons qu'à la gloire... Cette journée s'achèvera, tu me rediras que je suis beau... Et la lune éclaire autant que le soleil, mieux encore, car c'est sans aveugler. »

Avant de quitter le lieu de repos, Apollon réclama l'aide d'Hyacinthe : il s'agissait d'entourer de lanières l'avant-bras lanceur du disque. Le lien ne marquait aucun sillon sur la

chair dure de l'athlète musclé, à l'intérieur du bras, même la courroie se gonflait : sous elle une artère se tendait, charriant un sang si rapide que c'était le cuir qui cédait (1).

— « Veux-tu que j'entoure aussi tes poignets, Hyacinthe ? »

— « Pourquoi ? Je ne lance pas le disque, moi. Marcher sur tes brisées? Non pas! Je n'aurais qu'à te vaincre, et je crains ce péril. Me vois-tu écorché vif comme l'autre, à moins que tu ne me réserves, aimablement, le sort de Linos? »

— « Te tuer, toi, mon petit !... Tu ris, je pense !... Allons, viens, mauvais plaisant : voici l'heure. »

. . . . . .

Les jeux promettaient un tel éclat que les femmes et les jeunes filles des environs décidèrent d'y assister, méprisant, à leurs risques, une défense formelle et si sévère que les plus vieux habitants de la province ne se souvenaient pas qu'on l'eût jamais enfreinte.

Le terrain reconnu par elles se prêtait assez bien au dessein des curieuses. Non loin de la mer, l'arène se bornait d'un côté par un excellent site d'observation, une colline fleurie et boisée où s'élevaient des chênes espacés. La vigne, heureusement, s'enlaçait autour de quelques troncs, ses feuilles en forme de boucliers protecteurs tombaient ; ce rideau frissonnant, le moment opportun venu, n'opposerait pas grande résistance à des mains impatientes.

Les jeunes filles résolurent sournoisement de remplacer, pour plus de sûreté, leurs voiles blancs par d'autres tissés avec de la laine de Milet, celle même dont le vert un peu bleuâtre emprunte la couleur de ce qui l'approche, soit la mer, soit le feuillage. Ainsi, au jour attendu, près de l'arbre choisi, elles se confondraient avec les branchages. Et l'œil apercevant, par malheur, une enfant, la prendrait pour une tige flexible portant une fleur claire à son sommet.

Clytie et Leucothoe, les deux filles d'Orchame et de la superbe Eurynome, plus agitées que les autres, s'appliquaient

(1) Quelques puristes pourraient constater que les lanceurs de disques ne s'entouraient pas les bras de courroies ainsi que des lutteurs. Qu'ils veuillent bien excuser cette exception faite pour Apollon et l'accepter en allant regarder un vase grec du VI^e siècle avant J.-C. exposé au British Museum.

dix fois par jour à draper leurs tuniques d'une façon agréable et nouvelle et se donnaient de mutuels conseils.

Clytie aimait déjà le Dieu si blond, simplement pour l'avoir un matin surpris flânant près du mur de la demeure paternelle. On répétait, à l'envi, que l'ardeur et la force, s'alliant à l'intrépidité, étaient les seules qualités du frère de Diane, et voici qu'elle l'avait vu, patient et tendre, guetter des lézards et les saisir doucement pour les faire passer d'une de ses mains dans l'autre. Un jour lointain ou proche, demain, — si les Dieux y consentent, — il acceptera, sans doute, le cœur de Clytie heureuse : qu'il le fasse alors, si cela l'amuse, câlinement glisser d'une de ses mains dans l'autre, en prenant seulement le soin, comme avec les reptiles, qu'il ne tombe pas durement de trop haut.

Donc, Clytie, le représentant trop bien, parlait d'Apollon ; sa sœur l'écoutait silencieuse, et le connaissait mieux maintenant que si elle l'eût connu. Elles travaillaient par intérêt pour les vainqueurs, qui, pour elles, jouaient aux jeux qui embellissent les corps. Les jours passaient. Tout en causant, Clytie nouait en couronnes les feuilles de chênes et les myrtes prometteurs ; Leucothoe lavait les tranquilles palmes, tout en rêvant.

Cependant Clytie faisait préparer des sandales aux cinq semelles agglutinées « afin de mieux voir », répondait-elle aux questions, ne mentant qu'à demi.

Elle dissimulait son autre raison, plus subtile et plus aimante à la fois; elle savait que la Fortune implorée, et qu'elle aiderait, la rapprocherait, sans doute, d'Apollon le soir des jeux. Le captivant vite, et haussée jusqu'à lui, comme par hasard, le désir seul, et non l'effort, mettrait les lèvres de l'amoureuse inattendue aux lèvres du chercheur de lézards.

. . . . . .

Les jeux tenaient ce qu'on en attendait : les courses nouvelles et dès lors inconnues passionnaient particulièrement l'assemblée. La première, après trois faux départs énervants, se courait.

Hyacinthe, tiré, mené par ses chevaux fougueux, paraissait, pour les profanes du moins, conduire comme un dieu.

Par quel hasard, parti le dernier, hésitant au signal, rat-

trapait-il les autres ? Comment, les dépassant, sans pourtant rien oser exiger de ses coursiers, tournait-il maintenant la borne sans la heurter? Les préceptes d'Apollon n'en auraient pas le mérite, Hyacinthe n'en appliquant aucun : il ne voyait plus rien, il volait accroché à ses rênes, agrippé, oubliant tout, sauf de se tenir penché. Le vent l'y contraignait en appuyant si impétueusement sur les épaules du pauvre enfant qu'il lui faisait redouter cette dernière catastrophe : que le souffleur féroce ne l'assît ridiculement croulé hors de son char. Adieu, triomphe ! adieu, la gloire ! Il n'employait son énergie qu'à se crisper, qu'à se raidir pour ne pas s'affaisser, le reste n'existait plus : il se sentait affolé, désespéré, désemparé, trop malheureux.

Oh ! quand enfin il s'arrêterait, lamentable, abandonnant à tout jamais des exploits trop forts, il s'enfuirait plein de honte dans une autre province afin de ne jamais rencontrer ses amis plus courageux que lui, plus adroits et qui ne perdaient pas la tête, eux ! Seule, l'envie de sangloter le tenait.

Zéphyre, quel lâche ! brise les bras de l'enfant délicat et l'accable, oui, mais il offre là-haut, sur la colline, ses offices les plus galants à la bande d'indiscrètes. Pour qu'elles admirent plus facilement les beaux athlètes, de son haleine qui sent le froment, il chasse la poussière que les jeux soulèvent, il dissipe les nuages un peu bas qui planent comme de gros animaux entre les jeunes femmes et les jeunes hommes et, tel un pâtre réunissant son troupeau, il masse le sien lent et docile entre les jeunes hommes et l'horizon afin que les silhouettes précises se détachent sur un fond mat. Content d'avoir répandu ses grâces appréciées, il s'en retourne dans l'arène achever sa mauvaise besogne... Trop tard ! sa victime délivrée passait premier le poteau.

Hyacinthe peut se flatter que sa victoire ne calme pas son ahurissement : il continuerait à galoper si les cris ne l'arrêtaient. Enfin il comprend son bonheur, mais rien de ce que lui a recommandé son ami ne revient encore en sa mémoire : il rit, il saute de joie, serre les doigts qui s'offrent, s'éponge le front, met sa main sur son cœur qui danse, appelle ses chevaux par leur nom et rit encore à celui-ci, à celui-là.

Jusqu'à ce qu'il aperçoive Apollon, il éclate de joie; alors seulement, il entend tous les conseils dont il fit si peu de cas.

Son visage se couvre de rougeur et son ivresse tombe quand le grand maître lui jette très haut :

— « C'est merveilleux! Tu as, mon ami, atteint une vitesse extraordinaire! » Puis, tout bas :

— « Tu sais, tu as été au-dessous de tout. »

Et il le quitte, le laissant stupide sur place...

Si joli, si fin, Hyacinthe plut assez aux femmes. Même pour suivre sa course, elles séparaient des ramelles que leurs mains légères ne blessaient pas. Quand le tour d'Apollon fut annoncé, l'attention décuplée enleva pudeur et dignité à toutes ces actuelles ou futures amoureuses : qu'on les vît à présent, qu'on les expulsât, qu'importait ! Les jeux seraient terminés avant qu'on pût les déloger de leur site complaisant : un homme jeune qui se meut avec harmonie vaut qu'on s'installe bien pour ne pas le perdre de vue. Elles écartaient le feuillage de chaque côté de leurs yeux. Et dans un ovale vert et découpé apparaissait, comme un ivoire encadré, l'ovale plus mince de leurs figures.

Apollon devait donner un effort pour vaincre aujourd'hui, car on lui opposait de dignes rivaux. Ne négligeant aucune précaution, il releva sa tunique avec soin autour de sa ceinture qu'il resserra; deux ou trois fois il essaya l'élasticité de ses jarrets en se baissant pour bondir ensuite rapide, souple et léger. Enfin, dessinant son jeu si proche, il jeta son bras gauche vers la droite, l'autre bras en arrière, puis tous deux en l'air si puissamment que, comme par deux ailes, on le crut soulevé de terre. — Mêlé à ses amis, il s'en détachait, tel un peuplier isolé qui eût poussé parmi des saules.

Les disques pesés, chacun avait pris le sien. La partie était chaude, malgré le but éloigné déjà trois fois et que ces joueurs atteignaient toujours; les amis, placés de chaque côté, annonçaient les coups. Il semblait difficile que quelqu'un dépassât le disque lancé par Philosthéos, gros et imposant athlète à qui son poids servait autant que sa maîtrise.

Le vent se levant désavantageait les derniers joueurs. Apollon pressentait la défaite et s'énervait. Comme on proposait de reporter la fin des jeux au lendemain, chacun se rangeait à cet avis, sauf Apollon, qui se souvenait de ce que, le matin même, il avait dit à son ami sur les mauvais artisans et leurs excuses inacceptables. Fougueux et orgueilleux, il s'élança sur

le haut monticule et s'accroupit sur sa jambe droite ; alors, d'un mouvement tournant foudroyant, il lança la lourde palette que Zéphyre sournois guettait pour la suivre durant son trajet presque complet ; mais, à l'instant où le cercle de plomb allait s'enfoncer en terre, Zéphyre le resouleva et, de son souffle haineux, l'envoya heurter à la tempe la tête imprévoyante d'Hyacinthe qui s'était cru en sécurité près du disque de Philosthéos, qu'au dire des meilleurs juges rien n'atteindrait plus, pas même le métal toujours victorieux d'Apollon.

Hyacinthe lutta une minute contre sa douleur, puis le pâle enfant, devenu livide sous le sang qui coulait, chancela, cherchant Apollon. Son regard plein de détresse espérait encore.

La malheureuse victime ignorait que le coup partait de son ami : il allait arriver, châtier le coupable, et le sauver lui, sûrement... Le voici qui accourt !

« Toi... viens, toi, Apollon ; guéris-moi, empêche-moi de partir, je suis si heureux, je veux l'être toujours... retiens-moi, retiens-moi... Ma récompense promise, donne-la-moi, puisque j'ai été vainqueur : c'est la vie, c'est la vie que je te demande... donne, donne... Ouvre tes bras pour me passer ta force... Tu me réchauffes... je n'ai plus de mal... je suis encore heureux. Mais je ne vois plus clair pourtant... C'est le choc seulement, n'est-ce pas ?... Je suis heureux... toujours... Tu es là..., je sens bien, tu m'endors pour me calmer, pour me guérir... Je t'obéis, je suis calme, je m'endors... A tout à l'heure, mon bien-aimé, à tout à l'heure... »

Mais, ses chevilles se raidissent, il ne tient plus debout qu'à cause des bras d'Apollon qui lui emprisonnent le torse ; sa tête blessée tombe sur l'épaule du Dieu et la marque d'une étoile de sang... Il est mort...

Le prenant comme un enfant, Apollon le coucha sur le côté dans le sable. — Sa douleur retenue est celle d'un Dieu : on ne la connaîtra pas. Simplement, pour le plus beau des adolescents, il se préoccupera de le voir disparaître superbement. Il fait appeler en hâte Minerve à la belle main, pour qu'elle ferme les yeux de la victime. Puis il envoie quérir le potier qui coula de l'argile dans la silhouette de sa propre fille trouvée noyée sur une plage, afin qu'il fît la même chose dans le profil en creux que le corps pesant du mort traçait sur la grève.

Sans laisser tomber une larme, il se redresse rigide, élève la voix et ordonne :

— « Que les poètes qui devaient chanter la gloire d'Hyacinthe plaignent son malheur, pleurent sa mort et se lamentent! Que mes animaux se rassemblent, que le loup et le corbeau jettent des cris discordants, que le serpent siffle ma colère et qu'on oublie que je suis l'inventeur de la lyre, pour ne plus faire entendre que des hurlements plaintifs lancés vers les Dieux qui ont laissé ensanglanter la fin d'un jeu d'adresse!

« Par l'île dorée qui m'a vu naître et sur ta chevelure si soyeuse, ô mon ami, je te jure de porter la mienne négligée.

« Vous, jeunes hommes, laissez croître la vôtre, car le plus charmant d'entre vous vient de périr, est déjà froid. Couchez-le sur son dernier lit de feuillage, sa tête tournée vers l'aurore. Portez, pour moi qui suis criminel, indigne et désolé, les guirlandes d'ache et de peuplier blanc; assemblez les pierres choisies afin de former son tombeau là-bas sur le tertre d'où je devins meurtrier; vous creuserez autour un fossé où nous sèmerons le blé, nous le ceindrons ensemble d'un mur bas qui se verra de loin.

« Et vous les jolies filles qui le regardiez naguère, avancez avec grâce et avec mélancolie; consacrez-lui vos soins les plus touchants, parez-le. Ne soyez pas bruyantes ni brusques : il était si fragile! Je n'attacherai de prix qu'à la sollicitude que vous lui témoignerez, et les plus tendres seront assurées que toujours leur laine se filera bien!

« Demain vous me tisserez un péplos et vous m'y broderez la figure d'Hyacinthe vainqueur et joyeux; que pour vous aider les esclaves quittent leur moulin à orge et à froment.

« Et Toi, mon doux enfant brun, Toi dont l'œil bon ou méchant me suivait toujours, Toi, plus doux, à mon gré, que les fleurs, deviens, quand la terre te recouvrira, une fleur à la belle couleur, et que ta tête parfumée se tourne encore de mon côté! »

Incapable de retenir plus longtemps ses sanglots, — car, s'il est Dieu, Apollon est jeune en même temps, — il se cacha la tête sous son manteau et s'enfuit.

. . . . . .

En pensant à la fleur pourpre qui bientôt s'élèverait, Clytie, non loin de là, souriait imperceptiblement, sachant bien qu'une fleur se ternit, qu'une fleur ne lutte plus et qu'une fleur, enfin, meurt comme le reste!

DIANE-VALENTINE FEYDEAU.

RÉPONSE AUX DÉFENSEURS DU BERGSONISME

(*Suite* [1])

—

III. — DE L'« INTUITION » BERGSONIENNE

Quatre sens du mot « intuition » chez M. Bergson. — Ses défenseurs essaient de les concilier. — Discussion de cet essai.

L'intuition bergsonienne est-elle l'Instinct ? Dénégations de MM. Wahl, Ed. Le Roy : elle serait une détente (intellectuelle) de l'Instinct. — Nous répondons par les textes de M. Bergson.

Examen de cette Intelligence qui serait une « détente de l'Instinct ».

Suprême argument du Bergsonisme : les « corps de sonde » de la Science et de la Philosophie. — Qu'ils nous semblent dus tout entiers à l'intelligence.

Deux formes de l'Intelligence : *discursive*, *intuitive*. — Le Bergsonisme n'appelle Intelligence que la première. — Confusion de l'intuition bergsonienne avec l'Intelligence intuitive. — Qu'on n'a pas attendu le Bergsonisme pour exalter l'Intelligence intuitive.

L'intuition bergsonienne prévue et définie par saint François d'Assise.

Le mot « intuition », disions-nous dans notre critique, présente chez M. Bergson au moins quatre sens différents. Toutefois nous avons un critérium pour reconnaître la vraie Intuition, celle qui répond vraiment à la pensée de M. Bergson : d'abord elle est *d'une tout autre nature que l'Intelligence* (*Ev. créat.*, pp. 219, 289 ; *Introd. à la métaphys.*, p. 6, sqq ; etc...); ensuite elle est adaptée à *connaître spécialement du mouvement, du se « faisant », et particulièrement de la Vie* (*Ev. créat.*, pp. 177, 194, 289; *Introd. à la métaphys.*, p. 19 ; etc..). Cela entendu, voici ces quatre intuitions (2) :

(1) Voir *Mercure de France*, n° 385.

(2) Cet effort de distinction (c'est celui par exemple, de Stuart Mill sur l'*Inconcevable* de Hamilton) a paru à quelques-uns une véritable déloyauté dans la critique, comme un manquement aux règles du jeu ; en même temps, notre reproche à M. Bergson de prendre, sans nous prévenir, le même mot dans des sens radicalement différents leur paraît témoigner d'une inintelligence affligeante de ce qu'est la pensée philosophique. M. Florence (*Phalange*, juillet 1912) se demande si aucune des conceptions des grands philosophes résisterait à une telle analyse ; il frémit à la pensée de ce que je trouverais « si je voulais me rendre compte par le même procédé de distinction et d'énumération de ce que signifient tour à tour des nuances que prennent de leur contexte les mots de Noumène et d'Idée, par exemple, dans les œuvres de Kant et de Platon ». Je réponds que je trouverais peut-être des « nuances » que ces mots prennent de leur contexte (encore que je ne les voie pas pour

1° Il y a d'abord cette connaissance qui saisit son objet *en lui-même* au lieu de le comprendre par ses rapports à d'autres objets : « On appelle intuition (*Int. à la métaphys.*, p. 3) cette espèce de sympathie intellectuelle par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable. » Cette « intuition », disions-nous, n'est évidemment pas la vraie intuition bergsonienne : d'abord elle ne rompt pas du tout avec les procédés de l'Intelligence, elle ne rompt pas du tout avec l'idée, avec la représentation, elle se contente de ne les point comparer avec d'autres ; elle est « sympathie », c'est entendu, mais sympathie *intellectuelle ;* — de plus, en admettant qu'elle saisisse le « se faisant », elle n'est en rien adaptée à le saisir *spécialement* et peut tout aussi bien saisir le « tout fait » : la chose immobile comporte un *en soi-même*, indépendant de tout rapport avec les autres choses, tout aussi bien que la chose mobile ;

2° Il y a l'invention de catégories nouvelles, par opposition au fait par lequel l'esprit pousse ce qu'il trouve dans d'anciennes catégories toutes faites (*Ev. créat.*, p. 52). Cette « intuition »-là encore, disions-nous, n'est pas la vraie : elle est éminemment intellectuelle (c'est bien l'*Intelligence* qui invente des catégories), et elle n'est en rien adaptée spécialement au mobile ; on invente aussi des catégories pour l'immobile ;

3° Il y a la faculté de trouver un *sens* (ou de retrouver un sens préconçu) à un ensemble de faits, par opposition à l'acceptation brute de ces faits ou à l'opération de les répartir mécaniquement sous quelques étiquettes (*Int. à la métaphys.*, p. 53). Cela encore, disions-nous, est éminemment œuvre d'Intelligence et ne s'applique spécialement ni au mouvement ni aux phénomènes vitaux ;

4° Enfin il y a la « poussée vitale », l' « élan vital », l'Instinct — en tant qu'il est le prolongement même de la vie organique (*Ev. créat.*, pp. 179, 190, 191, etc.). Cette fois, disions-nous, nous y sommes : cette intuition-là est bien inin-

le Noumène), mais que je ne trouverais pas des choses *différentes* qu'ils « signifient tour à tour », ce qui est tout ce que j'ai reproché à l' « intuition » bergsonienne.] M. Mercereau (*loc. cit.*) nous assène que « l'esprit humain étant beaucoup plus riche en nuances que le langage, on est perpétuellement obligé d'avoir recours à un même mot pour traduire des idées variées », comme si c'était une raison pour passer d'une idée à l'autre en nous faisant croire que c'est la même. Ce dialecticien doit goûter les calembours.

tellectuelle, et elle est bien adaptée au seul mouvement, elle « se moule sur la forme même de la vie », elle est « commensurable » avec la vie, elle « coïncide » avec la vie, elle « est » la vie... Reste à savoir, disions-nous enfin, comment une chose peut être à la fois *la vie* et *connaissance de la vie*.

A cet ensemble d'observations voici ce qu'on a opposé :

Malgré M. Benda, la première intuition par laquelle nous nous replaçons à l'intérieur d'un objet rompt, d'après les théories bergsoniennes, avec les procédés de l'intelligence ordinaire, si celle-ci consiste, comme le dit M. Bergson, à prendre des vues sur un objet en se plaçant ailleurs qu'en lui ; et on ne peut nier qu'elle soit, dans la philosophie bergsonienne, spécialement adaptée au mouvant, au « se faisant » ; en effet, par le fait que l'intelligence est extérieure à son objet, la vie de cet objet lui échappe ; par là même que l'intuition est intérieure à son objet, la vie de cet objet lui est sensible ; c'est elle qui nous révélerait par exemple les raisons profondes des actes d'un personnage de roman, en nous faisant coïncider avec lui, et qui ainsi, quoi qu'en dise M. Benda, les expliquerait. Si nous passons à la seconde intuition, nous verrons qu'il n'est pas vrai non plus que celle-ci soit intellectuelle, si l'on prend le mot intellectuel au sens où M. Bergson l'emploie, car elle crée des catégories au lieu de placer les choses dans des catégories toutes faites, et elle est adaptée à la vie : puisque les catégories toutes faites sont spécialement faites pour la matière inerte, il est probable que celles qui ne le sont pas sont celles de la vie. La troisième intuition n'est pas l'intelligence pure, n'est pas non plus cette compréhension subjective dont parle M. Benda, c'est elle qui fait découvrir au peintre l'unité de la figure qu'il a devant lui, au philosophe le sens de l'élan vital, et plus simplement à l'élève l'idée principale autour de laquelle viendra s'ordonner sa dissertation ; mais ce qu'elle atteint toujours, c'est un sens, c'est une unité mouvante, c'est quelque chose que la seule intelligence, d'après M. Bergson, ne peut découvrir. Quant à la quatrième intuition, celle qui est la vraie selon M. Benda, elle n'existe pas dans les théories bergsoniennes ; précisément parce qu'elle serait inintellectuelle, négatrice de l'intelligence au sens le plus large du mot intelligence, précisément parce qu'elle serait la vie même, elle ne peut être en effet une connaissance. Qu'est-ce à dire ? Rien d'autre sinon qu'il faut (1) définir cette dernière intuition, comme l'élan vital prenant conscience de lui-même, comme l'instinct devenu désintéressé et capable d'élargir son objet. De l'instinct elle a plusieurs

(1) *Il faut...* Encore cette méthode qui consiste à dire que telle interprétation est juste parce que, sinon, la pensée de M. Bergson serait incohérente ; comme si, encore une fois, la cohérence de cette pensée n'était pas tout le débat.

1° Il y a d'abord cette connaissance qui saisit son objet *en lui-même* au lieu de le comprendre par ses rapports à d'autres objets : « On appelle intuition (*Int. à la métaphys.*, p. 3) cette espèce de sympathie intellectuelle par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable. » Cette « intuition », disions-nous, n'est évidemment pas la vraie intuition bergsonienne : d'abord elle ne rompt pas du tout avec les procédés de l'Intelligence, elle ne rompt pas du tout avec l'idée, avec la représentation, elle se contente de ne les point comparer avec d'autres ; elle est « sympathie », c'est entendu, mais sympathie *intellectuelle ;* — de plus, en admettant qu'elle saisisse le « se faisant », elle n'est en rien adaptée à le saisir *spécialement* et peut tout aussi bien saisir le « tout fait » : la chose immobile comporte un *en soi-même*, indépendant de tout rapport avec les autres choses, tout aussi bien que la chose mobile ;

2° Il y a l'invention de catégories nouvelles, par opposition au fait par lequel l'esprit pousse ce qu'il trouve dans d'anciennes catégories toutes faites (*Ev. créat.*, p. 52). Cette « intuition »-là encore, disions-nous, n'est pas la vraie : elle est éminemment intellectuelle (c'est bien l'*Intelligence* qui invente des catégories), et elle n'est en rien adaptée spécialement au mobile ; on invente aussi des catégories pour l'immobile ;

3° Il y a la faculté de trouver un *sens* (ou de retrouver un sens préconçu) à un ensemble de faits, par opposition à l'acceptation brute de ces faits ou à l'opération de les répartir mécaniquement sous quelques étiquettes (*Int. à la métaphys.*, p. 53). Cela encore, disions-nous, est éminemment œuvre d'Intelligence et ne s'applique spécialement ni au mouvement ni aux phénomènes vitaux ;

4° Enfin il y a la « poussée vitale », l' « élan vital », l'Instinct — en tant qu'il est le prolongement même de la vie organique (*Ev. créat.*, pp. 179, 190, 191, etc.). Cette fois, disions-nous, nous y sommes : cette intuition-là est bien inin-

le Noumène), mais que je ne trouverais pas des choses *différentes* qu'ils « signifient tour à tour », ce qui est tout ce que j'ai reproché à l' « intuition » bergsonienne.] M. Mercereau (*loc. cit.*) nous assène que « l'esprit humain étant beaucoup plus riche en nuances que le langage, on est perpétuellement obligé d'avoir recours à un même mot pour traduire des idées variées », comme si c'était une raison pour passer d'une idée à l'autre en nous faisant croire que c'est la même. Ce dialecticien doit goûter les calembours.

tellectuelle, et elle est bien adaptée au seul mouvement, elle « se moule sur la forme même de la vie », elle est « commensurable » avec la vie, elle « coïncide » avec la vie, elle « est » la vie... Reste à savoir, disions-nous enfin, comment une chose peut être à la fois *la vie* et *connaissance de la vie*.

A cet ensemble d'observations voici ce qu'on a opposé :

Malgré M. Benda, la première intuition par laquelle nous nous replaçons à l'intérieur d'un objet rompt, d'après les théories bergsoniennes, avec les procédés de l'intelligence ordinaire, si celle-ci consiste, comme le dit M. Bergson, à prendre des vues sur un objet en se plaçant ailleurs qu'en lui ; et on ne peut nier qu'elle soit, dans la philosophie bergsonienne, spécialement adaptée au mouvant, au « se faisant » ; en effet, par le fait que l'intelligence est extérieure à son objet, la vie de cet objet lui échappe ; par là même que l'intuition est intérieure à son objet, la vie de cet objet lui est sensible ; c'est elle qui nous révélerait par exemple les raisons profondes des actes d'un personnage de roman, en nous faisant coïncider avec lui, et qui ainsi, quoi qu'en dise M. Benda, les expliquerait. Si nous passons à la seconde intuition, nous verrons qu'il n'est pas vrai non plus que celle-ci soit intellectuelle, si l'on prend le mot intellectuel au sens où M. Bergson l'emploie, car elle crée des catégories au lieu de placer les choses dans des catégories toutes faites, et elle est adaptée à la vie : puisque les catégories toutes faites sont spécialement faites pour la matière inerte, il est probable que celles qui ne le sont pas sont celles de la vie. La troisième intuition n'est pas l'intelligence pure, n'est pas non plus cette compréhension subjective dont parle M. Benda, c'est elle qui fait découvrir au peintre l'unité de la figure qu'il a devant lui, au philosophe le sens de l'élan vital, et plus simplement à l'élève l'idée principale autour de laquelle viendra s'ordonner sa dissertation ; mais ce qu'elle atteint toujours, c'est un sens, c'est une unité mouvante, c'est quelque chose que la seule intelligence, d'après M. Bergson, ne peut découvrir. Quant à la quatrième intuition, celle qui est la vraie selon M. Benda, elle n'existe pas dans les théories bergsoniennes ; précisément parce qu'elle serait inintellectuelle, négatrice de l'intelligence au sens le plus large du mot intelligence, précisément parce qu'elle serait la vie même, elle ne peut être en effet une connaissance. Qu'est-ce à dire ? Rien d'autre sinon qu'il faut (1) définir cette dernière intuition, comme l'élan vital prenant conscience de lui-même, comme l'instinct devenu désintéressé et capable d'élargir son objet. De l'instinct elle a plusieurs

(1) *Il faut...* Encore cette méthode qui consiste à dire que telle interprétation est juste parce que, sinon, la pensée de M. Bergson serait incohérente ; comme si, encore une fois, la cohérence de cette pensée n'était pas tout le débat.

caractères ; de même que le sphex sait par sympathie, sait du dedans la vulnérabilité de la chenille, de même l'intuition a une connaissance de la chose même et non de certains rapports ; mais elle a aussi certains traits de l'intelligence au sens large, de la pensée désintéressée ; elle ne s'arrête pas à une connaissance toute particulière, comme l'instinct du sphex ; elle peut élargir son objet indéfiniment, elle est sympathie intellectuelle et c'est par cette sympathie intellectuelle, qui se placera à l'intérieur de son objet et dont l'objet sera sans cesse élargi, que nous pourrons saisir la durée, la conscience, la vie dans son mouvement et son sens, que nous pourrons en partant des choses créer des concepts au lieu d'aller des concepts aux choses. Mais ne venons-nous pas de retrouver les quatre intuitions fondues en une ? Il était utile de distinguer ces différents stades dans le mouvement de l'intuition, sachons gré à M. Benda de l'avoir fait, mais il était utile aussi de voir comment ces différentes significations se rejoignent. (J. Wahl, *Revue du Mois*, août 1912, pp. 174-175.)

On voit comment, dans cette analyse, les trois premières intuitions sont devenues *inintellectuelles* : il a suffi de définir l'Intelligence par la négation même de ces intuitions. Il est clair que si l'on pose, — comme on le fait ici, — que l'Intelligence est une chose telle que 1° *connaître un objet en lui-même*, 2° *créer des catégories*, 3° *découvrir un sens* n'en font pas partie, ces trois modes d'activité mentale deviennent inintellectuels. Voilà, on en conviendra, une définition singulièrement arbitraire de l'Intelligence : c'est, paraît-il, celle de M. Bergson. Maint zélateur de cette philosophie « anti-intellectualiste » n'apprendra peut-être pas sans déconvenue que l'Intelligence qu'elle attaque c'est l'Intelligence *au sens bergsonien*, c'est-à-dire point du tout l'Intelligence.

Une remarque : la liberté bergsonienne, on l'a vu, n'est pas du tout la liberté que presque tous croient ; l'Intelligence attaquée par M. Bergson n'est pas du tout, paraît-il, l'Intelligence qu'ils pensent ; enfin, la célèbre distinction bergsonienne entre le temps et l'espace n'est pas du tout — nous l'avons montré dans notre brochure (p. 84) et M. Wahl nous l'accorde (p. 178) — une distinction entre ce que tout le monde appelle le temps et ce que tout le monde appelle l'espace... La popularité de M. Bergson ressemble un peu à ce qu'est celle de Virgile selon certains irrévérencieux ; elle repose sur trois contre-sens.

Admettons toutefois cette singulière définition de l'Intelligence; au moins faudrait-il s'y tenir : or, voilà que, lorsque la quatrième intuition — l'Instinct — devient « intellectuelle », elle le devient parce qu'on prend le mot Intelligence, *non plus au sens bergsonien*, mais *au sens le plus large de ce mot ;* et — admirez ceci — ce sens *le plus large* c'est précisément *le contraire du sens bergsonien* de tout à l'heure : c'est la faculté de se placer à *l'intérieur d'un objet*, c'est la faculté de *découvrir un sens*, c'est la faculté de *créer des concepts !*... Facultés dont l'absence définissait tout à l'heure l'Intelligence *au sens bergsonien* ...

Voyons maintenant comment, dans cette singulière analyse, les trois premières intuitions sont adaptées spécialement au mouvement, à la vie : tout simplement encore parce qu'on prend ces derniers mots en des sens purement arbitraires et étroitement ajustés à ce qu'on veut démontrer. Il est clair que si je me mets à appeler « vie » ce qu'un objet a d'unique et d'inexprimable en catégories — disons (par pure métaphore, n'est-ce-pas?) son *intériorité* — ; ou encore « unité mouvante » (en feignant d'ignorer ce que ce dernier mot a de purement métaphorique) le sens que mon esprit impose à un ensemble de faits, les première et troisième intuitions deviennent « adaptées spécialement au mouvement, à la vie ». Seulement, il serait honnête de convenir que cette « vie » n'a rien à voir avec le *phénomène vital* qui est, lui, la « vie » à laquelle est adaptée la quatrième intuition. Au surplus, cette équivoque sur le mot « vie » est continuelle chez M. Bergson, et très fructueuse.

Sur cette « vie » de l'objet à laquelle est adaptée la première intuition, M. Wahl essaye de donner le change en prenant pour exemple — très habilement — un objet *vivant*, un personnage de roman. Il nous permettra d'en prendre un autre et de demander : quand j'aurai pensé ce plumier, qui est là devant moi, *en lui-même*, c'est-à-dire hors de tout caractère commun avec d'autres objets, disons encore comme une «totalité indécomposable » (car c'est bien cela, n'est-ce pas ?, la « sympathie intellectuelle »), en quoi aurai-je saisi quoi que ce soit qui mérite en aucune façon — même par métaphore — le nom de « vie » ? Qu'est-ce que l'idée d'« inexprimabilité », de « totalité indécomposable » a à voir, même de très loin, avec

l'idée de vie, de mobilité ? C'est là une confusion automatique sur quoi nous convions à réfléchir les esprits libres (elle s'explique en partie par un fétichisme — moderne — de la vie, qui pousse à auréoler de ce nom tout ce qu'on veut honorer d'être irrationnel)... Prenons même un objet *vivant* : en quoi le connaître en tant que totalité indécomposable, irréductible à aucune catégorie, est-il le connaître en tant que chose *vivante*, *mouvante*, *incessamment changeante* ?

Même observation si on appelle, avec les cartésiens, la totalité indécomposable d'un objet sa «*réalité* », son « affirmation intérieure » : *réalité*, *affirmation*, n'est pas *qualité vitale*, sinon par métaphore.

Enfin le lecteur n'aura pas manqué de goûter cette extraordinaire preuve que la seconde intuition — l'invention des catégories — est adaptée à la vie : « Puisque les catégories toutes faites sont spécialement faites pour la matière inerte, il est probable que celles qui ne le sont pas sont celles de la vie. » C'est à peu près comme si on démontrait l'avenir du féminisme en disant : « Puisque les lois déjà faites sont faites pour les hommes, il est probable que les autres seront faites pour les femmes. » On ne sera pas peu surpris aussi d'apprendre qu'on n'a point jusqu'ici fait de catégories pour la vie, et qu'on n'en fera plus, qu'on n'en fait plus, pour la matière inerte : cela, au lendemain des notions toutes nouvelles de *période*, de *groupe*, de *phase*, de *valence*, d'*atome d'électricité*, etc.., ne laisse pas que d'étonner.

Voyons enfin comment on « fond en une seule » ces quatre intuitions : on prend les trois premières — la connaissance de l'objet par l'intérieur, la création des concepts, l'aperception d'un sens — et on les frappe d'inintellectualité; inintellectualité toute conventionnelle, on l'a vu, qui consiste à poser une définition tout arbitraire de l'Intelligence et à l'infirmer ; puis on prend la quatrième intuition, — l'Instinct, la « poussée vitale », l'inintellectualité au sens courant du mot *et qui n'a rien à voir avec celle qu'on vient de poser*, — et, par un coup de baguette que nous examinerons tout à l'heure, on la dote du pouvoir de connaître l'objet *par l'intérieur*, de découvrir un *sens*, de créer des *concepts*... Après quoi, et non sans quelque ironie à l'adresse du douteur, on déclare : « Mais ne venons-nous pas de retrouver les quatre intuitions fondues en

une ? »... Le lecteur appréciera la valeur de cette réfutation et l'esprit qui l'inspire... M. Dauriac (*loc. cit.*) admire fort cette réfutation (1).

Cela posé et pour toute réponse, nous dirons :

1° L'Intelligence, *même au sens bergsonien*, c'est, avant tout, la connaissance *par concepts :* c'est en tant que telle, et parce que les concepts sont des « découpages », des choses « rigides », des choses « figées », etc..., qu'elle ne peut connaître cette « mouvance » qu'est la vie ; cela est dit mille fois dans l'œuvre bergsonienne ; les trois premières intuitions relèvent donc de l'Intelligence, *même au sens bergsonien ;*

2° « Adapté à la vie » signifie, chez M. Bergson, adapté aux *phénomènes vitaux* (ou aux phénomènes matériels en tant qu'ils ressemblent aux phénomènes vitaux) ; la « vie » pour laquelle *l'Evolution créatrice* cherche une méthode, c'est les *phénomènes vitaux :* les trois premières intuitions ne sont donc pas adaptées spécialement à la vie, *même au sens bergsonien ;*

3° Les quatre intuitions demeurent, même après les corrections qu'on y apporte par désir de les concilier, des choses profondément distinctes ; par exemple, nous ne voyons pas le rapport qu'il y a — hormis qu'ils sont deux faits mentaux — entre le fait par lequel l'esprit connaît une chose en elle-même, hors de toute classe d'objets, et le fait par lequel l'esprit crée une nouvelle catégorie pour une nouvelle classe d'objets.

Enfin, essayant encore de nous mettre à notre manière « dans l'intérieur » de la doctrine et de trouver derrière l'incohérence des idées bergsoniennes le mouvement d'âme parfaitement cohérent qui leur a donné naissance, nous dirons : les quatre intuitions par nous signalées *s'opposent toutes les quatre à l'Intelligence discursive ou raisonnante*, et M. Bergson, uniquement possédé d'abaisser cette Intelligence et

(1) M. F. Pillon, dans un article qu'il a bien voulu consacrer à notre analyse, nous semble avoir fort justement caractérisé l'abus que fait ici le Bergsonisme des termes Intelligence et Instinct : « Il est inutile de dire, écrit-il, que nous sommes loin d'admettre et même que nous avons quelque peine à prendre au sérieux une méthode de philosopher qui prétend subordonner l'intelligence à l'instinct. On ne peut comprendre cette subordination qu'à la condition d'élever l'office de l'Instinct en y faisant entrer implicitement les concepts les plus élevés de l'Intelligence, et d'abaisser la fonction de l'Intelligence, en ne lui reconnaissant qu'un objet, l'action, et, par suite, qu'une valeur utilitaire, en la réduisant au rôle de l Instinct par la fin exclusivement pratique qu'on lui assigne. » (*Année philosophique*, 1912, p. 271.)

d'exalter ce qui s'oppose à elle, ne s'est pas soucié de voir qu'il exaltait des choses profondément différentes entre elles.

§

Autre question maintenant, où se joue, l'on peut dire, toute la valeur du Bergsonisme en tant que méthode : l'intuition bergsonienne est-elle, comme nous l'avons dit, l'Instinct, soit un état parfaitement inintellectuel et dont on se demande alors comment il est un instrument de connaissance ; ou bien est-elle, comme nous le dit M. Wahl, — comme nous le dit aussi M. Le Roy (1), — l'Instinct *devenu désintéressé, devenu capable de réfléchir sur son objet, de former des concepts...*, bref un état intellectuel, dûment pourvu de pouvoir cognitif ?

Qu'on nous permette, avant de répondre, de rappeler ce que M. Bergson entend par l'Instinct; c'est là, chez lui, une définition singulièrement nette, dont la netteté nous sera précieuse tout à l'heure :

... Tandis que l'intelligence traite toutes choses mécaniquement, l'instinct procède, si l'on peut parler ainsi, organiquement. Si la conscience qui sommeille en lui se réveillait, s'il s'intériorisait en connaissance au lieu de s'extérioriser en action, si nous savions l'interroger, et s'il pouvait répondre, il nous livrerait les secrets les plus intimes de la vie. Car il ne fait que continuer le travail par lequel la vie organise la matière, à tel point que nous ne saurions dire, comme on l'a montré bien souvent, où l'organisation finit et où l'instinct commence. Quand le petit poulet brise sa coquille d'un coup de bec, il agit par instinct, et pourtant il se borne à suivre le mouvement qui l'a porté à travers la vie embryonnaire. (*Evolut. créat.*, nature de l'instinct, p. 179.)

Voilà donc qui est clair : l'Instinct, c'est le prolongement du mouvement organique ; bien mieux, c'est ce mouvement lui-même : c'est, par exemple, l'acte par lequel le petit poulet brise sa coquille. On voit tout de suite que lorsque M. Wahl nous parle plus loin de quelque chose « qui n'est pas l'instinct des animaux, mais qu'on peut encore nommer instinct et qui est cette frange qui entoure l'intelligence, qui la fait vivre »,

(1) *Revue du Mois*, 10 juin 1912. A la vérité M. Le Roy, en cet article, commence par s'efforcer d'établir qu'il prend parfaitement l'intuition bergsonienne pour l'Instinct (ce que nous l'avions accusé de ne point faire) ; après quoi, il s'applique à montrer que cette intuition n'est pas l'Instinct... Cf. Rémusat, cité plus haut, sur les embarras des apologistes.

il désigne quelque chose qu'il lui plaît d'appeler Instinct, mais qui n'est pas du tout ce que M. Bergson désigne sous ce mot (1).

Qu'importe, dira-t-on, puisque cette « frange qui entoure l'intelligence », si en effet elle n'est point ce que M. Bergson entend par l'Instinct, en est pourtant, selon lui, la conséquence logique, la « détente », la « dilatation » naturelle! Il importe beaucoup, dirons-nous, et la discussion n'est plus possible si notre adversaire se met à remplacer selon le moment, et comme une opération toute légitime, la définition qu'il a donnée d'une chose par une « conséquence » de cette définition, alors que la légitimité de cette « conséquence » est précisément toute la question. (Il est vrai qu'en contestant cette légitimité, nous nous mettons « à l'extérieur » de la doctrine....)

Cela entendu, quel est pour M. Bergson, le rapport de l'Intuition à l'Instinct? C'est là le débat. Précisons-le davantage : notre thèse, c'est que l'Intuition, dans la mesure où elle est pour M. Bergson une chose *qui existe*, est l'Instinct lui-même et rien autre ; que, dans la mesure où elle diffère de l'Instinct et le dépasse en devenant un état de connaissance, elle est pour ce philosophe une chose *désirée*, *souhaitée*, mais irréalisable, impossible ; la thèse de nos adversaires, c'est que cet Instinct devenu un état de connaissance est pour M. Bergson une chose parfaitement existante et que c'est en elle précisément que consiste l'Intuition.

Là-dessus, ouvrons *l'Evolution créatrice :*

L'instinct est sympathie. Si cette sympathie pouvait étendre son objet et aussi réfléchir sur elle-même, elle nous donnerait la clef des opérations vitales, — de même que l'intelligence, développée et redressée, nous introduit dans la matière. Car, nous ne saurions trop le répéter, l'intelligence et l'instinct sont tournés dans deux sens opposés, celle-là vers la matière inerte, celui-ci vers la vie. L'intelligence, par l'intermédiaire de la science qui est son œuvre, nous livrera de plus en plus complètement le secret des opérations physiques ; de la vie elle ne nous apporte, et ne prétend d'ailleurs nous apporter, qu'une traduction en termes d'inertie. Elle tourne tout autour, prenant, du dehors, le plus grand nombre possible de vues sur

(1) M. Bergson se défend aussi d'appeler Instinct cette activité *intelligente* de l'animal que nous appelons couramment instinct. (*Ev. créat.*, pp. 185, 205.)

cet objet qu'elle attire chez elle, au lieu d'entrer chez lui. Mais c'est à l'intérieur même de la vie que nous conduirait l'*intuition*, je veux dire l'instinct devenu désintéressé, conscient de lui-même, capable de réfléchir sur son objet et de l'élargir indéfiniment (*Loc. cit.*, p. 191.)

Nous le demandons : est-ce que tout le mouvement de ce morceau n'exprime pas clairement que cette sympathie (ou Instinct) « capable d'étendre son objet », de « réfléchir sur elle-même » et par là de « nous donner la clef des opérations vitales », est pour l'auteur l'objet d'un vœu et non pas d'une réalité? En particulier, et plus positivement, est-ce que le caractère nettement conditionnel de la dernière phrase (« c'est à l'intérieur même de la vie que nous *conduirait* l'intuition ») n'autorise pas à dire que ces mots « l'instinct devenu désintéressé, etc... » signifient, non pas, comme le veut M. Le Roy, « l'instinct *étant devenu* désintéressé, etc... », mais « l'instinct *s'il était devenu* désintéressé, etc... » ?

Au surplus, ce soupir à l'égard de l'Instinct devenu capable de connaître, ne le retrouve-t-on pas — avec la mélancolie qui accompagne le sentiment de l'impossible — dans la définition de l'Instinct plus haut citée : « Si la conscience qui sommeille en lui se réveillait, s'il s'intériorisait en connaissance au lieu de s'extérioriser en action, si nous pouvions l'interroger et s'il pouvait répondre? »... (1). Mélancolie bien naturelle d'ailleurs et qu'a connue toul scrutateur de la nature : il est évident en effet que si Roméo, par exemple, pouvait penser et parler, il nous dirait sur l'amour des choses que ne diront jamais ni Balzac ni Stendhal ; mais il ne le peut pas, et c'est justement pour cela qu'il est Roméo !...

Mais ce sont là des interprétations : voici des textes formels :

Quelle que soit la force qui se traduit dans le genèse du système nerveux de la Chenille, nous ne l'atteignons, avec nos yeux et notre intelligence, que comme une juxtaposition de nerfs et de centres nerveux. Il est vrai que nous atteignons ainsi tout l'effet extérieur. Le Sphex, lui, n'en saisit sans doute que peu de chose, juste ce qui l'intéresse : du moins le saisit-il du dedans, tout autrement que par un processus de connaissance, par une intuition (*vécue* plutôt que *représentée*) qui ressemble sans doute à ce qui s'appelle, chez nous, sympathie divinatrice (*Id.*, ibid., p. 190).

(1) Et ailleurs : « S'il pouvait penser et parler... »

« Tout autrement que par un processus de connaissance, par une intuition (*vécue* plutôt que *représentée*) » (1). Que faut-il à nos contradicteurs pour leur faire convenir que l'intuition bergsonienne n'est point connaissance ; qu'elle est la vie elle-même et non pas une représentation de la vie ?

Au surplus, qui peut refuser de reconnaître en ce recours à la *vie*, à l'*action*, par opposition à la *représentation*, la méthode même que tend à instaurer toute l'œuvre de M Bergson ? « Il faut *revivre* l'existence du personnage qui vous occupe..., coïncider avec elle ; en être non pas un *spectateur*, mais un *acteur*. » (*Essai sur les données immédiates de la conscience*, p. 144.) « Vous avez enfin compris que le temps ne demande pas à être *vu*, mais *vécu*. » (*Id.*, p. 146.) « Nous ne *pensons* pas le temps réel ; nous le *vivons*. » (*Ev. créat.*, p. 50.), etc...

Mais voici un passage autrement explicite :

> Du côté de l'intuition, la conscience s'est trouvée à tel point comprimée par son enveloppe qu'elle a dû rétrécir l'intuition en instinct, c'est-à-dire n'embrasser que la très petite portion de vie qui l'intéressait ; — encore l'embrasse-t-elle dans l'ombre, en la touchant sans presque la voir. De ce côté, l'horizon s'est tout de suite fermé. (*Ev. créat.*, p. 197.)

Qu'est-ce à dire, sinon que l'Intuition, dans la mesure où elle est une chose existante et non l'objet d'un vœu, se réduit à l'Instinct, et que, dans la mesure où elle serait davantage, elle n'a pas pu se réaliser ? Le plus piquant, c'est que ce passage est invoqué par M. Le Roy pour nous prouver que, selon M. Bergson, l'Intuition est plus que l'Instinct... (*Revue du Mois*, loc. cit.)

Méditons encore ce texte :

> A vrai dire, les deux démarches (celle de l'Intuition et celle par laquelle l'Intuition « se réfracte en concepts ») sont de sens contraires : le même effort, par lequel on lie des idées à des idées, fait évanouir l'intuition que les idées se proposaient d'emmagasiner. (*Ev. créat.*, p. 259.)

Autrement dit l'Intuition, par le seul fait qu'elle devient une activité intellectuelle, s'évanouit...

A propos de cette faculté qu'aurait l'Intuition bergsonienne, selon M. Wahl, de connaître *par concepts*, rappelons que le

(1) « Plutôt *jouée* que *pensée* », dira-t-on encore. (*Id.*, p. 158.)

concept est exclu par M. Bergson de toute vraie connaissance du mouvant *parce qu'il est un* « *découpage* », *une chose* « *rigide* », « *figée* », etc.; or, nous ne voyons pas en quoi le concept, *parce qu'il serait la* « *détente* » *de quelque activité inconceptuelle*, laisserait, dès l'instant qu'il est concept, d'être toujours un « découpage », une chose « rigide », etc., et par conséquent d'être exclu de droit de la connaissance bergsonienne du mouvant ou Intuition ?

Mais il y a mieux : non seulement, selon M. Bergson, cet Instinct devenu activité intellectuelle n'existe pas, mais, par essence, il ne peut pas exister.

Cette divergence continue (entre le développement de l'Instinct et celui de l'Intelligence) témoigne d'une incompatibilité radicale et de l'impossibilité pour l'intelligence de résorber l'instinct. (*Ev. créat.*, p. 182.)

C'est ici que M. Wahl nous répond que cette impossibilité « est vraie d'après M. Bergson pour l'instinct tel qu'il est donné chez les animaux, mais n'est pas vraie pour quelque chose qu'on peut encore nommer instinct et qui est, etc... » Le malheur, c'est que l'Instinct, pour M. Bergson, c'est l'Instinct « tel qu'il est donné chez les animaux ».

Enfin citons encore ces lignes (*Ev. créat.*, p. 164) c'est M. Bergson qui souligne la dernière phrase) :

Le caractère purement formel de l'intelligence la prive du lest dont elle aurait besoin pour se poser sur les objets qui seraient du plus puissant intérêt pour la spéculation. L'instinct, au contraire, aurait la matérialité voulue, mais il est incapable d'aller chercher son objet aussi loin : il ne spécule pas. Nous touchons au point qui intéresse le plus notre présente recherche. La différence que nous allons signaler entre l'instinct et l'intelligence est celle que toute notre analyse tendait à dégager. Nous la formulerions ainsi : *Il y a des choses que l'intelligence seule est capable de chercher, mais que, par elle-même, elle ne trouvera jamais Ces choses, l'instinct seul les trouverait ; mais il ne les cherchera jamais.*

Ainsi, non seulement l'Instinct, d'après M. Bergson, ne saurait réaliser cet état de connaissance—qui serait d'ailleurs parfait, s'il le réalisait, — mais il n'y tend même pas... (1).

(1) On voit que l'Intuition bergsonienne n'a rien à voir avec ce « dynamisme intellectuel » que M. L. Brunschvicg a si admirablement mis en lumière en son dernier livre (*les Etapes de la philosophie mathématique*, notamment, p. 208,

§

Mais prenons la thèse qu'on nous oppose, dont il faut bien convenir, si étrange que cela semble après ce que nous venons de citer, qu'on en trouverait aussi l'énoncé chez M. Bergson, du moins dans ses protestations : l'Intuition, c'est l'Instinct *intellectualisé*, c'est l'Instinct devenu — par « extension de lui-même », par « dilatation », par « détente » — réflexion sur son objet, sur son objet de plus en plus élargi, connaissance du sens de la vie, formation de concepts... Eh bien! nous l'avouons : nous ne parvenons pas à voir comment l'Instinct, — c'est-à-dire, on se le rappelle, l'acte vital, le pur mouvement organique dans ce qu'il a de plus obscur, de plus inintellectuel, — peut, par simple extension de lui-même, c'est-à-dire sans changer *de nature*, sans que rien l'y contraigne, — devenir une réflexion sur son objet, un élargissement de cet objet, une formation de concepts, bref une activité intellectuelle (1). Entre l'acte du petit poulet qui brise sa coquille et même (source plus haute d'intuition, *Ev. créat.*, p. 258) cette « conscience que nous prenons de notre propre écoulement intérieur en inversant, en tordant sur elle-même la conscience ordinaire ou intellectuelle » (durée), entre ces activités expressément inintellectuelles et la moindre activité conceptuelle nous ne parvenons pas à voir deux moments d'un même devenir, même par « détente » du premier moment.

Il est vrai que cette détente « ne saurait durer *que quelques instants* »... On voudra bien remarquer, à ce propos, ces deux mouvements inverses l'un de l'autre: l'Intelligence, pour retrou-

209, 537, 566) mais dont il semble laisser entendre parfois (pp. 570, 572) que c'est là cette méthode que l'anti-intellectualisme contemporain réclame pour les seuls phénomènes vitaux... N'est-ce pas au contraire et précisément l'intuition bergsonienne — la « durée » — que vise M. Brunschvicg quand il dénonce (p. 571) cette « pensée entendue comme un perpétuel repliement sur soi et destinée à perdre jusqu'au sentiment de sa propre existence » et qui pourtant voudrait comme telle comprendre la liaison de l'individu et de l'univers?

(1) Notons que cet « élargissement », que fait l'Instinct (ou même la « durée ») de son objet, il le fait par la voie de l'*analogie*, c'est-à-dire par une activité éminemment intellectuelle : « la conscience que nous avons de notre propre personne dans son continuel écoulement (*Int. à la méthaphys.*, p. 26) nous introduit à l'intérieur d'une réalité *sur le modèle de laquelle* nous devons nous représenter les autres. » Quoiqu'on n'emploie pas le mot d'analogie, ajoute M. Hœffding qui cite ce texte (*la Pensée humaine*, p. 320), le concept est appliqué, il n'y a pas à s'y tromper. — D'ailleurs, en cette nouvelle position, les bergsoniens ne contestent plus du tout que l'intuition soit une activité nettement intellectuelle ; elle est seulement une activité intellectuelle *dont la source est inintellectuelle*.

ver l'Instinct, *se tord sur elle-même ;* l'Instinct, pour devenir Intelligence, *se détend brusquement.* Chacun de ces mouvements d'ailleurs ne peut durer *que quelques instants.* Nous invitons le lecteur à méditer sur ces deux éléments (l'Intelligence et l'Instinct) qu'on a posés comme « radicalement incompatibles » et qui trouvent pourtant la compatibilité, parce que celle-ci ne dure que quelques instants ! C'est là encore un cas où l'on croyait que le temps ne fait rien à l'affaire.

Nous ne saurions trop attirer l'attention du lecteur sur cette extraordinaire connaissance, qu'on a définie expressément par l'exclusion des attributs de l'Intelligence et qui se met, — par son seul développement, par sa seule extension, — à porter précisément tous les fruits dont l'exclusion fait son essence...

La vérité, c'est qu'on voudrait que cette connaissance, tout en s'affranchissant des attributs de l'Intelligence, les conservât pourtant à l'état assoupi, de manière à les présenter quand il sera besoin : qu'elle les perdît, mais qu'elle ne les perdît point... Tout de bon, mon père, votre doctrine est bien commode, disait Montalte.

Une autre façon de présenter cette différence entre l'Instinct et l'Intuition, c'est de dire (J. Wahl, *loc. cit.*) : l'Instinct est *sympathie*, tandis que l'Intuition est *sympathie intellectuelle.* Ce qui permet d'ajouter que cette Intuition se confond avec la première Intuition que nous avons indiquée : connaissance de l'objet en lui-même ou *sympathie intellectuelle.* Qui ne voit que cette même locution exprime dans les deux cas des choses tout à fait différentes ? Dans le premier cas, elle exprime une sympathie *au sens propre*, — un état *affectif*, — qu'on vient ensuite doter d'intellectualité ; dans le second, elle exprime un état *exclusivement intellectuel*, dont on désigne un mode particulièrement direct par l'expression *purement métaphorique* de « sympathie ».

On voudra bien remarquer enfin, si l'on adopte cette doctrine de l'Intelligence extension de l'Instinct, la position morale qu'on adopte du même coup, qui est simplement de nier la discontinuité entre l'animal et l'Homme et donc de refuser à ce dernier, en tant que doué de la pensée conceptuelle et du Verbe, le caractère de création spéciale et d'objet de miracle ; c'est là encore un aspect du Bergsonisme que certains berg-

soniens dits catholiques n'avaient peut-être pas vu. Mais revenons à la thèse de l'intuition « intellectuelle ».

Prenons encore cette protestation de M. Bergson contre lui-même :

> Nulle part je n'ai prétendu qu'il fallût remplacer l'intelligence par une chose différente ou lui préférer l'instinct. J'ai simplement essayé de montrer que, lorsqu'on quitte le domaine des objets mathématiques et physiques pour entrer dans celui de la vie et de la conscience, on doit faire appel à un certain *sens de la vie* qui tranche sur l'entendement pur, et qui a son origine dans la même poussée vitale que l'instinct — quoique l'instinct proprement dit soit tout autre chose. (*Revue de métaph. et mor.*, janv. 1908 : réponse à M. Em. Borel.)

Nous l'avouons encore : nous ne voyons pas comment un état de l'Intelligence (puisque c'est expressément d'Intelligence qu'il s'agit maintenant, et non d'Instinct), fût-il appliqué au « domaine de la vie », peut « avoir son origine dans la même poussée vitale que l'Instinct », l'Instinct ayant été défini comme on l'a vu ; l'activité intellectuelle la plus modeste, pour peu qu'elle mérite ce nom, et l'acte du petit poulet nous semblent avoir leurs origines dans des « poussées vitales » entièrement différentes.

Toutefois, qu'on saisisse bien ici la pensée de M. Bergson dans toute sa précision ; elle en vaut vraiment la peine : ce n'est pas l'Intelligence, selon ce philosophe, qui a la même origine que l'Instinct, c'est exclusivement l'Intelligence *appliquée à la vie ;* l'Intelligence appliquée aux objets mathématiques et physiques, elle, n'a pas la même origine que l'Instinct... Nous avouons que cette Intelligence, qui s'avise de changer, non pas de *méthode*, mais d'*origine*, mais de *nature*, parce qu'elle change d'objet et qui devient tout à coup *homogène* à la vie parce qu'elle s'occupe de la vie nous laisse rêveur.

On voudra bien rapprocher cette déclaration : « Nulle part je n'ai prétendu qu'il fallût remplacer l'intelligence par une chose différente » d'un passage comme celui-ci, par exemple (*Ev. créat.*, méthode à suivre, p. 211) : « Vous pourrez spéculer aussi intelligemment que vous voudrez sur le mécanisme de l'intelligence, vous n'arriverez jamais, par cette méthode, à le dépasser (*chose donc qu'il faut faire*). Vous obtiendrez du plus compliqué, mais non pas du supérieur ou même

simplement du différent (*chose donc qu'il faut obtenir*). Il faut brusquer les choses, et, par un acte de volonté, pousser l'intelligence hors de chez elle. »

On voudra bien aussi remarquer en ce passage l'impossibilité qu'énonce M. Bergson d'atteindre ce qu'il poursuit par une spéculation *intelligente*. Ailleurs (*id.*, même page), M. Bergson déclare que jamais la raison, raisonnant sur ses pouvoirs, n'arrivera à les étendre (encore que cette extension, ajoute-t-il, n'apparaisse pas du tout comme déraisonnable une fois accomplie)...Qu'est-ce à dire sinon que la méthode est *a priori* inintelligible et qu'il faut se résoudre à l'appliquer sans la comprendre ? Or, cette pensée, il paraît que nous la prêtons gratuitement à M. Bergson. (J. Wahl, *loc. cit.*, p. 178.)

Disons enfin que cette réponse de M. Bergson à M. Em. Borel nous a été citée par M. Le Roy (*loc. cit.*) pour nous prouver que l'intuition bergsonienne n'a pas du tout, comme nous le disions, pour objet exclusif la vie. Que dit donc cette réponse sinon que pour les objets autres que la vie l' « entendement pur » suffit et que c'est pour le *domaine de la vie* qu'il faut faire appel à une méthode particulière... « Et, de fait, dit encore M. Le Roy, avant *l'Evolution créatrice* M. Bergson avait publié *Matière et Mémoire* », comme si « matière » en ce livre signifiait matière physique par opposition à monde vivant ! (« J'appelle *matière* l'ensemble des images ». *Mat et. Mém.*, p. 7.) Mais revenons à l'intuition « intellectuelle ».

On nous dit encore (M. Florence, *loc. cit.*), en cette même volonté que l'Intelligence de la vie ait pour racine l'action même de la vie, la « tendance à persévérer dans l'être », on nous dit : dans les « profondeurs de la vie », l'*être* se confond avec le *connaître* (7); donc l'acte de la vie est bien la racine de la science de la vie, etc... » Qui ne voit la confusion qu'on fait ici sur le mot « connaître » ? Le *connaître* qui accompagne la « poussée vitale », ce *connaître*-là (en admettant qu'il existe) est pur *sentiment ;* en particulier, — et c'est cela, ne cesse-t-on de nous dire, qui fait toute sa valeur et toute son origina-

(1) « Dans la région des faits psychologiques profonds, il n'y a pas de différence sensible entre voir, prévoir et agir » (*Essai sur les données immédiates*, p. 152). Une manœuvre de certains défenseurs du maître est de prétendre que nous avons moins traité de ses idées que de la déformation qu'en font certains admirateurs plus ou moins maladroits ; nous ferons remarquer que nous n'avons pas traité d'une seule idée dite bergsonienne sans la définir par de nombreux textes de M. Bergson.

lité, — il est exempt de toute connaissance *par rapports* et de tout maniement de *concepts ;* dès lors comment pourrait-il — je ne dis pas seulement sans cesser d'être lui-même, mais sans rompre totalement avec cette nature de *sentiment* qui fait toute sa valeur — devenir un connaître conceptuel, intellectuel, scientifique, même au plus bas degré ? Entre ces deux *connaître* il y a un hiatus (1).

Au surplus, voici, d'après M. Bergson lui-même, une description de ce *connaître* qui accompagne les « profondeurs de la vie », de cette *conscience* qui coïncide avec le « principe même de son évolution », avec le « pur vouloir » (*Ev. créat.*, p. 258) :

Il ne s'agit pas de cette conscience diminuée qui fonctionne en chacun de nous. Notre conscience à nous est la conscience d'un certain être vivant, placé en un certain point de l'espace ; et, si elle va bien dans la même direction que son principe, elle est sans cesse tirée en sens inverse, obligée, quoiqu'elle marche en avant, de regarder en arrière. Cette vision rétrospective est, comme nous l'avons montré, la fonction naturelle de l'intelligence et par conséquent de la conscience distincte. Pour que notre conscience coïncidât avec quelque chose de son principe, il faudrait qu'elle se détachât du *tout fait* et s'attachât au *se faisant*. Il faudrait que, se retournant et se tordant sur elle-même, la faculté de *voir* ne fît plus qu'un avec l'acte de *vouloir*. Effort douloureux, que nous pouvons donner brusquement en violentant la nature, mais non pas soutenir au delà de quelques instants. Dans l'action libre, quand nous contractons tout notre être pour le lancer en avant, nous avons la conscience plus ou moins claire des motifs et des mobiles, et même, à la rigueur, du devenir par lequel ils s'organisent en acte ; mais le pur vouloir, le courant qui traverse cette matière en lui communiquant la vie, est chose que nous sentons à peine, que tout au plus nous effleurons au passage.

Nous le demandons encore : Comment ce *connaître*-là — qui est un état où « nous sentons à peine », qui est à peine sentiment — peut-il, par son seul développement, sans un changement radical de nature, devenir le moindre connaître conceptuel, intellectuel, scientifique (2) ?

(1) Hiatus parfaitement reconnu d'ailleurs par M. Bergson sous le nom d' « interruption ». (Cf. *Ev. créat.*, pp. 219, 229.)

(2) Ce procès vise toutes les philosophies de l'action : comme ces philosophies entendent ne point renoncer les bénéfices de l'intellection, sans cesser toutefois de

§

Alors — et on voudra bien le remarquer, c'est la seule réponse qu'on nous fait — on nous répond *par l'expérience :* qu'elle vous soit compréhensible ou non, nous dit-on, elle *existe*, cette connaissance scientifique qui part d'une activité inintellectuelle, d'une coïncidence de la conscience avec le principe évoluant, du sentiment tout obscur de la poussée vitale, de la « durée » : les grandes découvertes de la Science

se rattacher à l'action, elles sont forcées d'imaginer un point où l'action, *par son seul développement*, devient intellection : c'est ce point-là qu'elles ne peuvent jamais éclaircir. On eût bien embarrassé Nietzsche en lui demandant où et comment le dionysiasme devient apollinisme ; car il le devient. (*Cf.*, par exemple, *Origine de la tragédie*, p. 81.)

Qu'il soit très difficile de savoir, même en interrogeant M. Bergson, ce que c'est que cette « intuition » par quoi doit commencer la spéculation métaphysique et qui s'oppose à l'analyse scientifique, c'est ce qu'énonce encore, non sans quelque sourire, M. Harald Hœffding (*loc. cit.*, p. 319) : « Lorsqu'on demande quels sont, d'après la conception de M. Bergson, les moyens de pensée dont dispose la métaphysique, on n'obtient pas de réponse très claire. C'est compréhensible puisque l'intelligence a monopolisé la langue et que la philosophie consiste, pour M. Bergson, à remonter la pente de l'Intelligence. » (Alors, demande-t-on, si cette philosophie *par essence* ne peut pas s'exprimer, pourquoi même l'essaye-t-elle ?) Le même auteur ajoute (*id.*, p. 320) : « C'est une chose de voir que nos moyens de pensée habituels ne suffisent pas, et une autre de savoir ceux qu'il faut employer pour résoudre les derniers problèmes. » Et encore (p. 321) : « Ce qu'il y a d'artistique dans l'exposé de M. Bergson paraît surtout dans la façon dont il met la « donnée immédiate » et l'analyse dans l'opposition la plus tranchée et par là rend nécessaire le bond par lequel la spéculation métaphysique, d'après lui, doit commencer. La voie qui mène à la catastrophe est décrite de la façon la plus ingénieuse. Il n'y a que le passage ou le bond lui-même qui reste une énigme... » De ce point de vue, les bergsoniens ressembleraient assez à ces « réformateurs » sociaux qui ne cessent de proclamer qu'il « faut changer de méthode », mais qui, invités à proposer, ont pu parler trois jours à une tribune sans rien définir.

Nous ne saurions quitter cette doctrine de l'Instinct qui, par son propre essor, devient Intelligence sans signaler la forme qu'elle prend dans le monde de la psychologie littéraire. Elle consiste ici à enseigner (voir par exemple dans J. Florence, *loc. cit.*, une méthode pour comprendre l'âme de Napoléon) qu'il faut se mettre « à l'intérieur » des personnages, « coïncider », « sympathiser », « communier » avec les sentiments, et que par ce seul exercice des sentiments, *sans passer à une activité d'une autre nature*, on atteint l'intelligence de ces sentiments (car si l'on veut dire simplement que cette sympathisation est une préparation nécessaire à une intellection *qui est d'une autre nature qu'elle*, c'est ce que personne n'a jamais nié). Est-il besoin de dire que si ceux qui communièrent à un sentiment, — à l'amour, par exemple, — disons qui l'*éprouvèrent*, sont parfois ceux qui dirent sur lui les choses les plus profondes, ce n'est pas l'exercice de ce sentiment qui leur a fait trouver ces choses, mais bien au contraire la faculté qu'ils eurent d'en sortir — momentanément du moins — et d'en former une idée ? Quand une Lespinasse, aimante et se mourant de n'être point aimée, prononce (lettre XII) : « La plupart des femmes n'ont pas besoin d'être aimées ; elles veulent seulement être préférées », ce n'est pas l'exercice de sa douleur qui lui fait trouver une telle chose, mais bien, s'élevant sur sa douleur, une activité proprement intellectuelle, singulièrement rompue à manier des concepts et à les lier entre eux ; la petite ouvrière sans culture, qui n'a pour elle que son amour et sa douleur, pourra bien les *exercer* — les « dilater » — jusqu'à la fin de ses jours, elle ne trouvera jamais rien de pareil. Retenons de tout cela cette volonté démocratique : que le sentiment et l'inculture soient la suprême intelligence.

et de la Philosophie — les « coups de sonde » dans la réalité — sont précisément des manifestations de cette connaissance. (J. Wahl, p. 176 ; E. Le Roy, *loc. cit.* ; H. Bergson, *Ev. créat.*, p. 259.)

Prenons donc quelques-uns de ces « coups de sonde », et tout d'abord celui qu'on nous donne comme le modèle du genre, la découverte du principe de Carnot, et prenons-le dans la forme même où il convient à M. Bergson de l'exprimer (*Ev. créat.*, p. 264) : « Tous les changements physiques ont une tendance à se dégrader en chaleur. » Eh bien, là encore, nous l'avouons : si nous considérons l'acte par lequel l'esprit d'un Sadi Carnot : 1° forme les *concepts* de « changements physiques », de « dégradation en chaleur » (quelque soin qu'ait mis M. Bergson à purger le principe de tout mode conceptuel, on conviendra qu'il en reste encore singulièrement) ; 2° aperçoit entre les concepts un *rapport*, nous ne parvenons pas à saisir ce qu'un tel acte a à voir, même de très loin, même par voie de « détente » ou de « dilatation », avec la poussée vitale, même fugitivement consciente d'elle-même, ou toute autre activité inintellectuelle. Une telle aperception nous semble l'effet d'une activité éminemment intellectuelle, qui n'a jamais cessé de l'être.

Le principe de Carnot, nous dit-on alors, n'est pas un bon choix : c'est aux grandes découvertes faites dans le domaine de la vie qu'il faut emprunter des exemples. On ne nous en donne d'ailleurs aucun. Nous allons donc en proposer un, quitte à ce que nos adversaires en préfèrent un autre : la loi dite de Baer, selon quoi le développement de l'embryon individuel est une récapitulation de la série de ses ancêtres (loi fausse d'ailleurs ; car on nous parle toujours des réussites de l'intuition, mais jamais de ses échecs) (1). Eh bien, là encore, et quelque application que nous y mettions, nous n'arrivons pas à discerner quelle filiation il peut bien y avoir entre l'acte par lequel un esprit aperçoit un rapport entre les deux idées abstraites de processus embryogénique et de processus phylogénétique et l'acte par lequel un embryon pousse son propre développement, même si cette poussée est obscurément consciente d'elle-même...

(1) On pourrait prendre encore la distinction de Bichat entre la vie organique et la vie animale.

Prenons enfin un « coup de sonde » donné dans le domaine des faits de conscience, et donné par M. Bergson lui-même, et précisément dans cette conscience « profonde», « indistincte » : « Les états de conscience profonds n'ont aucun rapport avec la quantité; ils sont qualité pure » (*Essai*, p. 104 et passim) (1). Là, encore nous l'osons dire : que la conception des idées abstraites d'« état de conscience profond » et de « qualité pure », que l'établissement d'un rapport entre ces idées abstraites, que cette activité prodigieusement intellectuelle aient été chez M. Bergson la détente d'une pure sensation de soi-même, sensation tellement inintellectuelle qu'elle ignore jusqu'à la distinction du moi et du non-moi, c'est ce que nous nous refuserons à croire tant que M. Bergson ne l'aura pas formellement déclaré.

§

Mais si l'activité qui préside aux « coups de sonde » nous semble une chose essentiellement intellectuelle, ne devant rien à autre chose qu'à l'Intelligence, par contre elle nous semble constituer, dans le domaine de l'Intelligence, une Intelligence particulière. Et c'est ici le lieu de dénoncer une équivoque dont on peut dire que vit le Bergsonisme.

Il existe deux formes de l'Intelligence : l'une qui trouve des rapports par la voie du raisonnement, par un ensemble d'actes successifs, tranquillement, platement, prudemment, contrôlant chacune de ses démarches avant de passer à la suivante, gardant à ne se point contredire : c'est l'Intelligence *discursive* ou *qui chemine ;* l'autre qui trouve des rapports par un acte unique de l'esprit et comme dans une vision, soudainement, fiévreusement, hardiment, ne prenant pas le temps de vérifier la justesse des rapports qu'elle découvre ni de s'arrêter aux contradictions qu'ils peuvent impliquer : c'est l'Intelligence *intuitive* ou *qui voit.* « Tout à coup vient un trait de lumière et l'esprit interprète le même fait tout autrement qu'auparavant et lui trouve des rapports tout nouveaux. L'idée neuve apparaît alors avec la rapidité de l'éclair comme

(1) On pourrait prendre aussi, par exemple, la distinction entre la *ressemblance* et la *généralité.* (*Mat. et Mém.*, pp. 170 sqq.) Nous profitons de l'occasion pour rendre hommage à certaines analyses de M. Bergson, assez étrangères d'ailleurs à son système et tout à fait à son action.

une sorte de révélation subite. » (Claude Bernard, *Introd. à l'étude de la médecine expérimentale*, p. 56) (1).

Or, la position du Bergsonisme c'est de n'appeler Intelligence *que la première de ces deux formes* et, pour ce qui est de la seconde, de la faire rentrer, sous les noms d' « intuition », de retour à la « durée », au « vécu », dans une activité à base vitale, sentimentale, instinctive, inintellectuelle. On voit l'habileté du coup qu'on porte ainsi à l'Intelligence, la faisant consister tout entière dans de plates fonctions scolaires et mécaniques et rayant de son compte tout ce qui, dans l'esprit, est spontanéité, personnalité, illumination, invention...

Il est temps de dénoncer ce jeu et de rappeler que l'Intelligence, pour être soudaine, visionnaire et contradictoire, n'en est pas moins de l'Intelligence; qu'une aperception *violente* de rapports, qu'un maniement *irraisonné* de concepts n'en sont pas moins une aperception de rapports, un maniement de concepts, c'est-à-dire des actes de l'Intelligence, *dans le sens même où M. Bergson entend cette fonction et conseille d'en sortir*, et n'ont rien à voir, même de très loin, même par « détente », avec l' « acte vital », fût-il vaguement conscient de lui-même, ou quelque autre activité inintellectuelle (2).

Cette confusion de l'Intelligence intuitive avec l'acte vital ou quelqu'un de ses prolongements s'obtient chez les bergsoniens à la faveur d'un abus de langage qu'il est temps aussi de dénoncer. La langue courante, pour désigner cette Intelligence et la distinguer du tranquille raisonnement, l'appelle l'Intelligence *vive*, la *vie* de l'Intelligence, l'Intelligence *en action, en mouvement*, un *sentiment* de l'esprit (« les plus grandes vérités ne sont au fond qu'un sentiment de l'esprit », Cl. Bernard, *loc. cit.*, p. 48), etc... (3) : les bergsoniens en profitent pour

(1) L'élément de hardiesse inhérent à l'Intelligence intuitive a été admirablement senti par M. Ernest Mach : « Galilée, dit-il, fait preuve d'un grand caractère scientifique en ce qu'il a le *courage intellectuel* de voir plus de choses que ses prédécesseurs dans un phénomène étudié depuis longtemps et d'avoir confiance dans son observation. » (*La Mécanique, exposé historique et critique de son développement*, p. 55.) On en peut dire autant de Maxwell affirmant l'existence de courants dans les conducteurs diélectriques alors que toute l'expérience de son temps le contredisait. (Cf. H. Poincaré, *la Théorie de Maxwell et les oscillations hertziennes*, p. 16.)

(2) Nous en dirons autant de toute autre forme irraisonnante de l'Intelligence, de celle par exemple par laquelle elle pense un objet sans le comparer à d'autres : en un mot, *irrationnel ne veut pas du tout dire inintellectuel*.

(3) « J'appelle claire connaissance celle que nous obtenons, non par une conviction fondée sur le raisonnement, mais par le sentiment et la jouissance de la chose elle-même. » (Spinoza, *Court traité*, II, 2.)

croire ou faire croire qu'il s'agit de la *vie*, de l'*action*, du *mouvement*, du *sentiment*... On a honte en vérité d'avoir à rappeler que ces mots ne sont ici que des métaphores, qu'un « sentiment de l'esprit » n'a rien à voir avec un sentiment, que l' « Intelligence en action » n'a rien à voir avec une action.

On ne saurait croire à quel point l'exploitation de cette métaphore est parfois tout l'argument du bergsonien. M. Ed. Le Roy (*loc. cit.*), voulant nous démontrer qu'il prend bien l'intuition bergsonienne pour l'Instinct, — ce que nous l'avions accusé de ne point faire, — nous renvoie à ce sien passage (qui ne contient d'ailleurs que des expressions de M. Bergson) : « Autour de l'Intelligence actuelle subsiste un halo d'instinct. Ce halo représente le reste de la nébulosité première aux dépens de laquelle s'est constituée l'intelligence... ; et c'est encore aujourd'hui l'atmosphère qui la fait vivre, c'est la frange de tact, de palpation subtile, de frôlement révélateur, de sympathie divinatoire, que nous voyons enjeu dans les phénomènes d'invention », etc... Il est évident que, si l'on entend prouver par ce texte, comme on l'annonce et comme la première phrase l'énonce, qu'on a bien en vue l'Instinct, c'est-à-dire l'acte vital, c'est qu'on y prend nécessairement les expressions de « vie » de l'Intelligence, d'atmosphère qui la « fait vivre », de « tact », de « frôlement », de « sympathie », *non pas au figuré mais dans un sens réel.* Nous livrons au lecteur cette conception d'une Intelligence capable de tact ou de palpation à la manière d'une main : les mythes, disait Max Müller, sont des métaphores qu'on a prises au pied de la lettre : on se demande parfois s'il n'avait pas raison.

Cette Intelligence vive étant clairement conçue, bien conçue dans son opposition à l'Intelligence raisonnante, nous sommes persuadés que tout le monde reconnaîtra que c'est à elle que sont dus les « coups de sonde » de la Science ou de la Philosophie, et non pas à quelque prolongement de la poussée vitale. Question de doctrine, dit M. Wahl (p. 176). Le lecteur voudra bien apprécier si de penser que l'aperception du principe de Carnot est l'acte d'une Intelligence soudaine et non pas d'une poussée vitale détendue, cela est l'effet d'une doctrine ou d'une constatation.

Disons bien vite que cette Intelligence vive existe *aussi*

parmi les nombreuses « intuitions » décrites par M. Bergson : c'est évidemment elle, par exemple, cette intuition qui ne saurait se passer d'une longue « camaraderie préalable » avec les résultats de la science (*Introd. à la métaphys.*, p. 53) ; on ne voit pas en effet ce que la poussée vitale — même dilatée — gagnerait à un préalable commerce avec les résultats de la science... (1). Nous disons seulement que ce n'est pas cette intuition-là qui fait le fond du système ni sa prétention.

Et, à propos de cette propriété inventive de l'Intelligence soudaine, dénonçons encore une erreur — très fructueuse — de M. Bergson : « On serait bien embarrassé, dit-il dans son Introduction à *l'Evolution créatrice*, de citer une découverte biologique due au raisonnement pur », voulant évidemment faire entendre, en son constant désir de faire une place d'honneur aux sciences de la vie et d'abaisser les autres, que pour inventer en ces dernières le raisonnement suffit. Hâtons-nous de dire qu'il n'en est rien : ce n'est point le raisonnement qui a fait découvrir à un Galois un rapport entre la résolution d'une équation algébrique et la décomposition d'un groupe, ou à un Huyghens un rapport entre une lumière monochromatique et un son simple, ou à un Sainte-Claire Deville un rapport entre les lois de la vaporisation et celles de la dissociation chimique (2) ; là aussi —, et non pas seulement dans le domaine soi-disant privilégié de la « vie », — dès qu'il y a invention géniale, le raisonnement perd ses droits. Mais non pas, encore une fois, en faveur de l'Instinct, — même « dilaté » (3).

Disons enfin — car c'est encore une manœuvre des bergsoniens de faire croire que l'Intellectualisme ne fait cas que du raisonnement et que leur venue était nécessaire pour que le primat de l'Intelligence intuitive fût reconnu — disons que

(1) M. Wahl excipe de ce préalable commerce avec la science réclamé par M. Bergson, pour nier que M. Bergson, comme nous l'avons dit, refuse tout à la science sur le terrain vital. Comme si ce commerce n'était pas, selon M. Bergson, un simple travail de préparation, et comme si, dès qu'il s'agit de réelles acquisitions sur ce terrain, la science n'était pas priée de céder la place.

(2) Ou à un Poincaré les rapports qui soutiennent la théorie des fonctions fuchsiennes : « Je ne fis pas la vérification, dit-il en nous contant cette découverte, je n'en aurais pas eu le temps. » (*Science et Méthode*, de l'invention mathématique, p. 51).

(3) Il est évident que, même alors que le raisonnement semble inventer, au fond ce n'est pas lui qui invente : car pourquoi a-t-on raisonné *dans telle direction plutôt que dans telle autre*, si ce n'est qu'on avait déjà *vu* (sans le formuler) ce qu'on a ensuite démontré ? Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas déjà trouvé.

ce primat est proclamé depuis longtemps par maint penseur nettement intellectualiste, j'entends qui n'a jamais cherché la connaissance dans une détente de la poussée vitale. On a vu le jugement de Claude Bernard sur le « sentiment de l'esprit ». Nous avons cité dans notre brochure (p. 119) des jugements semblables de MM. Ernest Mach, Emile Borel, Th. Ribot. Citons encore ce jugement de Tyndall sur Faraday :

Faraday voyait clairement le jeu des atomes, des fluides et de l'éther, sans pouvoir cependant le résoudre en ses principes et en faire aux mécaniciens une description claire et satisfaisante... Mais dans les ténèbres une lumière soudaine apparaît tout à coup comme un éclair, c'est une révélation subite où le raisonnement n'a aucune part... (1).

Citons encore ces mots de M. Mittag-Leffler à propos du génie inventif de Mme Kovalevsky :

Plus que les autres sciences, les mathématiques exigent de ceux qui sont appelés à augmenter par de nouvelles conquêtes le domaine du savoir une imagination puissante. La clarté de la pensée n'a jamais, à elle seule, fait de découvertes (2).

Citons enfin cette page de M. Pierre Duhem sur l'édification de la théorie électrodynamique d'Ampère (P. Duhem, *la Théorie physique, son objet, sa structure*, p. 326) :

Ce rôle de l'intuition est particulièrement important dans l'œuvre d'Ampère ; il suffit de parcourir les écrits de ce grand géomètre pour reconnaître que sa formule fondamentale de l'Electrodynamique a été trouvée tout entière par une sorte de divination ; que les expériences invoquées par lui ont été imaginées après coup, et combinées tout exprès, afin qu'il pût exposer selon la méthode newtonienne une théorie qu'il avait construite par une série de postulats.

M. Duhem cite alors un passage où Ampère expose avec candeur que certaines des expériences (sur lesquelles il appuie toute sa théorie) n'ont pas été faites ; qu'il n'a pas eu encore le temps de faire construire les appareils nécessaires à ces expériences (3) ! M. Duhem conclut :

(1) Cité par J. Bertrand, *Eloges académiques*, nouvelle série, p. 366.
(2) Cité par Arvède Barine, *Portraits de femmes*, p. 361.
(3) On trouverait un aveu du même genre dans S. Carnot, *Réflexions sur la puissance motrice du feu*, p. 89 (Ed. Hermann, 1903). Et encore : « J'éprouve beaucoup de répugnance à exposer au public mes idées sur ce sujet (la composition de l'eau) *sans pouvoir les accompagner d'expériences capables de les ap-*

Bien loin donc que la théorie électrodynamique ait été *entièrement déduite de l'expérience*, l'expérience n'a eu qu'une part très faible à sa formation ; elle a été simplement l'occasion qui a éveillé l'intuition du physicien de génie, et cette intuition a fait le reste.

On voit que les Intellectualistes — et non des moins entiers (voir la charge de M. Duhem contre les esprits incapables d'abstraction, *Id*, pp. 146 sqq) — n'ont pas attendu M. Bergson pour reconnaître l'insuffisance du raisonnement et pour exalter l'intuition ; mais, encore une fois, cette intuition n'a rien à voir avec la poussée vitale, — même « détendue » (1).

puyer ou de les détruire » (J. Watt, cité par Buckle, *Histoire de la civilisation en Angleterre*, tome V, p. 276).

(1) Faut-il dire que, si cette Intelligence, qui ne prend pas le temps de se vérifier, a été honorée par les penseurs que nous citons, aucun d'eux n'a prétendu qu'elle devait se suffire et mépriser la raison. Voici sur ce point une page significative de M. Th. Ribot : « Certes, ce serait une grossière erreur de prétendre que l'intuition et la divination n'ont pas joué un rôle capital dans les découvertes des savants ; elles sont à l'origine de presque toutes et il y a un moment où la création scientifique et la création artistique coïncident dans leurs conditions psychologiques ; *mais nul savant digne de ce nom ne confond la vision d'une vérité avec la démonstration d'une vérité ;* il ne la tient pour scientifique que quand il a fourni ses preuves. Le mysticisme est la réintégration, dans la science, de l'amour du merveilleux et du désir illusoire d'agir sur la nature, sans recherches préalables, sans peine, sans travail. » Th. Ribot, *Psychologie des sentiments*, pp. 378-379.) Il nous paraît inexact aussi que les grands représentants de l'invention désordonnée — on cite surtout Maxwell — se soient complus en ce désordre et n'aient point tenté de le dépasser. Il suffit de lire, dit M. P. Duhem (*ouv. cit.*, p. 164), la « préface mise par Maxwell en tête de ce *Traité d'électricité et de magnétisme* où abondent les contradictions insolubles pour voir que ces contradictions n'ont pas été cherchées ni voulues, que l'auteur souhaitait d'obtenir une théorie coordonnée de l'électromagnétisme. »

M. L. Dauriac, pour lequel évidemment Intellectualisme signifie l'opposition à l'invention, déclare que « ce que nous ne pardonnons pas à M. Bergson, c'est d'avoir voulu penser hors la tradition », c'est notamment d'avoir cherché pour les phénomènes *vitaux* des catégories nouvelles au lieu de s'en tenir aux catégories préexistantes (*Revue philosophique*, loc. cit.) Faut-il déclarer que nous n'avons rien dit de pareil ou qui prête à une telle interprétation, et que la formation de catégories nouvelles nous semble inhérente au progrès même de la science (encore qu'elle ne nous semble pas spéciale au progrès de la science *de la vie*, comme on voudrait nous le faire croire) ? Faut-il aussi rappeler que la méthode spéciale à la vie, selon M. Bergson, ce n'est pas l'*invention de nouvelles catégories*, c'est l'*abolition* des catégories, attendu que, *nouvelles ou anciennes*, les catégories sont, en tant que telles, des choses « figées » qui laisseront toujours échapper cette « mouvance » qu'est la vie ? Au surplus, il est très difficile de savoir si M. Dauriac félicite M. Bergson d'avoir voulu penser *avec des catégories nouvelles* ou *hors les catégories*.

A ce propos, on dénonce (voir surtout un article non signé de la *Revue de métaphysique et de morale*, mars 1913) un certain *renouvièrisme*, dont nous serions tributaire, qui consisterait à vouloir attaquer tous les problèmes possibles avec un nombre invariable de catégories fixées à l'avance. Il faudrait pourtant cesser cette plaisanterie : Renouvier n'a jamais émis l'absurde prétention de fixer les catégories dont peuvent user la science et l'expérience en leur progrès : il a prétendu fixer certaines *formes fondamentales de la représentation* desquelles, disait-il, ces dernières catégories ne sauraient être que des fonctions : chose bien différente et qui n'a rien d'absurde. Et de fait, on ne voit pas que les catégories d' « élan vital » ou de « durée » débordent les formes qu'il a énoncées (on sait qu'il y comprenait la *qualité*

§

Et maintenant est-ce à dire que cette poussée vitale, cette « conscience du moi profond », cette « intuition », cette « durée » soit condamnée à ne savoir qu'elle-même, soit vouée à une stérile et morne *self-étreinte*, et qu'elle ne puisse parvenir, précisément par extension, par dilatation de sa propre nature, sans rien renier d'elle-même, à la connaissance d'autres réalités profondes ? Elle le peut, croyons-nous (encore que peu experts en ces sombres mouvements), si l'on veut bien entendre ici par « connaissance » un pur état d'amour, de communion sentimentale, de sympathie, exempt de tout module intellectuel, de la moindre formation de concept, de la moindre articulation de rapport. C'est bien d'ailleurs cette connaissance-là que chante parfois et uniquement *l'Evolution créatrice :* « Par la communication sympathique qu'elle (la durée) établira entre nous et le reste des vivants, elle nous introduira dans le domaine propre de la vie » (*loc. cit.*, p. 193) ; ailleurs (p. 190), on prône une connaissance qui est simplement « sentiment, sympathie ou antipathie irréfléchie » ; pas l'ombre, ici, d'une compromission avec l'intellectuel (1). Le « pur vouloir », dilatant son propre effort, pourra, dirons-nous alors, *sentir* les autres « purs vouloirs », s'unir à eux, se fondre à eux ; il ne pourra jamais former le concept de « pur vouloir », en prononcer le nom. Et nous sommes tout près d'accorder que cette connaissance muette est supérieure à

et le *devenir* avec la subdivision de *non rapport*). Au surplus, il n'a pas dit que les formes qu'il énonçait étaient définitives, il a dit que, pour l'instant, il n'en voyait pas d'autres.

M. Dauriac, encore atteint évidemment d'une secrète tendresse pour le rationalisme, invite celui-ci (mieux vaudrait dire peut-être l'intellectualisme) à ne poin tolérer la défiguration qu'en font ses adversaires et aussi à ajouter, sous peine de mort, un nouveau chapitre à son histoire : ce « nouveau chapitre », nous ne serions pas surpris que M. Dauriac ici pensât comme nous, c'est l'Intelligence intuitiv que nous venons de rappeler. Toutefois le difficile pour cette Intelligence, c'est moins de se poser que de ne se point laisser confisquer par le Bergsonisme et de proclamer bien haut qu'encore une fois *un concept soudain et irraisonné n'a rien à voir avec une connaissance exempte de concept.*

(1) Peut-être serait-il prudent de ne point préciser *comment* la « durée » peut connaître autre chose qu'elle-même : « en changeant son rythme », nous dit M. Wahl ; elle arriverait ainsi, ajoute-t-il, à connaître même la matière, qui n'est qu'un rythme « affaibli » du mouvement. Le malheur, c'est qu'avec cette « multiplicité de rythmes » on réintroduit l'idée de quantité, dans l'exclusion de laquelle consiste précisément la durée (comme aussi le « mouvement » bergsonien). Il est vrai qu'il y a la « multiplicité sans quantité »! (Sur cette réintroduction subreptice de l'idée de quantité voir une controverse entre M. Bergson et M. E. Halévy, *Bulletin de la Société de philosophie*, 2 mai 1901.)

toute articulation ; tout ce que nous demandons, c'est qu'on nous accorde qu'elle est muette :

« Lorsque saint Louis, roi de France, eut résolu de faire un pèlerinage aux sanctuaires de la chrétienté, et comme il avait entendu proclamer la sainteté du saint frère Egide, il décida dans son cœur d'aller lui faire visite.

« ... Et, sortant de sa cellule comme un homme ivre, et courant vers la porte aussi rapidement qu'il pouvait, saint frère Egide se jeta entre les bras du roi, et se couvrirent de pieux baisers, s'étant mis à genoux l'un devant l'autre, comme si d'une amitié très ancienne ils s'étaient connus auparavant.

« Et puis, ayant montré tous ces signes du plus tendre amour, ils s'éloignèrent l'un de l'autre sans s'être dit un seul mot, mais en observant un silence absolu.

« ... Et le frère Egide expliqua : « Très chers frères, ne vous « étonnez point si mon visiteur ni moi-même n'avons rien « pu nous dire : parce que, dès l'instant où nous nous sommes « embrassés, la lumière de la sagesse divine m'a révélé son « cœur, et à lui le mien !

« Et ainsi, placés devant ce miroir éternel, tout ce que mon « visiteur pensait à me dire, ou moi à lui, nous l'avons entendu « sans aucun bruit des lèvres ni de la langue, et bien mieux « que si nous nous étions parlé par nos lèvres (1). »

Tel est, croyons-nous, le type accompli de la connaissance bergsonienne : les bergsoniens seraient inattaquables et inattaqués s'ils voulaient bien s'y tenir.

JULIEN BENDA.

(1) Saint François d'Assise, *Fioretti*, ch. XXXIV.

LES IDÉES POLITIQUES DE SAINT-SIMON

Tous ceux qui ont étudié Saint-Simon ont été tellement intéressés en lui par l'écrivain et le psychologue qu'ils en ont négligé le politique, et pourtant ce point de vue mériterait d'être signalé. Il y a quelque chose de surprenant à voir un homme d'un rang aussi élevé et d'un génie aussi incontestable ne jouer qu'un rôle parfaitement incolore dans les événements de son époque. Une *Histoire de France* même très détaillée pourrait, sauf les citations de ses *Mémoires*, passer son nom sous silence ; ni son siège au Conseil de Régence, ni son ambassade d'apparat en Espagne ne valent la peine d'une mention. Cette disproportion entre ce qu'il semble que le duc de Saint-Simon aurait pu faire et ce qu'il a fait en réalité, comment s'explique-t-elle ?

Il ne suffirait pas d'invoquer ici la jalousie autocratique de Louis XIV, ni même la mort prématurée du duc de Bourgogne. Saint-Simon avait beau faire partie de la petite cour secrète de celui-ci, il est très probable qu'il n'aurait pas plus joué de rôle politique, si l'élève de Fénelon était monté sur le trône, qu'il n'en joua quand la Régence échut au duc d'Orléans. Peut-être en réalité lui aurait-il été plus facile d'être le premier ministre du Régent que celui du petit-fils de Louis XIV ; autour du duc de Bourgogne s'agitait tout un parti où les compétiteurs au pouvoir n'auraient pas manqué, tandis que Philippe d'Orléans, mal vu par le roi, suspect à tout le monde et délaissé dans son coin par tous les courtisans de Versailles, n'avait pas d'autre ami dans la haute noblesse que le duc de Saint-Simon et semblait ne pouvoir confier à d'autre qu'à lui la direction des affaires. Saint-Simon était alors dans la force de l'âge, quarante ans à peine, et dans la plénitude de ses belles facultés intellectuelles ; personne à la Cour ne les méconnaissait ; avec cela la plus juste réputation d'honnête homme, et les plus cordiales relations avec tous les partis, sauf avec celui que la mort du vieux roi réduisait justement à l'impuissance, le clan de Mme de Maintenon ; comment, encore une fois, n'a-

t-il pas pris la première place active de l'Etat, le Régent, indolent et débonnaire, se contentant d'avance de ses honneurs à demi-royaux ?

Ceci ne peut tenir qu'à des carences qui, même aujourd'hui, nous frappent, et qui ne pouvaient échapper à ses contemporains. Ses petits travers de caractère n'auraient pas suffi à l'éloigner des affaires publiques s'il avait eu le goût et la volonté de s'y consacrer. Que d'autres premiers ministres dans tous les temps furent plus arrogants, plus étroits et plus exclusifs que lui ! mais ils avaient, plus ou moins, des qualités de premier ministre, alors que Saint-Simon n'a jamais eu que des mérites d'homme de lettres ou d'homme du monde, mais toujours d'homme privé. Quand il s'occupe de politique, ce n'est que de politique intérieure d'abord, et ensuite sans le désir de mettre la main à la pâte ; il donne des conseils, tout simplement. Quant aux questions diplomatiques et militaires, chose curieuse pour un grand seigneur, il s'en désintéresse tout à fait.

Il avait pourtant porté l'épée, mais sans goût véritable. Au fond Louvois a eu raison de ne pas le nommer brigadier en 1698, et la façon dont il quitta alors sur le coup le service du roi prouve qu'il n'avait pas le feu sacré. Dès ce moment, en effet, il ne prête dans ses écrits qu'un intérêt médiocre aux questions de guerre ; il rend bien compte des opérations avec assez de clarté et de bon sens, mais sans aller au delà. Rien chez lui du coup d'œil du stratégiste ou du tacticien même en chambre. Non seulement il ne rend pas justice aux qualités pourtant réelles de Vendôme et de Villars, il est vrai ses bêtes noires, mais il ne trouve pas, pour apprécier les grands vainqueurs d'alors, Marlborough et Eugène, de ces mots décisifs qu'il trouvait à poignées quand il s'agissait de juger les gens du monde de la cour. Jamais de discussions d'art militaire ; aucun jugement sur les grands capitaines des temps antérieurs ; et sur les points d'organisation de l'armée, qu'il n'ignorait pas pourtant, des vues sans ampleur ; sa critique de « l'ordre du tableau » qu'il ne pardonne pas à Louvois, et qui aurait pu être si intéressante, s'il avait fait ce que nous appellerions la psychologie de l'avancement, n'est que le reflet de sa marotte nobiliaire : en somme, toutes ses idées de réforme d'armée peuvent se ramener à ceci : un duc et pair devrait être de droit général en chef.

Pour le Marine également, aucune vue supérieure. On n'exigerait sans doute pas de lui des idées techniques puisqu'il n'était pas du métier de mer, mais on voudrait des jugements un peu larges. Son antipathie personnelle pour Pontchartrain le rend probablement injuste pour lui, comme il l'avait été pour Louvois. La petite question de la subordination aux gardes côtes de ses miliciens de Blaye prime à ses yeux tous les problèmes possibles de construction de vaisseaux et de direction d'escadres.

Pour la diplomatie, même incuriosité. A propos des cours étrangères, il ne s'intéresse qu'aux questions d'étiquette. Le fait que les électeurs de Bavière cessent d'être les simples égaux des princes du sang de France a l'air d'être à ses yeux le fait le plus important de l'histoire d'Allemagne de son temps. Il n'a de jugement original, lui le grand psychologue, sur aucun des peuples voisins, pas même sur l'Espagne qu'il a pu étudier d'assez près ; qu'on compare ce qu'il en dit aux merveilleux mémoires Mme d'Aulnoy, sa contemporaine ! La différence de caractère d'un Hollandais et d'un Italien ne le préoccupe pas. Il n'a étudié le rôle du Parlement d'Angleterre que pour combattre les arguments qu'en tirait le Parlement de Paris, mais il ne porte aucun jugement sur la Révolution de 1688 et ne pense même pas à la comparer à la Fronde. Rien en lui ne fait prévoir Montesquieu, son cadet d'une quinzaine d'années seulement. Etranger aux grandes vues de la politique internationale, il ne goûte même pas la petite cuisine diplomatique. L'imbroglio des plans d'Alberoni, qui enthousiasmerait le moindre commis des Affaires étrangères, le laisse indifférent; il bourre bien ses Mémoires de l'exposé de toutes ces fugaces intrigues d'après les renseignements que lui fournissait Torcy, mais tout cela est froid ; il s'ennuie et il ennuie ; on saute les feuillets par dizaines pour revenir aux portraits et aux intrigues de cour où il est maître.

Même pour la politique intérieure, Saint-Simon tourne dans un cercle très bref. Il avoue lui-même son ignorance des questions financières, et les problèmes économiques qu'il aurait pu pourtant connaître, comme un Vauban ou un Boisguillebert, lui semblent passablement étrangers. On dirait même, par ce qui le concerne, qu'il fut fort peu propre à la gestion d'une fortune privée. En 1748, il passe une convention avec ses créanciers

« pour faire cesser le dérangement qui subsiste dans les affaires de sa maison causé par les dettes et charges dont il est chargé tant du chef (de ses parents) que celles qu'il a contractées », de laquelle il résulte que, sur ses vieux jours, le noble duc ne vivait que de ses pensions et appointements, les revenus de sa fortune patrimoniale, soit cependant 121.213 livres par an qui en vaudraient quatre ou cinq fois plus aujourd'hui, étant cédés intégralement à ses créanciers. Si on retournait le proverbe anglais : Qui sait diriger une ferme peut diriger l'empire des Indes, il faudrait en conclure que Saint-Simon aurait fait un mauvais ministre des finances.

En somme, il ne s'intéresse qu'à un petit domaine de la politique intérieure, à ce qui concerne les relations des ordres entre eux, et plus précisément aux rapports de la haute magistrature et de la haute noblesse. Chacun ne s'intéresse guère qu'à ce qui le concerne, et la question touchait Saint-Simon de près, les ducs et pairs ayant droit de siéger au Parlement et les conseillers répondant par des coups d'épingles et des refus de civilités aux plaisanteries, amusantes mais déplacées, que se permettaient certains grands seigneurs, celle par exemple du duc d'Aumont, la fantaisie ayant pris un jour à ce haut personnage d'entrer à la Grand'Chambre et d'opiner dans une affaire délicate de façon à compléter la minorité en changeant d'avis à chaque vote, de façon à obliger la Grand'Chambre à aller se faire départager par la Chambre des Tournelles, sa cadette.

L'état d'esprit de Saint-Simon correspondrait donc assez, toutes proportions gardées, à celui d'un politicien d'aujourd'hui qui chercherait à mater les velléités d'indépendance de l'administration et de la magistrature. Pour l'auteur des *Mémoires*, tout le pouvoir devrait être concentré aux mains des officiers de la couronne, comme pour un de nos parlementaires d'aujourd'hui, il devrait l'être aux mains des députés et sénateurs ; et leurs ennemis à tous deux seraient les mêmes bureaucrates et juges. Ajoutez, pour compléter la ressemblance, que la vie dans un milieu spécial, étroit et surchauffé, qu'il s'agisse de Versailles ou du Palais-Bourbon, est toujours la même, et qu'un duc et pair à l'affût des moindres bruits de couloir et des plus légers changements de physionomie des favoris du roi, ne devait pas être fort différent d'un membre

influent de la Chambre à l'affût lui aussi des nouvelles du Cabinet et des rides plissant le front des ministres.

On comprend qu'avec cette tournure d'esprit Saint-Simon n'ait pas été dans les bonnes grâces de Louis XIV. Ce n'était pas seulement, chez le grand roi, sentiment de rancune contre un homme dont le caractère indépendant tranchait sur la servilité générale, c'était mouvement d'impatience assez justifiée contre un personnage encombrant et arrogant qui passait sa vie à faire des procès sur des questions d'étiquette, et qui n'aurait assurément rendu à l'Etat aucun des services dont s'acquittaient fort bien ceux, ministres, financiers, juges, intendants, qu'il critiquait si âprement. On comprend de même que le Régent, qui pourtant l'aimait fort, n'ait pu rien lui confier d'important. En dépit de ses tares morales, l'abbé Dubois était autrement indiqué que Saint-Simon pour diriger le travail des bureaux du roi.

D'ailleurs, soit qu'il se connût à fond, soit qu'il se défiât obscurément de lui-même, notre duc ne briguait pas le premier rôle. Or, il est rare qu'un grand homme d'Etat ne commence pas par être un grand ambitieux. Colbert a désiré le pouvoir presque aussi ardemment que Richelieu, jusqu'à employer des moyens peut-être graves pour renverser Fouquet, mais il a été un excellent ministre, alors que Chamillard, à qui son sac, comme on nommait alors le portefeuille, vint en jouant au billard, ne dessina pas, à beaucoup près, une aussi supérieure figure. Non seulement Saint-Simon n'a rien fait pour avoir la direction des affaires, mais il a tout fait pour ne pas l'avoir. Il ne tenait qu'à lui d'être le premier ministre, de nom ou de fait, du Régent. Il ne l'a pas voulu.

Pourquoi ? Parce que, disait-il, un premier ministre est un personnage dangereux. Si ce jugement n'était pas simple prétexte à couvrir sa reculade, il ne prouve pas des vues profondes en politique. Ce n'est pas parce qu'un homme concentre la direction des affaires d'un pays que cette direction sera mauvaise, et si Saint-Simon était sincère en disant qu'un premier ministre est trop puissant, trop difficilement remerciable et ainsi s'attarde trop au pouvoir, qu'aurait-il dû dire du souverain qui prend lui-même le timon en main ? Or loin de reprocher à Louis XIV son action personnelle, il a toujours été d'avis de renforcer l'autorité centrale, quitte à blâmer tels ou tels

abus particuliers. D'ailleurs, il exagérait l'irrenversable d'un premier ministre. Le fait que Richelieu et Mazarin étaient morts en fonctions ne prouve pas que Louis XIII n'aurait pas pu renvoyer le premier, ou Louis XIV à partir de sa majorité le second ; et au surplus les troubles de la Fronde ne tiennent pas, comme il semble le croire, au fait qu'il y avait un premier ministre, mais à celui que le ministre occupait justement la situation toute différente de roi ou de prince consort. Qu'Anne d'Autriche eût pu se séparer du beau cardinal et les troubles se seraient apaisés du coup. Si les contemporains avaient compris cela, ils ne se seraient pas engoués, par réaction contre le *ministériat*, du pouvoir royal qui en avait tous les inconvénients sans les avantages. A la mort de Mazarin, Louis XIV, au lieu de revendiquer pour lui seul le pouvoir, ce qui concentrait sur le trône de fugitives adulations et de bien plus persistantes rancunes et préparait dans un avenir plus ou moins lointain la chute de ce trône, aurait eu intérêt à donner à son premier ministre un successeur officiel en prenant la précaution, s'il le voulait, de le nommer pour un temps limité, sept ans par exemple ; il y aurait gagné, à son point de vue égoïste, d'éviter les âpres querelles de Colbert et de Louvois qui empoisonnèrent sa tranquillité, et qu'il n'aurait pas eu à aplanir si l'un d'eux avait été subordonné à l'autre ; il y aurait aussi gagné d'éviter les rudes épreuves de sa fin de règne qui ne vinrent que de son gouvernement personnel trop prolongé ; avec l'interpose d'un grand vizir, bien des haines ne seraient pas nées ou se seraient apaisées, bien des fautes n'auraient pas été commises, bien des problèmes insolubles n'auraient pas été posés (1).

Saint-Simon n'a pas seulement eu tort de ne pas voir que le règne d'un premier ministre contrôlé par le monarque présentait plus de garanties que le règne du monarque lui-même

(1) On peut s'amuser, dans cet ordre d'idées, à découper le règne de Louis XIV en période septennales successives et à assigner à chacune son premier ministre. Par exemple, à la première 1661-1668, allant jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle : Hugues de Lionne ou Michel Le Tellier. Ensuite Colbert jusqu'en 1675. Louvois ou Pomponne jusqu'en 1682. C'est la partie brillante du règne, qui, avec des ministres point écrasés par le souverain, aurait pu se prolonger. De 1682 à 1689, Saignelay ou Croissy. Puis Beauvillier jusqu'en 1696, Pontchartrain jusqu'en 1703, Torcy ou même Chamillard jusqu'en 1710, enfin Voysin pour les derniers jours du Grand Roi. Tout cela n'est qu'un jeu, mais le point de départ est juste ; aucun premier ministre, eût-il eu la puissance de Richelieu et de Mazarin réunis, n'aurait commis les fautes personnelles de Louis XIV, provocations et révocations.

pour cette liberté publique dont il avait la notion confuse; il s'est encore trompé en ne se rendant pas compte que le meilleur moyen de réaliser les plans qui lui tenaient tant à cœur, le relèvement de la noblesse et le rabaissement de la magistrature, eût été encore de se charger lui-même de la besogne. Son idée des « Conseils de gouvernement » qu'il fit adopter par le Régent ne pouvait rien donner de bon. Avec quelques lieutenants stylés par lui comme Amelot, Argenson, Daguesseau, il aurait fait tout ce qu'il aurait voulu. Tandis que les grands seigneurs dont il composa ses Conseils ne répondirent nullement à ses vues particulières, tout en se montrant, pour le bien du pays, très inférieurs aux commis, hommes de rien, de Louis XIV.

On peut encore lui reprocher de n'avoir que bien superficiellement étudié la théorie du gouvernement. Il n'a jamais su prendre parti pour ou contre le pouvoir royal, et il a vu la possibilité de barrières contre l'absolutisme où elles n'étaient pas, dans la noblesse, sans les voir où elles auraient pu être, dans la magistrature et dans la bourgeoisie. Il a bien réclamé, à la mort de Louis XIV, la convocation des Etats Généraux, mais sans trop y croire, semble-t-il, et surtout sans avoir foi dans le salut qu'ils auraient pu apporter. Ce qui l'a empêché de juger sainement d'une reconstruction possible de la France, c'est le déplorable épisode de la Fronde; il y puisa la haine de la magistrature, la haine de la très haute noblesse, celle de sang royal (qu'on se rappelle ses sentiments pour les légitimés, pour les Vendômes, même pour les Condés) et celle des maisons souveraines (qu'on se souvienne de ses appréciations sur les princes lorrains et sur le cardinalat), la haine aussi de la bourgeoisie, vue à travers les riches corps de métiers parisiens. Tous ces éléments écartés, que restait-il? uniquement les officiers de la couronne; et encore, par sa manie nobiliaire, se serait-il privé des deux tiers du corps des fonctionnaires, tous ceux qui n'avaient pas encore usé de la savonnette à vilain. D'ailleurs, c'est la Fronde qui a compromis toute notre histoire. Jamais événement n'a été plus funeste à l'évolution d'un peuple libre. En se dressant contre la royauté dans un but de vulgaire égoïsme pour ne pas payer la Paulette, en liant partie avec une noblesse rebelle et avec l'étranger, en se refusant à demander les Etats Généraux dont la tenue aurait réduit à

néant leur importance, les magistrats du Parlement de Paris discréditaient l'ordre judiciaire et sollicitaient d'avance l'absolutisme royal. Il aurait fallu un Montesquieu pour voir les services que, malgré tout, une magistrature indépendante pouvait rendre à la liberté; et qui sait si Montesquieu, magistrat lui-même, n'a pas été éclairé sur ce point par l'intérêt personnel qu'un seigneur de la cour ne pouvait connaître ?

Saint-Simon a cru trouver un point d'appui suffisamment résistant dans la noblesse, il s'est trompé. Comme le lui faisait remarquer avec raison l'auteur anonyme d'une « Réponse brièvе » qu'on a imprimée à la suite de ses *Mémoires*, les ducs et pairs n'avaient rien de commun avec les anciens pairs du royaume ; ceux-ci étaient véritablement les égaux du Roi, étant comme lui seigneurs par la grâce de Dieu, tandis que les nouveaux duchés-pairies créés par François Ier et ses successeurs étaient de simples récompenses de services quelquefois équivoques. « Ce qu'un parchemin a fait, disait l'anonyme, un autre pourra le détruire. » Au lieu de s'appuyer sur de vaines distinctions honorifiques dont l'origine était souvent fâcheuse ou risible (on sait que son propre titre de duc et pair venait de ce que son père, écuyer du jeune roi Louis XIII, savait sonner du cor sans y baver dedans, ce qui permettait au roi de s'en servir aussitôt, et avait eu l'idée de lui présenter son cheval de rechange tête à queue, ce qui dispensait le roi de mettre pied à terre), il aurait dû scruter plus à fond l'essence du pouvoir, l'utilité de ses limites, l'efficacité de ses contre-poids, et se demander s'il valait mieux, à ce point de vue, élargir la noblesse en y faisant entrer la magistrature et la haute bourgeoisie, ou, au contraire, la restreindre à quelques familles soigneusement vérifiées où l'on aurait pu trouver une chambre des lords.

On ne peut sans doute pas affirmer que Saint-Simon avait en lui l'étoffe d'un de ces grands seigneurs libéraux, comme on en vit tant dans les générations suivantes. Ce qu'il avait en horreur, ce n'était pas le privilégié (il aurait été beau qu'on osât toucher à ses prérogatives de duc et pair), c'était le faux gentilhomme, le roturier qui veut prendre le pas sur lui parce qu'il a acheté une charge de président à mortier ou parce que le roi l'a pris pour secrétaire d'état. Mais, d'autre part, on ne devine chez lui aucune aigreur contre ceux qui, bourgeois ou

paysans, ne penseront pas à lui disputer la préséance à l'Œil-de-Bœuf. On peut donc supposer sans déraison que Saint-Simon, libre de repétrir les institutions à sa guise, se serait contenté de quelques honneurs extérieurs accordés à la haute noblesse et aurait concédé au pays tous les principes de notre droit commun actuel dont son sage et religieux esprit prévoyait la justice ; l'homme qui a si noblement stigmatisé les excès du despotisme, par exemple à propos de la condamnation de M. de Fargues, aurait jeté les fondements d'une liberté dont le développement régulier et inarrêtable nous eût épargné les secousses d'une crise bien terrible.

A ce point de vue, c'est un réel malheur que Saint-Simon ne se soit pas imposé au Régent, au lendemain de la mort de Louis XIV, au moins comme conseiller de direction. Excellente était son idée de convoquer les Etats Généraux pour liquider les embarras du dernier règne, et louable sa proposition de les réunir périodiquement. Les Etats Généraux ne lui auraient refusé ni l'annulation du testament de Louis XIV, ni la dégradation des bâtards, ni la mise au pas du Parlement de Paris, ni la réforme de l'impôt ; ils n'auraient certainement pas été, d'ailleurs, jusqu'à approuver l'idée d'une banqueroute qui souriait assez à Saint-Simon, ce dont il ne faut pas trop le blâmer, car on était encore à la veille d'apprendre de Law l'importance du crédit en matière financière. Dans tous les cas, des réformes administratives sérieuses eussent été faites, et ce qu'on a appelé les « abus de l'ancien régime » n'auraient pas suivi la marche accélérée qui finit par faire surgir la Révolution. Saint-Simon se serait ainsi trouvé un des plus grands bienfaiteurs de la France.

Ce rôle, il n'était pas d'ailleurs incapable de le jouer. A défaut d'ambition, il avait des qualités sérieuses et solides qui le rendaient digne du pouvoir. Le Régent, sachant bien qu'il n'était pas de ceux qui s'imposent, aurait dû le lui imposer, et toutes choses en auraient mieux marché. Il connaissait beaucoup de questions et point superficiellement. En matière financière, par exemple, tout en confessant peut-être, avec une coquetterie de grand seigneur son incompétence. Il parle du système de Law avec beaucoup de bon sens ; d'ailleurs, s'il avait été si ignorant, Law n'aurait pas pris la peine d'aller lui exposer ses opérations chaque semaine, ce qu'il fit pendant

tout le temps que sa banque fonctionna. Il est probable que la banque n'aurait pas suspendu ses paiements, si Saint-Simon avait eu le pouvoir, car il n'aurait pas tiré sur elle à boulets rouges comme firent le Régent et le duc de Bourbon, ce qui précipita la crise. Saint-Simon voyait juste également, en gros, pour les impôts ; avec l'aide des Etats Généraux, il aurait appliqué dès 1715 les idées de Vauban, dont il avait admiré la *Dîme royale*. Peut-être même son souci de relever la noblesse lui aurait-il inspiré d'heureuses réformes en ce qui concernait la réorganisation militaire ; il aurait suffi d'une école de cadets nobles largement recrutée et soigneusement dirigée, pour rendre à l'armée royale toute sa valeur ; Maurice de Saxe serait arrivé juste à temps, quelques années plus tard, pour mettre à exécution de hardies idées, et nous permettre de nous gausser de Frédéric II, qui ne fut, sur bien des points, que son plagiaire.

Même en matière de politique extérieure, le bon sens solide de Saint-Simon nous aurait été plus utile peut-être que la souplesse retorse de l'abbé Dubois. D'abord la brouille du début de la Régence avec l'Espagne n'aurait pas eu lieu ; en dégradant les bâtards, Saint-Simon aurait prévenu les intrigues du duc du Maine, son ennemi mortel ; on n'aurait donc eu ni la conspiration de Cellamare, ni la petite guerre qui s'en suivit ; les mariages espagnols se seraient décidés bien avant l'époque où Dubois parvint à réconcilier les deux cours et ne se seraient pas rompus à l'arrivée au pouvoir du duc de Bourbon, car Saint-Simon, qui n'aimait pas ce prince néfaste, se serait opposé à l'avoir pour successeur ou lui aurait lié les mains. Ensuite, Saint-Simon ne se serait pas inféodé, comme Dubois, à l'alliance anglaise ; on le voit par ses *Mémoires* très défiant de l'Angleterre, et très favorable à la dernière venue des puissances, la Russie. Là encore, le cardinal Dubois, qui en était resté à la vieille carte politique de sa jeunesse, avec les maquis du Saint Empire et des princes italiens, voyait moins clair que lui. Saint-Simon, ministre en 1721, aurait certainement accepté l'offre que fit le tzar Pierre-le-Grand de la main de sa fille Elisabeth pour le duc de Chartres, fils du Régent, avec promesse du trône de Pologne à la mort d'Auguste II. C'était toute l'histoire de l'Europe bouleversée ; d'une part l'alliance russe assurée à la France et par suite les embrouil-

laminis des années suivantes prévenus ; d'autre part, la Pologne sauvée au prix d'une alliance avec la Russie, qui aurait pu être cordiale et loyale, aucune cause de haine n'étant encore venue se glisser entre les deux grands pays slaves.

A quoi tiennent les destins des peuples ! Si Saint-Simon avait mis dans sa vie publique un peu de cette énergie irréductible qu'il apportait dans sa vie mondaine et de cette suite enragée qu'il mettait dans son style, il aurait pris le pouvoir dès la mort de Louis XIV, l'aurait conservé à la majorité de Louis XV, car il n'était antipathique ni au jeune roi ni à son mentor, le cardinal Fleury, qui ne prit le ministère qu'à la dernière extrémité, et ne l'aurait quitté que très tard, peut-être en 1750 ou 1755 (il avait alors 80 ans, mais le cardinal Fleury était bien ministre à 90 ans !) Or, pendant ce long espace de temps, nous pouvons affirmer, le connaissant comme nous le connaissons, qu'il aurait prévenu les plus grosses fautes nationales du XVIII^e siècle, le mariage de Marie Leczinska, la guerre de succession d'Autriche, la guerre de Sept Ans, et, dans l'avenir, peut-être le partage de la Pologne et la Révolution terroriste. Ah ! que le manque d'ambition effrénée est parfois regrettable !

HENRI MAZEL.

GERHART HAUPTMANN
LE TROUBLE-FÊTE

Le centenaire de 1813, qui a servi de prétexte à tant de discours officiels, n'a inspiré en Allemagne qu'une seule œuvre littéraire de grande envergure. Que Gerhart Hauptmann en soit l'auteur, Gerhart Hauptmann, lauréat du prix Nobel de 1913, l'écrivain allemand contemporain le plus réputé à l'étranger, cela devait forcément attirer l'attention générale sur ce *Festspiel* de l'Exposition de Breslau.

Dès le lendemain de la première, cependant, des protestations s'étaient élevées dans les milieux bien pensants contre les tendances du spectacle. Le scandale, au bout de quelques jours, parut si grand que l'arrêt de la pièce, après onze représentations, ne sembla pas un événement tout à fait imprévu. Mais, sous le coup brutal, l'Allemagne intellectuelle s'est rebiffée. Se sentant frappée tout entière, elle a frémi d'indignation. La riposte, dans sa véhémence, fut à la hauteur de l'attaque, et si l'émotion dure encore, après plus de trois semaines, c'est que deux conceptions opposées se sont trouvées brusquement en présence. Du dehors, il est malaisé d'en juger si l'on ne connaît l'atmosphère où s'agitent les adversaires.

Depuis six mois, l'opinion allemande a été savamment préparée aux commémorations de 1813. Qu'on songe à la grandeur du spectacle : la Prusse humiliée et asservie se soulevant, d'un seul cœur, pour secouer le joug de l'étranger! Mais ce n'était pas cela qui importait aux dirigeants de la politique allemande. Les détails du mouvement, l'organisation des levées en masse calquée sur le geste de nos volontaires de 92, les tâtonnements, les premières défaites, les désillusions, ils n'en ont cure. Quelques publicistes n'ont cependant pas manqué de produire le récit fidèle des événements, quelques journaux indépendants se sont efforcés de présenter les faits tels qu'ils se sont passés, en mettant leurs lecteurs en garde con-

tre les falsifications officielles. Pour les metteurs en scène du germanisme, il s'agissait de toute autre chose : il fallait faire naître une légende, la légende patriotique, qui montrait le roi de Prusse entraînant lui-même son armée pour repousser l'envahisseur. Peu importait le rôle véritable de Frédéric-Guillaume III et que ce souverain pusillanime n'eût marché que lorsqu'il y eût été contraint par son entourage, après avoir été poussé dans une impasse par les actes révolutionnaires des York et des Stein. Avec un touchant esprit de simplification, on s'est ainsi appliqué, dans la presse, les brochures et les réunions politiques, à accréditer un mensonge historique, à la gloire du trône et de l'autel.

L'exemple, du reste, venait de haut. Lors du centenaire de la convocation des Etats de la Prusse orientale, qui fut célébré avec éclat à Kœnigsberg le 5 février dernier, Guillaume II prononça un de ses plus retentissants discours. Or, le nom du baron de Stein, au cours de la cérémonie, ne fut même pas prononcé et pourtant, sans ce gentilhomme du Nassau, imprégné de libéralisme français, qui fut le premier champion de l'unité allemande, rien ou presque rien n'eût été tenté contre l'usurpateur. Plus tard, à Breslau, les 10 et 17 mars 1913 — centenaires de l'institution de la Croix de Fer et du fameux « Appel à mon peuple » — pareille mise en scène, omissions identiques.

Cette savante gradation dans les fêtes commémoratives, renforcée, en passant, par le vingt-cinquième anniversaire du règne de Guillaume II, devait se poursuivre durant quelques mois encore, pour se terminer par une apothéose, le 17 octobre prochain, quand sera inauguré, sur le champ de bataille de Leipzig, un monument gigantesque de la victoire germanique.

On n'a pas parlé sans raison d'un « byzantinisme du jubilé » (1) et encore de « l'abus des réminiscences » (2). Mais, malgré les protestations des *dénigreurs*, il semble bien que le coup ait réussi. Une minorité clairvoyante n'est pas parvenue à empêcher le peuple allemand d'accepter l'escamotage de l'effort patriotique des masses au bénéfice de la couronne prussienne. « Le roi appela et tout le monde accourut », ce vers

(1) Voir le *Vorwaerts* du 27 février 1903.
(2) Le professeur Otto Harnack, dans *Maerz*, 19 avril 1913.

médiocre du médiocre Clauren s'inscrit en exergue sur les monnaies commémoratives des « Guerres d'indépendance ». Ainsi la version impériale triomphe et l'appel des pangermanistes qui, de 1913, voudraient faire une réplique de 1813, reçoit presque sa consécration officielle dans l'utilisation pratique du chauvinisme rétrospectif pour le faire servir à des fins utilitaires. A un siècle d'intervalle, le même état d'esprit a été reconstitué artificiellement en vue de combattre le même ennemi.

Si l'on veut la preuve que cette hallucination collective existe véritablement, il suffit de se rappeler que le pays se soumet sans murmurer à l'impôt unique sur la fortune proposé par le gouvernement et voté par le Reichstag. Cet impôt de guerre de plus d'un milliard est présenté comme un sacrifice volontaire sur l'autel de la patrie, en mémoire des événements de 1813.

§

Dès lors, les limites étaient tracées, où le génie poétique pouvait inscrire ses strophes enflammées à la gloire des héros de la délivrance. Gerhart Hauptmann s'est dérobé à l'honneur de hurler avec les loups. Sa pièce commémorative n'est pas une glorification du sentiment monarchique. Il traite les événements à sa façon, il les interprète, les juge et les commente, avec son imagination d'écrivain, sans tenir compte du texte officiel inscrit depuis peu dans le code du patriotisme allemand. Ce faisant, il contrecarre le dogme sacro-saint de l'hégémonie germanique, de la toute-puissance prussienne, de l'omnipotence des Hohenzollern.

Si du moins il s'était contenté d'écrire un drame historique dont le modernisme eût certes été blâmable, mais qui, par le sujet même, pouvait profiter à la cause ! Or le *Festspiel* de Gerhart Hauptmann est une fantaisie, où la satire tient la plus grande place, un « jeu » de l'esprit, d'une philosophie très personnelle, sans attaches avec les préoccupations de l'Allemagne actuelle. Loin d'exalter le patriotisme officiel, il a l'air de parodier un sujet sacré. De telle sorte que l'auteur mêle un élément de trouble à l'enthousiasme général. Au lieu de pousser l'Allemagne en avant, il la replonge dans les inquiétudes du passé, la fait réfléchir sur ses destinées, alors qu'il importerait de lui montrer que sa seule destinée c'est de dominer le monde

par la force. A l'Allemagne casquée, il oppose l'Allemagne qui raisonne, l'Allemagne qui rêve...

Et cette inconvenance a choisi pour se manifester la ville de Breslau même, le sol sacré d'où partit le mouvement de délivrance, le terrain de cette Exposition du Centenaire, destinée à glorifier les événements de 1813.

C'est à Breslau, en effet, que la Cour de Prusse se réfugia le 21 janvier pour échapper à l'emprise française. C'est là qu'un suprême effort fut tenté pour décider le roi à accepter l'alliance avec la Russie. Frédéric-Guillaume III, tout en traitant son entourage de « cerveaux brûlés », consentit à envoyer au tsar le colonnel de Knesebeck pour négocier. Le 5 février, les Etats s'assemblèrent ; le 9, le roi signa l'édit prescrivant les levées des volontaires ; le 24, Stein revint de Kœnigsberg et eut avec le souverain l'entrevue définitive qui aboutit le 28 à la signature du traité de Kalisch ; le 17 fut lancé « l'Appel à mon peuple », rédigé par le conseiller Hippel, qui coupa enfin tous les ponts, après 9 semaines de tergiversations et d'intrigues à double face. C'est à Breslau, encore, que l'université donna l'exemple de la lutte, quand le professeur Hendrik Steffens, en ouvrant son cours, au lieu d'entretenir ses auditeurs de sujets philosophiques, leur lut les dispositions pour l'organisation des corps francs.

Ce rapide résumé historique, qu'il serait aisé de développer et d'étayer, au courant de la plume, de nouveaux arguments, montre ce que signifie Breslau, chef-lieu de la Silésie, pour le patriotisme allemand.

Mais la Silésie tient aussi à la gloire de ses propres enfants. Les intérêts de la plus grande Allemagne ne lui font pas oublier le culte de la petite patrie. Un architecte de Breslau, M. Beng, fut chargé de construire le hall monumental qui, en face de l'Exposition rétrospective, devait symboliser l'effort de l'industrie moderne. Cette énorme bâtisse de forme circulaire mesure dans ses parties basses 97 mètres de diamètre. Le fer et le verre y ont servi de matériaux exclusifs. La coupole seule est large de 67 mètres. A ce cirque démesuré, aménagé pour contenir 6.000 personnes, il fallait assigner une destination qui fût de nature à lui faire la plus retentissante publicité. C'est alors que l'on songea à un autre enfant de Silésie, le poète Gerhart Hauptmann, dont on savait la gloire certaine.

A Breslau, ville natale de Ferdinand Lassalle, on se pique de libéralisme et le Conseil municipal accueillit avec enthousiasme la proposition de confier à l'auteur des *Tisserands* le soin d'écrire, à l'occasion du Centenaire, une pièce de circonstance. Pour corser le spectacle Max Reinhardt devait le mettre en scène. Des mouvements de foule, des costumes pittoresques, des effets mélodramatiques, c'était tout à fait son affaire. L'accord fut donc conclu et Gerhart Hauptmann se vit attribuer, pour 15 représentations, une somme globale de 50.000 marks. Personne ne se doutait alors comment tout cela allait finir...

§

Gerhart Hauptmann pouvait faire avec *1813* la contrepartie des *Tisserands :* après la tragédie de la faim, la tragédie du patriotisme. Le sujet était de nature à le séduire et ses dons d'écrivain réaliste se fussent employés avec succès à un drame historique dans le genre de son *Florian Geyer*. Le théâtre français contemporain, au reste, lui eût fourni des modèles dont il était aisé de s'inspirer. Il suffisait de placer au centre de l'action l'un des personnages si passionnants et si divers qui furent les héros du soulèvement prussien. La curieuse figure de Stein, quel personnage de premier plan et dont l'existence mouvementée est riche en épisodes dramatiques ! Fichte, l'auteur du *Discours à la nation allemande*, devinant, au lendemain de *l'Appel à mon peuple*, comment le mouvement populaire allait tourner court et écrivant : « Quand le prince asservi fait appel à son peuple, cela veut dire : défendez-vous pour devenir mes esclaves au lieu d'être ceux d'un étranger. » Magnifique drame intime du patriote déçu dans ses espérances ! Et enfin, Ernst-Moritz Arndt, le barde naïf de la liberté, emprisonné et partant en exil après l'inévitable triomphe de la réaction. Mais la colère officielle n'eût-elle pas été tout aussi violente si Hauptmann, au lieu de sa fantasmagorie, avait mis sur les planches la Vérité de l'Histoire ?

Quel que fût le vaste champ qui s'offrait à son imagination, le poète, répugnant aux moyens directs, s'est refusé à dramatiser « l'épopée allemande » alors qu'on lui demandait de glorifier la fin de « l'épopée française ». L'homme de cinquante ans qu'est aujourd'hui Hauptmann mesure avec inquiétude

l'étape parcourue depuis ses débuts. Il n'est plus l'auteur des *Tisserands*. Son art, au lieu de viser à la simplification, se complique de plus en plus et se perd dans des recherches dont l'esthétique du théâtre rend la réalisation peut-être impossible. Sans souci de la réalité des faits, il invente, il transpose, il dénature les caractères pour ne plus donner, en fin de compte, qu'une succession de monologues où il développe ses idées personnelles.

N'oublions pas, cependant, qu'il s'agissait de donner au public une pièce de circonstance. Ayant renoncé à écrire l'épisode dramatique propre à émouvoir les masses, Gerhart Hauptmann a résolu le problème en poète. Concédons qu'il y a mis beaucoup de fantaisie et que son *Festspiel*, par ses inventions ingénieuses, ses symboles profondément humains et l'imprévu de ses situations dramatiques, est de nature à intéresser au moins les lettrés. Reinhardt, le fébrile arrangeur, prêtait à tout cela du mouvement et de la couleur. La succession rapide et presque cinématographique des scènes contribuait certainement à faire naître chez le spectateur l'illusion d'un vaste Théâtre de marionnettes où s'agitaient inutilement les fantoches de l'histoire. C'était là précisément le but que poursuivait l'auteur. Mais ses fantoches s'appelaient Napoléon, Frédéric II, Blücher, et le peuple n'a pas tout à fait tort quand il affirme que la grandeur tragique ne comporte pas l'humour.

Quoi qu'il en soit, un rapide coup d'œil sur la pièce, où nous soulignerons les passages qui ont particulièrement choqué, permettra de se rendre compte à la fois de son affabulation originale et de l'étrange philosophie qu'elle préconise.

§

Il faut au vieux Magicien, maître de ce monde, pour faire mouvoir ses poupées, non pas le « plateau » du théâtre conventionnel, mais trois scènes de hauteurs inégales, réunies par des gradins et séparées par des rideaux. Lui-même, quand commence le spectacle, se tient à l'orchestre et nous présente les fantoches que créa son imagination ingénieuse. Est-il Dieu le père, ce bateleur de foire qui va nous chanter sa complainte? Les gens mal intentionnés l'ont cru et, dès les premiers vers, ils ont crié au sacrilège. Hauptmann l'a appelé le « directeur » et ce directeur est secondé dans sa tâche par Phi-

listiades, « jeune homme élancé et peu vêtu, portant sur sa tête le pétase d'Hermès et des ailerons aux talons ». Tandis que tous deux déballent leurs poupées, le dialogue s'engage :

Mon Philistiades, regarde autour de toi :
Un énorme public se presse à tes pieds.
Dans un silence religieux il attend ; ce n'est pas à moi,
C'est à lui qu'il faut montrer les poupées.
Dis-lui, excellent ami, comment, selon nos moyens,
Nous nous efforçons de refléter le monde.
Ne passe rien sous silence de notre organisation.
Dis-lui aussi que nous ne nous soucions
Ni du temps ni du lieu
Et qu'Aristote nous est indifférent...

Ce bavardage, qui sert en quelque sorte de prologue, se poursuit tout au long de plusieurs pages du livret (1), jusqu'au moment où les marionnettes vont être décrites une à une. Ce sont les maréchaux de l'Empire, des généraux prussiens et russes, Talleyrand, Jahn « le père des gymnastes », l'amiral Nelson, Blücher, celui qu'on appelait le maréchal *Vorwaerts*.

Ce pantin possède tête, bras et cœur,
Quelquefois il est un peu fanfaron,
Mais respectons le vieux grognon.
Une nature de fer, un brillant acteur !
Si vous en trouvez un pareil, apportez-le !
Voici un article tout à fait rare :
Un roi de Prusse, un empereur, un tsar.
Mais ce sont là des marionnettes très difficiles,
Laissons-les plutôt hors du jeu.
Si l'une d'entre elles se cassait la jambe,
Ma situation serait compromise.
Cette autre-là est plus résistante,
C'est en quelque sorte un nouveau modèle,
Un pantin absolument phénomène,
On l'appelle le petit Caporal !
Il est unique dans son genre...

Mais, pendant que le Directeur s'est échauffé à décrire son « type », une musique invisible commence à se faire entendre et l'action débute enfin. Ce ne sont plus des poupées de carton que le public verra manœuvrer devant ses yeux ; ce terrible magicien — Philistiades nous l'apprend — est doué d'un tel génie, que des êtres en chair et en os vont s'agiter

(1) Gerhart Hauptmann : *Festspiel in deutschen Reimen* (couverture illustrée de Stern, représentant le « pantin » Napoléon). Berlin, S. Fischer, éditeur.

sous ses ordres. A peine a-t-il eu le temps de parler, que la foule révolutionnaire a envahi l'orchestre, hurlante et gesticulante, poussant dehors le bonhomme et son aide, pour esquisser pendant cinq minutes une scène abracadabrante de pillage et de meurtre. Tout cela n'est qu'une rapide indication.

Tandis que les septembriseurs disparaissent dans une obscurité propice aux changements dans l'action, Philistiades se montre de nouveau pour expliquer sur un ton doctoral la portée historique de l'incident. Cependant le rideau s'ouvre derrière lui et l'on voit apparaître, « dans une lumière mystique », une Pythie, au front ceint de lauriers, portant à la main la baguette magique. Elle aussi, commente les événements, annonce le spectacle qui va agiter le monde et joue ainsi dans la pièce le rôle du chœur antique. Hauptmann a mis dans la bouche de ce personnage des vers qui glorifient l'antique paganisme. On lui a reproché avec colère cet outrage à la religion officielle de son pays :

Europe, toi qui es soumise au Dieu des chrétiens,
La nuit t'a envahie depuis la fuite des divinités grecques.
Mes yeux contemplent l'abîme profond de ta destinée
Et, dans le lointain, j'entrevois ton avenir.
Souvent, dans le sang, tu palpitas et tu palpites encore
Dans les douleurs du proche enfantement.
Car l'enfant n'est pas né encore, l'enfant
Que depuis deux mille ans tu croyais avoir engendré.
Europe, toi qui portes toujours dans tes flancs
Le fruit de Zeus qui, métamorphosé en taureau,
Te conduisit par-dessus les mers...

La Pythie prophétise l'ère de la paix sous le sceptre bienfaisant des dieux antiques et, en même temps, par un nouvel artifice un peu grossier, elle prépare l'apothéose qui terminera le *Festspiel* :

Cependant, à l'horizon lointain je vois paraître
L'aurore de la paix, malgré la pestilance
Et la sombre folie qui aujourd'hui encore
Empoisonne le sang de l'Europe.

A la fin de ce monologue l'orchestre a été inondé peu à peu de lumière. Le peuple va de nouveau envahir la piste immense. Les accents de la *Marseillaise* se font entendre, mêlés aux cris de : « Vive la liberté ! Vive la République ! »

Mais soudain, écartant le rideau, un enfant de douze ans se

précipite sur la première scène et, de son fouet, se met à faire manœuvrer sa toupie, sans se préoccuper de ce qui se passe autour de lui. La Pythie tient à nous dire qui il est :

Regardez ! Connaissez-vous l'enfant ? Non !
L'enfant qui joyeusement fait tourner sa toupie ?
Savez-vous quelle est la toupie qu'il fait tourner ? Non !
Elle est faite de poussière ensanglantée et s'appelle :
Le Monde ! Le Monde de demain, non pas le monde d'aujourd'hui !

C'est « l'enfant corse » qui bientôt, de sa volonté formidable, va changer la face des choses. Troublé dans son jeu, il se tourne vers la foule tumultueuse des citoyens et des citoyennes et lui dit :

La France est un marécage paresseux.
Nous autres Corses, nous n'habitons qu'un lopin de terre.
Mais l'esclavage n'est pas notre affaire...
Vous aurez bientôt tout le sang que vous désirez.
Mais c'est à votre cœur que j'irai le puiser.

Et la foule aussitôt de crier : *Vive l'Empereur !*

Cette façon inattendue d'introduire Bonaparte sur la scène a paru profondément originale. Mais les visions rapides se succèdent et déjà Napoléon est à l'apogée de sa toute-puissance. Nous en arrivons à la scène centrale de la pièce, qui celle-là, dans sa terrible ironie, a un caractère véritablement aristophanesque. C'est l'évocation de tous les ridicules et de toutes les hontes du Saint-Empire romain germanique.

Un cortège de carnaval s'avance. Des fous traînent un char enguirlandé où trône une énorme poupée empaillée et grotesque qui figure l'empereur allemand, vêtu de tous ses oripeaux et portant le sceptre et la pomme d'or. Un aigle déplumé, les serres chargées de chaînes, est assis sur le devant du char. La foule des princes couronnés entoure le cortège. Quelques-uns portent d'énormes encriers, de gigantesques plumes d'oies, symboles de la paperasserie. Une foule hétéroclite de personnages aux masques d'oiseaux présente un groupe à part, incarnation de tous les antiques préjugés.

La plainte de l'aigle, au milieu de toutes les jacasseries du funambulesque défilé, forme le point culminant de ce tableau :

Jusqu'à ce que Dieu m'envoie le libérateur,
On piétinera ta moelle allemande.
Ecrasez-la en miettes, elle restera forte.

Nos souffrances et ma peine sont héréditaires,
Car malgré tout je reste un aigle et je suis immortel !

Alors s'avancent le grand Frédéric, descendant d'une chaise à porteur, et Napoléon, empereur des Français, entouré de ses maréchaux. Le roi philosophe délivre l'aigle, mais Talleyrand donne l'ordre de « lapider le César empaillé » et, pour mettre fin à la mascarade du passé, les grenadiers de sa garde s'avancent pour nettoyer l'orchestre.

Napoléon développe ses plans d'avenir, pendant que la scène change et que le troisième tableau se prépare. Il a pour but d'évoquer en raccourci l'état d'esprit de l'Allemagne pendant l'occupation française. Des bourgeois satisfaits, des citoyens du monde discourent sur le nouvel état de choses. On voit un « monsieur distingué », un « crypto-non-gentilhomme ». Mais Hegel, le philosophe, apparaît et Jahn, le père des gymnastes, et enfin l'on voit venir le baron de Stein, Scharnhorst, Kleist, Fichte, Blücher et la foule des patriotes. Le mouvement national se prépare !

Pourtant quelques soldats français suffisent à chasser tous ces agitateurs. La scène change encore et Napoléon apparaît sur un trône en Jupiter tonnant. Tandis qu'il brandit sa foudre, l'obscurité envahit peu à peu la piste et la neige se met à tomber. C'est la retraite de Russie...

L'astre du génie décline et le peuple commence à lui demander des comptes.

Deux sous-officiers prussiens sont assis à une table couverte d'un tapis vert et font leurs écritures administratives, sans se soucier de ce qui se passe autour d'eux. Des sentinelles, baïonnette au canon, tiennent à distance les mères allemandes qui pleurent leurs morts :

Où est mon fils ? Où est mon fils ?
Il partit avec l'empereur Napoléon.
Je l'ai recommandé à Dieu en l'embrassant.
Qu'est-ce maintenant que cette pluie de sang ?

Un grenadier répond :

Tais-toi, mégère, et disparais.
Ou bien va le repêcher dans la Bérésina.
Quarante mille fils de leur mère
Y sont roulés par les flots. Le canon
Travaille mieux que la guillotine.

Comme les soldats s'apprêtent à conduire au poste celle dont les plaintes s'élèvent le plus haut, des jeunes hommes accourent pour la délivrer. Nous approchons de l'apothéose. La mère gravit les degrés de la deuxième scène et se retourne vers la foule, toujours grandissante, des patriotes allemands. Son allure devient surhumaine, sa voix change et elle s'écrie :

Levez-vous, sonnez la trompette,
Sortez vos mousquetons !
Vous que j'ai nourris de mon sein,
Faibles enfants, devenez grands !
Vous, pères et mères, filles et fils,
Devenez de libres combattants et non des mercenaires...

L'enthousiasme s'empare de la foule et la femme est portée jusqu'à l'autel de la patrie, qui se dresse au sommet. Par une symbolisation un peu outrée, elle devient à la fois Germania et Pallas Athênê, dont elle porte le costume, et elle s'adresse à la foule délirante d'enthousiasme :

Vous m'avez armée, cela est bien !
Vous m'avez élevée au rang de prêtresse, de divinité.
Casquée d'or, je vous salue,
Vous qui avez l'esprit altier, avec une pensée altière :
Jeunes hommes, adolescents, enfants,
Qui m'avez éveillée et armée.
Jeunesse brillante, inépuisable force,
Disciples de l'art et de la science,
Penseurs, poètes, chanteurs harmonieux,
Créateurs et initiateurs d'une vie nouvelle,
Approchez-vous, jeunes gens, en rangs pressés,
Pour que je voue chacun de vous à la victoire ou à la mort.
Sorti de vos fronts couronnés de lauriers,
Il me faut courber vos nuques vers l'autel du sacrifice.
Vous m'avez donné la vie nouvelle,
C'est pourquoi il me faut vous envoyer à la mort.
Je vous commande trois choses :
Délivrez l'Allemagne du joug de l'étranger !
Veillez à ce que l'Allemagne soit unie,
Et vous-mêmes, soyez libres ! soyez libres !

Ayant ainsi parlé, Athênê-Germania saisit par leurs longs cheveux blonds deux jeunes hommes et courbe leur tête vers l'autel. La foule pousse des cris d'enthousiasme et l'on entend retentir les accents guerriers des chants patriotiques qui en 1813 menèrent aux combats les volontaires prussiens. Mais brusquement la scène s'obscurcit, le bruit diminue et seule,

dans la nuit, Athênê demeure, resplendissante de lumière.

Philistiades apparaît alors, ironique et gouailleur, sur le devant de la première scène...

On a fait un grave reproche à M. Gerhart Hauptmann, même parmi ses admirateurs, d'avoir ainsi coupé brusquement, après l'avoir à peine esquissé par un effet scénique imposant, l'épisode du soulèvement prussien qui devait être le sujet même de la pièce. A cet endroit il fallait montrer le « peuple en armes » secouant le joug du tyran, par un de ces jeux de scène entraînants où l'auteur excelle et dont il avait donné précédemment un exemple dans le tableau des jacobins.

Quoi qu'il en soit, le poète n'a pas voulu mettre directement en scène l'explosion du patriotisme allemand. Une sorte de pudeur le retenait devant la manifestation trop concrète d'un sentiment intime dont chacun trouve la formule au fond de lui-même.

« Le directeur a décidé d'interrompre le spectacle », annonce Philistiades et il tient à expliquer tout ce qu'il a encore fallu d'efforts pour se rendre maître de l'usurpateur :

C'est vrai, la parole décisive est prononcée :
Nos troupes héroïques ont brisé le Corse...
La fortune des batailles d'abord fut oscillante,
Mais derrière le Corse ne se tenait plus le Directeur.
Il luttait contre une force numérique écrasante.
Il gagna néanmoins la bataille de Lutzen,
Bouscula les Russes, les Prussiens, Yorck, Scharnhorst et Blücher.
Il les battit à Bautzen plus terriblement encore.
Il les battit encore à Dresde et la Rothière.
Mais à Leipzig et Waterloo, c'est lui qui tomba.

Soudain, tandis qu'il épilogue, il voit Athênê-Germania toujours dressée dans le fond. Derrière elle apparaît la façade d'un dôme gothique symbole de la paix. Philistiades poursuit :

Mais, que vois-je, la divinité
Est restée dans la fuite des temps;
Elle élève son chef casqué vers la lumière.
Je ne comprends pas ce coup du directeur.
Car si elle reste là dressée
La divine clarté finira par triompher.
Que diront alors la folie du monde et la mienne
Devant cette mère, cette servante armée ?
Sa clarté me pénètre, son silence m'ébranle.
J'ai presque envie de descendre de la scène.

Le drame de l'humanité repose sur des confusions.
Mais ce silence délie tous les malentendus
Si elle jette sa lance, si elle parle,
La lumière pénétrante sera déjà troublée.
On pourrait dire que l'action abêtit,
La sagesse est exprimée par le grand mutisme.

Athênê-Germania est devenue resplendissante de lumière : elle n'est plus la déesse des combats, elle apparaît comme le génie de la paix et le poète prescrit, par sa bouche, à l'Allemagne nouvelle, des devoirs nouveaux. Des troupes d'hommes et de femmes viennent lui rendre hommage, artistes, chercheurs, philosophes, artisans qui incarnent la culture véritable du peuple. La déesse leur parle de l'amour universel qui transfigure tout et les invite à célébrer Eros-roi.

Suivez-moi donc dans la nuit d'amour du temple allemand,
Vers ce miracle que ma parole sacrée vous annonce
Et qui doit vous servir de mot d'ordre...

Encore une fois, tandis que l'heure paraît solennelle, la satire reprend le dessus. Le directeur annonce que le spectacle est terminé. Les quinquets vont s'éteindre, mais il reste un personnage qui ne veut pas s'en aller : c'est Blücher, le vieux grognard, le *Maréchal Vorwaerts*, qui prétend encore une fois sonner la charge. Le magicien commande à cet homme d'un autre temps de s'aller coucher, mais il retient pour finir la devise du bonhomme qu'il offre au peuple allemand, pour qu'il règle d'après elle sa conduite future : « Non pas ton goût des batailles, mais ton *Vorwaerts — En Avant !* »

Telle est cette pièce singulière et pleine d'idées imparfaitement exprimées. Des symboles confus y servent de vêtement à des formules sans précision. Un vague humanisme du XVIII^e^ siècle forme le cortège le plus singulier à l'évocation d'un germanisme épuré qui lui aussi, bien qu'il soit pacifique, prétend dominer le monde. En tous les cas, elle précise pour nous les aspirations encore mal définies de l'Allemagne intellectuelle, mise à l'écart des affaires publiques, et qui oppose son idéal à celui de l'Empire triomphant.

HENRI ALBERT.

L'EPOPÉE AU FAUBOURG

—

TITINE

(*suite*[1])

—

XI

LA CHANSON DE L'ALOUETTE

Le fiacre vient de franchir les fortifications par la porte de Vincennes. M. Le Messager en profite pour étaler ses connaissances stratégiques et militaires.

Il explique :

— En cas de guerre, nous couvrons tout ceci de canons et nous bombardons l'ennemi... Pan... pan... sur Champigny !... Pan... pan... sur Nogent ! Pan... pan... sur Alfort ! La ceinture de fer ! Paris, mes enfants, est imprenable... Et dire qu'il y a des gens qui veulent détruire ces remparts et combler ces fossés pour y dessiner des squares... La politique !

Mme Cerveau, toujours absorbée dans la lecture des *Mémoires de M. Goron*, se gratte soudain le nez d'un index crochu. Ce geste indique la plus grande des incertitudes. Elle dit enfin :

— Général, je lis ici : « Le vieux duc, dans l'égarement de sa passion sénile... » Qu'est-ce que c'est, une passion sénile?

Le général n'en sait rien. Néanmoins il réplique :

— C'est une passion qui n'est pas saine.

Mme Cerveau se montre satisfaite.

La voiture est entrée dans le Bois. On est au printemps. Sous les arbres stagne l'odeur troublante des fleurs de marronniers. Les narines de Mme Cerveau, si sensibles à toutes les odeurs, se dilatent en frémissant. Elle murmure, chavirée :

— Ça le sent, vrai de vrai.

Comme le soir, déjà, se coule sous les taillis, Mme Cerveau, dont les yeux se fatiguent, ferme son livre.

(1) Voy. *Mercure de France*, no 385.

— Tout de même, glousse-t-elle en s'étirant voluptueusement, les seins bombés, si qu'on m'aurait dit y a seulement un mois qu'on s'offrirait des balades en sapin au bois de Vincennes comme si qu'on serait des gens de la haute... comme j'étais dans mon temps, quoi !... vrai, j'aurais pas voulu le croire. Vous rappelez-vous, général, la première fois que vous êtes venu à la maison, quand j'habitais encore rue du Pélican ?

— Si je m'en souviens ! Titine commençait sa maladie... et dire que vous disiez : « Ça ne sera rien ! » Pauvre Titine, je t'en ai fait avaler de ces potions.

— Ah ! pour ça vous avez été chic, général, faut le dire, vous avez été chic ! Le médecin, les médicaments et tout ce qu'il faut, c'est à vous qu'on le doit... Ça valait mieux pour Titine que l'hôpital... Aussi, la petite vous en est reconnaissante. S'pas, Titine, que t'es reconnaissante au général de tout ce qu'il a fait pour toi ?

— Oui, moman, j'suis reconnaissante au général de tout ce qu'il a fait pour moi.

— Vous voyez bien ! Elle a du cœur... Elle n'oublie pas que vous avez passé des nuits auprès de son lit, à la soigner, à la dorloter comme si que vous aureriez été sa mère... Ça me permettait de prendre du repos, j'en avais grand besoin, allez... j'suis si fragile... C'est vous qui saviez bien y mettre des cataplasmes sur le ventre, comme une vraie infirmière !

— Le petit ventre de Titine ! ah ! j'en ai mis des cataplasmes... ho !.. ho !.. ho !.. sur le petit ventre de Titine !

— J'sentais rien, dit Titine, j'étais trop malade.

— Tu ne sentais rien, ma belle... ho !.. ho !.. ho !.. elle ne sentait rien ! c'était pourtant chaud, chaud, ça brûlait sur ma main. Enfin, tout est bien qui finit bien... Titine est guérie... je vous ai fait déménager... vous êtes mieux logées à présent... on est devenus de bons amis... ça va !... ça va !

— Vrai ! Vous êtes rouge, général, c'est-il que vous seriez malade ?

— Ce n'est rien. C'est parce que je suis assis depuis longtemps...on va bientôt descendre pour l'apéritif. Cocher ! Connaissez-vous le café Cornet ?

— Si je connais le café Cornet, répond l'automédon... c'est à Nogent... à dix minutes d'ici, tout près de la Marne.

— Oui, c'est ça, allons chez Cornet, mes enfants... il y a des tonnelles !

Le café Cornet est situé en bordure d'un petit chemin de halage qui longe la Marne. C'est une bicoque à un étage, proprette et fruste comme une auberge de campagne. Au-dessus de l'entrée, un artiste primitif et sentimental a peint, sur le plâtre du mur, une scène fort gracieuse. Dans un canot de plaisance, dont les bords disparaissent sous des guirlandes de feuillage, une dame, en habit d'amazone et coiffée d'un chapeau d'homme, serre contre sa poitrine un gros bouquet de fleurs des champs cependant qu'elle abandonne une main à la fraîche et enveloppante caresse de l'onde. Vis-à-vis d'elle un canotier, aux biceps nus et saillants, pèse de toutes ses forces sur les avirons, tandis qu'à l'avant de la nacelle, sur le fond bleu pâle du ciel, un caniche noir, assis sur le derrière, se dresse hiératique et frisé, ainsi qu'une figure de proue. Mais les pluies d'hiver ont, sans respect, lessivé ce chef-d'œuvre. On ne voit déjà plus le visage de la dame. Son chapeau plane, comme par miracle, au-dessus d'un corps décapité. Les guirlandes de feuillage ressemblent maintenant à ces anciennes tapisseries de laine à longues franges et les avirons jaunes du canotier ont fondu dans la rivière.

Sous ce tableau mural on lit, en lettres noires rehaussées d'un filet rouge :

AU PETIT BATEAU FLEURI

— Café-Restaurant Cornet —

et de chaque côté de la porte, dans des cartouches ornementés :

Les clients peuvent apporter leurs provisions.

Tonnelles et bosquets.

Jeux de Jardin.

A la vérité, chez Cornet, les bosquets n'existent que sur cette inscription, quant aux tonnelles, ce sont de modestes cabanes en planches recouvertes de papier goudronné. Cependant, afin de créer « l'aspect rustique », on a tenté d'enfermer ces constructions dans une sorte de grillage fleuri. Mais la vigne vierge et les volubilis anémiques essaient en vain d'escalader les fils de fer qui tombent perpendiculaires du rebord

des toits. A l'intérieur, l'air sent le moisi, la sciure de bois, et le pipi de chat. Sur les murs, des réclames métalliques vantent l'excellence d'apéritifs, tous toniques et reconstituants. Il y a aussi une glace offerte par «le Suprême Elixir des Incas» que l'humidité vérole de larges plaques. Sur les planches, les dessins parfois singuliers des nœuds du bois ont tenté la fantaisie lubrique de plaisants consommateurs qui les ont transformés, au crayon, en ventres ballonnés de luxure.

L'ameublement de la tonnelle est sommaire : une table de bois peinte en vert pomme et deux bancs.

Le dimanche, les Parisiens, un peu fous d'avoir vu de l'eau courante et de l'herbe, emplissent ces lieux de cris, de rires et de chansons. De facétieux calicots y jouent de l'ocarina. En semaine, on y entend le gloussement des poules picorant dans le jardin et sur la route, le bouillonnement de l'écluse voisine, les claquements secs du battoir des laveuses riveraines et le bruit assourdissant du heurt des marteaux sur la fonte à la chaudronnerie qui dresse, de l'autre côté de la Marne, en plein site agreste, sa haute cheminée de briques rouges.

Sonore, la rivière amplifie le vacarme et le porte au loin en de multiples échos.

Mme Cerveau remarque, après avoir longuement respiré l'air de la tonnelle :

— Ça sent le tigre.

Le général s'assoit auprès de Titine. De l'autre côté de la table Mme Cerveau voisine avec le cocher, que M. Le Messager a, sans façon, invité à trinquer avec la compagnie.

Une petite bonne, sale et mélancolique, apporte quatre verres et un litre de vin blanc.

— Vingt sous, Monsieur, dit-elle en servant.

Le général goûte le vin et déclare :

— Du quatre-vingt-cinq francs la barrique, ça ! le patron gagne dessus douze sous par litre... Je m'y connais !

Mme Cerveau fait claquer sa langue après avoir vidé son verre, d'un trait. « Sans douleur ! » sourit-elle, l'œil voilé de plaisir.

Le cocher baigne sa moustache dans son breuvage et aspire lentement, lentement, avec un bruit humide de gargarisme.

— Titine, pourquoi que tu ne bois pas ? interroge la Cerveau.

Titine avoue, tout bas:

— Moman, j'ai si peur des araignées !

La nuit est venue. La petite bonne allume le gaz.

Mme Cerveau se verse une nouvelle rasade qu'elle absorbe en deux lampées.

— Ça fait plaisir de vous voir licher, dit galamment l'automédon, est-ce que vous supportez bien le picton !

— Si je l'supporte ! M'en faudrait deux litres comme ça pour me coller la cuite ! répond avec orgueil Mme Cerveau.

— Dis, fais la bouteille? implore Titine, tout bas, dans l'oreille de M. Le Messager.

Le général ne refuse jamais rien à la petite. Il fait la bouteille : « Ppoff !.. ppoff ! »

— Dis, maintenant, fais l'chemin de fer ?

— Tchutt !.. Tchutt ! tchutt ! frrou... frrou... frrou..

— Fais le coq ?.. oh ! dis, fais le coq ?

— Coquerico !

— Ecoutez ça, dit le cocher, j'imite avec mes mains le pet de ma jument... prrt !.. prrt !.. prrt ! C'est nature !

On rit.

La plus franche cordialité règne à présent autour du litre vide. Alors le cocher offre une nouvelle tournée. Mme Cerveau paie la sienne, mais au frais du général.

Le cocher s'émerillonne.

— M'sieu, dit-il soudain, vous avez la croix à ce que je vois et vous êtes général à ce que j'entends ?

— J'étais général, rectifie M. Le Messager.

— Ah ! vous étiez général, répète l'homme, les yeux ronds d'étonnement et déjà mouillés par l'ivresse.

Alors il se lève, très digne, boutonne sa houppelande, joint les talons et fait le salut militaire. Puis il gueule : « Vive l'Armée ! »

Titine fait chorus.

Le général, modestement, salue à droite, à gauche, de la tête.

— Je suis un vieux soldat, reprend le cocher, je suis été zouave à Mostaganem. J'en ai crevé, moi qui vous parle, de la sale bidoche d'Arbis... fallait voir ça... tenez, le v'là mon livret individuel... si ! si ! lisez, mon général... Vous voyez... Polyte Caré... zouave... Mostaganem... Vive l'Armée ! Dire

qu'on trinque ensemble mon général et moi... vous êtes pas fier vous, au moins... vous êtes un type dans le genre de Février... Je pleure, c'est bête, mais c'est plus fort que moi... j'aime ma patrie, mon général. Vive la France!

L'émotion a gagné Mme Cerveau, que le vin commence tout de même à troubler.

Elle soupire :

— Moi aussi j'aime l'armée, les tambours, les clairons, tout ça, ça me retourne!.. un jour de 14 juillet, à Longchamps, j'ai embrassé un capitaine... son plumet m'a chatouillée !

M. Le Messager s'abandonne à l'enivrant vertige que cause aux âmes orgueilleuses les grandes manifestations populaires. Il balbutie :

— Mes enfants, je suis très touché... très touché... aussi je vous paie à dîner... ici... cordialement... sans façon. Appelez la bonne !

Le dîner est gai.

Les gros rires du cocher et les reniflements sonores du général se mêlent aux glapissements aigus de Mme Cerveau.

Titine seule est presque silencieuse. Elle a si peur des araignées !

Le général raconte ses campagnes, ses faits d'armes et mille autres anecdotes guerrières et même galantes. M. Polyte égrène ses souvenirs algériens : le couscous, l'eau des citernes, la danse du ventre.

Mme Cerveau, fort exaltée, évoque les moustaches de son feu mari, le capitaine, qui aurait été général s'il n'était mort de si bonne heure.

Le vin coule.

Les bouteilles vides sont alignées le long du mur. Le général appelle ça : « Dénombrer les cadavres. » Il y en a déjà sept.

Au dessert, M. Polyte propose :

— On va chacun en pousser une !

Mme Cerveau accepte et, les yeux chavirés, avec une prétention excessive à la diction, susurre :

> Dans un baiser, la jeune fille,
> Sent soudain s'éveiller son cœur...

Elle prononce : « S'évailler son cueur ! »

Le général déclame ensuite deux fragments d'un discours de Gambetta et ponctue ses phrases de sonores coups de poing sur la table. Sa fougueuse éloquence fait tressauter les plats et les couverts d'étain.

Pour finir, M. Polyte braille,« avec les gestes », une chanson patriotique : *l'Enfant de Sébastopol* :

C'était un jour, près de Sébastopol,
Un enfant blond promenait un fusil...

Mme Cerveau essuie des larmes émues quand M. Polyte tremblote, la voix mouillée, le dernier vers du dernier couplet :

L'enfant gisait auprès de son fusil.

Titine ne veut pas chanter. La présence de M. Polyte l'intimide. Elle sait pourtant, par cœur, une bien jolie romance que lui apprit Mme Cerveau : *Riches, n'insultez pas les pauvres filles-mères !*

— Chante ! Titine !

— Non... j'veux pas.

Elle s'entête.

— J'veux pas !.. j'veux pas !

— Elle a une caboche de cochon, cette enfant-là, grogne Mme Cerveau, sors d'ici, toi !..Tiens, je sens que je te giflerai !

Titine ne se fait pas prier pour quitter la cabane, car elle a vu, sous un grand portique, une balançoire.

— Crédié ! jure soudain M. Polyte, j'ai oublié Cocotte... Cocotte qu'a pas eu son avoine... J'y porte à c'te bête !

— Aime-t-elle le vin blanc? s'enquiert la Cerveau, il y a des chevaux qui en sont friands.

— Si elle l'aime ! Tenez... je vas y mouiller sa pitance avec le restant de la bouteille... Vous verrez l'effet tout à l'heure... elle trottera sec... comme une jeunesse... Elle a déjà vingt ans... l'âge de ma nièce... c'est une bonne bête... à tout à l'heure, la compagnie !

M. Polyte s'éloigne dans la nuit. On l'entend fredonner :

C'était un jour près de Sébastopol,
Un enfant blond promenait un fusil...

et soudain s'exclamer dans un juron :

— Nom de Dieu, je marche dans les géraniums !

— Général, dit alors Mme Cerveau, je vas vous apprendre une nouvelle qui vous fera pour sûr de l'étonnement.

— Ah ! laquelle ?

— Voilà. Titine est femme depuis hier...

— Titine est femme ?

— Oui... ça lui a pris dans le matin... dame ! elle est précoce... c'est qu'elle a de qui tenir... moi... à douze ans j'étais déjà formée... c'est tant pis et c'est tant mieux, pas vrai ?... Alors, général, on va-t-il pouvoir s'entendre au sujet de ce que vous savez ?

— Tout dépend de vous, madame Cerveau.

— Oh ! moi... D'abord vous l'habillerez bien, j'espère, pour qu'elle soye belle quand elle viendra vous voir ?

— Oui, je l'habillerai bien... à mon goût... vous verrez.

— Et sa mère aussi ?

— Sa mère aussi ! C'est que je ne roule pas sur l'or, madame Cerveau, je ne pourrai suffire...

— Et Titine, elle, ne souffrirait jamais que sa mère elle soye pas dans des costumes convenables... Titine est fière... elle est de ma race, général.

— Eh bien, on verra... je ne dis pas non... on verra...

— Combien que vous donnerez par mois pour la nourriture ?... car faut qu'elle soye bien soignée... elle est si délicate, cette petite, et ça coûte cher les sirops d'raifort iodé, les Emulsions Scott, les bifteacks saignants...

— Faisons un petit devis... mettons deux francs cinquante par jour.

— Pour elle ?

— Oui, pour elle.

— C'est peu. Et pour moi ?

— Pour vous ?

— Dame !... je mange, moi aussi... Vous mettrez encore deux francs cinquante pour moi... ça fera la thune... hein ?

— Ah ! mais non...

— Alors il faut que je me laisse périr de faim ?... Voyons, général, la mère de Titine...

— La mère de Titine ! la mère de Titine ! vous n'avez que ce mot-là à la bouche... Est-ce de ma faute si vous êtes la mère de Titine ! Voyons, madame Cerveau, soyez raisonnable... je ne suis pas riche !

— Général, vous me froissez dans ma susceptibilité... mettez deux francs cinquante pour Titine et autant pour moi.

— C'est trop.

— Quarante sous ?

— Non.

— Au moins trente. Ça fera quatre francs en tout... Allons, laissez-vous toucher... La petite est jolie, vous savez, dans quelques années ça sera un beau brin de fille... et puis pas sotte... Alors, c'est oui ? qui-qui-va-être-un-bon-papa-pour-sa-Titine ? C'est le général !... Hou ! le coquin ! le coquin !

Mme Cerveau, étendant ses longs bras par-dessus la table, chatouille gaillardement le général sous les aisselles.

— Hou ! le coquin ! le coquin !... dites oui... dites donc oui ?

Le général, brusquement assailli, se défend comme il peut.

— Allons, cessez, madame Cerveau... allons cess... eh bien ! oui... oui... je dis oui...

Mme Cerveau rassérénée replie ses tentacules.

— Quatre francs par jour, ce n'est pas trop... faudra des économies pour y arriver, mais je suis ordonnée... et puis, général, quand c'est que vous voudrez lui faire des petits cadeaux à la gamine... pour son anniversaire... pour sa fête... pour quand vous serez content d'elle, vaudra mieux ne pas y donner des fleurs, des bonbons ou des amusettes... tout ça, c'est pas du pratique... vaudra mieux lui donner des sous... on les mettra dans sa tirelire.

— Ah ! Madame Cerveau, que vous savez bien rouler votre pelote !

— Je suis une mère qui défend les intérêts de sa fille.

Depuis quelques minutes un papillon est entré sous la tonnelle. Il danse autour de la flamme du gaz. L'ombre de son vol court sur la nappe. Mme Cerveau et le général lèvent alors les yeux et suivent les cabrioles de l'insecte. Parfois, les souffles du soir agitent la flamme, la ploient et l'allongent en une langue de feu. Le papillon la traverse soudain et tombe sur la nappe, les ailes brûlées. Alors, tout en parlant, Mme Cerveau arrache à son corsage l'épingle qui servit tantôt à surprendre le gamin. Elle la tient un instant, entre le pouce et l'index, au-dessus du papillon qui tente vainement de se retourner en agitant ses moignons d'ailes, et, d'un geste précis, traversant le corps de l'insecte, l'enfonce dans le bois de la table.

— *Mortuus est*, dit le général.

Mme Cerveau, de son verre, recouvre le supplicié dont les fines pattes tressaillent, se replient et s'immobilisent soudain.

— *De Profundis clamavi*... marmonne le général.

Mme Cerveau râfle sur la nappe tous les croûtons qui sont à sa portée, les dispose, en couronne, autour du tombeau transparent de l'insecte et met deux couteaux à manches noirs, en croix.

On entend crier Titine :

— Moman ! Hé, moman ! j'm'amuse t'sais ! c'que j'm'amuse bien !

Titine se balance dans la nuit.

Les anneaux de l'escarpolette grincent à chaque aller et à chaque retour sur les crochets du portique et Titine croit entendre les cris de ces oiseaux étranges qui traversent parfois les ténèbres.

Voici qu'elle monte haut, haut, vers le ciel tout vibrant d'étoiles.

Quand on est mort, c'est peut-être comme ça qu'on va au Paradis. Elle ferme les yeux.

Qui sait ? La concierge lui a dit qu'il y a, au Ciel, une belle dame très bonne qui est la vraie maman de tous les petits enfants. Cette belle dame va peut-être la saisir dans ses bras maternels et la garder pour toujours dans sa belle maison dorée. « Ça qui s'rait rigolo », la balançoire redescendrait vide et Titine continuerait son ascension dans les airs, comme une Sainte.

Le vent de la vitesse, sur son corps, plaque sa robe, dessinant ses cuisses et ses jambes et il semble à Titine qu'une main gigantesque sortie du sol l'agrippe par ses vêtements, l'arrête dans son essor et la ramène sur la terre. C'est peut-être bien le Démon qui ne veut pas la laisser s'envoler...

Titine a bu du vin ce soir...

Vers dix heures, le général a sonné le départ au clairon de son poing. Dehors, la nuit est lumineuse et tiède. Le fiacre s'enfonce dans le silence du bois. On n'entend que le trot sonore de Cocotte sur le sol durci et parfois, mais lointain et bref comme un cri, le sifflet des locomotives sur la ligne du chemin de fer de La Varenne.

— Il y a p't'être des assassins derrière les arbres ? s'inquiète Titine apeurée.

Elle est assise sur les genoux du général. Celui-ci la rassure

— Il ne passe pas assez de monde le soir, par ici, pour que les assassins les attendent, et puis, j'ai mon browning, ma belle... t'as rien à craindre... fais dodo sur mon cœur.

Cocotte ce soir est capricieuse. Le vin blanc dont on arrosa son avoine donne à sa vieille carcasse fourbue un regain de vigueur. Elle a des élans brusques et caracole, lève la croupe, comme une pouliche de sang, ce qui étonnerait beaucoup M. Polyte s'il n'était pas si saoul.

Mme Cerveau admire en silence la puissante carrure du cocher. Elle songe : « Si des brigands surgissent tout à l'heure sur la route et sautent aux naseaux de Cocotte, M. Polyte pour me sauver m'emportera dans ses bras forts, toute serrée contre lui. »

Soudain, elle dit tout haut :

— Polyte ! quand on arrivera à Vincennes, on s'arrêtera... je commence à avoir soif, moi !

Le général a si chaud qu'il a dû retirer sa veste et son gilet.

— Belle température, remarque à haute voix M. Polyte... ça me rappelle des marches de nuit, là-bas, en Afrique, quand j'étais zouave... on chantait sur la route... La savez-vous, mon général, la chanson de l'alouette ?

— Si je la sais... c'est ma jeunesse, Polyte !

— Eh bien ! allons-y gaîment, mon général... je dis le couplet... vous tous en chœur pour le refrain ! Je commence :

Nous lui plumerons le bec, à l'alouette !

— Tous en chœur ! Couplet !

Ah ! nous la plumerons, l'alouette, l'alouette,
Ah ! nous la plumerons, l'alouette,
Tout du long !

— Chante avec nous, Titine, l'air n'est pas difficile !

M. Polyte bat la mesure avec son fouet.

Nous lui plumerons le bec, le cou, à l'alouette...

— Attention, en chœur ! crie Polyte. Recouplet.

Ah ! nous la plumerons, l'alouette, l'alouette,
Ah ! nous la plumerons, l'alouette,
Tout du long !

— Chante plus fort, Titine, c'est rigolo, hein ?

— Oh ! oui, c'est rigolo !

Nous lui plumerons, le bec, le cou, la tête, à l'alouette...

— Rerecouplet !

— Tiens, Titine ! Nous la plumerons comme ça, cette alouette !... Tiens, comme ça !... comme ça !

Titine pleure maintenant. Le général, sournoisement, l'a pincée très fort, à la cuisse.

XII

PETITE FEMME... PETITE RUSE

Les cuites de Mme Cerveau durent trois jours environ.

Hier au soir, sous la tonnelle, Mme Cerveau a bu du vin très immodérément, deux digestifs, plusieurs petits verres de fine et, le long de la route, en revenant, chez les bistrots de Vincennes et du faubourg Saint-Antoine, un grand nombre de vermouth cassis et de vin blanc citron.

Ce qui lui causa durant la nuit une ivresse fort pénible, des haut-le-cœur et des vomissements.

Mme Cerveau appelle ça : « Son débord de bile. »

Ce matin, elle a dépêché Titine chez le pharmacien : « Cavale me chercher du vinéraire, du vrai, qui soye raide ! » car elle remonte son affaissement en buvant cet élixir par gorgée, les lèvres au goulot du flacon.

Titine est heureuse de cet événement. Elle sait que sa mère ne quittera point le lit, au moins durant trois jours, car Mme Cerveau entretient son ivresse en vidant force fioles, ce qui la jette dans une immobilité somnolente très voisine de la stupeur.

— Maman fait le serpent, se dit Titine en songeant aux boas constrictors du Jardin des Plantes engourdis dans leur couverture de laine, et elle se réjouit d'être libérée de l'autorité despotique de Mme sa mère.

Il est deux heures de l'après-midi. La Cerveau dort, étendue sur le dos, le visage coloré aux pommettes, une petite musique dans le nez.

Titine, assise auprès de la fenêtre, lit *les Mémoires de M. Goron* en suçant des boules de gomme qu'elle acheta ce matin chez Mâme Piénu l'épicière, avec des sous « chipés » dans le porte-monnaie maternel.

Les Mémoires de M. Goron sont trop prolixes et compliqués pour retenir longtemps l'attention de Titine, qui ne tarde point à fermer le livre. Du reste, elle ne l'a ouvert que pour la joie de désobéir à sa mère, car sa mère ne veut pas qu'on touche à son roman, pas plus qu'à ses savates ou à son parapluie.

Il y a des petites filles qui rient dans l'escalier. C'est jeudi. Les gosses de la maison ne vont point en classe. Dans la cour, Trique et ses copains gueulent allègrement.

Titine voudrait bien jouer, elle aussi, avec les petites filles de l'escalier.

Mme Cerveau somnole, toujours immobile et musicale. Titine s'enhardit. Elle prend un balai, sort sur le palier et, pour se donner une contenance, par-dessus la rampe, elle secoue le paillasson.

Les quatre petites filles : Mimi, Térésou, Torchon et Croquignole, qui sont assises côte à côte sur une marche, quelques mètres plus bas, toussent alors bruyamment, s'étranglent presque et piaillent des exclamations indignées : « Ah ! — Vrai ! — Non mais ! — Des fois ! — Faudrait voir ! »

Titine désolée s'enquiert aussitôt :

— C'est peut-être la poussière qui vous fait mal ?

— Sûr que c'est ça, répond sèchement Croquignole, et, d'abord, la poussière, ça nous salit la tête !

Puis, toutes les quatre se poussent du coude et ricanent en chuchotant.

— Je l'ai pas fait exprès, dit Titine, pasque j'aime pas ennuyer les autres.

— Les autres, reprend la vindicative Croquignole, les autres ils se fichent de vous... et de votre mère... c'est pas pasque vous faites des magnes...

— J'fais des magnes, moi, s'étonne tristement Titine, qui comprend maintenant l'attitude hostile des gamines, j'fais des magnes ?

— Oui... pourquoi que vot'mère ne veut pas qu'on vous parle ?... c'est-il qu'on est des choléras ?... Mais c'est nous

maintenant qu'on veut pas vous parler... pasqu'on sait, oui, on sait des choses...

— Quelles choses ? interroge Titine, en pâlissant.

— Des choses... Ça, c'est not'beurre... ah ! la ! la ! elle dit que son père était général !... ah ! ah ! ma chère... général !... ah ! ah ! ma chère...général, son père !... ah ! ah ! ah !

Les quatre petites filles se sauvent en pouffant.

— Crois-tu, général, son père ! ah ! la ! la !.

Titine tombe à genoux. Elle appuie son front contre le bois de la rampe et sanglote, éperdue.

Elle espérait tant jouer avec ces petites filles ! Cela aurait été si amusant ! D'abord parce que Mme Cerveau le lui défend et parce que l'on a parfois, même à treize ans, des envies irrésistibles de courir, de sauter, de gambader avec d'autres enfants, de s'étourdir de rires et de grands cris joyeux. Toujours seule, Titine s'ennuie, et les travaux domestiques, balayer, astiquer les meubles, soigner sa mère et le canari ne sont point des délassements bien folâtres. Ah ! pourquoi ces gamines sont-elles si méchantes, si cruelles ?

Que leur a-t-elle fait ?

Titine entend alors une petite voix très douce, qui murmure :

— Vous savez, je n'ai pas ri avec elles... c'est des méchantes, faut pas les écouter... c'est des mensonges qu'elles racontent pour vous faire de la peine... Moi, je sais bien que ça n'est pas vrai.

Titine a levé la tête.

Une des quatre petites filles est près d'elle.

— Je suis remontée... vous pleuriez... vous ne m'avez pas entendue ?

— Pourquoi, demande alors Titine, pourquoi que vous m'avez dit des choses méchantes ?

— J'en ai pas dit... je suis votre amie.. voulez-vous jouer avec moi ? reprend la gamine, c'est ça qui va rudement faire caner les autres.

Titine renifle ses larmes. Elle est si contente, si contente qu'elle se précipite au cou de la petite fille. Elle l'embrasse sur les joues, bien fort, dans tout l'élan de son cœur sensible.

— Montons là-haut, sur le dernier palier, dit la gamine, on sera plus tranquille, on jouera...

— Comment que c'est votre nom ? interroge Titine.

— Mon nom, c'est Mimi.

Titine et Mimi se sont assises sur une marche, là-haut, sous la lucarne du toit.

— On joue ?

— Oui... voulez-vous d'abord des bonbons ?

— C'est des quoi ?

— C'est des boules de gomme.

— Oui, j'en veux bien.

Titine a bon cœur. Elle offre aussitôt :

— Si qu'on partagerait les boules de gomme ?

— Oh ! vous êtes bien gentille...

— Il y en a douze... ça fait six à chacune.

— J'ai une idée, reprend Mimi, on va jouer à la mère... Je serai la mère... vous, vous serez mon petit enfant... donnez-moi les boules de gomme... alors, quand vous serez bien sage, je vous récompenserai avec un bonbon.

— Oui, accepte Titine, et puis vous en mangerez aussi.

— J'en mangerai moins, pasque les mères, ça mange moins de bonbons que les enfants, à cause des dents... allez ! on joue ! Une supposition qu'on est le soir et que vous allez dormir... Fais dodo, mon petit enfant...

Titine se penche. Mimi la reçoit dans ses bras et la berce en chantonnant.

Dans mon beau château,
Ma tontine, ma tontaine,
Dans mon beau château
Tire li reli relo.

Titine a fermé les yeux. Elle a presque envie de pleurer.

— Fais dodo, mon petit enfant.

Elle songe qu'elle n'a pas connu, même toute petite, la douceur de caresses semblables.

— Fais dodo... fais dodo, mon petit enfant.

En nourrice jusqu'à six ans chez des paysans rapaces qui la rudoyaient et livrée ensuite à l'égoïsme farouche de Mme Cerveau, jamais une épaule maternelle ne s'est offerte à sa somnolence câline et jamais de tendres et de légères mains, nichées sous sa chevelure, ne l'ont retenue dans la tiédeur d'un giron où le petit enfant aime tant réfugier ses rêves puérils et sa faiblesse.

— Fais dodo... fais dodo...tu ne veux pas dormir,méchante enfant ?... tu n'auras pas de boule de gomme !... Dis... où qu'elle est ta mère ?

— Elle est malade... elle est couchée... oh ! y a pas de danger qu'elle vienne...

— Ah !... et ton père ?

— Mon père, il est mort.

— C'est vrai qu'il était général,ton père ?

— Oui.

— C'est bien vrai ?... Tu peux me le dire, à moi, si c'est pas vrai... Je ne le raconterai à personne et puis, après je te dirai un secret, oui, un grand secret, que personne ne sait... on est des amies maintenant... les autres vont bisquer...Alors dis, ton père, c'est vrai qu'il était général ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas !... C'est ta mère qui raconte ça, alors ?... Tu l'as vu ,ton père ?

— Non, quand il est mort, j'étais toute petite... Un jour,il était sur le toit d'une maison, il est tombé... moman a gardé un journal où c'est écrit... moman dit qu'il était saoul.

— C'était pas un général, ton père... il travaillait sur les toits... tu vois bien que c'est des blagues... ah ! ah ! ah !

— Crie pas si fort !

— Si... si... lève-toi ! je ne veux pu jouer !

Mimi repousse Titine et se dresse brusquement. Elle gouaille :

— Je l'avais bien dit... c'était des blagues... C'est les autres qui vont rigoler !

Et elle descend l'escalier à toute vitesse, triomphante et perfide en brandissant le sac de boules de gomme.

— Ho ! gémit Titine, douloureuse. Mais un sursaut de rage la redresse, elle se penche par-dessus la rampe...

— Sale cochonne ! crie soudain Mimi, tu m'as craché sur les cheveux... mais je vais le dire à Trique et pis, tu verras ! tu verras ce qu'il va te faire !

Tiens, s'étonne le général, la porte est ouverte.

— Même Cerveau !

Personne ne répond. Le général pousse la porte et entre.

— Ma pauvre amie, ça ne va donc pas ? dit-il apitoyé en

s'approchant du lit où Mme Cerveau pionce toujours, la bouche ouverte et le nez coloré, ça ne va donc pas?... Où est Titine?

Mme Cerveau ouvre l'œil droit.

— C'est la fièvre qui vous tient?... vous avez vu le médecin?... avez-vous besoin de quelque chose?

Mme Cerveau ouvre l'œil gauche et souffle : Hrrre!

— C'est fâcheux! Moi qui venais... J'avais quelque chose à vous dire... Vous m'entendez, ma chère amie... Quoi?

Mme Cerveau remue les lèvres. M. Le Messager se penche.

— Vous dites, ma chère amie?

M. Le Messager n'en est pas très certain, mais il lui semble cependant que Mme Cerveau, du fond de sa gorge contractée où de la salive crève en gargouillement à chaque expiration, éructe des : « M'en fous... m'en fous... m'en fous... » en litanie, avec l'insistance des poivrots exaspérés.

— Comme c'est fâcheux... comme c'est fâcheux, se lamente M. Le Messager, où est donc passée Titine?

M. Le Messager s'assoit enfin près de la table et déchire une feuille de son carnet. Il écrit au crayon :

Ma chère amie,

Je suis venu. Je vous ai trouvez malade. Espérons que ça ira mieux. Au sujet de Titine quand commenceront nous. Préparez la chose pour que ça marche sans trop d'ennuis pour moi. Je pars en voyage huit jours pour affaires urgentes, mais j'y penserez tout le temps. Quand je reviendrez on s'entendra. Je vous enverrez des cartes postales. Embraçai Titine bien fort pour moi, en attendant.

Votre fidèle ami.

Général Auguste.

P. S. — Pour l'argent je la donnerai au retour.

M. Le Messager va piquer son billet bien en vue sur la pelote à épingles, puis il sort sur la pointe des pieds.

A peine est-il dehors que Mme Cerveau tourne lentement la tête, se redresse un peu sur les coudes et, la tignasse croulante, l'œil brumeux, la bouche largement fendue, ricane par trois fois : « Ha! Ha! Ha! » puis retombe, inerte, les yeux clos.

Dans l'escalier, M. Le Messager rencontre une petite fille qui pleure rageusement en marmonnant des menaces.

Le général, on le sait, s'intéresse beaucoup à l'enfance. Il s'enquiert : « Qu'y a-t-il, ma belle? »

— C'est une sale fille, répond la gamine, qui m'a craché sur les cheveux.

M. Le Messager tapote paternellement les joues de la fillette et lui donne deux sous pour la consoler.

Quand Titine, en pleurs, rentre chez elle, humiliée par tant de railleries cruelles, le billet de M. Le Messager piqué sur la pelote à épingles attire aussitôt son attention.

— Qui qu'a mis ça? s'étonne-t-elle. Elle lit : « Au sujet de Titine quand commenceront nous... préparez la chose pour que ça marche sans trop d'ennuis pour moi. » Et c'est signé : « Général Auguste. »

M. Le Messager est venu durant son absence. Il a trouvé la porte ouverte. La petite est très intriguée : « Au sujet de Titine quand commenceront nous... préparez la chose pour que ça marche sans trop d'ennuis pour moi. »

Qu'est-ce que cela veut dire?

Titine a beau chercher... chercher...

Elle interrogera sa mère.

Tiens, quelqu'un l'appelle, en bas, dans la cour.

Titine ouvre la fenêtre et se penche.

Tous les gosses de la maison, têtes levées, braillent sitôt qu'elle apparaît : « La v'là! la v'là! hou! hou! hou! » et Trique gueule plus fort que les autres — Titine entend bien sa menace — : « Si tu descends, gare à ta gueule! »

Titine rentre précipitamment et ferme la fenêtre. Elle a vu Mimi, les joues gonflées d'air, qui se frottait le ventre avec ostentation pour exprimer son contentement de savourer les boules de gomme ravies à sa trop grande confiance.

Et les autres tendaient le poing vers elle.

Ah! Titine est bien effrayée.

Comment fera-t-elle, ce soir, pour aller aux commissions dans le quartier? Devra-t-elle se passer de dîner? Il n'y a plus rien dans le buffet, pas même une croûte. Elle aurait dû, ce matin, en revenant de la pharmacie, acheter des pommes de terre, du fromage et du pain. Si elle descend, Trique et sa bande vont la saisir, la rudoyer, la battre sans doute...

Elle a peur.

Ah! si Mme Cerveau était debout, Titine ne craindrait plus rien. Sa mère mettrait le nez à la fenêtre et menacerait les

galopins : « Attendez un peu... je descends ! » Tous détaleraient épouvantés.

— Tout de même, pense Titine, je vas me les caler, ce soir... et si demain Trique ne va pas en classe, il m'attendra dans l'escalier.

Alors Titine se résoud à sacrifier les deux jours de douce quiétude qu'elle espérait vivre encore, durant la muette prostation de sa mère. Elle rêvait « de faire sa princesse », de s'écouter comme une fille de riches et de sucer tout le jour des berlingots, des roudoudous, des bonbons « Salade Russe » et des sucres d'orge verts, à l'absinthe. Hélas ! hélas ! demain il lui faudra subir de nouveau l'humeur hargneuse de Mme Cerveau, qui doit rêver durant le long sommeil de ses ivresses à de rares, de précieuses, d'inédites rosseries.

— Faut que je dessaoule moman, dit Titine.

Elle débouche une bouteille d'ammoniac — dont elle connaît l'usage — et prépare le breuvage dans une fiole vide d'eau de mélisse.

— Bois, moman !

— Cochon ! que c'est mauvais ! sursaute tout de même la Cerveau, quéque t'as mis là-dedans ?

— Rien, moman, répond Titine, c'est sûrement ta bouche qui fait ce goût-là !

Le réveil de Mme Cerveau a été terrible et tumultueux. Elle a giflé Titine plusieurs fois et criblé de coups de poing le matelas et le traversin. Cependant, après avoir absorbé le contenu d'une carafe d'eau — ce qui la calma quelque peu — et s'être fait apporter ses bésicles, elle a lu le billet de M. Le Messager.

— As-tu mis ton nez dans ce mot d'écrit, Titine ?

Les yeux de Mme Cerveau étaient alors si sévères, si menaçants, que la gamine répondit : « Non, moman », et n'osa l'interroger sur les projets du général.

Mme Cerveau roula le billet entre ses mains et l'enfourna, en boulette, dans sa vaste bouche. Elle le logea dans un coin de sa mâchoire et la mastiqua lentement, comme une chique.

C'est une des étranges manies de Mme Cerveau. Elle mange le papier, toutes les sortes de papier, mais elle préfère pardessus tout ceux qu'emploient les bouchers pour envelopper les viandes, car ils sont rêches, pâteux et amers au goût.

XIII

ON OPÈRE FIFI...

Depuis deux jours, Fifi, le serin de Titine, fait le « gros dos ».

Mme Cerveau diagnostique :

— C'est le bouton.

Elle ouvre la porte de la cage, avance la main et saisit l'oiseau, qui s'est réfugié tout effaré dans sa mangeoire.

— Ferme la fenêtre et la porte de la cuisine pour pas qu'il se sauve... des fois... ordonne-t-elle à Titine qui l'assiste dans son opération.

Titine obéit.

D'une main, Mme Cerveau assujettit ses bésicles sur son nez et commande :

— Passe-moi vite une « épingue » et prends un grain de sel gris !

Puis elle souffle sur le dos du serin afin d'écarter les plumules du croupion.

— C'est bien le bouton, dit-elle, satisfaite de sa perspicacité, et pis qu'il est gros, et pis qu'il est plein de pus... attends un peu que je le pique !

Titine est pâle.

— Ça va i faire rudement mal, à Fifi !

Elle tient un petit grain de sel dans le creux de sa main et, les lèvres closes, respire du nez, en tremblotant.

— Zouille ! dit Mme Cerveau en enfonçant l'épingle au centre du bouton... Vrai, ce qu'il en sort de la saleté... regarde un peu ça, Titine !

— J'ai mal au cœur.

— Tu as mal au cœur... Sacrée poule mouillée !

Mme Cerveau roule maintenant l'épingle sur le bouton afin d'en exprimer tout le pus. Une petite gouttelette de sang paraît.

— Ça suffit.

Mme Cerveau crachote de la salive sur le bout de son index et la dépose sur la plaie.

— Passe-moi le sel... ça cautérise.

Titine tend sa main devenue froide.

— C'est drôle, moman, mes doigts i d'viennent... ha !

Elle n'achève point et tombe assise sur une chaise, toute blanche et les bras ballants.

Mme Cerveau virevolte et « pif ! paf ! » lance à toute volée deux gifles retentissantes sur les joues de Titine, qui sursaute et se ressaisit.

— Ça t'apprendra, une autre fois, à ne pas tomber dans les choux, ma fille !.. Sans ça je te les pommerai, moi... les choux !

XIV

INSCRIPTION SUR LE MUR...

Près de la porte, une main maladroite a gravé dans le plâtre du mur cette inscription (allusion évidemment perfide):

Méson des putins.

Après l'avoir lue, Mme Cerveau reste songeuse un long moment. Elle dit enfin d'une voix menaçante.

— Ça, c'est un gosse... si je le pince ! puis elle cherche le moyen d'effacer cette injurieuse inscription.

Les lettres sont trop profondément tracées dans le plâtre pour disparaître par un grattage. Il faudrait presque entamer le mur. Mme Cerveau est fort perplexe, mais Titine lui suggère une idée.

— Y a qu'à faire comme on faisait à l'école.

— Comment qu'on faisait ?

— On mettait d'autres lettres, comme ça, dit Titine. Et avec la pointe d'un couteau elle transforme:

Méson des putins

en : *Amésoni udesa aputinsi.*

On dirait maintenant une sentence italienne.

C'est égal, Mme Cerveau ne sait que penser...

XV

INCINÉRATION

Fifi est mort des suites de son opération.

Titine l'a trouvé sur le dos au fond de sa cage, les pattes déjà roidies. Ses yeux, qui brillaient jadis comme deux petites

perles de jais, avaient perdu leur éclat sous les paupières à demi descendues.

Et Titine a pleuré longtemps, longtemps...

Pauvre Fifi !

Souvent, quand Titine était triste, elle s'approchait de la cage. L'oiseau la regardait venir, d'un œil, la tête légèrement penchée. Elle disait : « Fifi, j'm'ennuie... » et Fifi répondait : « Pit... pit... pit... » comme s'il comprenait ses peines.

Si du soleil glissant des toits voisins rebondissait sur les vitres, Fifi sautait alors d'un perchoir sur un autre ou sur la balançoire et chantait, en faisant rouler son gosier, fièrement dressé comme un petit coq gaulois.

Alors, les serins de Mme Panuche, ceux du père Pistole, le chardonneret de M. Bonbouchon, le bouvreuil de la concierge et le pinson de Bobosse entraient dans le concert. L'humble et triste cour vibrait de tous ces pépiements comme une grande volière de jardin ; mais Fifi tout seul faisait plus de bruit que les autres oiseaux réunis et Titine était fière d'avoir le serin qui chantait le plus fort.

Bobosse, le petit infirme du quatrième étage, qui passe ses journées assis ou couché dans une boîte accrochée à la barre d'appui d'une fenêtre, excitait son pinson à chanter.

Il sifflotait : « û e û e. » Mais le pinson de Bobosse, un vieux pinson, n'avait plus beaucoup de voix. Le serin Fifi, lui, à côté, roulait sans fatigue ses sonores : « Ri... pi... pi... pi... ririri... pit... pit... »

Titine soulevait le torchon qui séchait sur une corde tendue, avançait la tête et, narquoise, riait, riait de toutes ses forces en regardant Bobosse avec l'air de dire : « C'est le mien ! Hé, c'est le mien ! »

Fifi est mort !

Quand Mme Cerveau a su la douloureuse nouvelle, elle a dit, après un court silence :

— Ça vaut mieux... il criait comme un perdu... ça me cassait les oreilles... j'ai bien assez de mes névralgies... Où qu'il est, cet animal ?

Titine l'a menée devant la cage. Alors Mme Cerveau a prononcé l'horrible sentence :

— On va le jeter dans la boîte aux ordures.

Titine a pleuré :

— Non, j'veux pas qu'on l'jette aux ordures !... les chats mangeraient Fifi... j'veux pas ! hi, hi, hi...

— Tu ne peux pourtant pas le garder... un serin mort, ça puerait vite... Attends, j'ai une excellente idée.

Les idées de Mme Cerveau sont toujours excellentes.

Cette habile femme a retiré le couvercle du poêle et, saisissant Fifi par une patte, l'a jeté dans le feu. Deux flammes ont surgi, droites et pourpre, mais Mme Cerveau a vite replacé le couvercle. Le poêle a ronflé sourdement quelques secondes et Titine a cru voir, par le trou du couvercle, Fifi brûler d'un seul coup, parmi des flammes vertes et bleues.

Mme Cerveau, les narines élargies, humant l'air, a remarqué :

— Et puis, c'est vraiment commode, ça ne sent pas même le roussi !

XVI

LA VEILLE...

Mme Cerveau lit les *Mémoires de M. Goron* et Titine épluche des légumes pour la soupe du soir, quand on frappe à la porte.

—Entrez ! crie Mme Cerveau.

La porte s'ouvre.

— Comment, c'est vous, général !

— C'est moi !... Hein, vous ne m'attendiez pas si tôt !... Je ne pouvais plus tenir... J'ai expédié mes affaires en cinq jours... Ce matin j'ai sauté dans le rapide et me voilà !... Petite Titine...

— Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là... plantée sur ta chaise ! Va embrasser le général ! grognonne l'impérieuse dame Cerveau.

Titine obéit, se lève, tend sa frimousse et s'excuse :

— J'venais pas, à cause que j'sens l'oignon, pasque je me suis frottée sur le nez...

— Ça ne fait rien, ma belle, dit le général en étreignant la gamine, je te mangerais quand même aux petits oignons, va ! ah ! ah ! ah

Puis, se tournant vers Mme Cerveau, il cligne de l'œil droit en une muette interrogation :

— Alors ? Alors ?

— Alors, ça ira tout seul, affirme la Cerveau en branlant la tête, et elle ajoute, à voix haute :

— Comme vous êtes rouge, général, asseyez-vous donc !

— Merci... l'escalier est raide... Je souffle un peu... c'est mon asthme... Tiens, Titine, voilà vingt sous... descends chercher deux bouteilles de limonade.

— Fais vite ! ordonne Mme Cerveau, et prends le filet, tu risqueras moins de les casser en route.

— J'y vais, moman, répond l'obéissante Titine, mais regarde un peu par-dessus la rampe si les sales gas de la maison ne sont pas cachés pour me battre ?

— Qué peureuse tout de même ! Allons, va vite... oui... va donc ! je regarde !...

— Vrai, i fait nuit dans l'escaïer !

— C'est-il qu'il faudrait des électricités, ma fille ?... Allons, va vite, on t'attend !

— Alors...tu regarderas... s'pas, moman ?

— Oui... file !

Titine s'arme de tout son courage et descend l'escalier. Mais Mme Cerveau se soucie peu de sa promesse. Elle ferme la porte et va s'asseoir auprès du général.

— Que s'est-il donc passé ? s'enquiert M. Le Messager. Titine a été battue ?

— Non, mais les galopins d'ici la menacent, à cause que je ne veux pas qu'elle traîne avec eux dans la cour ou dans la rue... Vous comprenez j'l'ai éduquée pour qu'elle soye une personne convenable.

Une petite voix, dehors, dans la cage de l'escalier, clame éperdue : « Moman ! » et la Cerveau, placide, dit en se levant :

— Ça y est... y en a un !

Puis elle sort sur le palier.

— Eh ben, quéque gnia encore ! crie-t-elle à Titine qu'elle aperçoit dans l'ombre, immobile, plaquée contre le mur, deux étages plus bas.

— Pourquoi, moman, qu'tu ne regardes pas ?.. si tu ne regardes pas... j'veux pas descendre !

— Bougre de petit chameau ! C'est pour ça que tu me déranges ! ah ! fi de garce, je vas t'étriller les fesses quand tu reviendras... je t'apprendrai à faire l'andouille, moi !

Titine dégringole les marches à toute vitesse, non pour fuir la véhémente diatribe de sa mère, mais pour profiter jusqu'au rez-de-chaussée de sa rassurante présence.

— Elle est nerveuse, cette petite, remarque Mme Cerveau en rentrant dans la chambre, c'est toute ma nature... Ça vous promet bien du plaisir, général !

M. Le Messager se frotte les cuisses en signe d'allégresse et demande, la lèvre humide, en roulant ses gros yeux bêtes :

— Alors, ma chère, c'est pour quand, les noces ?

— Dame, pour quand vous voudrez, général.

— Le plus tôt sera le mieux, ma chère amie... J'ai pensé que, demain soir, après un bon petit dîner qu'on fera ici, en famille...

— Un dînerici... c'est difficile... à cause que je manque de tout pour cuisiner.

— Ne vous inquiétez pas, même Cerveau, on apportera du dehors. Ça vous va ?

— Comme ça, c'est différent, pour le sûr.

— Ne vous tourmentez donc pas... à sept heures tout sera prêt... vous n'aurez qu'à mettre les couverts sur la table et, au dessert, vous irez passer une heure au Cinéma pendant que je resterai ici avec la petite.

— J'aurais bien attendu dans la cuisine, je ne suis pas de gêne.

— Non. J'aime mieux que vous sortiez prendre un peu l'air, si vous ne voulez pas aller au Cinéma... Je suis comme ça, moi, le moindre bruit...

— Eh bien, je sortirai... Dites, général, pour ce qui est de ce que vous aviez marqué au bas de votre billet...

— Quoi ?

— Vous savez bien : « Pour l'argent je la donnerai au retour. »

— Oui !.. oui !.. Tout de suite, même Cerveau, tout de suite...

Le général ouvre son portefeuille.

— Voici déjà cent francs, chère amie.

Mme Cerveau saisit vivement le billet et le renifle, les narines palpitantes :

— J'aime bien l'odeur des fafiots, sourit-elle en découvrant l'étal de ses dents jaunes, y a des fois que ça sent des drôles de choses, allez !

Ce mois-ci a trente jours, reprend M. Le Messager... trente jours à quatre francs, comme c'est entendu, ça fait cent vingt francs... voilà encore quatre pièces de cent sous, ma chère.

Mme Cerveau les fait sonner, une à une, sur le carreau.

— Ah ! dit-elle, soudain, c'est-il bon, cette pièce ?

— C'est du Sarde, même Cerveau... Diantre, je vous crois que c'est bon... j'en voudrais des malles.

— Il a tout de même une sale gueule, ce roi-là... vous ne trouvez pas, général ?

Le général opine gravement :

— Vous savez, les rois, c'est comme les autres... de la même engeance. Alors, dites-moi, même Cerveau, la petite est prévenue ?

— Non. Mais c'était pas la peine... Ça ira tout seul quand même... d'autant plus que si j'y dis, avec sa sale tête de cochon, elle trouvera moyen de faire un tas de giries... on n'en finirait plus... Quand ça m'est arrivé, je ne m'y attendais pas et le temps de crier « Papa ! maman ! »... Tenez, la voilà...

Titine monte l'escalier avec précipitation. Dans sa hâte, elle bute contre le rebord des marches. Parfois, son filet à provisions, qu'elle brimbale à son côté, heurte les barreaux de la rampe et fait sonner le verre des bouteilles.

— Hé ! les casse pas ! crie Mme Cerveau, alarmée.

Titine ouvre la porte et pénètre en coup de vent dans la chambre. Elle souffle : « Vrai !... c'est pas gentil... tu m'avais dit qu'tu r'garderais si les sales gas de la maison i m' battent pas ! »

— C'est pour t'habituer à ne pas être si peureuse, ma fille.

Le général, en brave artilleur, fait sauter le bouchon des bouteilles.

Titine se cache sous la table.

Mme Cerveau se couvre les oreilles de ses larges paumes. Toutes deux ont une peur affreuse des détonations.

— Buvons à la santé de Titine ! propose galamment le général quand les trois verres sont remplis.

On trinque.

— Ça pique ! remarque Titine en faisant une vilaine grimace et, la tête penchée, l'oreille au-dessus de son verre, elle écoute, selon le conseil de M. Le Messager, dans le pétillement de la mousse, « le bruit de la mer démontée ».

— Vrai, c'est comme ça ? s'étonne-t-elle.

— Oui, c'est comme ça, affirme très sérieusement le général ; tu verras, cet été, on ira au Tréport en train de plaisir.

— Une fameuse idée,se réjouit Mme Cerveau ; on rapportera des coquillages pour faire des colliers.

— ... Et tu sais, Titine, reprend M. Le Messager, demain soir, ici, on fait la fête... Grrrand dîner ! Au dessert,je te donnerai quelque chose de beau... quelque chose que je t'ai rapporté de voyage.

— Tu m'as rapporté quelque chose ?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Attends demain soir... tu verras.

— Dis ?... Qu'est-ce que c'est ?... Pourquoi que tu ne veux pas me le dire ? implore Titine suspendue au bras droit de M. Le Messager, dis-moi-le ? C'est grand ? c'est petit ?

— C'est grand.

— Allons, laisse le général tranquille, ordonne Mme Cerveau. Quand il te l'aura donné, tu sauras ce que c'est.

— Oui, moman, mais j' voudrais savoir tout de suite si c'est pour jouer, ce qu'il m'apporte ?

— C'est pour jouer, sourit le général. Ta mère va dire que j'aurais mieux fait de t'offrir « du pratique » ; mais pour lui fermer le bec je lui offre cette boîte de berlingots de Carpentras. Attrapez, chère amie !

Et M. Le Messager, après avoir extrait de la poche de son pardessus un petit paquet rond coquettement ficelé d'une faveur rose, le lance à travers la chambre dans les mains réunies en coquille de Mme Cerveau.

— Merci, général. Ça serait dommage de la dépouiller ce soir... on l'ouvrira demain, au dessert.

A la vérité, demain, au dessert, Mme Cerveau se gardera bien d'ouvrir la boîte ou de la mettre sur la table. Elle espère — le général et Titine n'y pensant plus — garder pour elle seule tous ces berlingots et les savourer sans partage.

— Oh ! j' sais c' que c'est ! s'écrie Titine... C'est c' que j' ai demandé un jour, tout bas dans l'oreille... S' pas qu' c'est ça!

— P't'êtе ben qu'oui... p' t' êtе ben qu' non, répond en souriant le général.

Il faisait nuit quand M. Le Messager s'en alla. Mme Cerveau le reconduisit sur le palier.

— Voulez-vous que je tienne la lampe? offrit-elle, obséquieuse.

— Pas la peine, j'ai des allumettes, remercia le général. Allons, à demain, ma chère amie, espérons que ça ira tout seul.

— Oui... oui... ne craignez rien, la petite n'est pas une bête; et si elle ne veut pas, je m'en charge... A demain!

Comme ils se serraient la main avec le geste résolu de deux complices scellant un pacte, ils entendirent, derrière la porte de la chambre, la petite Titine qui riait toute seule, dans l'attente de son beau cadeau.

XVII

LE DÉFILÉ DES VICTUAILLES OU L'ÉMOI DANS L'ESCALIER

A sept heures moins un quart, un mitron, qui porte une manne en équilibre sur la tête, entrebâille la porte de la loge et demande : Mâme Cerveau, siou plaît?

— Quatrième... fond du couloir, à droite, répond la concierge.

Le mitron s'éloigne dans la direction de l'escalier. Mais le démon de la curiosité, qui somnole dans l'âme de Mme Bien, se réveille aussitôt. « Tiens!... tiens!... tiens! » se dit-il intéressé.

— Attendez, jeune homme, crie le démon par la voix de Mme Bien, attendez!

Dressée sur la pointe des pieds la concierge inspecte le contenu de la manne.

— C'est Cerveau que vous demandez?

— Oui... pour une commande.

— Une commande... un gâteau, n'est-ce pas?

— Un Saint-Honoré et des bouchées à la reine.

— C'est bien ça, reconnaît la concierge d'un hochement de la tête, comme « une personne qui est au courant »; prenez l'escalier, c'est au quatrième... au fond du couloir, à droite.

Mme Bien rentre dans la loge en répétant à mi-voix, inconsciemment, tant son étonnement est grand : « Bouchées à la Reine... Saint-Honoré... hé! hé! hé! Saint-Honoré, bouchées à la Reine! »

Sur le palier du deuxième étage, le mitron rencontre Trique

et Boule de Gomme, qui jouent « au carré » avec des petits cailloux.

— Mince, gouaille Trique en l'apercevant, v'là des tartes ! Quéque t'attends pour en offrir ?

— Les gas, dit le jeune pâtissier, vous connaissez même Cerveau dans la maison?... C'est par ici ?

— Oui, monte au quatrième, tu verras un couloir, c'est la première porte à droite.

— Merci !

Le mitron, une main sur la rampe, l'autre accrochée au rebord de la manne, gravit allègrement les étages.

— Mon 'ieux, remarque Boule de Gomme, y a un festin chez la Cerveau et pis des gâteaux comme au mariage de ma sœur !

— Tu parles!

A sept heures moins dix, une jeune fille en tablier blanc pousse, du pied, la porte de la loge.

— Même Cerveau, s'il vous plaît ?

Cette jeune fille soutient des deux mains un vaste plateau de métal sur lequel s'étagent des huîtres ouvertes, ornées çà et là de touffes de persil et de quartiers de citron.

— C'est au quatrième, fond du couloir, à droite, indique la concierge en roulant des yeux étonnés ; puis elle ajoute, l'air détaché : C'est pour elle, ces huîtres?

— Oui, Madame, répond la jeune fille en s'éloignant.

La concierge appelle son petit garçon :

— Vite, monte ce prospectus à même Cerveau et tâche de voir ce qu'il y a chez elle !

Caca ne se fait pas prier. Il est presque aussi curieux que sa mère. Sous le porche, il rencontre Mimi, Torchon et Térésou qui reviennent de promener les nourrissons au square voisin. Il annonce, mystérieux :

— Les quilles, chez la Cerveau i s'tassent des gâteaux et des huit'es, j'vais voir là-haut comment que c'est dans la chambre.

— On y va aussi ! déclarent les gamines intriguées, et elles s'élancent derrière Caca qui, pour aller plus vite, gravit deux marches à la fois.

Trique et Boule de Gomme les accueillent par des glapissements. Les autres répondent par de frénétiques hurrahs. Alors, à tous les étages, des portes s'ouvrent.

Des petites voix curieuses interrogent :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Des frimousses, penchées par-dessus la rampe, fouillent la pénombre de l'escalier. Brusquement, c'est la dégringolade tumultueuse de toute la marmaille de la maison.

Voici : Bout de Bibi, Paps, Honorine, Camembert, Poum, Pulchérie et Croquignole, ébouriffés et haletants.

— Qu'est-ce qu'il y a ? — T'en fais un raffut ! — C'est-i l'incendie?

— Non, dit Trique, mais chez la Cerveau y a un festin, un vrai festin de Lucurlus, y a des pâtissiers qui sont venus avec des paniers pleins de gâteaux....

Les mômes ouvrent des bouches humides et gourmandes.

— Des gâteaux à la crème, oui, les gas, et pis y a des bonnes femmes qui sont venues avec des plats d'huîtres... Y en avait, des huîtres... y en avait ! S'pas, Boule de Gomme?

— Oui, opine l'autre, comme qui dirait trois à quatre cents.

La jeune fille qui monta les huîtres chez Mme Cerveau redescend l'escalier. Les gosses se taisent à son approche et curieusement la regardent passer. Trique chuchote, derrière elle :

— Celle-là... c'en est une.

Son imagination trop ardente l'incite à d'inconscientes exagérations.

— Moi, dit Caca, je porte un prospectus à la Cerveau, je regarderai ce qu'il y a dans la chambre et j'viendrai vous dire c'que j'ai vu.

Il monte, très fier de son importante mission.

Un homme paraît alors au tournant de l'escalier. Dans la serviette de table nouée par les quatre bouts et qu'il tient loin de lui afin d'éviter les heurts de ses jambes, on devine un plat, un de ces grands plats en émail bleu dans lesquels se transportent les viandes et les sauces.

Comme le pâtissier de tout à l'heure, l'homme s'enquiert :

— C'est bien par ici, madame Cerveau !

— Oui, répondent les mômes, d'une seule voix.

L'homme passe. Derrière lui flotte comme une odeur blonde de rôti.

— Ça, c'est du poulet, dit Trique.

Tous reniflent, les narines palpitantes.

On n'a jamais vu tel festin dans la maison. La curiosité des gosses s'exaspère.

Ils font mille suppositions :

— C'est p't'être vrai que le père de Titine était général. — Non, c'est des blagues, il était couvreur, c'est la môme Titine qui l'a dit à Mimi. — Couvreur ? — Oui, ma chère ! — I faut pourtant être rudement riche pour manger des choses comme ça !...

Trique s'agite. Il déclare, enthousiaste :

— Vrai ! c'qu'on s'taperait la tête, les gas, si qu'on aurait tout ça à becter !... Mince de gueul...

Une soudaine surprise lui coupe son exclamation. Le bras tendu, il désigne un commis épicier qui monte lentement, en sifflotant un air allègre et porte quatre bouteilles de vin cacheté. (Voui, les gas, du vin cacheté !) Ce commis épicier tient deux bouteilles à chaque main, entre le crochet de ses doigts. L'une de ces bouteilles est coiffée d'un bouchon doré.

— J'sais ce que c'est, déclare Boule de Gomme qui s'y connaît, c'est bon, ça pique... c'est du vin qui pète !

Caca dégringole les marches. Il halète, encore tout ému par ce qu'il vient de voir :

— Les gas, y a un drap sur la table, du pain coupé en petits morceaux dans une assiette, un grand gâteau et des fleurs dans une carafe !

Titine apparaît, là-haut, sur le palier, vêtue de son unique robe à carreaux blancs et noirs, les cheveux lustrés à la brillantine, le visage pâle sous un placard de poudre de riz, les yeux — ses beaux yeux humides — faits « à l'allumette », les lèvres ensanglantées de carmin.

Mme Cerveau, elle-même, a procédé à la savante application de ces fards.

Titine bat des mains.

— Le v'là ! le v'là !

— Gueule pas si fort, intervient la Cerveau, qu'importunent toujours les joies d'autrui.

— Le v'là, moman !.. Il a une grande boîte sous le bras !

Titine se penche par-dessus la rampe jusqu'à mi-corps et crie, la face rose d'émoi :

— C'est mon cadeau ?

— Oui, c'est ton cadeau, répond le général, qui monte l'escalier en soufflant.

— Oh ! chic ! chic ! qu'est-ce que c'est ?

— J't'ai déjà dit de ne pas gueuler si fort, ou gare à tes fesses !... répète, hargneuse, Mme Cerveau, et pis, rentre tout de suite, ça ne regarde pas les voisins!

— Oui, moman, obéit Titine.

Mais avant de quitter le palier, elle stimule le général :

— Grimpe vite ! Hé ! l'poulet est là !.. i r'froidit !

En bas, dans l'ombre déjà dense, car la nuit est presque toute venue, le long de la rampe, comme autant de taches blafardes, se dressent les faces curieuses des gamins.

XVIII

DANS LE SILENCE DE LA NUIT...

Au dessert, le général annonça solennellement : « Regarde bien, Titine, tu vas la voir, ta fille ! » et il coupa les ficelles du paquet.

Titine penchée, les yeux ronds, le visage animé, retenait son souffle et souriait...

La Cerveau, du coude, fit tomber une cuillère sous la table et ordonna : « Titine, ramasse-la ! » afin d'interrompre un peu cette joie naïve.

Mais elle fut fort dépitée, car Titine, sans quitter des yeux les mains du général, s'accroupit vivement, saisit la cuillère et la reposa sur la table.

La poupée était enfermée dans une boîte. Le général souleva le couvercle.

Sur un oreiller de papier de soie, la poupée dormait.

Titine s'extasia :

— Qu'elle est belle ! Elle a une robe rose!... Et pis elle dort, ses petits yeux sont fermés !... Qu'elle est belle !

— Elle dort, mais elle va se réveiller, regarde bien, Titine !

Le général retira la poupée de la boîte, et, après lui avoir dressé les bras en un geste d'accueil, il la tint, debout, sur la table.

— Oh ! cria Titine, elle ouvre ses yeux, ell'me r'garde ! Oh ! que j'suis contente ! que j'suis contente ! que j'suis contente !

Et elle sautait sur un pied en tournoyant, battait des mains, riait comme une petite folle, les cheveux ébouriffés, les yeux humides, le sang aux joues.

— Voyons, Titine ! j'aime pas ces manières de toquée ! Reste tranquille ou j'dis au général de remporter la poupée !

Titine s'arrêta, sur un pied.

— Laissez-la donc sauter, cette enfant, si ça l'amuse ! dit le général. Ecoute maintenant, Titine...

Le général appuya un doigt sur un bouton, dans le dos de la poupée.

La poupée cria : « Papa ! »

— Elle dit « papa », s'étonna Titine, on dirait qu'elle parle pour de vrai !

Certes, elle avait l'air de parler « pour de vrai », cette poupée. Sa voix sortait, claire, d'une bouche mignonne entr'ouverte en un perpétuel sourire qui montrait des dents toutes petites, très blanches et écartées.

La poupée cria : « Maman ! »

— Oh ! dit Titine, simplement. Son menton trembla. Ses yeux s'emplirent de larmes.

« Maman ! » « Maman ! » criait la poupée, les bras tendus.

Titine, éperdue, la regardait.

Une grande tendresse descendait sur son cœur.

« Maman ! » « Maman ! »

— C'est ma fille, dit alors Titine, et elle la saisit contre elle, farouchement.

— C'est bien péché, remarqua la Cerveau, de donner un jouet comme ça à une grande fillasse de cet âge-là... enfin... c'est vous qui payez, ça vous regarde.

Titine tira le général par la manche.

— Dis, on va la baptiser tout de suite ?

— Tout de suite ?

— Oui... tout de suite... je l'veux !

— Quoi t'est-ce encore que cette idée-là ? gronda Mme Cerveau, fiche-nous la paix avec ta poupée ! Sans ça je te la prends et je l'enferme dans le placard !

— Ho !.. ho !.. ho !.. j'veux qu'on la baptise... hi... hi... pleurnichait Titine en faisant la moue, j'veux qu'on la baptise tout de suite. Et, se tournant vers le général, elle implora, en fermant à demi ses yeux câlins :

— Oh, dis, s'pas qu'tu veux bien qu'on la baptise tout de suite?

— Ce sera long? demanda le général, inquiet.

— Non, répondit Titine, toi tu feras le curé, et pis moman f'ra la marraine... Moi, j'suis la mère...

— Vaut mieux lui céder, dit alors tout bas Mme Cerveau en se penchant vers le général, sans ça, elle va s'entêter, s'énerver... y aura rien moyen d'en faire tout à l'heure.

Le général poussa un long soupir, marmonna : « Allons-y ! » se fabriqua une mitre d'évêque avec un journal ingénieusement plié et se couvrit les épaules d'une serviette de table en manière de chasuble.

Titine radieuse promenait sa poupée :

— Faudra être sage... faudra surtout pas pleurer dans l'église... et pis i faudra pas cracher l'petit grain d'sel qu'on te mettra dans la bouche, ma jolie...

— Ça va-t'il bientôt finir, c'te comédie ! grogna Mme Cerveau d'un ton rogue.

— Oh ! moman, allons dans la cuisine et pis on entrera dans la chambre.

— Quel aria ! quel aria ! marmonnait Mme Cerveau en dressant vers le plafond deux bras frénétiques.

— Moman, marche derrière moi !

— J'y marche !... dépêche-toi !

Titine fit un beau salut.

— Monsieur le curé, voulez-vous baptiser ma fille ?

— Oui, Madame, comment l'appelez-vous ?

— Titine... c'est aussi mon nom, m'sieu le curé... v'là la marraine.

— Ah ! voilà la marraine, approchez, la marraine.

La marraine obéit.

— *Dominus vobiscum*, la marraine, penchez-vous, *spiritu tuo*... j'ai un mot à vous dire, la marraine...

La marraine tendit l'oreille. M. le Curé, les mains en cornet, souffla :

— Tout à l'heure, quand je clignerai un œil, vous filerez dans la cuisine et vous fermerez la porte... C'est entendu ?

— Oui, répondit la marraine en un signe de tête.

— Qu'est-ce que tu lui racontes, à moman ? interrogea Titine. C'est pu du jeu de parler tout bas.

— Mais si, c'est le jeu, ma belle... Je lui fais des recomman-

dations... c'est toujours comme ça dans les baptêmes... Allons, présente-moi ta fille, que je la baptise... C'est Titine que tu l'appelles ?

— Oui, m'sieu l'curé.

— Bien.

Le général trempa un doigt dans la carafe et fit une croix humide au front de la poupée :

— Je te baptise au Nom du Père, du Fils et du Saint Esprit... *Dominus omnibus clama via te domine, omelettorum Regina, Amen.*

— *Amen*, répondit Titine en pouffant de rire.

— Maintenant, reprit le général en se dépouillant des ornements sacerdotaux, ma belle, il faut coucher ta fille.

— Déjà ?

— Il est l'heure... Remets-la dans sa boîte.

Titine alors embrassa sa fille, longuement, longuement et la posa avec mille précautions dans son étroit berceau de carton.

— Elle ferme ses yeux, dit-elle en souriant tendrement.

— Moi aussi, même Cerveau, j'en ferme un,ajouta, énigmatique, le général.

Comme Titine se penchait pour embrasser encore une fois le frais visage de biscuit, elle sentit s'écraser sur sa nuque la chaleur d'un souffle.

Elle tourna la tête.

Le visage du général touchait presque le sien.

— Hou ! cria-t-elle en se reculant. Les yeux du général, injectés de sang, brillaient sous la broussaille des sourcils.

Sa face était cramoisie. Au front, près des tempes, de grosses veines saillaient sous la peau. Il bégayait :

— Petite Titine... petite Titine... n'aie pas peur... petite Titine...

Brusquement il porta les mains sur elle, la saisit, l'enleva dans ses bras et courut vers le lit.

« Moman ! » appela Titine épouvantée.

Mme Cerveau avait quitté la chambre; on l'entendit derrière la porte, sur le palier, qui criait :

— Ne vous tourmentez pas... je descends !

Mme Cerveau descendit un étage et s'assit sur une marche. Elle était un peu saoule. Ses jambes s'appesantissaient sous

le poids de son corps. Accotée au mur et dodelinant de la tête, elle écouta.

La maison dormait.

Dix heures sonnèrent, dehors, à un clocher, sur la ville. La trompe d'un tramway lointain glapit deux fois.

Puis ce fut de nouveau le silence. Mme Cerveau marmonna, la voix pâteuse :

— Moi... vrai... c'est cochon... seulement pas l'temps de tourner un œil... ça y était !... Hein !

Il lui sembla qu'une petite voix — celle de Titine sans doute — avait crié : Maman !

Elle prêta l'oreille, le cou tendu.

Rien que le silence.

Une marche craqua.

— Mais si !... ça va !... ça va !... murmura-t-elle soudain, car elle entendit alors, venant de son logement clos, comme un piétinement de lutte et des exclamations assourdies.

Dans la nuit, sa vaste bouche se fendit en un rictus silencieux. Elle avança le menton, rentra la lèvre supérieure et souffla sur son visage une haleine qui sentait le vin.

Là-haut, une chaise fut renversée et rebondit.

— Ce sacré général !

Un cri d'épouvante et de douleur déchira tout à coup le silence, un cri aigu, mais bref, comme étouffé brutalement sous la paume d'une main.

— Ça y est ! ça y est ! ricana la Cerveau en agitant nerveusement son corps lubrique. Puis elle se leva et descendit l'escalier, cramponnée à la rampe, lentement, à reculons, afin de ne point se rompre le cou dans cette obscurité.

Personne ne bougea dans la maison, tant les querelles conjugales y sont fréquentes.

Maintenant, quelqu'un marchait précipitamment dans la chambre. Une bouteille chut sur le carreau et se brisa. Une porte s'ouvrit. Celui qui sortait ne la referma point. Des pas sonnèrent dans le couloir. Sur le palier, une allumette piqua la nuit d'une lueur phosphorescente. Un visage d'homme, les yeux hagards, apparut une seconde.

L'allumette s'éteignit.

— Merde ! dit la voix rauque de l'homme.

Il descendait à tâtons, dans la nuit, une main sur la rampe qui vibrait.

Sur chaque palier il s'arrêtait un instant, soufflait bruyamment et, d'un pied râclant le sol, cherchait le rebord de la première marche.

Quand il fut en bas, dans le couloir, il releva le col de son pardessus, car une lampe brûlait encore dans la loge de la concierge.

Puis il baissa son chapeau sur ses yeux et passa...

Alors, le silence emplit de nouveau l'escalier ténébreux.

Dehors, la pluie se mit à tomber et jeta des poignées d'épingles sur la vitre de la fenêtre à tabatière qui s'ouvrait dans le toit, au-dessus de l'escalier.

Une rafale balaya le faubourg. Puis des courants d'air, en nappes, glissèrent sur les marches.

La porte du logement de Mme Cerveau, qui était ouverte, se ferma lentement, lentement, toute seule, en gémissant...

ALFRED MACHARD.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XXIXe Lettre à l'Amazone.

Mon amie, vous n'avez pas voulu que j'aille encore voir les jeux monotones de la mer, et je suis resté. Votre douce influence n'a pas eu besoin de beaucoup d'efforts, car j'aime à vous obéir, je vous reconnais la maîtrise dans l'exercice de la volonté. Mais il ne s'agit même pas de volonté, un désir, une réticence ont suffi. Quoique je sois assez têtu sur certains points dont je m'exagère peut-être l'importance, ce qui est bien heureux, car cela m'occupe, j'aime que l'on pèse sur mes décisions et que l'on me donne de bons motifs, et en est-il de meilleurs que ceux qui passent dans votre bouche ? Malheureusement, on commence à le savoir et il me viendrait des inquiétudes pour ma liberté, si je ne savais que vous ne voudrez jamais ce qui peut m'être désagréable. Ah ! l'amitié ainsi comprise et ainsi sentie est une douce chose ! Elle a tous les charmes des sentiments profonds et rien de la tyrannie des mouvements de vanité. Ce que veut un ami de cette espèce tendre semble si naturel à l'autre qu'il n'a vraiment aucun mérite à obéir. Il veut et cela suffit pour que l'autre volonté se plie à un plaisir qui devient aussitôt le sien ; ou plutôt dès qu'une volonté s'exprime, il n'y en a plus qu'une. Il est vrai qu'il arrive souvent qu'il n'y en a jamais qu'une qui parle, l'autre attendant sans cesse le mot d'ordre, non par subordination, mais parce que le goût de la volonté est beaucoup moins répandu qu'on ne le croit. La plupart des volontés sont fugaces et mobiles, ne résistent pas à l'impression du moment, tournent sur elles-mêmes sans trouver le cran d'arrêt qui est la décision, terrible pour certaines natures. C'est pour elles comme de se jeter à l'eau du haut d'un pont et parfois ils verraient le courant emporter leur bonheur qu'ils crieraient au secours et n'enjamberaient pas. Mais, au fond, ces êtres qui cultivent si peu leur volonté, qui s'en remettent au destin du soin de broder leur vie, sont-ils plus malheureux que les êtres actifs et volontaires ? Or, c'est là le grand point, n'est-ce pas ? Il faut donner à sa vie une certaine couleur de bonheur, ne fût-ce que pour éviter la pitié de ses semblables. Eh bien, je ne trouve pas que la volonté soit pour cela d'un grand secours. On peut se donner l'air heureux dans toutes les positions où le hasard

nous jette et on peut même presque toujours s'y rendre maître d'un certain bonheur suffisant pour ne pas désirer la mort trois fois par jour. Pour moi, qui n'ai jamais fait grand usage de ma volonté, je ne la désire qu'une fois, le matin à mon réveil, mais dès que je suis debout, ce qui ne tarde pas, cent petits bonheurs se présentent à moi, comme de boire un grand verre d'eau au citron, de fumer des cigarettes, d'aller regarder les arbres et les femmes, parfois même d'écrire, quand j'ai quelque chose en train d'un peu difficile. Quand je me découvre la perspective de passer près de vous quelques instants de la journée, je trouve la vie bonne, comme un enfant qui aperçoit le soleil dans sa chambre. Qu'est-ce que la volonté ferait dans tout cela ? Si les êtres que j'aime se détournaient de moi, la volonté la plus violente ne serait-elle pas impuissante à les arrêter? Plus on veut être aimé et moins on y réussit. Je sais bien que vous pouvez m'opposer une preuve du contraire, mais en bon logicien je vous rétorquerai qu'un fait n'est qu'un fait et ne peut pas servir à soutenir un raisonnement général.

Cependant, Amazone, je ne conteste pas que la volonté n'ait eu un grand rôle dans votre vie, mais c'est l'histoire de votre nature, cela, et non pas l'histoire de toutes les natures. Une telle vie, au reste, suscite beaucoup plus l'admiration que les vies passives, mais il n'en résulte pas que la volonté soit une nécessité pour toutes les existences. Je suis persuadé qu'elle aurait achevé de gâcher la mienne, en y multipliant les déconvenues, car il ne suffit pas d'avoir de la volonté, il faut que cela soit une volonté adroite et ferme, qui sache lutter contre le destin. Les velléités, qui sont des volontés maladroites, des volontés commençantes, d'avance découragées, ne servent qu'à compliquer la marche des existences ; mieux vaut la passivité pure. D'ailleurs il ne faut pas croire que la volonté soit toujours absente des vies où on ne la voit pas clairement à l'œuvre. Elle peut exister et ne s'appliquer qu'à la domination des forces intérieures de l'esprit. Alors la lutte se passe dans l'ombre et l'on n'en voit les résultats que plus tard, quelquefois même après que toute la vie s'est écoulée sans résultat apparent. Croyez-vous que ces luttes intérieures soient sans beauté ?

Il ne faut pas juger les êtres sur leur nature, mais sur l'usage qu'ils font de leur nature. Il en est qui se sont entièrement recréés et qui ont fini par rendre la plus ingrate presque agréable. Voilà des victoires qui restent presque toujours inconnues. Ah ! si on pouvait faire un voyage parmi les volontés et parmi les désirs, que de curieuses sensations on en rapporterait, quels êtres on aurait vus, différents de ceux que nous fait connaître la vie ! Mais combien ils seraient désolants et destructeurs du respect que nous avons pour tant de créatures distinguées ! Les désirs surtout, matière sur

laquelle s'exerce ou ne s'exerce pas la volonté, selon les natures, nous offriraient bien des surprises, et j'avoue que je ne me soumettrais pas volontiers au bon plaisir de ces caravanes psychologiques venant inspecter mes pensées secrètes comme des Arabes sous leur tente. Je vivrais, oui, presque toujours, dans une cage de verre, mais mon cerveau a besoin du secret. Je ne réponds pas de lui, il a des fantaisies terribles. Il est un être pourtant auquel j'ouvrirais bien la porte, parce que je n'ai pas peur de sa curiosité, parce que crois qu'il n'y trouverait que des mouvements sympathiques à sa propre nature, une maison où sa pensée fraternelle s'est déjà écrite sur toutes les glaces : « Entre : c'est toi-même. »

Vous vous souvenez, mon amie, de l'épisode de belle sauvagerie qui réveilla l'autre soir vos instincts amazoniens, sous les grands arbres de votre jardin qui faisaient au ciel des dessins de point d'Angleterre ? Je veux mettre ici le sonnet en prose que je vous envoyai le lendemain. Il finira bien cette lettre, encore que le seul rapport qu'il ait avec elle est d'être pareillement tissé dans ma vie et d'être comme elle plein d'énigmes.

LES FORÊTS

Le chat, bête blessée, bondit. On entend ses griffes dans l'écorce des arbres. Puis c'est le silence. Puis j'écoute ton rêve d'être sauvage et libre parmi les forêts brutales. Nous sentions l'horreur de vivre

Parmi les hommes, troupeau déchu. Pourtant je regardais ta face lumineuse dans la nuit, ton corps enveloppé d'ombre, plus vivant d'être immobile comme un serpent sous les couvertures. Tu disais

Maintenant des choses menues et qui me faisaient rire. Je songeais que les forêts ne sont peut-être belles qu'au sein des villes

Où les lueurs du gaz ont des airs de clair de lune, où la beauté est spirituelle, où l'amie a toute sa douceur.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Léon Booquet : *La Lumière d'Hellas ;* édition du Beffroi, 3 fr. 50. — Carlos Larronde : *Le Livre d'heures ;* Figuière, 3 fr. 50. — Maurice Rostand : *Le Page de la eie ;* Fasquelle, 3 fr. 50. — Maurice Magre : *Les Belles de nuit ;* Fasquelle, 3 fr. 50. — André Biguet : *Le Feu et la cendre ;* Crès et Cie, 3 fr. 50. — Lucien Christophe : *Les Jeux et la flamme ;* édition de Flamberge, 3 fr.

M. Léon Bocquet publie un nouveau recueil de vers, **La Lumière d'Hellas**, qui fait valoir un talent froid, académique et descriptif.

Puisque rien, ni dans le style, ni dans les sujets, ni dans les idées de M. Bocquet ne me permet de distinguer ces sonnets harmonieux et raisonnables de la foule des sonnets que je lis chaque jour, je suis bien obligé d'estimer que M. Bocquet voue à la poésie un culte plus volontaire qu'inspiré. Je me trouve dans la nécessité de répéter que, quand un écrivain pourvu d'une mémoire heureuse et d'une plume facile se complaît, au sortir de la bibliothèque, à rédiger des poèmes corrects où sont tour à tour évoqués le faune, la nymphe, le jardinier d'Arcadie, l'artisan d'Athènes, la joueuse de flûte, Myrto l'Adolescente, le faïencier de Tanagra, etc., etc...., cet écrivain fait œuvre d'érudition, mais non de poésie créatrice. Je sais que mon opinion peut paraître odieuse à tous ceux qu'enivre quotidiennement l'aimable besogne; mais je n'en continuerai pas moins à produire cette opinion. M. Léon Bocquet, qui doit trouver un subtil plaisir à se réciter à soi-même ces choses qu'il a faites, ne sait pas, ne peut pas savoir, à coup sûr, le nombre de poètes qui publient des livres semblables au sien et témoignant le plus souvent d'un égal talent. Renseigné par l'expérience, je me fais un devoir de renseigner autrui et je prie M. Léon Bocquet de reconnaître à mon parti pris quelque fondement.

§

Nous connaissions, de M. Carlos Larronde, un petit recueil de poèmes en prose, mêlés de vers, dont le titre, *Ferveur*, nous était resté présent à l'esprit. M. Larronde, avec **Le Livre d'heures**, légitime une grande partie des espoirs qu'on a pu fonder sur lui. Poète abondant, M. Carlos Larronde semble avoir abandonné au temps l'ordonnance de son ouvrage, comme dirait Luc Durtain. D'où le titre de ce recueil composé d'impressions reliées entre elles par un lien ténu, et notées dans une langue copieuse, un peu lâche, assurément spontanée.

M. Carlos Larronde a grandement raison de laisser jaillir, sans la capter et la maîtriser tout d'abord, la source des images poétiques. Cela nous vaut d'heureuses rencontres :

> Je vous montrerai l'enclos des arbres
> qui s'élancent nombreusement d'un mur vieilli.
> Leurs branches les plus hautes sont seules balancées :
> nos regards s'y posant y laissent nos pensées.
>
> Je vous montrerai le complexe tilleul,
> où j'ai feuilleté bien des livres et des songes,
> et parcouru de la ramée les chambres d'ombre
> en écoutant le paysage déferler.

Je n'approuve pas constamment une sorte d'élégance, ou de préciosité, assez naturelle à M. Carlos Larronde; mais il me suffit de

trouver assez souvent dans ce livre des pièces qui, par leur objet et leur sentiment, me retiennent et m'intéressent, comme ce curieux poème intitulé : *Pays rencontré sur des visages.*

Il m'apparaît que, plus sûr de sa forme et tout aussi généreux, M. Larronde saura nous donner de beaux poèmes. Actuellement, cet écrivain aime encore davantage l'art que la nature. C'est pour démontrer cette assertion et par devoir critique que je citerai certaine courte pièce qui sous ce titre : *Eurythmie*, donne des mérites de M. Carlos Larronde une idée pleine et précise.

Votre main cueille un fruit, le sertissant des doigts.
La branche recourbée prolonge votre geste
et je regarde la colline s'exhausser.
Votre corps, où l'élan du sol propage un rythme,
tend comme un arc vers le grand arbre de fraîcheur,
vers le tronc modelé, frère de l'attitude.
Je regarde brûler le ciel inextinguible.
Votre main cueille un fruit et le possède en coupe;
elle vient à mes doigts qui devancent la grappe;
le délice obtenu descend jusqu'à la terre
et je vois une branche lourde s'incliner.

§

On dit qu'un des fils de M. Rostand n'est pas poète; c'est une chose invraisemblable. Toutes sortes d'illusions ne seraient-elles pas permises à des jeunes gens élevés dans une serre torride, et condamnés à respirer sans relâche les émanations d'une gloire fabuleuse au point d'en être un tantet ridicule?

M. Maurice Rostand publie son second recueil de vers. Cela s'intitule : **Le Page de la vie.** A lire ce livre plein d'un candide enthousiasme, on se demande non seulement s'il y a intérêt à désenchanter ce jeune homme, mais encore s'il y a quelque chance d'y parvenir.

M. Maurice Rostand a découvert le romantisme et cette découverte le remplit d'une ivresse incroyable. Il exhale sa joie dans une langue confiante et incorrecte qui fait sourire, mais qui n'inspire ni curiosité ni colère. Assurément, M. Maurice Rostand, grisé de littérature et d'amour de soi, ne touche plus la terre; on le sent irrémédiablement isolé, et soucieux uniquement de sa chevelure, de ses ongles et du pli que fait le bas sur sa jambe de danseur. De l'indulgence et n'insistons pas. Ce jeune poète manifeste une assurance sans borne; précocement doué de toutes les roueries d'un vieux versificateur, il doit tenir en médiocre estime ce talent paternel, dont il est cependant imprégné autant qu'il se peut. Enfin! si l'on disait à M. Maurice Rostand qu'il est, à l'époque actuelle, plus de cinq cents jeunes

Puisque rien, ni dans le style, ni dans les sujets, ni dans les idées de M. Bocquet ne me permet de distinguer ces sonnets harmonieux et raisonnables de la foule des sonnets que je lis chaque jour, je suis bien obligé d'estimer que M. Bocquet voue à la poésie un culte plus volontaire qu'inspiré. Je me trouve dans la nécessité de répéter que, quand un écrivain pourvu d'une mémoire heureuse et d'une plume facile se complaît, au sortir de la bibliothèque, à rédiger des poèmes corrects où sont tour à tour évoqués le faune, la nymphe, le jardinier d'Arcadie, l'artisan d'Athènes, la joueuse de flûte, Myrto l'Adolescente, le faïencier de Tanagra, etc., etc.... cet écrivain fait œuvre d'érudition, mais non de poésie créatrice. Je sais que mon opinion peut paraître odieuse à tous ceux qu'enivre quotidiennement l'aimable besogne ; mais je n'en continuerai pas moins à produire cette opinion. M. Léon Bocquet, qui doit trouver un subtil plaisir à se réciter à soi-même ces choses qu'il a faites, ne sait pas, ne peut pas savoir, à coup sûr, le nombre de poètes qui publient des livres semblables au sien et témoignant le plus souvent d'un égal talent. Renseigné par l'expérience, je me fais un devoir de renseigner autrui et je prie M. Léon Bocquet de reconnaître à mon parti pris quelque fondement.

§

Nous connaissions, de M. Carlos Larronde, un petit recueil de poèmes en prose, mêlés de vers, dont le titre, *Ferveur*, nous était resté présent à l'esprit. M. Larronde, avec **Le Livre d'heures**, légitime une grande partie des espoirs qu'on a pu fonder sur lui. Poète abondant, M. Carlos Larronde semble avoir abandonné au temps l'ordonnance de son ouvrage, comme dirait Luc Durtain. D'où le titre de ce recueil composé d'impressions reliées entre elles par un lien ténu, et notées dans une langue copieuse, un peu lâche, assurément spontanée.

M. Carlos Larronde a grandement raison de laisser jaillir, sans la capter et la maîtriser tout d'abord, la source des images poétiques. Cela nous vaut d'heureuses rencontres :

> Je vous montrerai l'enclos des arbres
> qui s'élancent nombreusement d'un mur vieilli.
> Leurs branches les plus hautes sont seules balancées :
> nos regards s'y posant y laissent nos pensées.

> Je vous montrerai le complexe tilleul,
> où j'ai feuilleté bien des livres et des songes,
> et parcouru de la ramée les chambres d'ombre
> en écoutant le paysage déferler.

Je n'approuve pas constamment une sorte d'élégance, ou de préciosité, assez naturelle à M. Carlos Larronde ; mais il me suffit de

trouver assez souvent dans ce livre des pièces qui, par leur objet et leur sentiment, me retiennent et m'intéressent, comme ce curieux poème intitulé : *Pays rencontré sur des visages.*

Il m'apparaît que, plus sûr de sa forme et tout aussi généreux, M. Larronde saura nous donner de beaux poèmes. Actuellement, cet écrivain aime encore davantage l'art que la nature. C'est pour démontrer cette assertion et par devoir critique que je citerai certaine courte pièce qui sous ce titre : *Eurythmie*, donne des mérites de M. Carlos Larronde une idée pleine et précise.

Votre main cueille un fruit, le sertissant des doigts.
La branche recourbée prolonge votre geste
et je regarde la colline s'exhausser.
Votre corps, où l'élan du sol propage un rythme,
tend comme un arc vers le grand arbre de fraîcheur,
vers le tronc modelé, frère de l'attitude.
Je regarde brûler le ciel inextinguible.
Votre main cueille un fruit et le possède en coupe ;
elle vient à mes doigts qui devancent la grappe ;
le délice obtenu descend jusqu'à la terre
et je vois une branche lourde s'incliner.

§

On dit qu'un des fils de M. Rostand n'est pas poète ; c'est une chose invraisemblable. Toutes sortes d'illusions ne seraient-elles pas permises à des jeunes gens élevés dans une serre torride, et condamnés à respirer sans relâche les émanations d'une gloire fabuleuse au point d'en être un tantet ridicule ?

M. Maurice Rostand publie son second recueil de vers. Cela s'intitule : **Le Page de la vie.** A lire ce livre plein d'un candide enthousiasme, on se demande non seulement s'il y a intérêt à désenchanter ce jeune homme, mais encore s'il y a quelque chance d'y parvenir.

M. Maurice Rostand a découvert le romantisme et cette découverte le remplit d'une ivresse incroyable. Il exhale sa joie dans une langue confiante et incorrecte qui fait sourire, mais qui n'inspire ni curiosité ni colère. Assurément, M. Maurice Rostand, grisé de littérature et d'amour de soi, ne touche plus la terre ; on le sent irrémédiablement isolé, et soucieux uniquement de sa chevelure, de ses ongles et du pli que fait le bas sur sa jambe de danseur. De l'indulgence et n'insistons pas. Ce jeune poète manifeste une assurance sans borne ; précocement doué de toutes les roueries d'un vieux versificateur, il doit tenir en médiocre estime ce talent paternel, dont il est cependant imprégné autant qu'il se peut. Enfin ! si l'on disait à M. Maurice Rostand qu'il est, à l'époque actuelle, plus de cinq cents jeunes

gens qui ont autant de génie que lui-même, il n'en voudrait certainement rien croire. Alors...

§

La lecture du livre de M. Maurice Magre, **Les Belles de nuit**, m'a procuré une impression extrêmement pénible et que j'ai grand mal à définir. J'en accuse moins la façon d'écrire de M. Magre, bien qu'elle suffise à m'indisposer, que le fond même du livre.

M. Magre se range dans la phalange des poètes que l'on pourrait appeler les « Poètes d'amour ». Subjugués par l'exemple décevant de Musset, ces écrivains cherchent, avec plus ou moins de bonheur, à intéresser le public à leur vie sentimentale, et spécialement à leur vie sensuelle. Nous lisons dans le « *Prière d'insérer* » qui accompagne *les Belles de nuit :* « Tout l'amour avec ses mélancolies, ses dégoûts et ses jalousies est dans le livre de Maurice Magre. » Mais on nous a par ailleurs fait entendre que « tout l'amour » était déjà dans le livre de M. Paul Géraldy, et sans doute il me faut croire que « tout l'amour » gît aussi dans le recueil que M. Henry de Chertemps appelle *Amours, peines, folies*, ou dans les innombrables volumes livrés cette saison à la publicité par ces dames... Il y a concurrence, et la multiplicité des fournisseurs ne laisse pas d'engendrer la perplexité.

Ce que je reproche à M. Magre, ce n'est pas d'écrire des vers tristes comme celui-ci :

> Ce n'était qu'un rêve et qu'une folie,

ou des vers curieux comme celui-là :

> ...des pieds qu'une hélice a coupés du tronc...

De tels vers abondent dans ce recueil, ils attestent de la bonhomie, de la facilité, et même une sorte de courageux mépris de l'art.

Je ne songe pas non plus à me plaindre de l'étonnante simplicité qui règne d'un bout à l'autre de cet ouvrage de psychologie, et je lis sans impatience des strophes dans ce goût :

> Quand c'est ma fête, nul ne me fait de cadeau.
> Si modeste qu'il soit, qu'il serait agréable,
> Avec son papier blanc et sa faveur vert d'eau,
> Mystère puéril posé là sur ma table!
>
> Ce ne serait qu'un pauvre objet à peine lourd.
> On me dirait : « Voilà... » Moi je répondrais : « Qu'est-ce ? »
> Ah! le petit présent renferme tant d'amour,
> Il brille de l'éclat de la délicatesse.

Mais je reproche à M. Maurice Magre d'avoir écrit un livre mo-

ralement laid, un livre qui blesse l'âme à toutes les pages et qui, s'efforçant d'être vrai, ne parvient qu'à être révoltant et odieux. En vérité qui peut racheter l'indélicatesse de cette strophe que M. Magre adresse aux *sensuelles :*

Dans cette solitude où vous ne craignez rien,
Dans le plaisir des draps, devant le feu qui flambe,
Auprès du cher amant qui seul vous connaît bien,
Que n'avez-vous pas fait entre les murs des chambres?...

Je cite au hasard, je pourrais prendre n'importe où. Il faudrait du génie pour dire honorablement de telles sottises, et le génie s'attarderait-il à ces vulgarités?

Où êtes-vous, Mallarmé! qui avez su tout faire entendre et avec tant de subtile audace?

§

M. André Biguet a du goût et de la réserve, ce sont deux qualités que j'apprécie vivement à l'heure actuelle. Son livre, **le Feu et la Cendre**, est, je crois, un livre de début. Il est précieux de se lancer dans la carrière avec les qualités de M. Biguet et, je suppose, avec ses résolutions. Il me semble toutefois que deux tendances se partagent M. Biguet. Tantôt ce poète s'abandonne aux formules poétiques héritées du symbolisme et qui, pour avoir été heureuses, n'en sont pas moins désuètes, tantôt il s'efforce de parler avec sa propre voix et de dire nettement et directement ce qu'il connaît.

Dans le premier cas, M. Biguet écrit par exemple :

Un jet d'eau pleure dans la brume
Avec la voix des autrefois...,

Mais, en d'autres occasions, M. Biguet laisse là *les Jets d'eau*, *les Sanglots du vent* et *les Miroirs éteints* et il nous fait cette confidence :

O paysage désolé
De faubourg, sous un ciel livide.
Murs d'usine gris et pelés
Bordant les perspectives vides.

Un arbre tend hors d'une cour
Ses grands bras que le vent secoue,
Et l'air a le goût âpre et lourd
De brouillard, de suie et de boue.

Un silence tragique et noir
Pèse sur l'éternelle rue
Où me hante le désespoir
D'une tendresse disparue.

indécis entre l'église et le lupanar qu'on a détruit des Bastilles, étranglé le dernier roi avec les boyaux du dernier prêtre et que le beuglement de taureau des immortels principes se réduit aujourd'hui à ce rugissement de jeune veau pleurant une mère qu'il n'a jamais connue! Moi qui admets (et je crois que je suis le seul) l'effroyable religion de Léon Bloy, ses professions de foi brandies comme des glaives exterminateurs, j'avoue ne pas saisir du tout ce fin du fin de la catholicité renaissante en ces petits jeunes gens souffreteux. Ça n'aura jamais l'étoffe de fabriquer des saints, parce que ça ne sait pas pécher franchement. Non, mais, est-ce que vous y croyez aux farces quotidiennes d'*Amour et Foi*? Est-ce que vous vous imaginez que les soporifiques prédications *de la brebis égarée* pourraient être supportées ailleurs qu'au théâtre? Avez-vous jamais entendu un prédicateur dans une église de Paris (la Madeleine, Saint-Sulpice ou Notre-Dame au jour des hommes) se servir d'une langue aussi dénuée de toute espèce de fièvre apostolique, ou, si vous préférez, des ruses de l'éloquence! Il faut être des *snobs* pour endosser, par-dessus le frac, une toison d'une pareille épaisseur. Je me risque même à prétendre que seuls des israélites polis (et politiques) pouvaient entendre sans pouffer une semblable homélie. J'ai eu le fou rire parce que justement j'ai été élevée par des catholiques d'un temps où la religion n'empêchait pas le sentiment du ridicule... et un aimable juif m'a dit d'un ton pénétré: « Vous me scandalisez. » Je suis bien autrement scandalisée par la renaissance de la littérature catholique. Je trouve que le dandysme de Maurice Barrès défendant les vieilles église a une belle allure académique et ne manque pas de sens pratique au seul point de vue de l'archéologie, mais qu'un pauvre gosse alourdisse volontairement son existence en traînant le boulet *Amour et Foi* sous le spécieux prétexte qu'un poète et qu'un prosateur s'éventent, leur journée terminée, avec des feuillets des Evangiles, ça me surpasse et m'afflige. A l'heure actuelle tous les livres de jeunes se terminent par l'apothéose d'un aéroplane ou celle d'une conversion. Il y a deux sectes bien distinctes, quoique tout aussi maladroitement passionnées: les mécanos et les zélateurs. Ces enfants-là ne seraient-ils pas des malades? A la monomanie des grandeurs de vos chers maîtres, succèdent les monomanies des petitesses. Vous rétrécissez de plus en plus les cercles de l'enfer, histoire de gagner des paradis tout à fait artificiels. Alors, mes pauvres agneaux, ne vous égarez pas en vous cherchant mutuellement la petite bête. On n'a jamais d'autre Dieu que sa propre volonté, pas d'autre maître que sa fantaisie: avec ces deux choses-là on peut faire de la vie, sa vie et de la littérature. Si le ciel croule, vous le verrez bien, mais décidément vous n'êtes plus assez gaulois pour le soutenir.

L'Absente, par Henriette Bezançon. Ceci est un drame noir vu avec discrétion par une comparse dont la bonne tenue mondaine y

ajoute on ne sait quel frisson d'intense amertume. Cette vieille fille est l'amie d'une jeune fille qui se croit tout permis, parce qu'elle est belle, qu'on l'adule et qu'elle possède une famille extraordinairement naïve. Elle attend un prince charmant et rencontre le malotru, naturellement, en la personne d'un rasta marié à une femme riche, très distingué. (J'aime cette Mme Davila recueillant le petit chien égaré au saint lieu.) L'histoire de cette jeune infatuée n'est pas neuve. Elles sont nombreuses les familles qui mettent tous leurs soins à cultiver une plante vénéneuse. Mais la façon contenue de présenter cette anomalie, la douceur très résignée avec laquelle on accepte cet inévitable empoisonnement de trois existences par une sotte, car la principale cause du désastre est la sottise, la vanité d'un être parfaitement inutile à la marche du monde mettent bien mieux en lumière cette nature pervertie que ne le feraient les plus violentes objurgations. Je ne partage pas les idées religieuses de l'auteur, seulement je rends justice à la très noble tenue de son œuvre blâmant l'éducation nouvelle par la noblesse même de son ancienne éducation et une philosophie exempte de l'amertume facile des indifférents aux malheurs du voisin. Au cours de ce livre, j'ai trouvé une belle phrase que je veux citer de mémoire, n'ayant pas le temps, hélas ! de rechercher la page : « Le front appuyé contre sa poitrine, je pleurais silencieusement comme on saigne. »

Vie de Samuel Belet, par C.-F. Ramuz. L'existence très simple d'un pauvre homme. C'est décrit avec une grande sobriété de ton et intéressant par la simplicité réelle des aventures de ce brave garçon un peu trop tendre qui met tout son bonheur sur des têtes maladives. L'auteur aime ces types effacés que son seul talent met en lumière.

L'Epouse du soleil, par Gaston Leroux. L'auteur du *Mystère de la Chambre jaune*, du *Parfum de la dame en noir* et de l'inimitable *Rouletabille* nous promène, cette fois, dans les mystères de la religion des Incas. Prenant pour héros des personnages très civilisés, d'honorables commerçants peu enclins au vertige de l'imagination, il ne craint pas de les lancer dans les aventures les plus effarantes et l'épouse du soleil descendue vivante dans un affreux enfer en est tirée par l'amour sacrifié d'un pauvre Inca, dernier descendant des prêtres sacrificateurs de cette ténébreuse religion dont le dieu est pourtant le plus éblouissant des astres.

La Joconde retrouvée, par Jean de Quirielle. Que n'a-t-on pas dit, écrit, inventé sur cette disparition toujours inexplicable de la célèbre toile du Vinci ? Cette transposition de la peinture en chair, de la personnification vivante d'une femme sortant du cadre pour vagabonder dans le siècle quelques siècles après sa naissance dans les arts est une amusante supposition. Hélas ! Si belle puisse

être l'héroïne de cette aventure, nous n'y retrouvons pas notre ancienne Joconde et le vol ou la destruction, mettons la volatilisation du chef-d'œuvre n'en demeure pas moins une honte ineffaçable pour le gouvernement de la République. Lorsqu'on songe que de farouches révolutionnaires, après des rois soi-disant négligeants, ont su respecter la beauté de la Joconde, on est écœuré de la presque indifférence de ses gardiens actuels. C'est eux qui l'ont, le sourire! On a parlé des privautés du duc de Morny! Un amoureux trop ardent vaut mieux peut-être que des reproducteurs trop protégés. Le siècle des photographes est le plus vilain de tous les temps.

Le Crime du bouif, par G. de la Fouchardière. Un amusant personnage, ce bouif sans emploi, flâneur amateur plein d'une philosophie jaillissant en mots pittoresques, injustement accusé d'un crime qu'il est bien incapable de commettre, car il est rempli de toutes les superstitions des naïfs parieurs. C'est ainsi qu'il mettra de l'argent sur un cheval dont le nom commence par un *u*... et *Eugène* lui fait perdre ses cent sous. Le détective journaliste, son copain de rencontre, l'aide à découvrir la sombre vérité et à devenir un homme sérieux.

La Tour de neige, par Jean-Claude Pregermain. Beaucoup de vérités peu joyeuses, mais une félicité intérieure qui permet à un jeune homme et à son oncle, vieux médecin revenu des choses de ce monde, de s'entendre pour mener à bien une existence commune.

Les Hasards de la guerre, par Jean Variot. Un farouche caractère qui, cherchant sa place de combat dans la vie, ne peut la trouver qu'à la légion étrangère. Un atavisme guerrier le pousse hors du monde trop civilisé, il veut dépenser le trop plein de ses forces contre des ennemis parce que ses ancêtres lui font, de loin, des signes impérieux. Il parcourt en touriste les principaux champs de bataille de l'histoire et entend monter de la terre des appels de vengeance. Mourant obscurément de ses blessures au Maroc, il entre heureux au royaume des héros, car il accomplit enfin sa destinée.

L'Autre miracle, par Aimée Blech. Il s'agit de la conversion au catholicisme d'un médecin qui ne croyait d'abord... qu'en la beauté de sa jeune femme indifférente. Celle-ci s'adoucit, s'humanise, pendant que le docteur Pierre se sanctifie. Cette sanctification me toucherait moins si ce théosophe ne puisait ses premières notions de divinité chez les animaux. Anti-vivisecteur convaincu, il se refuse à faire des études sur l'humanité inférieure, ce en quoi il commence à être un saint et devient un martyr en se prenant lui-même pour champ d'opération.

Peau de Chamois, par Pierre Cabriès. Une bayadère qui parle de Vichnou, un garde-chasse un peu brutal et très trompé, une jeune personne amoureuse d'un homme de lettres sceptique, un jeune fils

à papa amateur de danseuse et un père peintre assez aveugle sur certaines nuances de sentiment. Il n'en faut guère plus pour écrire un roman très mondain.

Monsieur d'Outremort, par Maurice Renard. Il y a, dans cet excellent recueil de nouvelles, une très curieuse restitution des premiers âges du monde en un brouillard qui s'élève autour de deux chasseurs possédant de solides notions scientifiques, ce qui les aide à se confirmer dans leur position de miraculés par le mirage océanique. L'auteur a toujours sa bonne manière de conteur très soigneux du détail technique et une langue à la fois simple et élégante qui lui permet les plus abracadabrantes fantaisies.

Contes farouches, par Neel Doff. Absolument farouches, ces histoires gagneraient peut-être à se rapprocher de la vraie vie, qui est plus effrayante que cela, parce que moins pittoresque. Des détails de mœurs belges sont fort intéressants et probablement pris sur nature. *Le Lupanar* est la nouvelle qui met le plus en lumière les défauts des qualités de l'auteur.

Le Tour du Cadran, par G. Auriol. Voici une poignée de petites histoires pour charmer une journée grise. Il y a de tout et pour tous les goûts. On voit un perroquet qui sert de lanterne, un éléphant intelligent comme ils le sont quand ils s'y mettent inventer la longue vue et des ivrognes remplis de leur sujet, quoique pleins d'à propos. Voilà de quoi rire et s'amuser pour les esprits bien faits, les grands enfants sages. De temps à autre un mot un peu salé rappelle au lecteur que nous eûmes, jadis, le quart d'heure... de Rabelais et *le Tour du Cadran* d'Auriol nous y ramène sans effort !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Henri de Régnier : *Portraits et Souvenirs*, 1 vol. in-18, 3.50. « Mercure de France ». — Eugène Montfort : *Les Marges*, 1 vol. in-18, 3.50, « Bibliothèque des Marges ». — Louis Roche : *La Vie de Jean de La Fontaine*, 1 vol. in-18, 3.50, Plon. — G. Michaut : *La Fontaine*, tome I, 1 vol. in-18, 3.50, Hachette. — Jean de La Fontaine : *Psyché*, texte revu sur l'édition originale de 1669 et orné de bois anciens, 1 vol. in-16, 7.50, Payot.

Sous ce titre **Portraits et Souvenirs**, M. Henri de Régnier nous donne un recueil de ses articles de journaux. N'y a-t-il pas, pour l'écrivain, écrit-il non sans fierté, « une espèce de point d'honneur à réunir ainsi des pages quelque peu improvisées et à se pouvoir prouver à soi-même que son travail, quoique hâtif, n'est pas tout à fait indigne, au moins, de sa propre estime » ? Il faut, ajoute-t-il, prendre ce témoignage qu'il recherche, « comme une marque du respect où il tient l'art qu'il exerce et qu'il se doit, en toutes circonstances, de pratiquer de son mieux ». On retrouvera, en effet,

dans ces pages, toute la perfection si personnelle de l'art de M. de Régnier. Les portraits qu'il nous dessine ont la précision des médailles. Voici Villiers, tel qu'il lui apparut un soir d'hiver, chez Mallarmé.

Le feu et la lampe brillaient doucement ; on causait, avec des pauses. Dans un de ces silences, le timbre de la porte résonna. Une draperie s'écarta, et l'on vit paraître un personnage singulier.

C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, de taille moyenne, presque trapu et vêtu de noir. Son visage aux traits effacés était terminé par une pointe de barbe à la royale. Le front, très haut et large, était surmonté d'une abondante chevelure grise. Ses yeux clairs regardaient d'un regard à la fois aigu et distrait. Il y avait en tout ce survenant on ne savait quoi de mystérieux et d'inattendu. Il s'assit, rejeta d'une main fine une longue mèche de cheveux et parla.

Ce fut ce soir-là que j'entendis pour la première fois causer Villiers. La causerie était plutôt un soliloque, coupé d'arrêts, de rires brusques. Il était entré avec sa rêverie et la continuait à haute voix, je ne puis dire pour nous, mais devant nous, car il avait certainement oublié nos présences, et nous assistions à l'étrange spectacle d'une pensée cherchant sa forme et son expression définitives avec des nuances d'intonations et des ratures de paroles, à quelque chose comme une écriture orale, mimée, inquiétante et fugitive.

Ce portrait n'aurait pas besoin d'être signé. M. de Régnier nous explique encore l'âme de Villiers : il crut, dit-il, à la vertu des mots, « il admit à la parole ce pouvoir divin que lui reconnaît Edgar Poe, le pouvoir de créer des mondes. Villiers s'en créa un et l'habita ».

Voici Leconte de Lisle, que l'auteur des *Médailles d'argile* se souvient d'avoir vu passer il y a plus de vingt ans, lentement et majestueusement, en une allée du Luxembourg. Le jeune poète aurait voulu se lever, se découvrir devant lui, mais le regard de son œil bleu clair « avait été si sévère et si aigu que je restai là, dit-il, le cœur battant, tandis que Leconte de Lisle continuait sa route olympienne dans la lumière dorée qui poudroyait et qui semblait l'envelopper d'une poussière divine... ». Plus tard, M. de Régnier eut l'honneur d'approcher le grand poète, il connut un Leconte de Lisle « familier, à la fois charmant et terrible, gai et sarcastique, hautain et tendre ». J'ai vu, dit-il, « le rire illuminer ses yeux bleus, faire tomber son monocle, l'épigramme contracter sa bouche sinueuse », mais il n'oublia jamais la première apparition du poète dans la poussière divine d'une après-midi d'été, au Luxembourg. Au Luxembourg, où maintenant s'immobilise son effigie. Ce n'est pas sans émotion que le jeune poète de cet après-midi d'été devenu le Maître d'aujourd'hui voit apparaître entre les branches le visage impassible du poète créole. Le voilà, dit-il :

Pour fixer de lui une image définitive, le sculpteur n'a eu qu'à modeler son exacte ressemblance, car, en lui, la nature fut sans hypocrisie. Elle le fit pareil à son œuvre, en donnant à ses traits l'expression même de son génie, qui fut fait principalement de force, de sérénité et d'amertume. Aussi garde-t-il jusque dans l'immortalité un air de hauteur et de dédain et semble-t-il accueillir l'hommage et le geste de la gloire du même regard dont il recevait, en les méprisant, les assauts ou les avances de la vie.

Il faut rapprocher de ce portrait une curieuse anecdote que je trouve en un autre chapitre de ce volume que M. de Régnier a intitulé : L'homme qui a cru voler. Cet homme fut Leconte de Lisle, qui fut, par quel phénomène de lévitation ou d'hallucination, transporté chez lui de la place du Carrousel, par-dessus le Louvre et la Seine, jusqu'à la rue des Beaux-Arts. Le poète ne parlait de cet « exploit icarien » involontaire qu'avec un certain malaise.

Voici Edmond de Goncourt, terriblement homme de lettres : « Célèbre, glorieux même, entouré d'hommage et de respect, il eût voulu plus de célébrité, plus de gloire encore! » Il supportait difficilement que l'on parlât devant lui d'une autre littérature que de la sienne.

Une fois, raconte M. de Régnier, j'étais assis à côté de lui, dans un salon ami. On parlait de Victor Hugo. Edmond de Goncourt « écoutait nerveusement, visiblement agacé. Ses doigts longs et fins tortillaient sa moustache blanche. Soudain il se pencha vers moi :

— Hugo, Hugo... mais moi aussi je m'appelle Hugo.

Et comme je le considérais avec un peu d'étonnement, il ajouta, faisant allusion à son nom patronymique :

— Eh bien oui, Huot, Huot de Goncourt... Huot... Hugo, c'est la même chose. »

A propos de Mallarmé, M. de Régnier nous dit ses souvenirs, quelles images il a gardées de celui qui fut son maître. Il reconnaît que les vers de Mallarmé sont souvent obscurs, mais quelles beautés, dit-il, dans leur ombre transparente! Et il le classe dans une sorte d'enceinte réservée de la littérature, plus secrète et plus inaccessible, à côté du Gérard de Nerval des *Chimères*, du Rimbaud des *Illuminations*, du Laforgue des *Moralités légendaires*, et du Claudel de *Connaissance de l'Est*.

J'aime aussi l'ironie avec laquelle M. de Régnier constate le dédain souriant et brutal dans lequel Moréas enveloppait les rimeurs contemporains. « Tout l'effort poétique de son temps lui était indifférent, il le tenait pour non avenu, et la poésie actuelle lui paraissait suffisamment représentée par lui-même et par ses disciples. »

Que l'on lise encore le chapitre intitulé : « Mon Grand-père. » Ce sont des images et des souvenirs d'enfance, qui peuvent s'ajouter au *Trèfle blanc*. Ce grand-père, d'allure un peu froide et hautaine, faisait un peu peur à son petit-fils, mais Henri de Régnier aurait

cependant voulu attirer son attention, accomplir devant lui quelque action remarquable. Alors, un jour qu'il se trouvait seul avec lui dans une allée, afin de « l'émerveiller », il se mit à lui « entonner à tue-tête le refrain de la *Marseillaise* ». L'effet fut magique : « Petit malheureux! je te défends de chanter de pareilles horreurs! » Ce ne fut que plus tard, explique le poète, que je me rendis compte du scandale « que mon exploit avait dû produire aux oreilles légitimistes d'un vieil Emigré »!

§

M. Eugène Montfort nous donne une édition augmentée de notes inédites de ses **Marges**. C'est de la critique choisie où M. E. Montfort, un des écrivains les plus indépendants de notre époque, nous parle en toute liberté des auteurs qu'il aime ou même de ceux qu'il déteste. Il y a là de la gravité, toujours souriante, de l'esprit et de l'ironie. Il faut lire cette variété : « Un début dans la poésie », qui est un petit chef-d'œuvre digne du Rivarol du Dictionnaire des Grands Hommes.

Mais les études qui retiennent l'attention sont celles que M. Montfort a consacrées au romantisme, cette maladie intellectuelle, au romantisme qui est moins une façon de sentir qu'une façon d'écrire. Le propagateur de cette maladie fut Victor Hugo : chez lui il ne se forme plus d'associations d'idées, mais des associations de mots. D'ailleurs, expose M. Montfort, si cette littérature romantique fut comme l'expression d'une caste vaincue (Chateaubriand, Senancourt, Vigny, etc.), le désespoir de Hugo sonne faux puisqu'il était de la classe triomphante.

Le romantisme est donc détestable. Cependant, il y a des romantiques que nous pouvons aimer. Gérard de Nerval. Mais, chez lui, les mots correspondent toujours à une idée ou à une émotion. En réalité, G. de Nerval est classique. C'est ce qu'écrit M. de Régnier dans son livre étudié ici : « Au fond, Gérard de Nerval demeura de lignée et de tradition classiques. » Un autre romantique que nous pouvons aimer : Maurice Barrès, qui, s'il cultiva sa sensibilité, la cultiva avec sincérité et sans emphase : « Le culte du moi, c'est une tentative pour croire à soi-même, pour donner de l'importance au moi, c'est un essai de combattre par l'intelligence le sentiment du néant de soi, un effort pour se rendre visible le relatif. »

On trouvera encore dans ces Marges la meilleure étude et la plus claire qui ait été écrite sur l'œuvre de Claudel, d'une obscure clarté de vitrail. On peut dire aussi de ce poète ce que M. de Régnier a écrit de Villiers : il s'est créé un monde (orné de palais) avec ses mots ; il l'habite. Sa philosophie est toute en images, mais elles sont merveil-

leuses. L'Evangile aussi n'est qu'un album d'images pour les petits et les grands enfants.

Eugène Montfort analyse encore l'âme et l'œuvre de Moréas, et il a bien senti la sincérité de sa douleur et de sa poésie. La perfection de la forme a trop laissé croire à son impassibilité. C'est que Moréas, lui aussi, avait horreur de tous les romantismes. On sait quel respect il avait lui-même pour ses *Stances*, où vraiment il avait mis tout son cœur, toute sa vie. Je me souviens qu'un soir de décembre où j'étais allé le visiter rue Jean-Vaury, je le trouvai mélancolique et amer devant un feu de bois qui ne « prenait » pas. Incidemment, je lui montrai une revue féminine aux prétentions littéraires qui venait de publier son portrait en même temps que celui de Jules Renard (à propos sans doute de représentations théâtrales). Mais, par inadvertance, on avait interverti les noms, si bien que sous la figure de Jules Renard on lisait : « M. Jean Moréas » et l'auteur d'*Iphigénie* était désigné : « Jules Renard ». Moréas contempla, quelques secondes, le visage de Poil de Carotte, fit une horrible grimace et dit d'une voix péremptoire que j'entendrai toujours et que je pourrais noter musicalement :

— Il n'a tout de même pas une g... à avoir fait les *Stances !*

§

M. Louis Roche vient d'écrire la **Vie de Jean de la Fontaine**, avec une exactitude qu'aucun biographe du fabuliste n'avait encore atteinte. C'est un ouvrage très attachant, qui nous livre vraiment l'homme tout entier. Nous pouvons, grâce à lui, suivre le poète pas à pas dans sa vie à la fois paisible et aventureuse et dans son œuvre. Nous assistons à son enfance curieuse et studieuse ; peu à peu le poète prend conscience de ses dons, il fait des vers et il arrive à la gloire, sans l'avoir recherchée. Pourtant, La Fontaine ne fut pas si distrait qu'on l'a dit, et il sut diriger sa vie avec sagesse. Il a fait du plaisir la loi de sa vie. C'est, écrit M. Louis Roche, un piètre idéal. Il n'en est cependant pas d'autre. Ce point de vue moral me gâte un peu cette biographie où l'auteur a trop voulu justifier ce qualificatif de bonhomme donné à ce grand poète qui ne mérite pas cette injure. Très familier avec l'histoire littéraire du XVII^e^ siècle, M. Louis Roche évoque les personnages au milieu desquels La Fontaine a vécu, et nous fait vivre aussi parmi eux.

Je signalerai aussi un autre volume sur **La Fontaine**, par M. Michaud, à l'usage des candidats à la licence ès lettres ; et enfin un charmant petit volume, le premier d'une collection : « les Chefs-d'œuvre » : **Psyché**, par Jean de La Fontaine. Texte revu sur l'édition originale de 1669 et orné de bois anciens. C'est une reproduction parfaite et du meilleur goût de l'édition originale des

Amours de Psyché et de Cupidon, que les bibliophiles voudront posséder dans leurs librairies. L'édition est tirée à 1000 exemplaires numérotés et ne sera pas réimprimée. Tout en admirant le luxe de ce petit volume, la beauté du papier et le style de la typographie, je ne puis m'empêcher de regretter qu'un éditeur n'ait pas l'idée de publier avec cette belle netteté de caractères un ouvrage actuel, inédit, et d'utiliser pour son ornementation non plus des vignettes anciennes, mais des dessins originaux. Cependant, une collection des chefs-d'œuvre mérite d'être signalée : souhaitons que les bibliophiles lui fassent le meilleur accueil.

JEAN DE GOURMONT.

SCIENCES MÉDICALES

Dr Grasset : *La Responsabilité atténuée des incalpés*, Roumégous et Déhan, Montpellier, 1913. — Dr Gilbert Ballet : *L'Expertise médico-légale et la question de responsabilité*, Société générale d'imprimerie. Genève. — *La Criminalité morbide*, conférence faite à l'Ecole des Hautes Etudes sociales, le 9 avril 1913. — Dr Leredde : *La Stérilisation de la Syphilis* (147 pages), Maloine. — Dr Nathan et H. Durot : *Les Arriérés scolaires*, avec la collaboration de MM. Gobron et Friedel Pars, Fernand Nathan, 1913, 5 fr. — *Revue des sciences psychologiques*, Rivière et Cie, 31, rue Jacob. — Dr Clarac : *L'Arythmie complète*, Baillière et fils, juin 1913.

« L'humanité, écrit Régis, ne se divise malheureusement pas, psychologiquement, en deux catégories tout à fait distinctes : d'un côté les sains d'esprit, entièrement responsables, de l'autre les aliénés, entièrement irresponsables. Entre les deux existe une vaste province, dite zone frontière ou mitoyenne, peuplée d'individualités tarées à divers degrés et comportant par suite des responsabilités très différentes. » C'est là un fait. On ne le discute plus et on prononce volontiers les termes de « demi-fous » chers à Michel Corday et au professeur Grasset. Quoique le Code pénal dans son fameux article 64 ne mentionne que « démence », les médecins, violant sans remords le sens précis du mot, y ont fait entrer l'aliénation mentale tout entière, depuis ses troubles légers, passagers ou permanents, jusqu'à la désagrégation complète des facultés psychiques. Ils ont ainsi classé entre l'irresponsabilité complète et la responsabilité absolue, la responsabilité atténuée. C'était commode pour le médecin et commode pour le magistrat ; ni l'un, ni l'autre, en général, ne s'inquiétaient du sens académique du mot responsabilité. Ils se comprenaient comme on se comprend quand on se sert du terme de sociologie, pourtant mal composé, comme se comprennent les savants qui usent d'une série de mots créés en dépit des grammaires et cependant très précis en pratique. Peu à peu, les termes de *Responsabilité atténuée* solutionnaient couramment bien des problèmes, et médecins et magistrats, n'ayant le choix qu'entre l'asile et la

prison, les adoptaient avec sérénité. Ça alla bien tant que cela se passa en famille, mais voilà qu'en 1905 le professeur Grasset envisagea sous toutes ses faces la question de la responsabilité des inculpés dans une série de publications. Il ne se tint pas sur le terrain purement clinique, et parla autant en philosophe qu'en médecin... Et le feu prit aux poudres. On ne se douterait pas du potentiel guerrier que contiennent ces deux mots d'apparence si bénévole : responsabilité atténuée. Faut-il ou ne faut-il pas les mettre dans la loi ? et psychiatres, magistrats, sociologues, littérateurs de s'expliquer avec une chaleur... non atténuée. Ainsi s'agitèrent les académiciens quand il s'agit de donner l'estampille officielle aux termes « engueuler, épatant » que les plus sélects d'entre eux durent cependant laisser passer parfois par l'escalier de service. Des nombreux travaux, nous retiendrons ceux du professeur Gilbert Ballet et ceux du professeur Grasset. Les deux interlocuteurs sont de marque. Ils manient l'argumentation comme Henri Robert lui-même et leur style est impeccable. Nous fûmes surpris, en lisant — et avec quelle attention — l'œuvre de chacun des éminents adversaires, d'être obligé de donner raison alternativement, à l'un et à l'autre. Le dernier qui nous parlait nous tournait.

Diable ! serions-nous comme un jury d'assises ? Heureusement non. Si, tour à tour, chaque argumentation nous avait paru convaincante, c'est que les deux avocats étaient, au fond, d'accord. Leur dispute sur la responsabilité atténuée était surtout académique, et après avoir admiré leur virtuosité, nous avions la satisfaction de les voir soutenir les mêmes conclusions au point de vue de la clinique sociale. Et vous m'avouerez que c'est la chose importante.

En effet, le Dr Grasset adopte entièrement la phrase suivante du Dr Gilbert Ballet : « Le médecin légiste n'a pas seulement à porter un diagnostic ; il doit montrer — c'est là l'essence même de sa mission — l'influence qu'ont eue sur les actes du prévenu, et particulièrement sur l'acte incriminé, les tares constatées. Je vais plus loin et ne vois pas d'inconvénient à ce que l'expert indique les mesures qui, possibles ou irréalisables dans le présent, peu importe, s'adapteraient le mieux à la situation envisagée. Ce faisant, il reste dans son rôle de médecin. »

Mais tandis que, pour Grasset, l'homme sans tare est « responsable » au sens médical du mot, pour G. Ballet cet homme « est un homme normal, voilà tout. Est-il responsable ? je l'ignore ».

« En tout cas, ajoute-t-il, on ne pourrait l'établir qu'en discutant la question métaphysique de la responsabilité morale, ce que M. Grasset se défend de vouloir faire. » Qu'importent les mots ! Les deux savants aliénistes admettent la zone frontière de Régis et ils sont d'avis qu'il faut « préparer les esprits à une réforme qui rendrait possible un

moyen de défense à l'égard des délinquants contre lesquels on est actuellement désarmé » (G. Ballet). Pour ces délinquants, « ce n'est pas aux magistrats que les médecins doivent demander la solution de ce difficile problème ; c'est aux législateurs. Les magistrats ne peuvent qu'appliquer les lois existantes ; or pour l'espèce il n'y a pas de lois applicables » (Grasset). A ces sujets, ni l'asile d'aliénés ordinaire, ni la prison ne conviennent ; il faut un asile spécial, ou *asile-prison* ou *asile de sûreté*. Ces établissements sont demandés par les aliénistes de tous les pays et ils sont prévus dans les articles 24, 25 et 26 de la loi votée par la Chambre en 1907 et qui « semble égarée entre le Palais Bourbon et le Luxembourg ».

§

Le livre du Dr Leredde sur **la Stérilisation de la syphilis** est excellent. Il met au point la question des traitements anciens et actuels de la vérole et l'importance de la recherche de la réaction de Wassermann dont nous avons déjà parlé. Le 606 est, il n'y a plus à le nier, une admirable médication qui, bien employée — la chose est délicate, — fait des miracles. Il parvient à « stériliser » l'organisme. Alors :

Le sujet peut se marier. Il est certain d'avoir des enfants sains. Il est presque certain d'être à l'abri des accidents innombrables qui menacent les malades dont la réaction de Wassermann reste positive, ou chez lesquels elle n'a disparu que d'une manière éphémère. En général il ne sera plus obligé à aucun traitement actif, les indications de l'action médicale étant fondées uniquement soit sur des accidents soit sur une séro-réaction positive. Mais le contrôle de l'atténuation devra se faire de temps à autre à des périodes de plus en plus lointaines.

Ceci est consolant. Malheureusement, la réaction de Wassermann a montré que les syphilitiques étaient bien plus nombreux qu'on ne le pensait. Oyez plutôt :

Il faudrait ajouter aux cas de mort produits par la paralysie générale une partie de ceux qui sont étiquetés hémorragies, ramollissement cérébral ; à ceux qui sont dus à la rupture d'anévrismes, un grand nombre de cas consécutifs à une aortite, à l'artério-sclérose, faire figurer sur les tables de mortalité une partie des décès dus aux néphrites, connaître la fréquence de la syphilis hépatique ou pulmonaire. Les avortements en sont souvent la conséquence et elle est une cause importante de mort dans la première enfance. Le syphilitique, qui ne succombe pas à des accidents cérébraux, médullaires, cardio-vasculaires, peut devenir un infirme. Infecté dès sa naissance, il reste parfois un dégénéré, un épileptique ; atteint dans l'adolescence ou plus tard, des lésions nerveuses en font parfois un hémiplégique, un paralytique, un ataxique ; des lésions de l'œil ou du nerf optique en font un aveugle.

Ça donne froid aux os. Parmi les hommes, plus de 30 pour 100

sont atteints de syphilis sans le savoir, parmi les femmes en puissance d'avarie « 60,80 pour 100, peut-être » en ignorent l'existence. Il y a de quoi rendre moraux, même les héros du théâtre de Bernstein, et cela fait songer *à Vénus ou les deux Risques*, de Corday, et aux *Mancenilles*, d'André Couvreur.

§

Les Arriérés scolaires n'ont été l'objet d'une préoccupation officielle qu'il y a quatre ans. C'est, en effet, la loi du 15 avril 1909 qui a institué pour la première fois en France des établissements publics d'instruction à l'usage des enfants arriérés.

Sous cette dénomination, dit M. Gobron, la loi a entendu voir non les anormaux médicaux (idiots, crétins, épileptiques) qui ne peuvent être soignés et éduqués collectivement que sous la responsabilité d'un médecin, mais les anormaux d'école ou anormaux psychiques, qui se répartissent en deux catégories :

Les arriérés, dont l'intelligence n'est pas suffisamment ouverte pour qu'ils puissent suivre avec fruit l'éducation donnée dans les écoles ordinaires : les *instables*, dont l'intelligence est parfois très vive, mais dont le caractère est troublé par une excessive nervosité... D'accord avec le Gouvernement, le Parlement a substitué, dans le titre et dans le texte de la loi, au terme d'*anormaux* celui d'*arriérés* qui, à la différence du premier, n'éveille pas l'idée d'une tare permanente et n'enlève pas aux familles l'espoir de voir l'enfant reprendre sa place à l'école ordinaire.

Le livre de MM. Nathan et Durot possède un grand mérite : la précision. Après un exposé facile à suivre de l'anatomophysiologie du système nerveux central, le Dr Nathan, — un des plus brillants élèves du professeur Dupré — fait un résumé toujours vivant de l'étude psychique de l'arriéré : sensibilité, émotivité, intelligence, volonté, moralité, qu'il termine par une étude synthétique des psychoses infantiles. Avec habileté, M. Durot traite la question au point de vue pédagogique. La lecture de cet ouvrage ne peut qu'exciter les vocations. L'utilisation des arriérés est aujourd'hui bien démontrée et c'est le triomphe de la méthode de Seguin.

Furster écrit qu'en Allemagne 75 pour 100 des enfants qui fréquentent les Hilfschulen peuvent, à la fin de leur éducation spéciale, exercer un métier qui leur permet de vivre.

§

MM. Tastevin et Couchoud viennent de faire paraître le premier numéro de la **Revue des Sciences psychologiques**. Dans une préface énergique ils disent leur fait aux psychologues et aux psychiatres. Aux premiers ils reprochent de délaisser par trop la psychologie subjective. « Aujourd'hui, affirment-ils, une seule attitude est scientifique : abandonner les préoccupations secondaires de

mesure et de physiologie pour ne les reprendre qu'après avoir fait l'analyse introspective des complexus mentaux. » Aux seconds, ils font grief de leur mépris de la psychologie, de leurs illusions sur les rapports de la neurologie et de la psychiatrie. Ils ont d'ailleurs une belle confiance dans l'œuvre qu'ils poursuivent : « Du moment où sera appliquée la saine méthode psychologique, la psychiatrie sera déblayée de fond en comble et rebâtie sur des fondements simples. » Tant mieux.

Nous signalerons la thèse du Dr Clarac sur **l'Arythmie complète** comme une belle contribution aux travaux, que nous avons déjà étudiés, de Mackensie et de Vaquez sur l'Histo-physiologie cardiaque.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Georges Bourdon : *L'Enigme allemande*, Plon, 3,5o. — Ludwig Stein : *L'Idéal de la paix perpétuelle et la question sociale*, Jouannem, Limoges. — Henri Brongniart : *Le Pacifisme et l'Eglise*, Bloud, o.6o. — Divers : *L'Eglise et la Guerre*, Bloud, 3.5o. — D'Estournelles de Constant : *Les Etats-Unis d'Amérique*, A. Colin, 4 fr. — Viallatte et Caudel : *La Vie politique dans les deux mondes*, Alcan, 10 fr. — Memento.

Les dernières fêtes du Jubilé du Kaiser donnent un intérêt d'actualité au livre de M. Georges Bourdon : **l'Enigme allemande**, titre mystérieux que le sous-titre explique : *Une enquête chez les Allemands. Ce qu'ils pensent. Ce qu'ils veulent. Ce qu'ils peuvent.* Il s'agit, bien entendu, d'une guerre possible, et dès lors les choses me semblent fort peu énigmatiques. L'Allemagne ne veut certainement pas la guerre, parce qu'elle n'y a aucun intérêt; une victoire ne renforcerait guère son édifice, et une défaite le jetterait bas. La modération a trop bien réussi au vieux Fritz après l'annexion de la Silésie pour que Bismarck et ses successeurs n'aient pas préféré suivre son exemple plutôt que celui, à l'opposite, de notre Napoléon. Et du coup nos bons voisins peuvent se donner de ces airs bénins et pacifistes qui les rendent délicieux. « Quand Hercule, dit un des personnages du *Prêtre de Némi*, quand Hercule eut volé les bœufs de Cacus, il devint défenseur acharné de la propriété. » Non seulement l'Allemagne ne veut pas la guerre, mais elle veut l'entente cordiale, l'alliance même, notre chaloupe dansant dans le sillage de son vaisseau de ligne, et elle s'étonne que la France ne se résigne pas à son sort d'après 1870, comme l'Autriche s'est si complaisamment résignée au sien d'après 1866. Mais voilà, nous ne pouvons pas, nous, oublier le passé, ne serait-ce que pour cette raison que les Alsaciens-Lorrains ne l'oublient pas. Tant qu'ils n'auront pas tendu le col au joug prussien, nous aurons le droit de nous considérer comme des

Balkaniques tenus d'honneur à délivrer leurs frères de la servitude turque. Ce qui, d'ailleurs, ne nous obligerait pas à des attitudes puérilement renfrognées ; le prince Ferdinand allait très volontiers, dans le temps, faire des mamours au sultan rouge son suzerain, tout en rêvant au moyen, qu'il a fini par trouver, de lui désublimer sa Porte. La question plus délicate pour nous, la véritable énigme, est de savoir ce que nous devrons faire si jamais les Alsaciens se déclarent satisfaits de quelques concessions superficielles. M. Jacques Preiss, un des députés protestataires d'autrefois, disait, le 17 février dernier, à la Société de géographie de Paris, que l'Alsace-Lorraine voulait l'autonomie comme le grand-duché de Bade ou la petite principauté de Reuss. Je ne peux pas croire que nos frères séparés se contentent de ce minimum déshonorant. A défaut d'un retour pur et simple à la France, qui seul serait légitime puisque, consultés en 1871, tous les Alsaciens-Lorrains se seraient prononcés pour nous contre les barbares, nous ne pouvons admettre, sans nous déshonorer nous-mêmes à notre tour, qu'une seule solution : l'indépendance comme la Belgique ou la Suisse. Ceci pourrait d'ailleurs se concilier avec le choix pour roi d'Alsace-Lorraine d'un prince allemand ou, s'il le fallait, du Kaiser, et j'avais même proposé jadis, pour faciliter les choses, au grand scandale des bécassons de *l'Action française*, l'acclamation triple de Guillaume comme empereur allemand, roi français et prince alsacien-lorrain. Ce n'est pas d'ailleurs ce que veulent les Allemands, ni même ceux de nos compatriotes qui travaillent, habiles et sournois, à un rapprochement sur chemin de velours : quelques bonnes paroles comme celles que le Grand Saigneur accordait à ses bachibouzouqués, et nous devrions ouvrir au Kaiser nos bourses et nos cœurs. Si M. Georges Bourdon, dont le livre exhale cet indéfinissable parfum que nous respirions trop souvent pendant l'Affaire, se berce de cet espoir, je crois qu'il a tort et je souhaite que chacun lui donne tort. Les deux statues du drôle de monument de Scheurer-Kestner seront ici de notre côté et non du sien.

§

Justement les questions sur la Guerre et la Paix sont à l'ordre du jour. Voici d'abord un livre de M. Ludwig Stein : **L'Idéal de la paix perpétuelle et la question sociale**, dont un avocat du barreau de Limoges, M. Chazaud des Granges, nous donne une élégante traduction. Ce petit livre est plus clair et moins surchargé de notes et références que ceux qu'écrit habituellement M. Stein. L'auteur, reprenant une idée de Novicow, prône une sorte de confédération européenne imposant la paix au reste du monde, et d'ailleurs gardant une armée pour se défendre « contre les accès du despotisme

d'en haut et contre l'anarchie d'en bas ». Ce correctif est marque d'esprit pratique, mais la thèse principale n'est-elle pas surtout d'utopie ? Qui dit confédération dit respect des droits d'un chacun, et je sais bien que l'auteur s'imagine répondre d'avance à notre triple objection Alsace-Schleswig-Posnanie en nous rétorquant : Nice ! Mais, tout de même, il y a des plaisanteries qui passent les bornes....

§

Ce qui est le plus intéressant, en un sens, c'est le petit livre de M. Henry Brongniart, **Le Pacifisme et l'Eglise**, que complète un copieux et docte recueil, **L'Eglise et la Guerre**, où chaque article émane d'un spécialiste éminent, Mgr Battifol ayant écrit l'étude sur les *Premiers chrétiens et la Guerre*, M. Paul Monceaux le travail sur *Saint Augustin et la Guerre*, M. Emile Chénon le chapitre *Saint Thomas d'Aquin et la Guerre*, etc. Au fond et en gros, l'influence du christianisme a été très favorable à la paix, les croisades n'ayant été qu'une contre-offensive légitime et salutaire pour la civilisation, et la hideur de la guerre telle que l'avait connue l'antiquité n'a reparu dans notre Occident que quand la Réforme eut l'imprudence de vulgariser ces abominables récits bibliques que l'Eglise avait eu la sagesse de mettre sous le boisseau ; c'est le livre des Juges, par exemple qui est directement coupable des massacres en Irlande sous Cromwell. Mais le christianisme n'a pas poussé l'amour de la paix jusqu'à l'abstention absolue du bouddhisme ; même dans cette demi-Asie qu'est la Russie, un Tolstoï est exceptionnel ; dans notre Occident, l'Eglise et à sa suite les confessions réformées ont toujours admis que la guerre pouvait être, dans certains cas, légitime. C'est seulement l'indication de ces cas qui est un peu floue. Saint Thomas d'Aquin, suivant ici saint Augustin, exige trois conditions pour qu'une guerre soit bonne : 1° qu'elle ait été déclarée par une autorité publique (donc pas de guerres privées, fléau du Moyen-âge) ; 2° qu'elle ait une cause juste, un désir de réparer une violation de droit (donc pas de guerres de conquête, d'ambition, de vengeance, de revanche) ; 3° qu'elle soit faite avec une intention droite (donc pas de guerres haineuses, égoïstes ou machiavéliques). Et tout cela reste sage, même aujourd'hui, mais ne permet pas de résoudre toutes les difficultés : un peuple civilisé déclare la guerre à un peuple barbare pour lui prendre son pays dont il tirera, pour le bien général de l'humanité, cent fois meilleur parti : est-ce juste ? Si on répond non, il faut vite dire aux Etats-Unis de rendre l'Amérique aux Peaux-Rouges. Si on répond oui, il faut louer les Italiens d'avoir fait main basse sur la Tripolitaine et ne pas blâmer les Allemands à population surabondante de se préparer à nous chasser de nos provinces trop dépeuplées. Mais ne parlons que des guerres de ce XX^e^ siècle. Il serait

intéressant de dresser ici une échelle de légitimité d'après nos idées modernes qui, on vient de le voir, ne sont pas si différentes que ça de celles des vieux scolastiques. Le type de la guerre juste, à mon avis, c'est la dernière levée des boucliers balkaniques contre le joug turc, comme le type de la guerre illégitime serait la vaine, vaniteuse et cupide guerre du Transvaal. Quant à la guerre hispano-américaine et à la guerre russo-japonaise, leur caractère est beaucoup plus ambigu ; ceux qui ont pris l'offensive ont droit tout au moins aux circonstances atténuantes, les Espagnols dans un cas, les Russes dans l'autre, ayant tout fait pour lasser la patience de leurs adversaires. Légitimes aussi les expéditions contre les barbares, marocains ou boxeurs ; légitimables les occupations de l'Egypte et de la Tripolitaine. Quant aux guerres futures, le type de la guerre sainte est celle qui délivrerait la Pologne ; semblablement celles qui libéreraient l'Alsace ou la Transylvanie. Déjà la question devient épineuse pour le Schleswig ou le Trentin ; non que la violation du droit soit moindre, mais faire se heurter plusieurs millions d'hommes pour de si petits cantons ! Nettement injustifiée, enfin, serait une guerre pour contraindre l'Angleterre à accorder le *home rule* à l'Irlande, ou la Hongrie à la Croatie, ou la Russie à la Finlande, ou l'Espagne à la Catalogne. Quant aux guerres de « magnificence », comme on disait sous Louis XIV, elles seraient odieuses, mais on est bien sûr, heureusement, qu'on n'en verra plus.

§

Pourtant nos bons pacifistes nous auraient volontiers lancés à la gorge du Tsar pour les beaux yeux des Finlandais ! Mais le propre de nos antimilitaristes français est de n'avoir ni le sens des convenances, ainsi M. Ruyssen allant pérorer sur le pacifisme à Strasbourg, ni le sens du ridicule : ainsi M. d'Estournelles de Constant envoyant un ultimatum au roi, d'ailleurs peu intéressant, du Monténégro. Et pourtant cet Estournelles n'est pas un pur étourneau. Le livre qu'il vient de publier sur **les Etats-Unis d'Amérique**, bien qu'un peu bouffi de vanité, est très intéressant et très instructif ; nous avons déjà bien des volumes sur la grande République d'outre-mer, mais elle est si grande justement, si variée, si riche d'aspect et de problèmes qu'on peut y faire toujours des découvertes, et M. de Constant, servi tant par ses amis de là-bas que par son fonds personnel, a pu composer un livre qui ne fait nullement double emploi avec ceux de ses devanciers, et ceci n'est pas un mince éloge. Sur le déclin notamment de l'influence allemande aux Etats-Unis on lira des aperçus intéressants ; l'auteur a d'ailleurs fervemment travaillé à la croissance de l'influence française ; qu'il lui soit donc beaucoup pardonné !

§

Sous ce titre, **la Vie politique dans les deux mondes**, MM. A. Viallatte et M. Caudel continuent à publier un répertoire des événements (6e année) indispensable à tous ceux qui veulent se tenir au courant de ce que les Anglais appellent l'*history in the making*. Je ne citerai que ces quelques lignes synthétiques de M. André Tardieu sur la politique internationale pendant la période qui va du 1er octobre 1911 au 1er octobre 1912 : « L'Europe, ainsi absorbée par ses propres affaires (triple Alliance et triple Entente, questions du Maroc, de Tripoli, des Balkans), a suivi de loin les événements qui se sont produits dans d'autres parties du monde : les convulsions inquiétantes de la jeune république chinoise, l'agonie de la vieille monarchie persane, le changement de règne au Japon, la campagne présidentielle aux Etats-Unis, la guerre civile au Mexique, l'essor économique de l'Amérique du Sud, les vastes réformes entreprises dans l'Inde anglaise à la suite du durbar de Delhi. Bien que le cadre des intérêts aille toujours s'élargissant, notre vieux continent persiste à vivre ramassé sur lui-même, gouverné par des habitudes plutôt que par des volontés, saisi de surprise en face de nouveautés qui s'imposent à son attention, plus agi qu'agissant, souvent dupe des mots et ignorant des réalités. » Tout cela est exact, mais, à vrai dire, il en a toujours été ainsi, et les gouvernements ont toujours tissé à l'envers la toile dont la postérité admirera ou méprisera le dessin et la couleur. Il en a été ainsi même sous Charles-Quint, même sous Louis XIV, même sous Napoléon. Le grand empereur s'est-il seulement douté que les seuls événements féconds, pour l'avenir, de sa glorieuse période étaient la révolte du serbe Karageorgewitz et du bulgare Pasvan-Oghlou et celle de Jacques de Liniers, vrai fondateur de la République Argentine ? Et le grand Roi s'est-il aperçu des changements définitifs qui s'étaient faits en Europe sous son règne, et que la guerre du Nord, comme on disait alors, avec un peu de dédain, était plus importante que celle de la succession d'Espagne ?... C'est donc déjà très suffisant, très honorable même pour un pays, de garder sa place dans le monde, et il paraît qu'en 1911-1912 nous n'avons rien perdu de la nôtre : « Le progrès matériel et moral n'est pas contestable, l'opinion étrangère l'a mieux mesuré peut-être que l'opinion française. » Souhaitons que ce jugement ne soit pas infirmé en appel ni annulé en cassation.

Memento. — *L'Individualiste européen*, fondé par M. Follin, reparaît, après une interruption d'une dizaine d'années, sous la direction de MM. Aubry et Hugues. Cette « revue de philosophie politique », comme elle s'intitule, promet d'être utile, et se doit d'ailleurs d'être salutaire, l'individualisme étant le commencement de la sagesse. Mais ce n'est qu'un commen-

cement; si le socialiste, lui, est toujours un sot, l'individualiste peut être tantôt un héros, tantôt un apache; or, tout n'est pas enthousiasmant, si tout est intéressant, dans le « carnet d'un individualiste » de M. Follin que publie la revue. — *La Revue de l'Impôt unique*, éditée par M. Georges Darien, célèbre le début de sa troisième année; l'idée de ne faire payer l'impôt qu'au terrien m'a toujours semblé biscornue, même chez le vieux Quesnay; et l'important pour l'impôt me semble d'être non pas unique ou multiple, mais modéré. — Dans *la France de demain*, M. Hinzelin relève une étrange manœuvre du conférencier Ruyssen, susnommé, qui s'autorise du nom de M. Lalance, pour prôner la réconciliation de la France et de l'Allemagne, sans ajouter que, pour cet ancien député alsacien, le retour de l'Alsace à la France est la condition absolue de la réconciliation. — *L'Action nationale* consacre une livraison entière à la question des armements; il est certain qu'on peut être très bon citoyen et très bon patriote sans aller jusqu'à la loi de trois ans; avec une éducation militaire intensive, qui sait si quelques mois ne suffiraient pas, cavaliers à part? — *Le Journal des Economistes* donne d'intéressants détails sur la production de l'or depuis 1492, découverte de l'Amérique: à cette date il y avait environ pour 1 milliard (de fr.) d'or en circulation; de 1493 à 1850, les mines en ont produit pour 16 milliards; de 1851 à 1875 autant; de 1876 à 1900, 20 milliards; de 1901 à 1912, 24 milliards. Et pourtant l'or manque, si actifs sont les échanges commerciaux et si fictifs sont les comptes en écriture. On ne se rend pas assez compte que l'or est aussi nécessaire que le pain, et que notre splendide civilisation moderne n'a pu se développer que par ce flux de métal précieux qui, manquant à l'antiquité comme au moyen-âge, a fait alors s'étioler le monde. — Rafaele Ottolenghi: *Voci d'Oriente*, III, Lugano. C'est la fin d'un grand ouvrage dont j'ai signalé les précédents volumes; celui-ci étudie le triomphe du christianisme et sa fusion avec l'hellénisme d'alors; comme je l'ai déjà dit, il mériterait d'être traduit. — *La Semaine sociale* de l'Institut Solvay, d'octobre 1912 (Misch et Thron, éditeurs, Bruxelles). Curieuses communications sur la question des langues en Belgique, au point de vue social.— Travaux de l'Institut Solvay: *La Politique des transports en Belgique*, par G. de Leener, mêmes éditeurs. L'auteur préfère les voies ferrées aux canaux, demande l'abaissement des tarifs et se prononce pour la concentration de tous les efforts maritimes à Anvers. — Paul Haury: *Exposé simple et clair de la question d'Orient* avec un graphique et deux cartes. Librairie Vuibert. Le graphique montre les hauts et les bas de l'influence russe; mais si c'est à cette influence que l'on doit de voir les Turcs encore à Constantinople, c'est à regretter qu'elle n'ait pas été plus bas encore!

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

G. Maspéro: *Essais sur l'Art Egyptien*, Guilmoto, 25 fr. — Ad. Van Bever: *La Bourgogne vue par les écrivains et les artistes*, Louis Michaud, 4 fr. — Jules Leclercq: *Voyage à l'île Majorque*, Plon, 4 fr.— Dr P. Bouloumié: *Vingt jours parmi les sinistrés*, Calmann, 3 fr. 50. — Maurice Benhazera: *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, Ad. Jourdan, à Alger, 5 fr. — A. Soudet: *Les Ports anti-*

ques de Pharos, Alexandrie, Société des Publications Egyptiennes, 1 fr.— Le cloître de Saint-Michel de Cuxa.

Chez Guilmoto, les **Essais sur l'Art Egyptien**, publiés par G. Maspéro, sont, en dehors de ses grands travaux d'histoire et d'archéologie, un recueil d'articles, souvent écrits à mesure des découvertes et constatations nouvelles, mais qui n'intéresseront, je pense, que le monde assez restreint des Egyptologues et autres amateurs de cette matière spéciale. Pour le commun des lecteurs, il doit bien discuter sur des questions trop souvent d'importance secondaire.— Ainsi, à propos des statues donnant le portrait de Mycérinus, constructeur de la troisième pyramide, il établit que les effigies funéraires sont surtout des ressemblances idéalisées; — de même, à propos du Scribe accroupi, statue qui était destinée à incarner le mort après l'inhumation. — Mais ce qu'on peut constater d'après certaines représentations funéraires, c'est que les vieux Egyptiens, qui portaient perruque comme des courtisans de Louis XIV, avaient le teint jaune, tirant sur le rouge, des fellahs modernes. On a pensé d'ailleurs que le visage et les mains étaient reproduits avec des teintes surtout conventionnelles. — M. Maspéro donne ensuite d'intéressants articles sur la cachette de Karnak, où l'on avait enfoui des centaines de statues et de petits objets, — statues de Dieux, de Rois, de prêtres — et d'où provient la délicieuse tête dite de *Taia ;* sur la vache de Deir-el-Behari, — consacrée à Hathor, divinité funéraire, régente de l'Occident et Dame du ciel — qui fut retrouvée dansune chapelle souterraine; de curieuses indications sur l'exhumation d'un colosse de Ramses dans les plaines de Memphis et sur les croyances superstitieuses qu'y attachaient les Arabes ; sur les bijoux égyptiens du Louvre ; le trésor de Lazazig — emplacement de l'ancienne Bubastis — qui contient au moins un chef-d'œuvre : le vase au chevreau ; sur les chanteuses d'Amon, à propos d'une statuette de la dame Toui, au Louvre, et dont certaines avaient des mœurs plutôt légères, si l'on s'en rapporte à des documents du Musée de Turin ; sur les cimetières de chats, qu'on trouve à profusion dans la vallée du Nil, et que l'on transporte maintenant en Europe pour servir d'engrais.— *Sic transit !* Avoir été dieu et finir en noir animal ! En 1890, un navire en débarqua 180.000 momies à Londres.

Mais il est encore une remarque qui peut être faite, à propos de la statuaire royale égyptienne ; c'est sur l'abomination des jambes, des pieds, — qui sont de véritables poteaux. — On voudrait croire qu'il n'y a là qu'une déformation, une maladresse du sculpteur ; mais tout de même, ainsi pourvus, les Pharaons devaient tenir *un peu* debout.

§

Continuant sa série de publications sur les provinces françaises « vues par les écrivains et les artistes », Ad. Van Bever a consacré un volume à **la Bourgogne**, *histoire générale et pittoresque, archéologie, excursions, littérature et traditions populaires, etc.*, avec une illustration abondante et toujours heureusement choisie, — surtout dans les publications de la première moitié du dernier siècle. — Je dois dire du reste que, contrairement à la série précédente sur la *Normandie*, la littérature est assez mal représentée en Bourgogne, et bien qu'on y puisse recueillir quelques bonnes choses, — sur les mœurs, coutumes, usages ou sur l'histoire même ; une « définition de l'esprit et du caractère dijonnais », reproduite à peu près au milieu de l'ouvrage et publiée sans nom d'auteur, vient du reste à l'appui de ce que je viens de dire et nous explique pourquoi il se trouve relativement peu à glaner dans le genre. Il semblera ainsi que l'auteur n'en a eu que plus de mérite en amassant son florilège, où l'on trouvera des *Anecdotes sur les belles Dijonnaises* du XVIIe siècle, de J. Durandeau ; de précieuses *Notes sur la Bourgogne et les Bourguignons*, de François Fertiault ; sur les Bressans, par F. Wey, avec de curieuses coutumes de pays ; un joli chapitre de Folk-lore de Gabriel Vicaire sur *les Fées du Jailloux*, ou des contes populaires de la Bresse, par Denis Bressan, — dont l'un met en scène de façon amusante le général de Négrier. — Les notes de voyage et surtout l'histoire, — générale ou anecdotique, — sont beaucoup mieux représentées avec les pages de Stendhal sur *Autun*, *Dijon*, *Beaune* — où se trouve affiché tout son mépris pour l'art admirable du Moyen-Age — et, chose plus surprenante, par de bonnes pages d'Edgar Quinet — le grand, l'assommant M. Quinet, que Michelet a toujours porté aux nues — sur *l'église de Brou ;* les anecdotes bourguignonnes du président Bouhier concernant le personnage et la mort de Santeuil ; des racontars de Chevignard de la Pallue sur le caractère de naïveté et même de bêtise qu'on prête aux gens de Beaune. Il y a même des histoires « à dormir debout », comme celle d'Hélène Gillet, dont Charles Nodier nous a conté, sans rire, les aventures abracadabrantes ; mais plus intéressants sont les détails donnés par M. G. Peignot sur les *mœurs et coutumes de la Bourgogne au Moyen-Age ;* de Ch. Maillard de Chambure sur *les traditions coutumes*, etc..., *de Dijon aux XVe et XVIe siècles ;* sur les *vieux usages du pays Bressan*, par A. Ch. de la Teysonnière ; *l'état des Juifs à Dijon au Moyen-Age*, par l'abbé A. Chenevet ; *le costume en Bresse et en Bugey*, par J. Corcelle ; *la fête des Fous et autres usages des XIVe et XVe siècles, à Auxerre*, écrit anonyme ; et dans la partie historique, les notes

de Claude Courtépée sur *Dijon au XVIII^e siècle;* de Théophile Foisset sur *l'hôpital de Beaune ;* de Charles Toubin sur *l'Abbaye de Cluny ;* du baron Taylor sur *Châlon-sur-Saône ;* une chronique du XV^e siècle sur *les Compagnons de la Coquille*, par l'érudit Joseph Garnier; *Mandrin à Beaune*, par Ch.-F. Aubertin ; *Avallon au XV^e siècle*, par Ernest Petit ; les *vieux hôtels de Dijon*, par Clément-Janin, etc... — On peut ajouter à ces pages, au moins pour témoigner de la misère de certaines régions, la *description géographique de l'Election de Vézelay*, par Vauban, dont nous avons un très beau portrait, d'après de Troy, — et, contre-partie de cette lamentation, — car la Bourgogne a toujours été un pays de forts mangeurs, de boustifaille, et aujourd'hui encore on y confectionne des plats succulents, — des choses sur la cuisine, de Brillat-Savarin ; de Lucien Tendret sur *la table au pays bressan*, et — naturellement — des notes sur *la moutarde de Dijon*. Comme le précédent, ce volume est complété par un guide pratique des monuments, curiosités de la région; des renseignements divers à l'usage des touristes. Mais c'est surtout un excellent travail de bibliophile et dont l'auteur peut justement se féliciter.

§

Très en dehors des routes ordinaires du tourisme, M. Jules Leclerq nous apporte un **Voyage à l'île Majorque**, dont il est difficile de dire hâtivement l'extrême intérêt. C'est une promenade historique, mais surtout de l'observation avantageusement présentée. L'auteur, qui traverse Barcelone et visite le monastère célèbre de Monserrat, gagne enfin le port de Palma, dans la plus grande des Baléares. C'est de ce côté le ciel, le climat, les types de l'Espagne mauresque, et les aspects de la ville, ses édifices rappellent de même tout le passé héroïque de la péninsule. — Je ne puis suivre malheureusement M. Jules Leclerq dans ses descriptions colorées ou ses récits d'histoire; ni parmi les autres villes, châteaux ou les sites de Majorque : Rixa, Alfavia, la Chartreuse de Valldemosa, Miramar, — qui rappellent les souvenirs et le personnage quasi fabuleux de Raymond Lulle ; à Soller, Alcadia, Monacor ou Felanitz; mais il est un détail qu'il faut au moins rappeler, c'est que des Baléares nous vient la recette de la fameuse sauce dite *mayonnaise*, — servie en 1756, au moment de l'affaire du Port-Mahon, au maréchal de Richelieu, et qu'on appela d'abord *sauce mahonaise*. — Sans avoir absolument le culte de son ventre, on peut toujours considérer les bonnes choses de la cuisine avec le respect et l'intérêt qu'elles méritent.

§

Du D^r P. Bouloumié, voici encore des notes et impressions sur les tremblements de terre du sud de l'Italie : **Vingt jours par-**

mi les sinistrés, à Naples, en Calabre et Sicile. — Je passe sur les détails d'organisation et, si je puis dire, sur la cuisine des missions parties au secours des populations italiennes ; mais il y a quelques constatations intéressantes à faire sur la catastrophe même et son effet moral sur ceux qui furent préservés. Le tremblement de terre du 28 décembre 1909 dévasta une zone de 45 kil. environ sur 37, en Sicile et Calabre, et paraît bien, cette fois, avoir été d'origine volcanique ; le chiffre des morts n'a pu être établi que très approximativement, et seulement pour certaines localités. En Sicile, les villes et villages semblaient de vastes cimetières abandonnés, avec des stèles et des monuments à demi détruits ; Messine n'était plus qu'un champ de décombres et semblait avoir été bombardée, jusqu'aux dalles des chaussées étaient disloquées, se chevauchant l'une l'autre ; les quais s'étaient effondrés et au passage du Dr Bouloumié des palais brûlaient encore ; sur 96.000 habitants, il y avait 55.000 morts, et sur un ensemble de 170.000 habitants en Italie et en Sicile, on estima que 70.000 avaient péri; à la caserne des douaniers de Messine, sur 300 hommes, on compta 280 tués ; des habitants furent projetés par les fenêtres, tandis que leurs maisons s'écroulaient derrière eux. — Mais ce qui frappait surtout, paraît-il, c'était l'expression d'hébètement, d'indifférence de ceux qui avaient échappé, toutefois que l'esprit de calcul n'ait aucunement perdu ses droits; certains réclamaient la forte somme, 25.000 fr. sur les largesses de la France et de l'Amérique ; la plupart laissaient faire, n'intervenaient aucunement dans les recherches ou travaux des sauveteurs — même pour se construire des tentes ou abris provisoires, — estimant que tout leur était dû par le gouvernement. Il y en eut qui bazardèrent leur chien, — un chien qui avait contribué à leur sauvetage: *chien sauveur, — a sauvé quatre personnes ; à vendre !* — Il faut ajouter le pillage par des bandes de malandrins, dont seules purent venir à bout les exécutions sommaires de la troupe.

Le volume de M. Maurice Benhazera, **Six mois chez les Touareg du Ahaggar**, est une étude consciencieuse de ces populations du nord africain, — sur lesquelles on a rapporté bien des légendes, et qui semblent aujourd'hui, dépouillées de leur prestige, n'avoir jamais été que d'assez pauvres bédouins. Leur histoire, confuse et décousue, n'est en somme qu'un récit de querelles, de rixes, de rapts et de vols, et le fait ne doit pas surprendre, car ils n'ont d'autre intérêt que la satisfaction de bas instincts. — Les Touareg paraissent avoir d'ailleurs des mœurs assez libres ; on nous montre que, dans leurs réunions du soir, où fréquentent les deux sexes, tous les attouchements sont permis; mais ils ont parmi leurs cou-

tumes la descendance par les femmes. — ce qui en somme ne manque pas de logique — et les femmes gardent chez eux une influence qu'on ne trouve pas chez les musulmans en général. — Toutefois, voici encore une peuplade qui a une instinctive horreur de l'eau, — même lorsqu'il s'agit des ablutions rituelles de l'Islam, — ce qui n'empêche nullement la coquetterie, car on met un burnous à l'envers pour laisser voir la doublure en soie de couleur vive ; quant à la propreté, au débarbouillage, ô hygiénistes ! il n'en est pas même question. Les croyances, enfin, ne sont que des superstitions : — sur les démons, génies, revenants, arbres hantés, jours néfastes ; les Touareg s'inquiètent même du mauvais œil, comme de simples Napolitains. — Dernière constatation précieuse, leur pays du Sahara possède des volcans éteints; l'un, le volcan Duksem, est même une mine de natron.

§

Sur les **Ports antiques de Pharos**, M. G. Jondet a publié une brochure très curieuse de recherches données d'abord au *Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie*. — « Il a fallu le hasard de découvertes modernes, dit-il, pour suppléer, en ce qui concerne les ports de Pharos, à l'insuffisance des textes anciens » ; mais on peut croire que les travaux dont il est question remontent aux temps pharaoniques. — Ce sont les premiers résultats des recherches qui les concernent qui se trouvent ici publiés ; mais dès maintenant il semble établi qu'il existait à Pharos, en avant du port ouest ou port Eunotos des anciens, de la baie d'Anfourchy et de la tour de Pharos, une série d'ouvrages protégés par des brise-lames, et qui ont disparu, recouverts par la mer ; on les retrouve, au moins en partie, sous 80 cent. d'eau, ce qui indique un affaissement du sol qui, du reste, paraît se retrouver ailleurs sur la côte septentrionale de l'Afrique, par exemple dans les ports de Carthage. — A Pharos, on a reconnu des digues, entre autres celles qui formaient la baie d'Anfourchy et s'appuyaient à de nombreux îlots ; des épis, des restes de quais des deux côtés de la passe, etc. (Mars 1912). — M. G. Jondet promet de nous tenir au courant des découvertes ultérieures. La question, toujours est-il, est intéressante et mérite d'être suivie.

Le Cloître de Saint Michel de Cuxa.— Le Télégramme de Toulouse (5, 6 et 18 mai) nous apporte, sous la signature du très averti M. J.-R. de Brousse, de très intéressants détails sur le cloître de Saint-Michel de Cuxa (Pyrénées-Orientales), en passe de déguerpir et de gagner les Amériques comme naguère celui de Bonnefont. Arraché, vers 1840, de l'abbaye du reste en ruines de Saint-Michel, aux portes de Prades, il servait depuis à orner un établissement de bains(!) de la ville, lorsqu'il fut récemment acheté par un architecte yankee, M. G. Gray Barnard; là-dessus, campagne de presse, criaille-

ries, émoi — ? — de l'administration, etc... et l'on nous annonça enfin que le cloître avait été rendu à la France par le propriétaire américain, à la seule condition de le faire enlever de l'immeuble, plutôt saugrenu, auquel il était incorporé. — Pourtant, je crois bien qu'ensuite on dut reconnaître qu'il n'y avait là qu'un faux bruit et que le généreux Américain gardait son cloître. L'affaire sera peut-être éclaircie ; mais il est quand même lamentable que des déprédations de ce genre puissent être commises et que la loi stupide qui régit les monuments historiques — nous le constatons une fois de plus — permette aujourd'hui encore de déménager, vendre, dépecer les monuments qui font partie de notre sol, comme de simples pièces de bric-à-brac.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue des Français : une conversation de Mrs Peary. — *Les Marches de l'Est :* Gand et ses écrivains vers 1875. — *La Revue hebdomadaire :* un beau poème de M. Louis Mercier. — *La Renaissance contemporaine :* « Orgue de Barbarie », par M. R. Christian-Frogé. — *La Revue de Paris :* « notes et maximes » de M. Etienne Rey. — Memento.

M. M. Lanoire reproduit, dans **la Revue des Français** (20 juin), une conversation qu'il a eue avec Mrs Peary, la femme du glorieux amiral qui a planté le pavillon américain au Pôle Nord.

Ainsi parla la femme de l'explorateur :

« Ma vie a été tout à fait extraordinaire, dit-elle avec un sourire. Voilà vingt ans que j'essaie de me faire à l'idée que mon mari ne reviendra pas des glaces. Une année, n'y tenant plus, je me suis embarquée avec ma fille à bord du navire qui devait le ravitailler. Une fois dans les régions polaires, nous avons été bloquées et il nous a fallu passer tout l'hiver sur la banquise. »

La veille, l'amiral s'était écrié, nous montrant le Roosevelt couvert de neige comme un tombeau de mousse :

« Je ne sais pas, Mesdames et Messieurs, s'il vous est possible de vous figurer ce que c'est que passer six mois dans des demi-ténèbres qui ne se dissipent, ne s'entr'ouvrent jamais. » Je me le figure encore moins en écoutant cette narration faite sur une voix égale et légère, la voix qu'on prendrait pour raconter une panne d'auto :

« Au printemps suivant, mon mari redescendit du Nord et se trouvait tout près de nous. Il rencontra une bande d'Esquimaux qui venaient de nous voir. Or, il n'y a pas de gens plus discrets, plus réservés qu'eux. On n'en tire rien qu'en les interrogeant. Il leur demande s'ils n'ont pas de nouvelles à lui donner du navire ; « Si, répondent-ils, il est là-bas. » — « Et qu'y a-t-il à bord ? » — « Il y a le capitaine. » — « Et puis ? » — « Et puis un officier. » — « Et puis ? » — « Le steward. » — (Le détenteur des provisions est toujours, pour eux, un personnage important). — « Et puis ? » — « Et puis Mrs Peary et Miss Peary. » Le choc que reçut mon mari était

doublement terrible. Car je venais de perdre ma seconde fille et en apprenant qu'elle ne m'avait pas accompagnée, il se douta de notre malheur. Et nous eûmes un autre deuil encore. Car notre famille, n'entendant plus parler de nous depuis longtemps, nous croyait morts, et la mère de mon mari ne put pas résister à son chagrin.

« Mais, reprend Mrs Peary, après un instant de silence, quelle joie de se retrouver pourtant ! Et savez-vous — ici son visage s'illumine d'un de ces doux reflets de joies familiales, qui passent parfois dans les regards anglo-saxons — ce jour-là, c'était le jour de mon anniversaire ! »

§

Les Marches de l'Est consacrent leur nº de juin à la ville de Gand. Le poète Grégoire Le Roy — qui était glorieux et admiré parmi nous, avec Maeterlinck, Verhaeren, Rodenbach, avant que le public universel ne les admirât, et avec le pauvre van Lerberghe, délaissé outre-tombe encore par la Gloire capricieuse, — le sobre et profond poète Grégoire Le Roy donne quelques pages de « Souvenirs littéraires » sur les écrivains gantois et l'hostilité de leur ville natale à leurs débuts.

C'est en 1875 que « Gand perdit son caractère de vieille ville ». C'est la date des premiers essais de Georges Rodenbach.

On ne sait par quel phénomène il se fit que le Collège Sainte-Barbe devint, un beau jour, une pépinière de poètes français. Georges Rodenbach, Emile Verhaeren, Charles Van Lerberghe et Maurice Maeterlinck furent de ses élèves.

Toujours simple coïncidence sans doute, mais il n'en est pas moins remarquable que c'est vers cette même époque que l'âme gantoise s'altéra au point d'engendrer tant de *pensée nouvelle*.

Sans vouloir parler de progrès — c'est un mot qui ne couvre le plus souvent qu'un simple changement — l'ébranlement que la vieille ville de Gand subit en ces temps-là, tant dans ses mœurs que dans ses idées, fut profond. Aussi bien c'est par secousses plutôt que par évolution lente que se transforme l'esprit d'un peuple, du moins dans son expression ou sa mise en pratique.

Les idées traînent longtemps d'abord au fond des âmes, indéfinies, informulées ; un jour elles affleurent à la surface et la parole ou l'action d'un plus audacieux suffit alors à en provoquer la réalisation. Encore se heurte-t-il, certain temps, à l'incompréhension, au mauvais vouloir, aux sarcasmes de la masse.

Le pauvre Georges Rodenbach, plus que tout autre, l'apprit à ses dépens et l'incrédulité narquoise de ses compatriotes durait encore que Maeterlinck et Van Lerberghe étaient déjà connus et admirés en France.

Et voici des souvenirs de M. Grégoire Le Roy :

Georges Rodenbach, ce beau jeune homme élégant, un peu maniéré, aux beaux cheveux blonds, frisés et légers, qui lui faisaient comme une auréole d'or, à la La Vallière provoquante — car c'était là, pour ses compatriotes

d'alors, un signe incontestable de provocation, — ce poète, pour tout dire. qui se permettait de parler français autrement et mieux que le premier Gantois venu, cet homme-là, quoi qu'il fût avocat de talent, était une manière de déclassé moral, un exilé parmi ses compatriotes, une sorte de transfuge du génie un peu vulgaire, du parler assez plat et de l'esprit trop grossièrement sceptique des Gantois... de 1875.

On le lui fit bien voir et... il s'en fut à Bruxelles puis à Paris.

Il n'en advint pas autrement, dix ans plus tard, de Maeterlinck et de Van Lerberghe. Ils n'eurent aucune peine à trouver la solitude propice au rêve ; on la créa autour d'eux, dès qu'on sut qu'ils s'intéressaient à des choses aussi invraisemblables que les Lettres françaises.

Je me souviens de la honteuse retraite qu'ils durent opérer, un jour de carnaval, sous les quolibets, — dont le plus injurieux était celui de poète — et les invectives que leurs condisciples de l'Université leur lançaient comme une hottée de honte.

Pour ne plus paraître ce qu'ils étaient, des poètes, ni ce qu'ils devaient être plus tard, deux écrivains dont le nom illustrerait Gand, ils prirent, chez un costumier, de ridicules défroques et des masques burlesques, et ainsi déguisés ou, si on aime mieux, moins différents du commun, ils allèrent paisiblement s'asseoir au café où, à la faveur de cet accoutrement de fous, ils purent continuer en paix leurs entretiens et leurs rêves de poésie et d'art.

Même après que le clairon d'Octave Mirbeau eut annoncé aux quatre coins de la terre la gloire de Maeterlinck, le bon peuple de Gand n'y croyait pas encore. Je n'en veux pour témoignage que le mot d'un de ses parents : il m'affirmait gravement que cette *réclame* dans *le Figaro* avait à peu près ruiné la famille du poète.

§

La Revue hebdomadaire (14 juin) publie un très admirable poème de M. Louis Mercier, auteur catholique, qui est l'un des plus hauts inspirés de ce temps.

Nous nous honorons de donner ici deux fragments du poème de M. Louis Mercier : le poète chante l'église bâtie sur un « sommet impraticable aux socs » :

Tous les noirs ouragans qui sous le ciel divaguent,
Tous les vents qui d'un bout à l'autre des saisons,
Autour de l'univers entrechoquent leurs vagues :
Grand vent d'ouest, apportant du fond des horizons
La fraîcheur de la houle et ses odeurs salées ;
Vent du midi, démon haletant des déserts,
Qui dessèche les puits et boit l'eau des vallées ;
Bise de steppes blancs, souffles des icebergs,
Vent du nord, vieux berger des pôles, qui pourchasse
Les moutons de la neige hors de leurs bercails froids ;
Vent d'automne, pêcheur qui traîne dans sa nasse,
Comme des poissons d'or, les feuillages des bois ;
Vent d'été qui, soufflant dans la forge des nues,

Attise les brasiers où le tonnerre dort ;
Vent d'avril qui surprend la terre toute nue,
Esprit de volupté, dieu farouche, dieu fort,
Qui fait frémir les jours d'une ardeur inconnue ;
Tous en un vain concert ont usé leur effort
Pour arracher du sol où la foi l'enracine
Le monument sacré que porte la colline.

. . . . . .

Nul ne prête à l'église une voix plus profonde
Que toi, vent du printemps, vent qui donnes au monde
Le signal frémissant des résurrections ;
Toi qui fais bouillonner la jeunesse des sèves,
Et par qui l'univers endormi sent des rêves
Se pénétrer d'aurore et s'emplir de rayons.

Oh ! quand ton vol ardent frappe ces pierres grises,
Je sais, vent surhumain, ce que tu prophétises.
J'entends les mots confus que tu vas mugissant.
Tu dis : « Un jour viendra que la terre secrète
Sentira s'éveiller sous ma tiède tempête
Quelque chose de plus splendide qu'à présent.

« En ce temps-là, plus fort que celui dont j'enivre
Les plantes et les fleurs avides de revivre,
Mon souffle régnera sous un soleil plus beau :
Ce sera le printemps qui des vieilles poussières
Fera surgir, les bras tendus vers la lumière,
Et vivants, tous les morts qu'enferment les tombeaux.

« Ce sera, cette fois, toute la flore humaine,
Qui s'épanouira, formidable et soudaine ;
Il passera sur terre un long chuchotement,
Comme les bois essaient, en avril, leur feuillage,
Les hommes essaieront leurs lèvres au langage,
N'osant pas parler haut dans le premier moment.

« Pâles, ivres de l'air que leur poitrine aspire,
Tels que des passagers sur le pont d'un navire,
Ils iront titubant, les pieds lourds de sommeil,
Les doigts ouverts au jour, et cherchant à le prendre,
Et leurs yeux, leurs yeux pleins encor d'ombre et de cendre,

« Seront hagards de joie en voyant le soleil ! »

§

M. R. Christian-Frogé donne à **La Renaissance contemporaine** (24 juin) : *Orgue de Barbarie*.

C'est un poème remarquable par son architecture solide et le beau timbre de son accent lyrique. A notre extrême regret, nous n'en pouvons reproduire à cette place que les dernières strophes.

Mais c'est là une pièce de la plus rare valeur dont nous recommandons la lecture aux chercheurs de beaux vers colorés et riches de pensée :

Ecoutez ! C'est l'appel qui monte des grands fleuves...
La Seine a charrié des corps et des bateaux ;
Et les bateaux sont las de courir les épreuves,
Et les corps sont usés de rouler sous les eaux.

Les eaux ! les larges eaux limoneuses et vertes !
Ecoutez la clameur qui se mêle aux vents fous.
La fantastique Peur tord les bouches ouvertes...
Cela vient de la mer aux monstrueux remous.

C'est un appel strident d'âmes perdant leurs ailes,
Un vertige d'abîme en des immensités.
Puis, tout à coup, des voix s'envolent, fraternelles,
Holocauste suprême aux pires lâchetés.

Le Titanic géant peut descendre aux abîmes.
Plus près de toi, mon Dieu !... Haut les cœurs, par devoir !
Nous entendrons toujours l'orchestre aux chants sublimes
Réveiller la grandeur de l'âme, un pareil soir.

Gloire aux chanteurs !... Du fond sinistre de l'impasse
Où la pluie a rongé les murs et les pavés,
Malgré les mouvements raidis d'une main lasse,
C'est pour des Héros seuls que cet orgue a chanté.

Musique de misère, orgue de la détresse,
Comme toi nous devons vibrer, nous les Vaincus.
Sur la terre des morts, inféconde et traîtresse,
Notre voix est la flèche et l'orgueil est un but.

L'orgueil d'être Poète, et de chanter aux hommes
La splendeur de la Force insensible aux Destins.
Haut les cœurs ! Soyons fiers d'être ce que nous sommes !
Que nos gestes soient beaux quand même ils seraient vains !

O mes Frères, soyons toujours ceux qu'on envie !
Sur le radeau fatal chantons les fiers départs,
Et faisons oublier aux passagers hagards
Ce grand naufrage qu'est la Vie !

§

M. Etienne Rey donne à **La Revue de Paris** (15 juin) des « Notes et maximes » d'un esprit sagace, d'une forme limpide, d'une observation pénétrante et neuve :

Il ne faut pas attribuer à l'intelligence un rôle trop grand dans les affaires humaines. Elle n'a qu'une petite part dans le gouvernement du monde, et l'on n'a pas le droit de tout juger d'après elle.

Une femme, lorsqu'elle aime, peut bien, pour dérober au monde ses sen-

timents, surveiller ses gestes, ses paroles, ses regards. Mais ce qu'elle ne réussit jamais à cacher, c'est un certain orgueil physique, un rayonnement inconscient de tout son être, et comme un triomphe mystérieux de sa chair. Son cœur reste discret, mais son corps prend un éclat insolent.

Il y a deux choses qu'on ne souhaite jamais à ses amis : une grande infortune et un grand bonheur.

Le malheur condamne presque toujours les femmes à l'amour.

Jusque dans l'amitié des riches les plus délicats, il y a de l'indélicatesse.

Les cœurs compliqués sont presque toujours lâches.

Les riches sont toujours prêts à s'indigner contre les pauvres qui se permettent de consacrer de l'argent à leurs plaisirs.

Les hommes sont presque toujours plus sévères pour les écrivains qui les amusent que pour ceux qui les ennuient.

Beaucoup d'hommes ne sont réactionnaires que parce que le peuple s'habille mal.

Dans les fins d'amour, on se retrouve soudain une inconcevable tendresse pour sa famille, et elle vous redevient chère jusqu'à une nouvelle passion.

La grande loi du cœur est le besoin de l'inconnu.

L'honnêteté n'empêche de réussir que les médiocres.

Dans le monde des lettres, on se pardonne tous les succès, sauf les succès d'argent.

Les femmes considèrent les idées générales comme des ennemies personnelles, aussi se refusent-elles à tout rapport avec elles.

Le peuple le plus heureux est celui qui peut se passer d'un grand prince.

Un pauvre tranquille, satisfait et heureux, devient automatiquement, dès le début d'une révolution qu'il n'a ni préparée, ni même souhaitée, un pauvre révolté, impitoyable et sanguinaire.

§

Memento. — *La Revue du mois* (10 juin) : — M. le Dr F. Cathelin : « La Chirurgie simplifiée. » — Mme Anne-M. et M. Ch. Lalo : « La Science au théâtre. »

La Grande Revue (18 juin)) : — M. Pierre Hamp : « L'Industrie et le service de trois ans. » — M. A. Bayet : « La Casuistique et les devoirs envers l'Etat. » — M. Elie Faure : « Introduction à la Renaissance. — M. Louis Ganzenmüller : « Le Cas de Louis II de Bavière. »

La Chronique (15 juin) : — « Nietzsche poète du Mistral », par M. Jean-Edouard Spenlé, qui donne une traduction française de : « Pour le Mistral », un poème de Nietzsche, et sa version provençale, par Frédéric Mistral.

Ombres et Formes (juin) : — Vers de Mme B. de Chateau-Feuillée et de M. H. Balmeyer.

La Revue (15 juin) :— « L'Athéisme qui se meurt », par M. Jean Finot. — M. Anselme Changeur : « Une Cité au Moyen-Age au xxe siècle : Pérouges. »

Les Cahiers indépendants (20 juin) : — « L'Action moderne de l'histoire de Jeanne d'Arc », par M. Jean Pénitot.

La Nouvelle Revue (15 juin) : — « Les Modes et la Police », par Marcel Fosseyeux.

La Revue critique (15 juin) : — « Les Origines du matérialisme de Diderot », par M. Gilbert Maire. — « Loti à Paimpol », par M. H. Clouard.

La Flora (15 juin) : — M. Roger Frêne : « Nostalgie lunaire », poème

Le Correspondant (10 juin) : — « La Vocation de Montaigne », par M. F. Strowski.

Revue bleue (14 juin) : — « Les Données de l'Histoire des Religions », par M. Alfred Loisy. — « La Forêt noire et la Forêt blanche », par M. Dovlette. — « Vieille France », par M. Ferdinand Bac.

La Phalange (30 mai) : — M. Renard : « La Gloire du Comacchio. » — « Joël », par M. H. Aimé. — Poèmes de Mme Berthe Reynold.

La Controverse (15 juin) : — M. E. Archdeacon : « Comment on devient chauvin. » — « Contre l'empoisonnement du peuple », par M. R. di Rienzi.

Le Divan (juin) : — M. P.-J. Toulet : « L'Almanach des Trois Impostures. » — M. Louis Thomas : « Henri Gadon. » — Poèmes de M. N. Gadon. — « Carnet d'un voyageur », par M. J. Mariel.

La Vie (28 juin) : — « Strasbourg », par M. Dufour. — « Au Ruisseau », poème de M. G. Cochbouc. — « Réflexions après la saison russe », par MM. Marius-Ary Leblond.

Revue des Lettres françaises (avril à juillet) ; — M. Pierre Champion : « François Villon. » — De beaux sonnets de M. Louis Le Cardonnel. — « Les Origines des Scudéry », par M. Sauve. — « Maurice du Plessys », par M. Gaston Vollet. — « Le Gouvernement », nouvelle de M. Léon Allemand.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les médecins de Pascal (*Le Temps*, 22 juin). — Knut Hansum (*Le Courrier Européen*, 27 juin).

On savait déjà que Pascal avait été empoisonné par les Jansénistes, mais les maladies de l'âme apparaissant à beaucoup tels que des signes d'élection, ce fut fort heureux pour sa mémoire. M. Jovy, qui est le plus ardent et le plus sagace des Pascalisants, vient de découvrir par surcroît qu'il fut une des nombreuses victimes des Guénault et de leur antimoine, et cela augmentera d'autant notre vénération pour l'homme qui, au milieu des bêtes, le corps ravagé et l'âme ruinée, garda de si belles lueurs d'intelligence.

Mais voici, d'après **le Temps**, le tableau des horreurs matérielles que ses contemporains costumés en médecins infligèrent à Pascal :

La maladie et la mort de Pascal sont une de ces nombreuses énigmes historiques qui attirent la curiosité des érudits. De fait, elles ont provoqué toute une série d'œuvres et toutes sortes d'hypothèses. Pour ne rappeler que les plus récentes, le docteur Just-Navarre, dans l'étude médicale et psychologique qu'il a consacrée à la *Maladie de Pascal*, a conclu que la maladie de Pascal a été la tuberculose, et un autre médecin, le docteur Tarry, examinant devant la Société nationale de médecine de Lyon la thèse de son confrère, a, au contraire, exprimé l'opinion que Pascal a succombé à l'intoxication saturnine. Dès lors que Pascal était en cause, on pouvait être assuré que M. Jovy, le patient chercheur de *Pascal inédit*, aurait quelque jour son mot à dire dans l'affaire. C'est ce qui est arrivé :

Un beau jour M. Jovy se mit en tête de dépouiller le fatras de manuscrits connu sous le nom de « les Portefeuilles de Vallant ». Vallant avait été le médecin de Mme de Sablé. Il était devenu le médecin de Mme de Guise. Il avait en outre une clientèle très aristocratique. Il était surtout en relations avec Messieurs de Port-Royal. On pouvait certainement glaner dans le ballot de manuscrits laissés par Vallant.

M. Jovy, en bon chasseur, devinait le gibier de ce côté. Il se mit à la tâche. Que de papiers il dut déchiffrer avant d'en découvrir qui fussent vraiment intéressants ! Mais tout est intéressant pour un érudit. M. Jovy lut tout ligne à ligne, notes médicales, observations de botanique, recettes culinaires, récits de conversations, billets reçus, lettres littéraires, tout. Il est allé jusqu'au bout et il revient maintenant triomphant. Il a découvert que Vallant avait été un des médecins de Pascal et il s'est fait la conviction que Pascal est mort empoisonné. Empoisonné ? Oui. Entendons-nous. M. Jovy ne prétend point que Pascal fut assassiné. Il soutient que les médecins de Pascal ont, par leurs médicaments, et notamment par l'émétique, contribué à la de mort Pascal. Que Vallant ait été le médecin ordinaire de Pascal, il en voit la preuve dans un certain nombre de notes précises relatives à la maladie de Pascal et dans les consultations demandées par Vallant aux médecins Crayer, Guénault, Hommets et Eusèbe Renaudot. Evidemment la purge et la saignée tiennent la place principale dans ces arrêts des sommités médicales du temps. Nous ne nous pardonnerions pas, ne serait-ce que pour en faire hommage à Molière, de ne pas citer la consultation donnée par Guénault et pieusement conservée par Vallant :

La voici traduite du latin :

M. Pascal souffre d'un embarras des entrailles qui provient d'une humeur mélancolique ; cette humeur, tandis qu'elle fermente, émet des vapeurs qui produisent des symptômes différents suivant la diversité des parties qu'elles atteignent ; elles fermentent parce qu'elles bouillent, et cette ébullition provient de la chaleur. Aussi faut-il saigner le malade aux deux bras, puis purger ainsi : mettre deux onces de feuilles de séné avec une demi-once de crème de tartre jusqu'à ce que la teinture en soit extraite ; ensuite qu'elle soit coulée et donnée le matin pendant six jours, ou que deux onces de séne soient jetées dans une livre d'eau : l'infusion faite qu'on y ajoute des prunes acides, une demi-livre environ, qu'elles cuisent complètement et que le malade en prenne jusqu'à dix cuillerés pendant six jours le matin ; cela fait, qu'on le saigne du pied ; qu'il soit ensuite purgé comme précédemment trois ou quatre fois, et enfin qu'il use des eaux minérales vitriolées, parmi lesquelles de préférence les eaux de Saint-Myon.

On saigna tant qu'on put le malheureux Pascal ; ce n'est pourtant pas par la saignée qu'on l'empoisonna. C'est par le vin émétique, c'est par l'antimoine. L'hypothèse de M. Jovy a son point de départ dans un avis du médecin Hommets, où il est fait allusion au vin émétique, et dans une lettre d'Eusèbe Renaudot, conseillant l'emploi du même vin, à base d'antimoine ; elle prend quelque consistance quand on voit intervenir Guénault, immortalisé par Boileau :

> En un mot, qui voudrait épuiser ces matières,
> Peignant de tant d'aspects les diverses manières,
> Il compterait plutôt, combien en un printemps
> Guénault et l'antimoine ont fait périr de gens.

Elle se précise quand M. Jovy contrôle les péripéties de la maladie de Pascal et les effets de l'antimoine tels que la médecine moderne les a reconnus. Bref, pour M. Jovy aucun doute n'est possible : « De nombreux accidents de la santé de Pascal sont venus des traitements singuliers qu'on imposait à sa faible constitution ; il a été l'*anima lobilis* vouée à de malencontreuses expérimentations, et son organisation n'a pu résister aux effets d'un remède périlleux donné à un moment tout à fait défavorable, sans aucune circonspection, peut-être trop souvent et en trop grande quantité, et rendu plus dangereux encore par quelque immixtion d'éléments arsenicaux. » M. Jovy tient-il la vérité ? On ne peut l'affirmer aussi catégoriquement qu'il le fait lui-même. Il apporte en tous les cas, tant sur la mort de Pascal que sur la médecine et les médecins du dix-septième siècle, un ensemble de documents propres à faire rebondir une controverse qui paraissait épuisée. M. Jovy la rouvre par une affirmation : « Pascal a été empoisonné. » Qu'en pensent les médecins d'aujourd'hui ? Voudront-ils condamner les médecins d'avant-hier ? Nous leur avouerons franchement, quoi qu'ils puissent dire en ce débat qui a son tragique et son comique, que nous préférons qu'ils ne prennent pas pour modèle Eusèbe Renaudot.

Ce petit article signé E. J. B. est un très bon résumé de la question.

§

Sigfrid, dans **le Courrier Européen** nous donne de bien curieux détails sur Knut Hamsun qui continue à être peu connu en France bien qu'il ait écrit (et que l'on ait traduit) *la Faim*, qui est un des beaux romans modernes :

Ibsen et Bjornson disparus, l'auteur qui représente le plus amplement la vie intellectuelle norvégienne, c'est Knut Hamsun.

Cet écrivain, connu en France par quelques traductions, — « la Faim » « Pan » — est sans conteste le plus original, le plus personnel parmi la génération actuelle ; et c'est pourquoi son nom, bien en avant de Heibert, Collett Vogt, Garborg, Kinck, etc., me semble tout naturellement devoir être prononcé le premier ici.

Aussi Hamsun fut-il proclamé en quelque sorte « le premier » de nos poètes ; mais, contrairement à Bjornson, qui était partout présent et prit une part active à tout ce qui concernait son pays, son « remplaçant » vit dans la solitude ; il habite des contrées retirées, quelque ferme de monta-

tagne ou bien les îles de l'extrême Norel, et rarement il participe d'une manière directe à la lutte du jour.

Il n'est pas commode de mettre à cet auteur une étiquette, de le classer dans une « école ». En cherchant sa parenté intellectuelle, on trouverait peut-être quelque affinité de sentiment avec les Russes. Il fut, aussi, aimé en Russie bien avant de l'être dans son pays. Comme Gorki il a « vagabondé » — de l'Amérique au Caucase ; il a fait bien des métiers et connu pas mal de misères ; et il reste riche en expériences.

Déjà dans son premier livre, il se révèle très personnel. La compréhension intime de la nature, l'esprit heureux et spontané avec lequel il saisit ce qui est l'essence de l'homme, et à côté de cela sa sensibilité subtile pour tout le compliqué, l'innombrable de la vie et de la pensée modernes se montrent dès son début. Son langage exubérant, ses tournures bizarres et si bien à lui ravissent et étonnent à la fois.

C'est dans le roman, — « Viktoria », « Pan », « Benoni », « Un voyageur joue en sourdine », etc. — que l'on trouve le Hamsun le plus imaginatif. Certains de ses livres font l'effet de jungles mystérieuses, imprégnées des forts parfums de la terre, — on se le figure volontiers lui-même comme un jeune Pan, le meilleur ami de la forêt.

Lorsqu'il peint la vie des petites villes, il nous paraît parfois encore le voir tel un jeune faune gai, sorti de ses bois, qui donne à cœur joie des coups de pied à ces préjugés, à ces petits ridicules que les hommes se sont donnés. Il sait aussi chanter les choses de l'amour d'un ton plus vrai et plus troublant que la plupart.

A présent, avancé lui-même en âge, il crie toujours le droit des jeunes contre la vieillesse, du sain contre le débile. Il est délicieusement peu assagi.

Comme auteur scénique, Hamsun montre ses plus grandes qualités de psychologie; des trois drames principaux : « A la porte du Royaume du Soir », « le Jeu de la Vie » et « Rougeurs du Soir », disent, avec un art pénétrant, le destin d'un homme de science en ses phases différentes : un jeune révolutionnaire qui finit par se plier, sagement, sous les doctrines officielles et la morale établie. C'est la tragi-comédie d'un renégat.

« Maintenant, je suis entré dans les forêts » — ainsi commence son dernier livre.

... « Nietzsche aurait probablement parlé ainsi : au dernier mot que je dis aux hommes, ils m'approuvèrent, les hommes inclinèrent la tête. Mais ceci fut mon dernier mot, j'entrai dans les forêts. Car alors, je compris que j'avais dit, ou quelque chose de malhonnête, ou quelque chose de bête...

« Moi, je ne me prononçai pas dans cet esprit-là. J'entrai seulement dans les forêts. »

Dernièrement, le Pan avait cinquante ans ; et son pays voulut l'honorer. Son petit pays aima beaucoup les anniversaires et un grand respect pour l'âge...

Mais Hamsun s'enfuit, laissant là la fin, ne donnant même pas une adresse pour les fleurs et les félicitations.

Il n'aime pas la vieillesse, c'est évident.

Peut-être trouvait-il aussi que l'on aurait dû le fêter un peu plus tôt...

On devrait bien réimprimer *la Faim*. *Pan* a-t-il été traduit ?

R. DE BURY.

THÉATRE

THÉATRE DE L'ŒUVRE : *Marthe et Marie*, légende dramatique en 5 actes, de M. Edouard Dujardin, précédée d'une causerie de M. Paul Fort (2 juin). — GYMNASE : *Représentations du Théâtre national polonais de Léopold* (du 2 au 15 juin). — Une croix bien méritée. — Memento.

C'est quand on ne joue plus les pièces qu'il convient d'en parler. Je dis cela pour les personnes qui seraient tentées de trouver que je suis souvent en retard pour mes comptes-rendus. Tant qu'une pièce est sur l'affiche, on peut aller la voir, se faire une opinion sur elle, juger des mérites de l'auteur et du talent des interprètes. Quand on ne la joue plus, au contraire, il n'y a plus moyen. On risque de rester à son égard dans l'ignorance la plus complète. Je ne vous dis pas que ce soit là un grand dommage. C'est en tout cas à ce moment que le critique dramatique est vraiment utile.

Je n'ai d'ailleurs qu'un entrain relatif pour me mettre à jour dans les comptes-rendus de tous les chefs-d'œuvre que ma fonction m'a procuré le plaisir de voir et d'entendre. Je ne sais pas si vous serez de mon avis. Il y a peut-être là l'effet sur moi des agréments du métier de critique dramatique. Mais il me semble qu'on ne jouait pas tant de pièces autrefois. C'est inouï ce qu'on en représente aujourd'hui. Elles se succèdent sur nos différents théâtres avec une une extrême rapidité. Faut-il se réjouir de cette abondante floraison de notre art théâtral ? Mieux vaut ne pas répondre à cette question : il ne faut rien dire de désagréable pour nos auteurs dramatiques. Toujours est-il qu'à peine vient-on de voir une pièce et d'assembler dans sa tête les réflexions qu'elle vous a suggérées, — je parle pour l'heureux homme comme moi chargé d'en écrire un compte-rendu, — qu'il faut courir en entendre une autre. Naturellement, il en résulte de nouvelles réflexions, qui rejettent un peu au second plan celles que vous aviez faites précédemment. Vous vous préparez néanmoins à les coucher les unes et les autres sur le papier, quand il vous faut derechef vous précipiter dans un autre théâtre, — quand ce n'est pas dans le même ! — pour entendre une autre pièce encore. Autres nouvelles réflexions, qui rejettent également au second plan les précédentes, et à plus forte raison celles que vous aviez faites si attentivement en premier lieu. Le mouvement continue ainsi tout le long de l'année. Vous finissez bientôt par ne plus vous y reconnaître. La lassitude vous prend, même une sorte d'agacement, et il vous vient une envie prodigieuse, puisqu'il vous faut écrire des chroniques, d'envoyer toutes ces pièces au diable et de parler d'autre chose. Parler d'autre chose ! Cette perspective, quand on est critique

dramatique, vous ne pouvez vous douter du charme qu'elle a. Parler d'autre chose, parler de tout, de rien, de n'importe quoi, plutôt que de toutes ces pièces qu'on a vues et dont on se souvient à peine ! J'ai su résister jusqu'ici. Je sais avec quel intérêt, quelle impatience le public attend mes chroniques, la grande influence qu'elles ont sur les choses du théâtre et l'énorme réputation qu'elles me valent. Cette grande idée me soutenait. Je sens pourtant que je commence à m'en m'en moquer. Je crois bien que l'année prochaine les chefs-d'œuvre du théâtre actuel devront, au moins ici, se suffire à eux-mêmes. Je m'occuperai d'eux au sommaire. J'écrirai leurs titres, leur nombre d'actes, s'ils sont en vers ou en prose, et le nom de leurs auteurs. Mais pour le reste, les passionnés de l'art dramatique iront voir s'ils le veulent. Ayant occupé comme il convient ma place à la représentation et sachant à quoi m'en tenir, au diable le devoir ! je parlerai d'autre chose.

J'ai même envie de commencer aujourd'hui. J'y suis d'autant plus disposé que je suis au dernier moment pour ma chronique. Je vais donc me contenter de recopier ici cette lettre, dont je vous ai déjà parlé, que je reçus d'un ancien acteur retiré en province, à propos d'un article que j'ai écrit autrefois sur la Comédie-Française. On a dit qu'elle peint à merveille le personnage, quelque peu voisin du Saint-Vallier dont M. Charles-Henry Hirsch nous a récemment si bien raconté l'histoire. Vous jugerez si cette appréciation est exacte.

Voici cette lettre ;

Bordeaux, 10 février 1905.

Monsieur le Directeur (1),

On m'a fait lire l'article que vous avez publié sur la Comédie-Française et il m'est venu l'idée de vous faire une proposition. En 1866 j'étais à Paris, faisant du théâtre, et les pièces où je jouais vous sont certainement connues : *le Secret des Cavaliers*, *le Vieux Boulevard du Temple*, *les Orphelines de la Charité*, *les Viveurs de Paris*, *le Maître d'école*, etc. Si vous m'aviez vu dans *les Orphelines de la Charité !* On ne fait plus de pièces comme ça, j'en suis bien sûr. Mais, vous le savez, ce ne sont pas toujours les bons qui réussissent. Après avoir consacré au théâtre quinze années de ma vie, je me mariai, les enfants vinrent, et il fallut songer à devenir plus positif. A la suite d'une tournée, je repris à Bordeaux le fonds du père de ma femme. Ce fut un dur moment à passer, allez ! Avec quelle mélancolie j'enfermai dans ma malle de tournées ce qui me restait de mes costumes et de mes perruques. J'ai eu la curiosité de les revoir il y a quelque temps. Il n'y avait presque plus de cheveux, Monsieur. L'image de la vie, comme dit le poète ! Enfin, le

(1) J'avais oublié que cette lettre n'était pas adressée à moi personnellement, mais au Directeur du *Mercure*.

calme vint. Je suivais de loin mes anciens camarades, j'en parlais le soir au café, on m'écoutait avec intérêt, et vous me croirez si vous voulez, il m'est arrivé souvent de me croire encore devant le public. J'avais laissé à Paris un brave garçon, ami d'enfance, qui avait commencé par faire des pièces de théâtre et qui a fini comme commis à l'Assistance publique. Il avait conservé des relations avec nos anciens camarades devenus fameux, eux! Il allait les voir dans leur loge après les avoir applaudis grâce aux billets qu'ils lui donnaient, et il m'écrivait ses impressions, me donnait des nouvelles, etc. Cela me tenait au courant, me rajeunissait, me faisait plus près de tout ce monde que j'avais si bien connu. Or, c'est là que je voulais en venir. Mon ami est mort il y a quelques mois, et en lisant votre article j'ai pensé que ses lettres pourraient peut-être vous intéresser. Elles traînaient au fond de l'armoire à ma femme, à côté de vieilles affiches du Grand Théâtre de Bordeaux, quand je jouais *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, avec mon nom en vedette. Quel succès, quand j'y pense! Je fus rappelé quatre fois et on m'attendait à la sortie pour me voir. Nous avons classé ces lettres, ma femme et moi, et elles sont toutes prêtes. Je n'ai pas voulu me mêler de faire un choix. Ma partie à moi, c'est le théâtre, et s'il fallait en parler vous pourriez vous fier à moi. Mais ici je me récuse. Vous pourrez choisir dans ces lettres ce qui vous semblera bon. Ce que vous ferez sera bien fait. Soyez sûr qu'il ne s'y trouve rien d'inexact. Mon vieux camarade avait horreur du scandale, de la calomnie. Personne de plus délicat, de plus discret. Il se contentait de noter soigneusement ce qu'on lui racontait sous le sceau de l'amitié ou ce qu'il surprenait dans les conversations. Il est mort pauvre et honnête, après avoir vécu méconnu. Pardonnez à mon émotion bien légitime. Je suis sûr que vous direz comme moi en lisant ses lettres : un noble cœur a guidé la main qui les a écrites.

Dans l'espoir que mon offre vous agréera, je vous prie....

ALBERT DORNAY.

Ex artiste de l'Ambigu et des Grands Théâtres de Carcassonne et de Bordeaux.

P. S. — Vous seriez bien aimable de me dire aussi où jouait ce M. Delobelle dont vous parlez dans votre article (1).

Tout cela ne veut pas dire que j'en ai fini avec le théâtre de cette saison. J'ai à vous parler de deux choses intéressantes : la pièce de M. Edouard Dujardin représentée à l'Œuvre et les représentations, au Gymnase, du Théâtre polonais. Je n'y manquerai pas.

(1) A propos de M. Mounet-Sully, je rappelais l'exemple de Delobelle, un des personnages de *Fromont jeune et Risler aîné*, « soupant seul, de trois-quarts, dans sa mansarde ».

M. Marcel Batilliat vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur, au titre militaire. Sans doute ? On sait, en effet, que M. Marcel Batilliat est un de nos plus distingués officiers de réserve.

MEMENTO. — Bouffes-Parisiens : *Le Secret*, pièce en 3 actes, de M. Henry Bernstein (22 mars). — Athénée : *La Semaine Folle*, comédie en 4 actes, de M. Abel Hermant (28 mars).— Théâtre Antoine: *Le Chevalier au Masque*, pièce en 5 actes et 6 tableaux, de MM. Paul Arman et Jean Manoussi (9 avril). — Théâtre des Arts : *Les Deux Versants*, pièce en 3 actes, de William Vaugan Moody (11 avril). — Odéon : *La Rue du Sentier*, comédie en 4 actes, de MM. Pierre Decourcelle et André Maurel (16 avril).— Ambigu: *Mon ami l'assassin*, drame en 5 actes, de MM. Serge Basset et Antoine Yvan (13 mai).— Comédie-Royale : *Le Coup de massue*, vaudeville en 3 actes, de M. Joseph André : *Flirting Girl*, sketch en un acte, de MM. Jean Klob et Lignereux : *La Bourse*, comédie en un acte, de M. Henri de Rougé (24 mai). — Comédie des Champs-Elysées : *Le Poulailler* (première à ce théâtre), comédie en 3 actes, de M. Tristan Bernard (3 juin). — Nouveau Théâtre d'art : *Le Furet*, pièce en 3 actes, de M. Armory. *L'Honnête fille*, comédie en 2 actes, en vers, de M. Gabriel Nigond (7 juin).— Porte-Saint-Martin: *Tartarin sur les Alpes*, comédie pittoresque en 5 actes et 7 tableaux, de M. Léo Marchès, d'après le roman d'Alphonse Daudet (26 juin).

MAURICE BOISSARD.

ART

Exposition d'œuvres impressionnistes (Galerie Manzi et Joyant). — Exposition de tableaux des petits maîtres de l'Ecole de 1830 (Galerie Georges Petit). — Exposition des œuvres de Thomas Couture (Galerie Levêque). — Exposition Marcel Lenoir (en son atelier). — 1re Exposition de sculpture futuriste de M. Umberto Boccioni (Galerie La Boetie).

On souhaiterait voir transporter intégralement au Louvre l'exposition actuelle des **Impressionnistes** de la Galerie Manzi et Joyant ; cela assurerait un des plus radieux triomphes de beauté que puisse offrir notre musée. Les Degas sont là de la plus admirable qualité, des études de danseuses, de grand format, d'un dessin puissant avec ce charme paradoxal qu'offrent souvent les colorations du maître ; des Monets merveilleux pris à toutes les époques de ses techniques, depuis les paysages fins du début où sa sensibilité s'accommode du métier de Corot sans le désspiritualiser, jusqu'aux *nymphéas* en passant par ces *dégels* inoubliables, et les vues de Vétheuil mangées de soleil, avec des natures mortes d'une clarté, d'une simplicité à la Chardin, avec une allée de forêt de la plus étincelante pyrotechnie comme figée dans le recueillement bleu clair et vert sombre du ciel et des hautes branches, les harmonies polychromes à dominantes violettes jetées au ras du sol et de la route. Il y a des Pissarro depuis les toiles recueillies, un peu grises, que le peintre créait à

Louveciennes, et des groupes de paysannes et des coins de ville avec la foule émiettée près des auvents du marché et près des églises, des *Baigneuses* d'une belle structure et surtout un merveilleux paysage des environs de Paris, d'une sérénité délicieuse et d'une force de construction rare. Des œuvres de Renoir affirment l'actuel génie du vieux peintre et ne le cèdent en rien à ses œuvres les plus célèbres, si elles ne les dépassent point. On sait que les tableaux de Renoir trouvent dans la collaboration du temps un élément d'harmonïe et de beauté ; des œuvres comme le portrait de M. Vollard et des portraits de femmes, et des baigneuses empressées près des clairs ruisselets sont de premier ordre et compteront parmi les chefs-d'œuvre. Cézanne est représenté par un de ses plus magnifiques portraits, une effigie de femme jeune surprenante d'éclat robuste, par un paysage composé, le *Jas de Bouffan*, qui surprend par sa gaieté et son extraordinaire fini. De Manet les admirables portraits de Berthe Morizot. De Berthe Morizot des esquisses superbes, des natures mortes d'une clarté laiteuse et jeune, comme des œuvres du XVIIIe siècle réveillées en la fraîcheur qu'elles eurent, avant les bons soins des amateurs, sur le chevalet de Boucher ou de Fragonard ; de Mme Mary Cassatt des études de femmes, des tableaux vraiment complets qu'on devrait aller voir, entre autres merveilles, avant d'accuser les impressionnistes de n'avoir pas su construire. De Toulouse-Lautrec des scènes de bal, le vieil Elysée Montmartre, stupéfiant de vie et à cause de l'exactitude psychologique du peintre déjà documentaire, avec les déhanchements justes et ces notations de la lumière électrique sur les physionomies qui ont tant influé sur les Anglada et les Van Dongen ; de Guillaumin, entre tant de beaux paysages, la *Jeune femme au piano* si fortement modelée, avec une telle science de reflets dans le mobilier et le fond de la toile qu'on en pourrait prendre texte pour une étude complète de la technique de la lumière chez les impressionnistes. Il y a de bons et précis Sisley.

Que manque-t-il à cette exposition, pour être, par allusions bien choisies, une exposition parfaite de l'art impressionniste. Quelques Jongkind, quelques Raffaëlli et quelques Lebourg. Félicitons la galerie Manzi d'avoir groupé un si bel ensemble et souhaitons voir un jour rue de la Ville-L'Evêque une exposition vraiment complète de l'art impressionniste. En ce moment cette exposition répondrait à un besoin. Si notoires soient-ils, les impressionnistes sont mal connus. Chaque fois qu'on expose un ensemble, le public est surpris de la complexité d'une période d'art qu'on cherche à lui faire croire monotone. Le groupe a été vraiment complet. Aux personnes qui seraient tentées de répliquer par le cliché connu qu'ils n'ont excellé que par la vivacité de la coloration, je conseillerais de voir à la vitrine de George Petit, rue de Sèze, un simple dessin de Raffaëlli,

une *Aveuue Marigny* où tout l'été est évoqué avec du blanc, du noir. . . . . .

§

Galerie Georges Petit, une très intéressante exposition de **petits maîtres** de l'école de 1830 qu'il faut aussi voir. Ce n'est point qu'elle soit bien groupée. Sans doute Banville et Baudelaire, si l'âme était immortelle et la communication possible avec les vivants, viendraient harceler le sommeil de M. Roger Milès, préfacier de cette exposition, pour le punir d'avoir intercalé dans une exposition de petits maîtres romantiques les élèves de Meissonier, Fichel, d'ailleurs assez mal représenté, et Chavet. Il y a sur la composition de ce groupement bien des critiques à faire. Flers, l'initiateur de l'Ecole de paysage de 1830, est-il un petit maître, ce qu'est notoirement Jules Noël, qui est évidemment un de ceux pour qui cette exposition est faite? Le plaisir qu'on éprouve à revoir de beaux tableaux de Lavieille, notamment son merveilleux *Soir d'orage*, ne décide point à le classer parmi les petits maîtres de 1830. Mais enfin ce sont questions de détail ; nous sommes conviés, en somme, à un spectable coupé avec des actes de provenances diverses et groupés sous un titre trop général et un peu arbitraire ; mais presque tout le spectacle est bon. Il y a des Baron et des Beaumont de la plus jolie grâce, et des Cicéri parfaits. Il y a de très beaux Karl Daubigny, qui est vraiment un romantique pour le choix de son heure du paysage, par son goût pour le gros temps, les lourdes atmosphères, les paysages frissonnants. Si Daubigny le père n'avait point vécu, la gloire de Karl Daubigny serait très grande. Il a créé un frisson nouveau du paysage. Non loin de lui, de très bonnes toiles également un peu sombres rappellent que Jules Héreau fut un maître peintre. Ce fut un pauvre homme qui participa légèrement à la Commune, fut sérieusement victime de la répression et mis à l'index. On sait son horrible suicide. Monté sur une impériale de wagon de la ligne de l'Ouest, il se fracassa la tête à une entrée de tunnel. Ce fut la fin d'une très brève et belle carrière de peintre. On trouve aussi à cette exposition une admirable ville d'Egypte de Marilhat, orientaliste qui tient sa place au-dessous de Delacroix et de Decamps. Berchère, qui apporte, aux visions d'Orient une technique si moderne, proche de l'impressionnisme, ce à quoi le menait son souci de traduire la vibration lumineuse, est bien représenté ; de Wattier, dont les romantiques aimaient les fêtes galantes, on offre un charmant repas champêtre. La remise en lumière de Philippe Rousseau peut être contestée, tandis que celle de Jules Noël n'est que la consécration d'une reprise d'attention qui date déjà de quelques années. Environ vingt-cinq toiles réunies à cette exposition le montrent très curieux du mouvement de vie moderne dans les

vieilles rues couleur de passé. Ses paysages du Tréport sont excellents, lumineux, d'un détail compris avec une méticulosité de Flamand, tandis que le rendu de l'atmosphère montre un artiste qui n'ignorait rien des mouvements nouveaux. On trouve aussi de bonnes œuvres de Potémont, de Palizzi, de Camille Roqueplan, de Devedeux, de Lavalard, de Nazon, de Molins, d'Ouvrié, de Leleux, de Plassan, de Rozier, Duvieux, Villevieille. En somme, si l'exposition Manzi prouve qu'on s'est refusé longtemps à voir que nous avions possédé, avec l'impressionnisme, un groupe pictural absolument égal aux plus célèbres, l'exposition des petits maîtres de l'école de 1830 prouve qu'il y a une justice immanente et qu'une belle toile n'est jamais perdue ; on eût pu d'ailleurs augmenter cette exposition de noms et d'œuvres nombreuses même en restant plus fidèle à son titre. Quand la rougeole actuelle de néo-classicisme sera passée, on verra que le romantisme avait du bon et de l'excellent ; mais cette exposition, organisée pour des gens très avisés, ne prouve-t-elle point que les temps sont proches où la mode aimera le romantisme comme elle vient d'aimer le XVIII^e^ ?

§

Thomas Couture aurait pu être évoqué dans cette exposition. Il est vrai qu'il fut plus célèbre qu'aucun de ceux qui y figurent sauf Flers. Thomas Couture était une grande gloire et eût été plus admis encore s'il n'avait parlé et écrit, et pour avoir bien écrit il fut taxé d'orgueil et de présomption ; on le blagua ; on trouve dans les Odes funambulesques l'expression du mécontentement soulevé par Couture.

Les jeunes générations voyaient en lui l'auteur des *Romains de la Décadence*, et il fut un temps où le mot Romain évoquait le mot pensum. Ces temps reviendront, mais cela n'empêche pas le grand tableau de Couture d'être un très beau tableau d'histoire qui ne vise pas au drame, ni à l'anecdote. Sans doute *les Noces de Cana* le hantaient davantage que *Léonidas aux Thermopyles*. On savait aussi qu'il avait fait de beaux portraits. L'exposition de ses œuvres à la galerie Lévêque le place très haut. Il est fort, il est varié, il touche à Delacroix, il annonce Monticelli et ses tableaux anecdotiques révèlent chez lui un humour à la Daumier. C'est un bien grand mot, mais ses tableaux : *le Sommeil du Sage* et *l'Heure de l'Audience*, le légitiment. Un portrait de Michelet est une très belle chose. C'est vraiment une remise en place utile et juste que cette exposition pour laquelle M. Armand Dayot a écrit une excellente et très renseignante préface du catalogue.

§

Dans son atelier, M. **Marcel Lenoir** a exposé quelques grandes toiles d'un mysticisme très moderne et très mordant. Le Christ

de M. Marcel Lenoir, quand il n'est pas un dieu de colère, est un dieu prodigieusement méconnu. Très romantique de fond, quoique fougueusement moderniste, M. Marcel Lenoir souvent raille avec âpreté. Ses musiciens de carnaval, groupés autour du Christ en croix en sont la prouve. De toutes manières, qu'on accueille cette entrée de l'imagination et de la satire dans l'art de peindre, ou qu'on blâme cette recherche dans l'expression picturale des idées sociales, il est impossible de contester à M. Marcel Lenoir une rare puissance d'évocation et une force de mouvement qui n'est possible qu'à un excellent artiste.

§

On doit toute la vérité à un artiste tel que M. **Umberto Boccioni**; cette vérité, j'ai eu le plus vif plaisir à l'écrire lors de la première exposition des peintres futuristes à Paris. Des œuvres comme *la Rafle* et *la Ville qui monte* dénotaient chez M. Boccioni peintre un artiste extrêmement doué et d'une puissance de réalisation peu commune. Il n'était pas douteux qu'on voyait à cette exposition en MM. Boccioni, Russiolo, Severini et Carra des peintres très remarquables. A l'actif de chacun d'eux il y avait au moins une toile qui prouvait qu'ils savaient admirablement leur métier de peintre avant de se créer un corps de doctrine nouvelle. C'était donc l'indication très nette que, capables de s'imposer en se servant des techniques anciennes, ils ne faisaient qu'évoluer vers le mieux, à leur sens, en créant un procédé nouveau. M. Boccioni expose actuellement des sculptures et je lui dois encore toute la vérité, ou du moins toute la sincérité, car je puis fort bien me tromper et être simplement dérouté par la nouveauté de son effort; je crois qu'il fait fausse route. Je retrouve bien dans ces essais de dynamisme des forces, son relief et sa vigueur, mais je n'en vois pas l'emploi rationnel. Je sais bien que M. Boccioni obéit à des théories très logiquement déduites, si l'on admet son point de départ. Mais voilà, il y a le point de départ. Si les reflets ont une vie composée et interpénétrable, en est-il de même des formes? Je ne le pense point. La science qu'on peut évoquer pour dire leur pénétrabilité ne dit pas que cette pénétration s'exerce par masses solides. De plus il est fâcheux qu'un artiste tel que M. Boccioni condescende à ces petits jeux de juxtaposition de matière d'art et de matériaux vulgaires qu'ont pratiquée et bien à tort, hors l'exemple des mieux doués, quelques enfants perdus du cubisme. Il ne sera jamais artiste de mêler à la glaise ou de coller sur la toile du verre, des cheveux, du bois découpé. Cela n'empêche pas qu'un buste comme celui que M. Boccioni appelle l'Anti-gracieux ne puisse être construit que par un homme de talent, de science et de verve, et, comme je le disais plus haut, ses synthèses de dynanisme constituent des morceaux rares et

difficiles à faire aboutir; et l'élan qu'il leur donne leur communique une grâce véritable; mais sa volonté de suivre dans l'espace les formes d'un objet fini et inerte, comme une bouteille, ne peut le mener à l'œuvre d'art. C'est un premier chef anti-plastique. C'est un saut dans l'invisible et ce n'est point un bond vers une harmonie. M. Boccioni n'en est, je crois, qu'à une étape de sa recherche et nul doute qu'une prochaine exposition ne nous montre des réalisations moins exaspérées et partant supérieures. Je comprends fort bien cet impérieux désir de neuf; mais il me semble bien que M. Boccioni est à côté de sa voie. Il est trop subtil et trop artiste pour ne point la retrouver.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Mort de Camille Lemonnier. — Une belle page de Stuart Merrill dans *Un album en l'honneur de la grève générale*.— M. Abel Torcy : *Le Canard domestique*. — M. Maurice des Ombiaux : *Les Manches de lustrine*. — M. Dumont-Wilden : *Profils historiques*.

Les meilleurs des Belges s'en vont. Hector Denis a suivi Paul Janson. Et voici que nous a quittés **Camille Lemonnier**, le plus héroïque, le plus populaire de nos écrivains français. Chargé de prononcer le discours sur la tombe de l'illustre défunt, j'ai cité, entre autres, cette appréciation très juste de Maurice Maeterlinck : « Lemonnier s'avérait l'écrivain connaissant le mieux la valeur et la vertu secrète des mots innombrables comme les vagues de la mer. Nul n'eut au même degré le don d'appeler les choses par leur nom. Il fut, au royaume du verbe, le berger qui mène le troupeau le plus divers, le plus docile et le plus magnifique. »

Mais à cet éloge de l'artiste je crus pouvoir ajouter celui du poète en constatant que cette prodigieuse virtuosité s'exerçait au service d'un lyrique, d'un passionné, d'un panthéiste, d'un amoureux de la nature infinie comme il s'en sera rarement rencontré avant lui.

« A force d'enthousiasme et de sympathie visionnaire, disais-je encore, Lemonnier parvenait à renchérir sur les spectacles du monde visible, à leur attribuer plus de fluide, plus de prestige, à dégager l'âme de la matière même. »

Je proclamai aussi l'influence énorme exercée par l'auteur du *Mâle*, du *Mort* et de la *Belgique* sur toute notre littérature :

« Dès 1880 et jusqu'à ce jour, il rallia et encouragea tout ce qu'il y avait de jeunes forces littéraires dans notre pays; il fut le drapeau de la culture française; le soleil cordial et passionné qui provoqua et activa entre autres à son foyer et à ses rayons intenses la généreuse floraison de la *Jeune Belgique*. Il réchauffait la foi de ses cadets, et même de ses pairs; il nous stimulait tout autant par son métier magistral et par la flamme de son génie que par la noblesse et la pro-

bité de toute son existence. Jusqu'à la fin, il s'est élevé de plus en plus haut dans les régions de l'art absolu. »

Et pour finir je ne trouvai rien de mieux que de laisser parler le mort lui-même, car c'était bien Lemonnier qui s'exprima ainsi par la bouche de Wiltman, le héros de son roman *les Deux consciences :*

«J'ai obéi à l'être subconscient et profond ; j'ai mis ma probité à ne chercher la vérité qu'en moi-même. J'ai été au grand jour, selon les heures, l'homme en qui revivait une race sauvage, tourmentée et candide. Mon sang, qui faisait une rumeur orageuse, je n'ai jamais pensé que j'en dusse maîtriser le cours. Peut-être ce qu'on voulut bien louer de mon art me vient-il d'avoir été un humain simplement dans la franchise de mes impulsions. J'ai été plus près de l'art pour avoir été plus près de la vie. J'ai écrit avec mes sens, mon cerveau, mon cœur, l'ivresse de vie qui toujours fut ma fête intérieure. Je n'ai pas été autre chose qu'un instinct enivré de la beauté de la vie. J'ai poussé mes ramures partout où il y avait du soleil, de l'espace et de l'amour. »

Les funérailles de Lemonnier furent simples et grandioses. Pas de troupes, d'uniformes et de musiques, mais la légion, au grand complet, des écrivains et des artistes ; des fleurs amoncelées sur le char funèbre et dans trois voitures ; les réverbères allumés et voilés de crêpe sur tout le parcours du cortège ; un religieux silence et de l'émotion chez tous ceux qui suivaient le corps comme aussi chez la foule faisant la haie depuis la maison mortuaire jusqu'au cimetière d'Ixelles... Et cela sous un soleil admirable, une lumière d'apothéose.

Sur l'initiative du journal *le Soir* et de l'association des écrivains belges, une souscription est ouverte pour commémorer le grand mort par la fondation d'un prix littéraire auquel sera attaché son nom. En trois jours on avait déjà recueilli près de 10.000 francs.

Le parti socialiste a publié un album de grand luxe **en l'honneur de la récente grève générale**, que nombre de nos meilleurs écrivains et artistes, pour ne citer que Maeterlinck, Max Elskamp, Verhaeren, Fontainas, Pierron, Isid. de Rudder, Van Looey, Paulus, Oleffe, Montald et nombre des vôtres, entre autres Anatole France, Ferdinand Herold, Séverine, Paul Fort, Jehan Rictus, tinrent à soutenir de leur plume et de leur prestige. Une des plus belles pages de cet album est sans contredit celle de Stuart Merrill qui raconte une émouvante conversation qu'il eut à Londres avec William Morris au sujet de l'antithèse du luxe et de la misère, nulle part aussi saisissante et atroce que dans l'immense capitale du Royaume-Uni. William Morris, devant le spectacle de l'abjection et de l'opprobre à laquelle le capitalisme voue des milliers de parias dans les enfers londoniens, secoué soudain d'une sorte de pitié panique, éclata en un

déluge de larmes dont Merrill nous dit merveilleusement la portée sublime :

« Ces larmes sacrées, ces larmes pitoyables, ces larmes rédemptrices, combien de soi-disant artistes les ont-ils jamais versées? Ils sont là discutant sur la Beauté, mais en vérité ils ne la sentent pas, puisque la laideur ne les révolte point. Quand ils ont bâclé un sonnet qu'ils réciteront dans le salon de la duchesse, strapassé un tableau dont ils escomptent la vente fructueuse, improvisé une mélodie qu'ils ont l'espoir d'entendre un jour moudre par les orgues de Barbarie, ils s'estiment quittes vis-à-vis de la Beauté qu'ils prétendent servir. Et lorsqu'ils sortent dans la rue, ils restent insensibles à toutes les tares qu'un travail sans joie inscrit au front des pauvres. Ces messieurs veulent bien s'intéresser à des fleurs, à des étoffes, voire à des chiens et des chevaux, mais s'intéresser à la canaille, pouah! Ils ont la fatuité de se déclarer aristocrates, eux qui sont les larbins de la plus vile des prétendues aristocraties, celles de l'argent. »

Quelques bons, très bons livres : c'est d'abord, **le Canard domestique**, par Abel Torcy, à qui nous devions déjà un autre remarquable roman : *A l'ombre des Saules*. M. Torcy a tiré un merveilleux parti d'une donnée ingrate et même maussade s'il en fut. C'est l'aventure d'un artiste privé de vouloir et d'énergie et que domestiquent le confort, la mollesse, la satisfaction des désirs sensuels et toutes les jouissances exclusivement matérielles de la vie bourgeoise, vicieuse, routinière, égoïste, sans idéal et même sans passion. Dans un enthousiaste article du *Petit Bleu*, M. Edmond Picard dit fort justement : « C'est bien notre existence bourgeoise, trop bourgeoise, monstre aux allures en apparence inoffensives, qui, à la fois cruel et bienveillant, allonge ses tentacules et s'empare du pauvre canard qui d'abord espérait les hauts nuages et finit par trouver caressantes les visqueuses lanières qui l'enveloppent et le fixent platement à terre. » Et M. Picard vante aussi le descriptif ému et délicat dont se double le psychologue un peu désabusé et mélancolique qui s'avère en Abel Torcy.

Très vivant, très amusant, d'une psychologie saine, pleine d'humour et d'optimisme, d'une savoureuse satire ne tombant jamais dans la charge, est le dernier roman de Maurice des Ombiaux intitulé **les Manches de Lustrine**. On avait déjà raconté la vie du rond-de-cuir. Elle a fourni un chef-d'œuvre à Courteline et récemment encore un fort joli recueil de nouvelles à notre compatriote M. Rouvez. Le livre de Des Ombiaux ne doit rien à ces ouvrages ou à tant d'autres. Il est absolument neuf et original. Il y crée non seulement un type, mais des types, toute une galerie, offrant de fatals points de contact professionnels, mais à part cela présentant des caractéristiques bien tranchées qui les varient et les différencient

savoureusement les uns des autres. Lantumier, le personnage principal, simple petit paysan, presque inculte, mal éduqué, dénué de tact, de finesse, souvent maladroit et gaffiste, arrive, à force d'entêtement et d'ambition, aux plus hauts échelons du fonctionnarisme. Rien de plus réjouissant que les aventures auxquelles il est mêlé, que sa tactique, que ses écoles, que ses ruses, que ses efforts. Un type réussi, absolument trouvé, est celui de M. Libère, le mari tellement excédé des chatteries et des caresses de sa femme qu'il a loué un appartement loin du foyer conjugal pour s'y trouver à l'abri de ces tendresses intempestives. Je le répète : un excellent livre dans une note que M. Des Ombiaux nous avait déjà fait entendre, mais jamais avec cette verve, cette inspiration, cette réussite.

Recommandons enfin **Profils Historiques** *(En marge de l'histoire de Belgique)*, par M. L. Dumont-Wilden. Comme le titre l'indique, le délicat et subtil critique et essayiste a mis en lumière quelques figures d'épopée et de roman picaresque ou négligées par les historiens de la Belgique ou demeurées trop modestement à la cantonade de nos chroniques et annales. M. Dumont-Wilden éclaire et anime gentiment ces diverses silhouettes. Mais comme on le devine, étant donnés la tournure d'esprit, les sympathies et les moyens de cet écrivain élégant et souple, de pensée coquette et menue, les caractères et les gestes de la seconde catégorie de ces personnages, celle des aventuriers ou des diplomates et soldats de fortune, s'accommodent bien mieux de la manière et du style de M. Dumont-Wilden que ceux des héros de plus d'ampleur et plus d'envergure. Et il trouvera mieux le ton pour nous narrer le gouvernement du bon Charles de Lorraine ou les démarches et les missions des jeunes fondateurs de notre royaume de Belgique que les exploits des croisés à Constantinople ou l'assassinat d'Everard T'Serclaes, l'échevin bruxellois, par un châtelain féodal ; car M. Dumont-Wilden est un fin pastelliste de lettres et ni le lyrisme, ni le pathétique, ni la grande couleur n'entrent dans ses aptitudes, et s'il s'intéresse aux êtres et aux événements, s'il va même jusqu'à sympathiser avec quelques caractères ou quelques gestes, il est rare que ceux-ci l'enthousiasment, le transportent et l'exaltent. C'est avant tout un spectateur et un témoin mondain, un causeur qui a de la lecture et du goût. Rien ne nous le définit et ne nous le peint mieux que l'introduction écrite par lui-même pour son livre. Ce sont peut-être les plus jolies pages du volume.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Frederic W. Wile : *Men around the Kaiser*, 6 s., Heinemann.—Leslie Richardson : *Vagabond Days in Brittany*, 5 s., Methuen. — Herbert Fisher : *Napoléon*,

1 s., Williams and Norgate. — C. E. Hughes : *Early English Water Colour*, 3 s. 6 d., Methuen. — Pierre Berger : *Robert Browning*, 2.50, Bloud.— Louis Cazamian : *Carlyle*, 2.50, Bloud.— Floris Delattre : *L'Obscurité de Robert Browning*, Revue Germanique, Tallandier.—Floris Delattre : *De Byron à Francis Thompson*, 3.50, Payot. — J.E. Gillet : *Molière en Angleterre*, 5 fr., Champion. — P.H. Cheffaud : *George Peele*, 4 fr., Alcan.— Paul Morin : *Les Sources de l'Œuvre de Henry Wadsworth Longfellow*, 10 fr., Larose.— Louis Cazamian : *Etudes de Psychologie littéraire*, 3.50, Payot.

Au moment où l'on proclame à tous les échos que l'Allemagne n'a d'autre préoccupation que de se préparer à une guerre d'extermination contre la France, il faudrait lire le livre de Mr Frederic W. Wile : **Men Around the Kaiser**, qui serait un excellent complément à l'ouvrage si remarquable de M. Georges Bourdon : *L'Enigme Allemande*. Dans ces 270 pages, l'auteur donne de courts portraits de trente et un personnages allemands que l'on pourrait, d'après le titre, croire tous de l'entourage du Kaiser. Mais comme Mr Wile dénomme Guillaume II : Managing Director of Germany Limited, il peut aussi joindre à l'amiral von Tirpitz, à Bethmann-Hollweg, au Prince Furstenberg, au prince de Bulow, à Von Kiderlen-Wæchter, au comte Posadowsky, à von der Goltz, au Kronprinz, au Prince Henry de Prusse, à Arthur von Gwinner, à Emil Rathenau, au comte Zeppelin, à l'amiral von Koerster, à August Thyssen, à Krupp von Bohlen, les noms de August Bebel, Max Reinhardt, Richard Strauss, Max Libermann, Gerhart Hauptmann et Paul Ehrlich. A l'heure où l'on entend répéter tant de sottises sur le voisin transrhénan, il convient d'écouter un peu ceux qui ont été se renseigner sur place, comme M. Georges Bourdon et Mr Frederic W. Wile.

§

Les Anglais affectionnent particulièrement la Bretagne. Nous ne chercherons pas ce qui les attire dans cette province — one of the pleasantest provinces in all the pleasant land of France— mais nous constaterons qu'ils ont toute une littérature sur cette contrée. Il convient d'y ajouter **Vagabond Days in Brittany**, un de ces livres qui sont à la fois relation de voyage et guide, et pour lesquels les Anglais ont un tour de main spécial, et une prédilection qu'on ne partage guère chez nous. Mr Leslie Richardson a rédigé cet ouvrage avec agrément et il l'a illustré d'intéressantes photographies.

§

Les grandes séries de vulgarisation ont toujours une vogue assurée dans les pays anglo-saxons. Wells en a donné la raison quelque part. Une de ces séries dont le titre est fort typique : « Home University Library of Modern Knowledge » — dont la traduction en français donnerait du petit nègre ou une phrase interminable, — une de ces séries donc paraît simultanément en Angleterre et en Amérique,

sous la direction de professeurs pleins de prestige. Elle contient déjà 70 volumes dont l'énumération étonnerait beaucoup — c'est plus que de l'éclectisme. L'un des derniers ouvrages qu'elle offre est une histoire de **Napoléon** par le vice-chancelier de l'Université de Sheffield, Herbert Fisher, connu déjà par de remarquables travaux historiques. Cette biographie du dernier des condottiere est excellente pour le public auquel elle s'adresse et elle demeure intéressante pour des lecteurs plus avertis, car l'auteur ne s'est pas contenté de faire une simple compilation, il a exposé dans son ouvrage des vues personnelles.

§

Il convient de signaler un précieux petit manuel : **Early English Water-Colour**, par C.-E. Hughes, qui paraît dans une collection de « Little Books on Art ». Il ne s'agit pas ici d'un ouvrage encyclopédique sur ce sujet ; l'auteur, sagement, s'est fixé des limites, et il étudie ainsi les artistes nés entre 1720 et 1820, et encore en élimine-t-il un bon nombre qui pourraient trouver place dans son énumération. Néanmoins, il y a beaucoup de choses à apprendre dans ces dix-sept chapitres. La date de la naissance de Bonington est définitivement fixée à 1802, raccourcissant d'un an une existence qui fut pourtant si courte. Une fâcheuse coquille dépare l'une des 37 reproductions qui illustrent le volume. Ce n'est pas la cathédrale de Bruges que représente l'aquarelle de David Roberts, mais la cathédrale de Burgos.

§

Les anglicisants français sont nombreux, et la littérature anglaise est enseignée dans nos universités par des maîtres de profond savoir et de grand talent, ainsi qu'en témoignent les œuvres qu'ils publient. Nous avons signalé déjà les travaux parfaits de M. Emile Legouis, de M. André Chevrillon, de M. Ernest Dimnet et d'autres ; il nous faut mentionner quelques nouveaux livres pour l'usage de ceux qui s'intéressent à la littérature d'Outre-Manche et d'Outre-Océan.

Dans la série des « Ecrivains Etrangers », où ont paru déjà les monographies de M. Emile Legouis, sur *Chaucer*, de M. Ernest Dimnet sur *les Sœurs Brontë*, de M. Firmin Roz sur *Tennyson*, de M. Emile Lauvrière sur *Edgar Poe*, il vient de paraître tout récemment deux nouveaux volumes : l'un est une étude biographique et critique sur **Robert Browning**, par M. Bierre Berger, qui avait déjà choisi, pour sujet d'une de ses thèses de doctorat, la religion de Browning. M. Berger raconte la vie du poète, son mariage romanesque avec la poétesse des *Sonnets Portugais*, il analyse ses ouvrages importants et signale les autres, et il donne de copieuses traductions qui permettent d'apprécier l'extraordinaire diversité et le grand souffle de cette poésie dont la valeur n'est plus contestée.

L'autre volume est une étude de **Carlyle** par M. Louis Cazamian. La tâche ici était particulièrement malaisée d'enfermer en deux cent cinquante pages la vie et l'œuvre d'un personnage tel que Carlyle. M. L. Cazamian a accompli ce tour de force. Du reste il ne prétend pas épuiser le sujet, mais il a voulu « suppléer, dans la mesure du possible, à l'abondance et à la précision du détail par l'ordonnance explicative des lignes ». L'œuvre de Carlyle domine l'histoire littéraire de l'Angleterre au XIX^e^ siècle ; s'attachant à la pensée qui domine cette œuvre, M. Cazamian a tenté une interprétation d'ensemble, qu'il résume avec une clarté et une éloquence remarquables dans sa conclusion.

La monographie de M. P. Berger est le seul ouvrage complet que nous ayons en français sur Browning, mais il y eut des études fragmentaires intéressantes, dont celle de Gabriel Sarrazin dans *la Renaissance de la Poésie Anglaise* (1889). Il faut y ajouter les excellents articles de M. Floris Delattre. L'un traite de **l'Obscurité de Robert Browning** et prouve que cette obscurité est réelle, mais pas aussi insurmontable qu'on a tendance à le prétendre ; l'autre étudie *la Pensée religieuse de Robert Browning*.

Cette dernière étude se trouve dans le recueil de six essais de littérature anglaise que M. Floris Delattre intitule : **De Byron à Francis Thompson**, non pas que ce titre implique un tableau suivi de la poésie pendant le dernier siècle écoulé : mais seulement que les essais ici édités se placent entre Byron et Thompson. Tour à tour il est question du *Don Juan* de Byron, de l'orientalisme dans la littérature anglaise, du centenaire de Dickens, d'un parallèle quelque peu divergent entre Dickens et Daudet, de la pensée religieuse de Browning, et du poète catholique Francis Thompson. Les études sont à la fois claires et profondes et M. Floris Delattre y fait preuve d'une érudition parfaite et d'un sens artistique des plus sûrs.

M. J. E. Gillet s'est livré à un méticuleux travail sur l'influence de **Molière en Angleterre**, de 1660 à 1670. Ces dix années constituent, d'après M. Gillet, la période d'importation qui précède et prépare la période d'assimilation dont la première comédie de Wycherley (1671) marque le début. Sur cette période, il a rassemblé de précieuses informations documentaires, dates, chiffres, noms propres et citations, pouvant montrer quand et comment les œuvres de Molière ont débuté sur la scène anglaise et quel accueil elles y ont reçu. C'est une sorte d'introduction à l'ouvrage de Mr Dudley Howe Miles sur *The Influence of Molière on Restoration Comedy*. M. Gillet étudie ce qu'ont fait les traducteurs, adaptateurs et plagiaires de Molière : Davenant, Etheredge, Flecknoe, Dryden, Shadwell, Sedley, Lacy, Caryll, Medbourne, Betterton, etc. Ensuite, en appendices, il donne un tableau chronologique des emprunts, les textes

parallèles, les représentations, une bibliographie et un index.

Les auteurs du temps d'Elizabeth sont en général considérés comme des « prédécesseurs de Shakespeare » et on n'apprécie leur œuvre qu'en relation de l'œuvre de Shakespeare. Le point de vue est évidemment faux, et il est probable qu'on l'abandonnera de plus en plus, et qu'on finira sans doute aussi par élucider le mystère qui entoure l'homme de Stratford et l'œuvre énorme qu'on lui attribue. C'est à l'un de ces « élisabéthains » que M. P.-H. Cheffaud a consacré, avec justice, une étude particulière. **George Peele** n'eut qu'une brève carrière ; né en 1558, à Londres, il était déjà célèbre comme poète à Oxford ; il mena une vie fort dissipée et dut mourir en 1596. Comme beaucoup de ses contemporains, il sait mieux assimiler et adapter que créer, et son œuvre, qui est d'un grand poète, reflète dans sa diversité les goûts littéraires de l'époque. L'imitation flagrante de du Bartas, dans la dernière de ses pièces, fournit à M. Cheffaud l'occasion d'ajouter une précieuse contribution aux travaux récents sur les rapports des littératures française et anglaise au XVI^e^ siècle.

La recherche des emprunts qu'ont pu faire les auteurs les plus fameux a du moins ce résultat de démontrer que tout le monde a emprunté. Shakespeare et Molière, Rabelais et Chaucer, Victor Hugo et Balzac, tous ont des sources où ils ont puisé parfois copieusement. Qu'importe qu'il y ait de ces similitudes plus ou moins exactes ! Parmi les emprunteurs les plus... généreux, si l'on peut dire, il faut ranger Longfellow. La preuve nous en est apportée, péremptoire, par M. Paul Morin dans un formidable ouvrage sur **Les Sources de l'Œuvre de Henry Wadsworth Longfellow**. M. Morin n'accuse pas le poète d'avoir servilement copié ou imité ses modèles, et n'insinue aucune accusation de plagiat, il offre simplement un travail qui permettra de se renseigner facilement et de façon étendue sur l'origine immédiate ou lointaine de chacun de ses écrits. Longfellow a puisé largement dans les littératures de tous les pays. Saturé de lecture, plus doué de mémoire que d'imagination, il a fait inconsciemment de son œuvre une mosaïque de mots déjà lus, de phrases remémorées et de descriptions familières. »

Les Etudes de Psychologie Littéraire font grand honneur à M. Louis Cazamian : il y montre un savoir singulièrement étendu, une intelligence pénétrante, un jugement sagace. Un même esprit anime ces essais qui ont des objets pourtant très divers et sont d'importance inégale. Dans la plus longue de ces études, M. Cazamian s'informe de l'intuition panthéiste chez les romantiques anglais ; dans une autre presque aussi longue il cherche quel est le mécanisme de l'humour, avec d'ingénieuses idées et de curieux exemples ; puis il réfute la thèse de M. Pierre Lasserre en examinant le romantisme

français et l'esprit germanique : ou bien il montre quels sont les sentiments anglais vis-à-vis de l'entente cordiale, expose les rapports qui unissent l'histoire littéraire à l'histoire sociale, etc., et pour terminer il consacre des pages admirables au malheureux James Thomson, le poète du pessimisme, et à son curieux poème symbolique : *The City of Dreadful Night.*

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Pio Baroja : *Las Ciudades. El Mundo es ansi ;* Madrid, Renacimiento, 3 p. 50. — Pio Baroja : *Memorias de un hombre de accion. El Aprendiz de conspirador ;* ibid ; 3 p. 50. — E. Diez-Canedo et F. Fortun : *La Poesia Francesa Moderna : Antologia ordenada y anotada ;* ibid., 3. p. 50.

Cruauté inconsciente ou violence volontaire, ingratitude, égoïsme, la vie est ainsi faite ; et c'est, par tous pays, même chose ; l'ennui de vivre paralyse les braves gens ; seuls, les canailles savent s'imposer : « **Ainsi va le monde** », selon la concise légende qu'on peut lire à Novaridas sur l'écusson d'une demeure hidalguesque, et telle est la vieille philosophie qu'illustre et renouvelle l'histoire de l'exotique protagoniste de l'avant-dernier roman de Pio Baroja, jeune femme ingénue et d'abord pleine d'optimisme, que nous voyons bientôt promener de ville en ville sa lassitude et ses désillusions. Il faut à l'impénitent voyageur qu'est Baroja des héros comme lui vagabonds ; ses Espagnols, il accoutume de les mener à sa suite à l'étranger, à moins que, comme aujourd'hui, il ne s'amuse à transplanter, un peu violemment, une aimable Russe dans la péninsule : il aime ce heurt de races, ces contrastes dans les habitudes ou les concepts, qui lui fournissent toujours matière à malicieuses remarques et à définitions d'une spirituelle effronterie ; en sorte que presque tout roman de lui est comme un petit jeu de massacre ethnographique. — A Genève où, en pleine crise d'antitsarisme et de mysticisme humanitaire, s'agite une forte colonie d'étudiants russes émigrés, Sacha Savarof, fille émancipée d'un général parfaitement stupide, se laisse prendre aux rets d'un professeur juif alléché par sa dot. Vite divorcée, elle rencontre à Florence un Espagnol hâbleur et superficiel, d'une activité tumultueuse et vaine, simple sportsman en somme, qui, après avoir essayé de diverses carrières, s'est cru suffisamment autorisé par sa fortune à s'improviser peintre ; Sacha, qui voit l'Espagne et ses habitants à travers le mirage romantique, épouse Velasco et le suit dans son pays où la réalité aura vite fait de lui dessiller les yeux, quant au mari d'abord, puis quant à l'Espagne elle-même. C'est la dernière partie du livre, et de toutes la plus savoureuse et la plus forte : l'humour du romancier s'y donne libre cours aux dépens de ses compatriotes. On devine les piquantes observations qu'à tout ins-

tant le spectacle de la vie castillane ou andalouse suggère à la jeune Russe : Sacha, d'ailleurs, a eu la chance de rencontrer un sûr mentor dans la personne de l'original cousin de son mari, un de ces types inimitables d'extravagants désabusés, de philosophes bourrus, pessimistes et pourtant indulgents, dont Baroja a le secret. Grâce à la collaboration de Sacha et de ce vieux garçon d'une clairvoyance aiguë, une rigoureuse revision de valeurs s'opère : et c'est tout un essai de sociologie espagnole, désinvolte, cruel et infiniment pittoresque, mais où il doit y avoir beaucoup à prendre, tout de même !

En toute son œuvre antérieure, Pio Baroja n'avait cessé d'explorer la société espagnole contemporaine, avec cette admirable sûreté d'analyse, cet humour si personnel, cette implacable sérénité qui pourtant se tempère, ainsi que nous l'avons plus d'une fois observé, de beaucoup de mélancolique amertume et de pitié. S'est-il lassé de ce temps plat où les héros selon son cœur se faisaient de plus en plus impossibles ? Voici qu'en une nouvelle série qu'il intitule *Mémoires d'un homme d'action* et qui doit comprendre dix volumes, dont le premier, **Un Apprenti Conspirateur**, vient de paraître, l'original romancier nous reporte au début du XIX^e^ siècle. — Une telle saute à travers le temps n'a pas été sans provoquer quelque surprise : on ne voyait pas bien ce batailleur, ce grand réaliste inquiet, avide d'action sur le présent, choisir froidement telle ou telle époque révolue pour en faire matière à romans historiques, ce narrateur aussi exact que passionné des choses d'aujourd'hui se transformer, par l'effet d'un simple caprice, en historien.

Au reste, dans le prologue qu'il prête à l'éditeur supposé de ces Mémoires jaunis, Baroja prend plaisir à rappeler « ses tendances antihistoriques et antirhétoriques », son amour de la seule réalité vivante, « sa préoccupation de penser au présent et à l'avenir plutôt qu'au passé, préoccupation absurde en Espagne où présent et avenir, c'est ce qui existe le moins ! » D'où vient donc que, malgré cette coquetterie antihistorique, qui n'empêche pas qu'il ne soit un esprit infiniment curieux de toutes choses, — pas plus que son dédain pour le style apprêté et les artifices de la phrase n'empêche qu'il ne soit un grand écrivain de la lignée des Saint-Simon et des Stendhal — d'où vient qu'il ait ainsi entrepris de suivre, à travers quarante ans de troubles et de guerres civiles, la vie aventurière de l'Espagne ?

L'explication est simple. L'Espagne d'après la guerre d'Indépendance est presque identique à l'actuelle ; elle la commande et en éclaire les origines, si bien qu'on peut étudier l'une comme l'autre sans cesser, à vrai dire, de faire de l'histoire contemporaine. Dans cette Espagne, justement définie par R. de Gourmont « un pays de constance », ce sont toujours les mêmes passions liguées contre la

paix intérieure, la même marche cahotante dans l'inconscient, le même abandon triste à la fatalité, le même individualisme rebelle à toute discipline sociale, la même inaptitude à toute politique réaliste et féconde. La longue frime parlementaire, faite de louches crises artificielles de cabinet et de vain lyrisme oratoire, a remplacé les pronunciamentos et les guerres civiles ; mais cette parade tout extérieure, cette politique d'imitation ne comptent point : le vain vernis soi-disant européen ne réussit guère à recouvrir le vieux fonds ibérique. Pio Baroja pouvait donc remonter jusqu'aux temps de Ferdinand ou de Christine, sans s'y trouver le moins du monde dépaysé : lui qui nous a si exactement représenté les aventuriers et les vendeurs d'orviétan, les fanatiques de l'un ou l'autre camp, les vagabonds et les révoltés du jour, il devait vite retrouver, à près d'un siècle d'intervalle, toutes ces vieilles connaissances. Seul, le décor n'est plus le même ; mais il faut bien avouer que l'ancien l'emporte infiniment sur le nouveau en pittoresque et en intérêt : on trouve alors plus d'enthousiasme juvénile et de ressort dans les âmes, plus de violence et d'imprévu dans les événements, plus de maux peut-être ou de sang versé, mais moins de lassitude et de veulerie ; de l'action, stérile sans doute, mais emportée. C'est dire à quel point une telle Espagne, qui ne dut d'avoir, moins que d'autres pays, souffert littérairement du romantisme que parce qu'elle en fut mortellement atteinte dans sa vie même, peut se prêter aux évocations des écrivains ; c'est dire pourquoi, après le Galdos des premiers *Episodes*, elle a tenté encore Ramon de Valle-Inclan, ce grand poète de la prose castillane, dont les trois beaux récits de *la Guerre carliste* sont traversés d'un si puissant souffle d'épopée ; après Valle-Inclan, et dans un esprit naturellement tout différent, Pio Baroja.

Une autre raison, celle-ci d'ordre personnel, devait rendre aux yeux de ce dernier plus actuelle encore l'étude de ce temps troublé. Tout comme l'Espagne d'aujourd'hui continue de très près celle d'hier, il s'est trouvé aussi, par une heureuse rencontre, que notre romancier pouvait se faire en quelque sorte le successeur direct de son héros, fondre pour ainsi dire sa voix dans la sienne et le réincarner fidèlement dans ses idées ou dans ses gestes. En effet, l'homme d'action dont il va désormais nous retracer la longue et singulière aventure a réellement vécu, et c'est dans sa propre ascendance que Pio Baroja l'a découvert. Depuis longtemps intrigué par le mystérieux personnage que la légende familiale lui représentait comme un modèle d'intelligence, d'énergie et de désintéressement, tandis que les factums d'alors le lui dénonçaient comme un misérable intrigant ayant employé ses rares qualités à faire le mal, à conspirer et à trahir, l'écrivain a tenté de tirer de l'ombre cette inquiétante figure ; il a confronté les échos affaiblis des mémoires domestiques avec les

témoignages des vieux papiers de l'époque,et, la passion souveraine aidant, est parvenu à ressaisir la personnalité complexe de l'aïeul conspirateur : d'autant mieux qu'une évidente parenté spirituelle le rattachait à ce dernier, plus étroitement encore que celle du sang.

Basque indépendant et volontaire, vrai type de ces hommes d'action si chers à Baroja,politique épris d'idées généreuses et en même temps amoral, qui pourrait adopter pour devise le mot de Machiavel : « Mieux vaut être impétueux que respectueux » ; passionné de lutte, aimant l'agitation et, sans doute aussi,comme son descendant, la révolte pour elle-même, grand destructeur de préjugés, inquiet et anarchique, positif pourtant et réaliste : belle et grande figure, à tout prendre, d'homme supérieur à son temps : « C'était un de ces hommes personnellement intègres, qui cherchent les résultats sans se préoccuper des moyens... Aviraneta voulut être un politique réaliste dans un pays où l'on n'acceptait que le rhéteur et l'orateur (déjà!). Il voulut bâtir avec des faits, là où l'on ne construisait qu'avec des tropes.Et il échoua.» Du moins avait-il agi, fût-ce dans le vide ; or, cela même est devenu impossible, dans l'immobilité de ce temps gris où ceux qui, tel Baroja, se sentent nés aussi pour l'action se voient réduits à la transposer dans le livre. Il serait prématuré de porter un jugement sur la valeur idéologique du héros conspirateur, dont le roman actuel ne nous fait guère connaître que les années d'apprentissage ; ce qu'on peut assurer, c'est que,dès ce premier volume, il mérite de prendre place à côté des plus fortes créations de l'audacieux inventeur de Silvestre Paradox.

L'anthologie ordonnée et annotée par E. Diez-Canedo et F. Fortun, sous ce titre : **La Poésie Française moderne**, est un ouvrage qui pourrait servir de modèle à beaucoup de nos critiques officiels, pour qui la poésie française s'arrête au romantisme. Elle part d'Aloysius Bertrand et de Baudelaire, « taxé d'inintelligible et de mystificateur par la critique officielle, de Brunetière à M. Faguet », pour arriver, après une courte mais suffisante partie consacrée au Parnasse, jusqu'aux poètes les plus actuels. Sans doute, leur qualité même d'étrangers permettait-elle aux éditeurs de mieux échapper à la hantise du passé, et de n'espérer point une restauration illusoire. Poètes eux-mêmes, ils comprennent, ils aiment la poésie de l'heure qui passe ; les maîtres reconnus par eux sont les nôtres aussi ; et, d'autre part, les audaces métriques qui effarouchent tant de Français leur paraissent naturelles, puisque leur langue dispose non seulement de la rime, mais aussi de l'assonance et du vers libre. Aussi, bien que pouvant clore leur anthologie par la traduction des symbolistes dont la gloire est maintenant consacrée par l'élite, ils ont voulu faire mieux : ils ont compris qu'après les poèmes orfévrés et luxuriants de ces derniers un art nouveau, plus dépouillé et plus

direct, était nécessaire ; et ils n'ont pas craint d'essayer de saisir dans toutes ses nuances un mouvement en train de s'effectuer. Et c'est pourquoi, admirateurs des maîtres du symbolisme, lecteurs non moins fervents de Ch. Guérin, de Jammes et de Claudel, ils ont aussi étudié avec soin et traduit les fondateurs de l'Abbaye et les poètes du groupe unanimiste : les traductions de J. Romains, de Duhamel, Vildrac, René Arcos, André Spire, Chennevière, Théo Varlet, forment le chapitre le plus original de leur anthologie, qui devient, par là surtout, un ouvrage encore sans équivalent en France même. De brèves introductions précèdent chaque groupe ; des notices succinctes, mais d'une parfaite justesse, les œuvres choisies de chaque poète : mis bout à bout, ces courts fragments présenteraient peut-être l'histoire la plus complète, la plus serrée et la plus sûre de notre poésie lyrique, dont ils fixent, avec une précision remarquable, l'évolution. Il faut louer enfin l'exactitude et l'élégance des traductions, dues à des poètes tels que les deux éditeurs, ou que Martinez Sierra, Marquina, Ramon Perez de Ayala, J.-R. Jimenez, A. Gonzalez Blanco. Belle œuvre qui vaut à l'exquis poète Diez-Canedo et à son digne collaborateur Fortun, outre un nouveau témoignage d'admiration, toute notre fraternelle, affectueuse reconnaissance.

MARCEL ROBIN.

LETTRES ROUMAINES

Mihail Cruceanu : *Spre cetatea Zorilor.* — Adrian Maniu : *Figurile de ceara ;* Tipogr. G. Ionescu, Bucarest. — Alex. Macedonski : *Flori sacre ;* Minerva, Bucarest. — Ion Pillat : *Visari pagâne ;* Minerva, Bucarest. — Al. Vitianu ; *Bacante;* Stab. Fortuna, Bucarest. — Elena Farago : *Din taina vechilor respàntii traduceri libere ; Copiilor;* édit. Ramuri, Craiova. — Ovid Densusianu : *Limanuri albe ;* édit. Vietii noua, Bucarest.

Parti sur les traces légères d'une princesse (le mot *domnitsa* serait plus poétique et plus roumain que *princesa*) qui frappe à sa fenêtre, dès l'aube, d'un doigt de lys, pour lui « chanter le chant de ceux qui, dans la vie, ont passé sans le savoir » ; envahi d'une invincible nostalgie qu'escorte une épigraphe du maître Macedonski : « et la blanche cité demeurait un fantôme », M. Cruceanu vogue vers une cité entrevue dans le mirage lointain des horizons éternellement trompeurs, **Vers la cité des aubes**. Aubes qui ne se lèveront pas dans le joli petit volume. Il se ferme sur une *Nuit éternelle* où, parmi les fanfares des flots qui se brisent en éclats de cristaux, l'auteur à la fin reconnaît son amante : « Comment ? toi si craintive — tu es la déesse de la mort, froide ? Toi ! toi si belle — Oh ! viens... car mes rêves sont morts, et vain notre poème... » Les deux étapes de cette voie qui partait vers la lumière s'appelleront *Pelouses et arcades* et *Poèmes des miroirs*. Imagination et sensibilité nostal-

giques. Plus que la vie qui passe, M. Cruceanu contemple en arrière celle qui déjà s'est effacée et que tous n'ont pas vue. Un instant elle lui paraît se réveiller au détour des allées dans les parcs désuets, rallumer les croisées des castels abandonnés. Mais aussitôt le ressaisit la mélancolie des aspects fugitifs, le charme des joliesses disparues. Un sourire, la beauté lui inspirent la même appréhension triste qu'une fleur cueillie et qui s'effeuille dans un verre. Et il aime à rechercher dans le tain des vieux miroirs le souvenir muet des ombres qui y ont miré leurs grâces ou leurs chagrins. « Les miroirs étales, les miroirs profonds — décevants, autant qu'impénétrables, — au fond de leurs eaux mortes, éternellement sans rides, — garderont cachés ton regard et tes bras.—Mais tu resteras toute en les miroirs profonds, — auprès d'autres visages, et les ans mourront ; — et qui se doutera de ce qu'ils ont caché? — et qui le comprendra de ceux qui les verront?... » Pour décrire les âmes qu'il pressent, les visages qu'il évoque sous le fard des glaces, M. Cruceanu use d'un vers aisé et subtil, souvent libre, mais presque toujours rimé, aux sonorités discrètes, richement nuancées, d'une souplesse bien musicale. C'est une âme de poète qui vibre au mystère. Pourquoi faut-il qu'il n'ait pas un accent roumain ?

M. Adrian Maniu, lui, avec ses **Figures de cire**, casse les vitres sans doute pour démasquer la fausse profondeur des miroirs. Et il ricane à montrer le néant des beautés qui s'y réfléchissaient. Le tragique ne sert encore chez lui qu'à des ironies. Son procédé est celui des oppositions, les plus crues, les plus imprévues possibles, et celui des répétitions à l'effet facile. Pour supprimer mieux toute transition superflue, il frise le coq-à-l'âne. Ses phrases concises, parfois violemment évocatrices, allient les naïvetés les plus candides à de vulgaires énormités. Il se complait en ses turbulences et à leurs déclenchements brusques. Il se veut insolent, jusqu'à effleurer par-ci par-là le blasphème. Du moins il n'est pas banal ; il singularise fût-ce la banalité, en plaçant p. ex. le Nocturne II avant le Nocturne I. Les visions de cauchemar, les pensées originales, le détail navrant ou cynique se succèdent avec une spontanéité voulue, bruyante, colorée, imperturbable. Au fond, l'éclaboussement bariolé de ces poèmes en prose cache à peine la cruauté de la satire et une amertume de désabusé. Critique d'art, dans la *Noua Revista Romăna*, M. Maniu se montre aussi judicieux qu'impitoyable.

Depuis le succès de son *Calvaire de feu*, M. Alex. Macedonski laissait le silence tomber autour de lui ; il se tenait à l'écart. Mais voici que la collection des *Livres blancs* de la maison Minerva (blancs? par le papier de la couverture...) s'ouvre avec son nouveau volume. Il l'a dédié à MM. Horia Furtuna et Ion Pillat : « Vous qui êtes la Roumanie jeune, vous m'avez entraîné par votre enthousiasme

et m'avez décidé à vous confier, pour être mis au jour, les vers qui suivent. C'étaient pour moi des **Fleurs sacrées**, parce qu'elles sont écloses dans les chagrins d'une vie en butte à la foudre et aux tempêtes, et tout ce que je puis faire c'est de leur garder ce nom. Mais elles peuvent avoir aussi leur importance pour d'autres : montrer à ceux qui souffrent qu'au milieu des peines et des misères de la vie, il existe encore des cimes sur lesquelles on se peut réfugier... » C'est donc un Macedonski revenu de tout, cette fois avec sérénité, un Macedonski de pleine maturité, que nous avons ici. Il nous le dit dans le sonnet *Périhélie* : « Chers amis, je ne suis plus le combattant d'autrefois — je m'en vais les yeux au ciel... — et tandis que le corps demeure plié au destin accoutumé, — sur l'âme qui s'éploie, il est difficile que puisse encor — peser l'amertume du présent et du passé... » Même renoncement dans *les Psaumes modernes*. Mais c'est encore là se réserver l'avenir. Les strophes de *la Nuit de décembre* le montrent à la poursuite de la chimère, rêvant des splendeurs de Bagdad et de l'appariton fascinante d'une Mecque blanche intangible. Il palpite d'une ardeur de néophyte dans son *Hymne à Satan*, l'éternel séducteur, sans lequel « tout serait silence, immobilité, esclavage ». Et il ne dédaigne pas de descendre de ses hauteurs pour emboucher le flûteau rustique d'un pâtre de l'Olto. Dans le ton populaire comme dans le style élevé, chez M. Macedonski la plénitude des cadences, la plasticité lumineuse et colorée de la forme a quelque chose de vraiment sûr, de magistral. « L'archange d'or » continue de lui apporter l'inspiration.

Son jeune ami, M. Ion Pillat, plus qu'un autre relève de l'esthétique parnassienne : il taille le vers à facettes franches et le chamarre de noms exotiques. Il promène ses **Rêveries païennes**, tantôt emporté, tantôt calme, jusqu'en Extrême-Orient autant que dans l'antiquité. *Il est des jours* où il avoue éprouver des appétits barbares de destruction et d'autres où il se sent doux et bon, à porter une croix sur les épaules ; d'autres où la pitié lui semble un rôle faux ; et c'est ainsi qu'il oscille de la férocité à la résignation, « trop faible pour se sacrifier et trop fort pour immoler ». De même s'il fait appel au néant dans les *rêveries bouddhiques*, ce n'est pas sans revenir aux agréables illusions d'ici-bas. Mais il se ressaisit en des réveils d'énergie où cavalcadent les derniers *centaures* et dans une *prière païenne* il demande que la terre soit purgée de l'homme et de sa tyrannie. *La Nuit païenne*, dédiée à Macedonski en regard de *la Nuit de décembre*, s'achève au Golgotha : le poète parcourt le monde au trot de la Licorne, et se trouve tout à coup devant la croix du calvaire, mais celui qui y est crucifié c'est lui-même... Je goûte spécialement les poèmes sur des légendes italiennes où les noms des grands artistes du passé figurent, pour la première fois, en roumain,

avec cette désinvolture familière et prennent une assurance d'érudition contrôlée. C'est une nouveauté de plus dont se pare ce livre de début.

M. Alex. Vitianu se pare de suffisance : « Connaissez-vous la douleur? Moi je l'ai vue la nuit. — Avez-vous jamais vu la douleur? Moi je la sais!...— Ma douleur à moi jamais personne ne l'éprouva; — C'est à peine si je l'eus moi-même quelquefois... » Mais dans ses **Bacchantes** il a surtout l'amour-propre de crier ses voluptés, de chanter *les dix Extases*, et de « consacrer avec enthousiasme aux sanctuaires de la vraie foi son cœur toujours entraîné par l'immortelle Aphrodite » (P.Louys). A ceci près qu'il le dit trop, sans que la chose elle-même y soit vraiment.

Tout au contraire, et aux antipodes, les derniers livres de Mme Elena Farago, qu'édite à Craiova la revue *Ramuri*, se recommandent par leur absence de prétentions et un réel charme féminin. Certes, l'auteur n'a pas publié plusieurs séries de *traductions libres* sans qu'il restât dans ses vers quelques échos de poètes aussi variés que Verlaine, Guyau, de Régnier, Ronsard, Sully-Prudhomme, Gregh, Legouvé, Corneille... Encore a-t-elle choisi des pièces dans la note de ses propres sentiments. Et ce sont des trésors de délicatesse qui débordent avec l'émoi des douces joies, la reconnaissance, les tentations même d'égoïsme de la jeune mère penchée *sur le berceau* de son enfant, et recueillie. Le même ton naturel, affectueux, et les excellentes visées éducatrices sauvent les deux livres destinés *aux enfants*. Il est si difficile de se mettre à la portée de ces petits. Une mère attentive y devait mieux réussir que quiconque.

Après avoir, pendant des années, « caché avec modestie ses essais clandestins de poète à l'ombre de sa réputation de savant », — selon le mot de M. P. Locusteanu qui crayonne dans *Flacara* de menus caractères parfois mordants, mais presque toujours spirituellement troussés, — M. Ovide Densusianu vient de lancer son premier volume de vers. Ce n'était pas chose facile. M. Densusianu se devait de prêcher d'exemple et, pour avoir fait l'historique et la théorie du symbolisme, s'affirmer en chef d'école. La tenue de son livre est irréprochable. M. C. Sp. Hasnas, de la même *Flacara*, en a si expertement démêlé l'apport que je me fais un plaisir d'emprunter ici quelques lignes à ce critique instruit, et impartial : « M. Densusianu est un poète nouveau, en ce sens qu'il évite les thèmes déjà chantés dans notre littérature ou, quand il les reprend, sait les présenter sous un angle nouveau. Contrairement à d'autres... il ne cherche pas une originalité criarde par l'énormité des sujets, dans la perversité et la terminologie bizarre. Sa poésie s'inspire de motifs purement intellectuels, c'est une œuvre de pensée et un hymne à la pensée. Ses **Rives blanches** (*liman* signifie à la fois rivage et refuge) sont taillées par un maître savant, dans

des blocs d'un marbre sensible aux plus légers attouchements du ciseau... Nous ne saurions trop le louer, quant au style, du soin avec lequel il évite les redondances factices du rhéteur ; de l'honnêteté qui le fait renoncer aux illusions purement verbales... Note distinctive : l'emploi constant et non dissimulé du vers libre, plus immédiatement soumis aux inflexions de l'âme... Mais ce vers n'apporte pas l'expression simple d'une âme qui confesse ses efforts et sa croyance, c'est le produit d'une lente élaboration théorique qui a précédé, a frayé la voie, a créé des formules d'école avant que les trésors intérieurs du poète s'en soient revêtus. La vaste érudition littéraire et philosophique de l'auteur l'a amené à certaines constatations de théorie, d'après lesquelles il juge le présent et veut forger l'avenir de la poésie roumaine. » Loin de moi cependant la pensée de voir dans *les Rives blanches* une poésie didactique ; ce n'est pas œuvre de législateur. Moins dogmatique que raisonné, M. Densusianu est hautain sans se retirer dans une tour d'ivoire. L'élévation de ses pensées ne l'empêche pas de prendre part à la lutte et de regarder autour de soi : « C'est la mer — de la vie ; pars et l'affronte. — Grise tes yeux à contempler — les merveilles qui t'attendent ; — vis, va n'importe où le sort t'envoie. » Et s'il doit ne pas être compris aussitôt, il ne s'en étonne pas : de bien d'autres, qui venaient les mains pleines de dons, on a dit aussi : *c'était le fou ;* jusqu'à ce que,lui disparu, sa folie acquît force de loi. M. Densusianu peut attendre sans crainte.

MARCEL MONTANDON.

VARIÉTÉS

Les jardins du Vieux Paris, à *l'hôtel Saint-Fargeau.* — La Bibliothèque historique de Paris, domiciliée à l'hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, a consacré son exposition annuelle aux *promenades et jardins* de la capitale, — à peu près depuis le XV^e^ siècle jusqu'en 1830, où commencèrent les terribles bouleversements et transformations qui se poursuivent encore à l'heure actuelle. — Cette exposition des parcs et jardins, — des *espaces libres*, comme on dit aujourd'hui — suggère du reste, en premier lieu, quelques réflexions que nous nous empressons de faire, — au moins pour le déplaisir de quelques apôtres du modernisme. Les jardins, promenades célèbres du Paris actuel existaient, presque identiques, au vieux temps, si nous en jugeons du moins par les estampes exposées. C'étaient les Tuileries, le Luxembourg, le jardin des Plantes, — tout à l'heure les Champs-Elysées, le Parc Monceau, — où le public n'avait peut-être pas continuellement accès comme aujourd'hui, mais qui remplissaient le même rôle hygiénique, selon l'expression reçue, dans une

ville d'ailleurs beaucoup moins grande et moins peuplée que celle que nous connaissons. Je fais grâce des statistiques. Ce qui a surtout disparu ; ce qui a été chassé, traqué avec une sorte de rage imbécile, ce sont les jardins particuliers très nombreux autrefois, qui mettaient partout, — même dans le centre de Paris, dont on a beaucoup exagéré le manque d'air et l'espace, dans les cours, les allées, près des porches comme dans les jardinets intérieurs, la beauté délicate des frondaisons et la salubrité de la verdure. — Notre époque utilitaire et avide d'argent n'a vu que l'avantage immédiat des terrains employés à mettre des bâtisses, aussi a-t-on fait disparaître presque partout les jardins ; chaque année, on pourrait presque dire chaque mois, on en supprime ; partout on coupe, on abat les arbres pour faire place aux ignobles casernes, dites *maisons de rapport*, qui élèvent insolemment leurs six étages, — encore subdivisés en quatre ou cinq logements pour le grand profit du propriétaire grippe-sou. — Les jardins intérieurs ayant disparu, — ces jardins qui donnaient l'air pur, salubre, et se trouvaient en quelque sorte les poumons de la ville, — et comme il fallait faire autrement, sinon mieux que les aînés, on a mis les arbres dans la rue ; on a remplacé les jardins du vieux temps par quelques pauvres squares poussiéreux, où il pousse surtout de la marmaille gueularde et des commères qui jacassent — square de la Trinité, square Vintimille, square d'Anvers, square des Arts et Métiers, etc. — ou des alignements, sur les placettes et le long des trottoirs de quelques grandes voies, de plumeaux étiques, les pieds pris dans des grilles de fer, les racines plongeant dans la terre noire du sous-sol qu'empoisonne les conduites du gaz. Quand par hasard ils s'obstinent à vivre, on les taille et rogne dès le printemps, — sous prétexte de leur donner de la force — jusqu'à n'en laisser que des moignons ; exemple, les quelques balais qui se dressent et grimacent actuellement sur la place des Abbesses, à Montmartre. — D'ailleurs, ici comme partout, on peut le répéter, on n'improvise rien ; il faut trente ans pour avoir un de ces beaux arbres qu'on sacrifie criminellement, pour rien, pour le plaisir, parce qu'il gêne ; et à qui voudrait se faire une idée, en somme beaucoup plus exacte qu'on ne croirait d'abord, de ce qu'étaient autrefois les coins de verdure dans le vieux Paris, je conseillerai tout simplement de se transporter dans quelques-unes de nos petites villes de province : Senlis, Provins, Vendôme, Château-Thierry, — qui gardent encore leur physionomie ancienne et par chance sont restées à l'écart du « progrès ». — Ni les squares municipaux de Paris, ni les « parkvays » d'Amérique n'arriveront à les faire oublier.

L'exposition de Saint-Fargeau pourtant, — je l'ajoute de suite — ne montre que très peu des jardins privés du vieux Paris, — soit qu'on n'ait pas songé à les faire dessiner pour en garder un souvenir

que nul ne pensait proche de disparaître, soit que les estampes ne nous soient pas parvenues. Mais on y peut signaler quand même quelques documents précieux, comme le jardin et les bâtiments de l'hôtel de Soissons, près les Halles, en 1572 ; un projet de jardin de l'hôtel d'Angoulême, devenu l'hôtel de Lamoignon, rue Pavée, et qu'avaient habité Diane de France, fille d'Henri II, et le comte d'Auvergne, fils de Charles IX; l'hôtel d'Aumont, l'hôtel de Bretonvilliers, l'Archevêché, qui possédaient aussi des jardins, — à côté d'enclos monastiques comme le jardin et couvent des Feuillants, rue Saint-Honoré, près les Tuileries; le jardin des Cordeliers, voisinant avec les Gobelins sur les bords de la Bièvre (1539) ; le jardin des Feuillantines (XVIIe siècle), le jardin du Val-de-Grâce et celui du Temple à la même époque. — Dans les « espaces libres » du vieux temps, on peut du reste compter encore le Pré aux Clercs, qui s'étendait le long de la Seine, de Saint-Germain-des-Prés aux Invalides ; on y montre, au XVIIe siècle la perspective des tours et murs de la ville, l'abbaye, et, plus proche de l'eau, les bâtiments et jardins de l'hôtel construit sur la fin d'Henri IV par sa première épouse, la Reine Margot. A peu près dans la campagne également s'étendaient d'autre part l'enclos de l'abbaye Saint-Antoine, — beaucoup plus intéressant que l'hôpital actuel, et au nord de la ville l'hôpital Saint-Louis (XVIIe siècle), — dont les bâtiments, sinon les jardins occupent toujours le même lieu. Au Sud, c'était le *Jardin des Simples*, créé par Nicolas Houel en 1578, entre les rues de Lourcine et de l'Arbalète, tandis que proche le rempart remplacé depuis par les boulevards Saint-Denis et Saint-Martin, on aperçoit le jardin de Saint-Martin-des-Champs tel qu'il était sous Louis XIII. Cette série est complétée par des vues générales de Paris au temps des derniers Valois, et même des portraits curieux du XVIe siècle, — des crayons de Marguerite de Valois, d'Henri de Navarre, — très jeunes et qui, peut-on dire, ne se ressemblent guère ! — de Charles IX en 1565, etc...

Des anciens jardins de la ville, le Luxembourg semble un de ceux qui, relativement, ont le moins souffert des transformations et arrangements dont la plupart ont été victimes. A côté, on nous montre l'église Sainte-Geneviève, prise du palais en 1817, et dans le même quartier, l'allée de l'Observatoire, devenue un prolongement du boulevard Saint-Michel où une vieille estampe reproduit le mur contre lequel fut fusillé le maréchal Ney, — mur entaillé d'une simple croix et d'un nom tracé sur la pierre. — Le jardin des Plantes est reproduit par des vues diverses (1794) : — la Ménagerie, la maison de Buffon, la Faisanderie, le jardin anglais, le labyrinthe. — Mais sur la rive droite, « le jardin de Monceau », a ménagé en 1779 pour le duc de

Chartres, a été beaucoup plus modifié. Il y reste sans doute la Naumachie, dont une légende, aujourd'hui encore très accréditée, fait venir les colonnes de la chapelle des Valois, à Saint-Denis, détruite vers 1720 ; mais on chercherait vainement dans le parc actuel les dispositions d'autrefois, les sites et points de vue aménagés dans le goût sentimental et champêtre du moment : bois des tombeaux, vigne italienne, temple de marbre blanc, salle des marronniers, etc. — De ce quartier, il nous reste de l'époque un plan entre le faubourg du Roule et la plaine de Clichy, de même qu'un plan des bâtiments de Mosseaux en 1773.

Avec le Palais-Royal, ses constructions et jardins, nous possédons un ensemble qui a gardé beaucoup plus de ses dispositions anciennes. Ce fut, on le sait, très longtemps le centre de la vie mondaine et des amusements de la capitale. Les documents exposés sont un plan du quartier en 1773; au moment de la Révolution un mannequin représentant le pape qu'on y brûle, le 6 mai 1791 ; la promenade du Palais en 1792, par Debucourt, d'autres estampes se rapportent à la Bourse, qu'on tenait à l'endroit ; au café de la Rotonde en 1802; puis ce sont les galeries de bois vers 1820 ; les jardins et les galeries en 1828, à côté de vues diverses prises de 1818 à 1830 ; le canon du Palais-Royal (1820), qui fut longtemps une célébrité (litho-coloriée); enfin et surtout des habitués du lieu ; les modes, les belles dames d'alors, représentées en bon nombre, — nymphes, merveilleuses, coudoyant les Anglais en promenade qu'on retrouve encore dans la « promenade des galeries »,— alors qu'il n'y a pour le Luxembourg qu'une dame de la fin du XVIIIe siècle;— enfin des types populaires, croqués vers 1825, — marchands de châtaignes, de raisins, de gâteaux de Nanterre, de tisane, de billets de loterie, d'almanachs, de fleurs, de « plaisir », de bouquets de cerises, de pain d'épice, etc., de même qu'on peut voir « la lecture des journaux » (1829, litho de Boilly), les moineaux de la Rotonde, les Alliés de 1814, recherchant « les beautés » du lieu, — et la sortie d'une maison de jeu, nº 113 (photo d'après l'aquarelle originale), où les oisons viennent de se faire plumer.

Nous arrivons cependant au Louvre ; aux Tuileries dont un projet de réunion fut adopté dès le règne d'Henri IV, et ce sont encore des jardins : jardin situé devant la façade méridionale du Louvre (milieu du XVIIe s.) ; jardin des Tuileries en 1579 ; au début du XVIIe s. d'après le plan de Quesnel et celui de Mathieu Mérian ; un projet de grotte rustique et des poteries décoratives de Bernard Palissy ; le jardin des Tuileries du côté de la Seine, avec la Marbrerie et la volière qui le bordaient (XVIIe s.); le jardin encore en 1681 ; l'ensemble du Louvre et des Tuileries avec l'avenue des Champs-Elysyées au début du XVIIIe s., — un plan figure même les Champs-Elysées vers 1675 ;

le palais et jardin des Tuileries, avec l'entrée et les promeneurs du côté de la Concorde (vers 1730) ; le Pont Tournant et l'entrée des Tuileries, d'après Hubert Robert; la place Louis XV et les Champs-Elysées vers le Pont-Tournant, en 1780 ; la même place avec les événements de 1789 ; la place encore et la grande allée des Tuileries; les terrasses du bord de l'eau à l'époque ; un plan de transformation du jardin en jardin anglais en 1790 ; la Fête de *l'Etre suprême*, ce carnaval de Robespierre, le 8 juin 1794 ; des coins divers du jardin en 1799 et au commencement du XIXe s.; les promeneurs de l'an VI; un plan du jardin des Tuileries et des Champs-Elysées à l'époque révolutionnaire ; l'aspect du jardin le 2 avril 1810, au moment du mariage de Napoléon avec Marie-Louise; en 1822, l'entrée des Tuileries ;—le côté du jardin vers les Champs-Elysées ; une « matinée » aux Tuileries, etc... série à laquelle il semble bien juste d'ajouter, parmi les curiosités, la tête à perruque de Le Nôtre ; l'entrée de Paris par la Porte de la Conférence ; le Cours la Reine, côté de la Savonnerie et de Chaillot et côté de la Concorde (XVIIIe s.); le Tivoli de Boutin (fin du XVIIIe s.) ; la chaumière du jardin anglais de Chaillot (au comte d'Harcourt); les jardins placés sur les toits des maisons (fin du XVIIIe s.) à peu près dans la partie du boulevard située entre le Vaudeville et l'Opéra; la promenade du côté de Belleville et de Ménilmontant en 1736 (avec le décor de Paris pour fond), et une vue générale de la ville prise du village de Chaillot.

Plus haut voici encore les Champs-Elysées, avec les luttes et bagarres de la Révolution ; la fête du 14 juillet an IX ; une autre fête au 14 juillet 1790; le 14 juillet 1811. Nous sommes en plein dans ce quartier neuf avec le carré du cours la Reine, l'allée des Veuves, le premier café-chantant, en 1789, l'Elysée-Bourbon en 1809 et un café en face de l'Elysée au commencement du XIXe siècle la Laiterie de l'Etoile du Matin au carré de l'avenue Gabriel, près de qui subsistaient encore quelques chaumières du vieux temps; un projet d'aménagement du Rond-Point; le projet assez saugrenu d'une décoration de l'Etoile (1753), où l'on aurait mis des jardins, des cascades, des jets-d'eau, et, dominant le tout, un « Eléphant triomphal », — proche parent de celui qu'on éleva plus tard sur la place de la Bastille ; le projet de l'Arc de l'Etoile sous Napoléon Ier; la place de l'Etoile en 1819, avec deux des pavillons des Fermiers généraux.— Et voici l'invasion, le bivouac des alliées en 1814, —bivouac des Cosaques, bivouac des Anglais, près Le Doyen ; les fastes de la Restauration, la Saint-Louis en 1822, la fête du Roy avec distribution de liquides et de victuailles, où des brutes s'arrachent les vêtements, se houspillent et s'étripent pour un gobelet de vin, pour un pain ou un saucisson ; enfin le retour du Roy (8 juillet 1815), Louis XVIII revenu de Gand après Waterloo, poussant son ventre de barrique au milieu des accla-

mations de la foule attendrie, — pour les besoins de la cause ; de Gand où il avait tenu pendant les Cent jours ses audiences de monarque *in partibus* et où les curieux, gouailleurs, venaient assister à ses dîners pantagruéliques de vingt-quatre côtelettes, et admirer l'échancrure qu'on avait été obligé de pratiquer dans la table, pour lui permettre d'y insérer sa royale bedaine.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

René Ménard et Claude Sauvageot : *Architecture, Beaux-Arts* (Vie privée des anciens). Avec 390 documents reprod. d'après les monuments originaux; Flammarion. 5 »

Esotérisme.

L.-C. de Saint-Martin : *Des Nombres*. Avec un portrait inédit de l'auteur et deux études par M. Matter. Préface de Sédir; Chacornac. 5 »

Histoire

Comte Rodolphe Apponyi : *Journal* (vingt-cinq ans à Paris). Tome II : 1831-1834. Publié par Ernest Daudet. Avec 3 grav.; Plon. 7 50

Alphonse Aulard : *Etudes et leçons sur la Révolution française*. 7e série ; Alcan. 3 50

G. du Boscq de Beaumont et M. Bernos : *La Famille d'Orléans pendant la Révolution d'après sa correspondance inédite;* Emile-Paul. 3 50

Cte R. de Coligny: *Gaspard II de Coligny*. Réponse à un chapitre de « Histoire partiale. Histoire vraie »; Chapelot. 1 50

Duc de la Force : *Lauzun;* Avec 8 pl. h. t.; Hachette. 7 50

Ch. Mœller : *Frédéric Ozanam et son œuvre historique;* Peeters, Louvain. 0 50

W. H. Wilkins : *Madame Fitzherbert et Georges IV, roi d'Angleterre (1756-1837)*. Texte français par Monjoux-Capilléry. Avec 7 pl. h. t. ; Perrin. 5 »

Littérature

Aurel : *La Semaine d'amour;* Mercure de France. 3 50

Napoléon Bonaparte : *Tendresses impériales ;* Sansot. 1 60

Ernest Gaubert : *Scènes, Monologues et Poèmes à dire* (Théâtre et Salon). 2e série ; Libr. des Annales. 3 50

Mme de Girardin : *Le Vicomte de Launay*. Lettres choisies, avec une introduction de F. Roger-Cornaz et des vignettes de Will Heer; Payot. 3 50

Edouard Maynial : *La Jeunesse de Flaubert ;* Mercure de France. 3 50

Gabriel Mourey : *Propos sur les beautés du temps présent ;* Ollendorff. 2 »

Occultisme

Joanny Bricaud : *Huysmans occultiste et magicien ;* Chacornac. 1 50

Pédagogie

Félix Klein : *Mon filleul au « jardin d'enfants » ;* A. Colin. 3 50

Poésie

Pierre Camo : *Les Beaux Jours ;* Mercure de France. 3 50

Lucien Christophe : *Les Jeux et la Flamme ;* Flamberge, Mons. 3 50

Paul Claudel : *Cinq grandes odes suivies d'un processionnal pour saluer le siècle nouveau;* Nouv. Revue franç. 3 50

Joel Dumas : *Quatorze poèmes pour exalter mon désir ;* Pan. » »

Jacques de Fersen-Adelsward : *Ode à la terre promise ;* Figuière. » »

Philadelphe de Gerde : *Bernadetta*. Texte gascon et trad. franc. de l'auteur ; Nouv. Libr. nat. 3 50

René Gitane : *Vitriol ;* Figuière. 2 50

Henry de La Tombelle : *Ailes d'aigles;* Bauche. » »
Henry de La Tombelle : *Le Cycle des joies et des larmes;* Bauche. » »
Comtesse de Noailles : *Les Vivants et les Morts;* Fayard. 3 50
M. Pascault : *Le Vieux tiroir;* Mignot. 3 50
Louis Payen : *Le Collier des Heures;* Mercure de France. 3 50
Blanche Sahuqué : *Vers le couchant,* suivi de *Cyrille* (pages posthumes); Sansot. 3 50
Archag Tchobanian : *La Vie et le Rêve.* Lettre-Préface de Emile Verhaeren; Mercure de France. 3 50

Publications d'art

M. Bengesco : *Mélanges sur l'art français;* Dorbon aîné. 3 50
Louis Hourticq : *Les Tableaux du Louvre.* Avec 155 reprod. et 2 plans; Hachette. 2 »
Fritz R. Vanderpyl : *De Giotto à Puvis de Chavannes.* Avec une préface par Ad. Van Bever et 11 illust. h. t.; Crès. 3 50

Questions coloniales

Paul Giran : *De l'éducation des races.* Etude de sociologie coloniale; Challamel. » »

Questions militaires

*** *Les Armées des principales puissances au printemps de 1913;* Chapelot. 4 »
Balkanicus : *Les Serbes et les Bulgares dans la guerre balkanique.* Avec une carte des territoires occupés; Brodard, Coulommiers. 2 50
Docteur Dommartin : *Le Médecin divisionnaire, ses attributions, son rôle;* Chapelot. » »
Lieut. Fliecx : *Les Lendemains d'Abensberg et de Ligny;* Chapelot. 0 60
Hubert-Jacques : *Les journées sanglantes de Fez, 17, 18, 19 avril 1912;* Chapelot. 3 50
Capit. Maurel : *Les Compagnies montées du Sud-Oranais;* Chapelot. » »
Lieut.-Col. Renard : *Etude sur l'emploi tactique du fusil et de la mitrailleuse;* Chapelot. 1 50
Lieut. Albert Vallet : *L'Aviation militaire en 1912;* Chapelot. » »

Questions religieuses

Albert Bayet : *La Casuistique chrétienne contemporaine;* Alcan. 2 50

Romans

Binet-Valmer : *La Créature;* Ollendorff. 3 50
Georges Delaquys : *Le Beau couchant;* Plon. 3 50
Gustaf af Geijerstam : *Le Livre du petit Sven.* Adapté du suédois par Wilhelm Bauer; Calmann-Lévy. 3 50
Alphonse Georget : *La Transplantée;* Lemerre. 3 50
Jeanne de Lacrousille : *Le Vertige;* Gautier. 3 »
Maurice Leblanc : *Les Confidences d'Arsène Lupin;* Lafitte. 3 50
Paul Leclercq : *La Boutique d'Arlequin;* Fontemoing. 3 50
J.-B. Natali : *L'Appel du pays;* Figuière. 3 50
Georges Ohnet : *Le Partisan.* Illust. de F. de Myrbach; Ollendorff. 3 50
Marcel Rogniat : *Les Blasés;* Figuière. 3 50
Marc Saunier : *Au-delà du Capricorne;* Sansot. 3 50
Clémence Souillart-Desmons : *Claudette;* Jouve. 3 50
Karin Michaëlis Stangeland : *P'tite Mère.* Trad. du suédois par M. Valentin et M. Klüm; Perrin. 3 50
Edgar Tant : *Le Roman d'un Gantois;* s. n. n. d. » »
Willy : *L'Implaquable Siska;* Albin Michel. 3 50

Sociologie

A. Bochard : *Les Lois de la sociologie économique;* Rivière. 8 »
Jacques Bonzon : *Faut-il un nouveau Concordat?* Edit. Presse française. 2 »
Fernand Boverat : *Patriotisme et Paternité;* Grasset. 3 50
Herbert Croly : *Les Promesses de la vie américaine.* Trad. de l'anglais par MM. Firmin Roz et Fénard; Alcan. 3 50
Divers : *Le Progrès.* Discours, Mémoires et Observations; Giard et Brière. 10 »
André François-Poncet : *Ce que pense la jeunesse allemande;* Oudin. » »
Adrien Gérard : *La Violence dans les grèves anglaises;* Oberthur, Rennes. » »

André Lebey : *Sur la route sociale (1906-1911)* ; Figuière. 3 50
M.-J. Miloyévitch : *L'Equilibre balkanique* ; Brodard, Coulommiers. » »
Ernest Montusés : *Le Député en blouse*. Préface de Jean Jaurès. Plusieurs illust. ; les Cahiers du Centre. 1 50

Théâtre

Maurice Allou : *Les Ombres*, comédie en un acte, en vers ; Fasquelle. 1 »
H. Blaquière : *Bertrand de Born*, poème tragique en 6 actes ; Imp. mod., Périgueux. » »
Alexandre Meunier : *L'Enfant prodigue*, mystère en un acte, en vers ; Figuière. 1 50

Voyages

Georges Cain : *Environs de Paris*, 2e série. Avec 111 illust. et plans : Flammarion. 5 »
L. et Ch. de Fouchier : *Au pays hollandais*. Avec 60 grav. et une carte ; Hachette. 4 »
Camille Vallaux : *L'Archipel de la Manche*. Avec 52 grav. et 1 carte en noir ; Hachette. 4 »
André Warnod : *Bals, Cafés et Cabarets* (Paris Pittoresque). Dessins de l'auteur ; Figuière. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Georges Duhamel. — Une lettre de M. Adam de Lada. — Au sujet de la mort de Léon Deubel. — Souscription Léon Deubel. — Le troisième Congrès pour l'extension et la culture de la langue française. — Les « Lettre de Femmes à Casanova ». — Publications du « Mercure de France » — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Georges Duhamel.

Paris, le 3/7 1913.

Cher monsieur Vallette.

J'ai lu la lettre de Max Jacob. Elle nous prouve une fois de plus que Max Jacob est un homme modeste et généreux, mais elle ne prouve rien de plus.

Je n'ai pas dit que l'influence exercée par Max Jacob sur l'esprit de M. Guillaume Apollinaire soit sensible dans les œuvres publiées par M. Apollinaire avant 1905. Pour les œuvres postérieures à cette date, j'ai mon opinion faite. J'ai formulé cette opinion dans ma chronique et rien ne saurait me la faire considérer comme erronée. J'ajouterai même que Max Jacob possède la précieuse propriété de faire goûter son talent rare et divers sans avoir besoin de montrer ses ouvrages, ce qui lui a valu une réputation qui ne tardera pas à franchir les bornes de l'intimité.

Dans ces conditions, j'ai lieu de croire qu'il a pu étonner M. Apollinaire dès avant 1905.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments affectueusement dévoués.

GEORGES DUHAMEL.

§

Une lettre de M. Adam de Lada.

Sceaux, avenue de Paris, « Les Coudrais », le 25 juin 1913.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans le dernier numéro du *Mercure*, sous la rubrique « Lettres

polonaises », un compte rendu très aimable de la traduction que M. Lucien Maury et moi avons publiée de la tragédie de Stanislas Wyspianski : *Protésilas et Laodamie*, traduction qui, soit dit en passant, reproduit non seulement « avec une exactitude scrupuleuse la pensée et les mots du Poète », mais aussi et surtout *la forme* — la ligne musicale et, autant que possible, le rythme de son œuvre. Dans ce compte-rendu mon compatriote M. Michel, Mutermilch écrit : « M. de Lada sait lui-même que *Protésilas et Laodamie* n'est en somme qu'une œuvre de jeunesse de Wyspianski. » Ceci est absolument inexact. *Les Noces* qui, de l'avis de tous les critiques de Wyspianski, sont une des plus importantes, sinon la plus importante de ses œuvres, datent de 1900 ; *la Varsovienne*, drame de moindre étendue, mais jouissant de la même vogue sur les scènes polonaises, de 1898. Quant à *Protésilas et Laodamie*, cette pièce fut écrite en février 1899, quelques mois à peine avant *la Malédiction*, autre tragédie plus vaste et plus grandiose encore que *les Juges*. (M. Mutermilch qui, très justement, définit *les Juges* « une des plus belles et des plus puissantes tragédies des temps modernes », sait lui-même que, publiés seulement en 1907, quelques semaines à peine avant la mort de l'auteur, *les Juges* datent de 1901). Malgré que Wyspianski écrivît *Protésilas et Laodamie* à vingt-neuf ans, on ne peut donc absolument qualifier cette pièce d'œuvre de jeunesse, ou bien, le poète étant mort à trente-sept ans, il faudrait, pour être logique, qualifier ainsi toute son œuvre.

M. Mutermilch écrit plus loin : « Le traducteur avoue lui-même que le sens symbolique de la pièce restera forcément incompréhensible au lecteur étranger. » Cette assertion est aussi inexacte que la première. Nulle part nous n'avons dit rien de semblable et ceci simplement parce que nous pensons et *parce que nous avons écrit tout juste le contraire*. A la page 31, dans la « note des traducteurs », nous disons exactement : « Le symbolisme de Wyspianski reste forcément incompréhensible pour tous ces compatriotes du poète qui, contre l'évidence des faits, s'obstinent à ne pas voir sa signification prophétique ou croient pouvoir la démentir ... par de naïfs mensonges ou des injures. » Il est d'ailleurs évident que si nous avions pensé que le théâtre « symbolique » de Wyspianski — *Protésilas et Laodamie* en résume le *leit-motiv* principal — dût rester à l'étranger aussi incompréhensible qu'à peu d'exceptions près (Lack, Stanislas Brzozowski), il l'est encore pour la critique polonaise, nous n'aurions pas assumé la tâche difficile de « présenter son œuvre au public français et partant à celui du monde ».

Nous estimons trop le *Mercure* et nous attachons trop de prix à l'opinion de ses lecteurs, pour ne pas désirer vivement la rectification d'erreurs sûrement involontaires, mais qui n'en déprécient pas moins une œuvre caractéristique et importante, celle précisément que, pour un ensemble de motifs résultant de la logique intérieure de toute l'œuvre du poète, il convenait de traduire la première.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments très distingués.

ADAM DE LADA (Cybulski).

§

Au sujet de la mort de Léon Deubel. — Nous recevons le communiqué suivant :

BOURSE NATIONALE DE VOYAGE LITTÉRAIRE

Contrairement à ce qu'ont avancé, sans aucune justification, une revue littéraire et, d'après elle, un journal quotidien, Léon Deubel n'a jamais rien envoyé à la Commission de la Bourse nationale de voyage littéraire.

Jamais sa candidature n'y a été posée ; jamais, par conséquent, la Commission n'a eu à s'en occuper.

Les doubles carnets d'inscription des candidats en témoignent, ainsi que les procès-verbaux des séances de la Commission, où ne se trouve pas une seule fois le nom de Léon Deubel.

Pour faire suite à cette note, M. Louis Pergaud nous prie d'insérer la lettre ci-après :

Mon cher Directeur,

Vous avez bien voulu me communiquer une note émanant de la Commission de la Bourse de voyage littéraire concernant la candidature Deubel.

Dans le numéro de *Paris-Midi* du dimanche 6 juillet 1913, j'ai répondu à cette note en des termes que je ne désavoue pas.

Je dirai simplement ici que je n'ai jamais mis les pieds au siège social de la Bourse de voyage ni fourré le nez dans ses registres, que c'est par Léon Deubel lui-même que j'ai eu connaissance de sa candidature, de laquelle il n'avait aucune raison de se vanter, que d'autres amis étaient comme moi au courant de l'affaire et qu'ils sont prêts à en témoigner.

Voici, d'autre part, la conversation que j'eus avec Deubel le jour ou la veille du jour où cette bourse devait être décernée ; ma femme était présente et s'en souvient aussi bien que moi :

« Mon vieux, j'aurai peut-être quand même quelques voix ; je viens de rencontrer Sébastien Voirol : il a, pendant une heure, parlé de moi à Emile Blémont et le plus chaudement du monde ; il croit l'avoir convaincu. »

Je rapportai le lendemain cette conversation à Marcel Martinet, qui s'en souvient parfaitement.

Veuillez me croire, mon cher Directeur, votre bien cordial et tout dévoué.

LOUIS PERGAUD.

P.-S. — Je reçois à l'instant une lettre de Sébastien Voirol et j'en extrais ce qui suit :

« Deubel m'a dit, à moi-même, qu'il était candidat, et son nom, si mes souvenirs sont exacts, figurait comme tel à *l'Intransigeant*. Il m'arrive pour ma satisfaction personnelle et sans m'illusionner sur la portée de mes paroles ou de mes écrits d'avoir mon candidat.

« A l'époque dont il est question, je rencontrais beaucoup de confrères, et pendant quelques jours je parlai de la valeur de Deubel à qui voulait bien m'écouter.

« Le hasard me fit passer une heure d'attente au *Figaro*, auprès de M. Aug. Dorchain. C'est à lui que j'ai vanté les mérites de Deubel et j'ajouterai même que M. Dorchain étant d'une grande affabilité, j'ai pu croire alors que mes paroles n'étaient pas absolument inutiles. A moins que M. Dorchain ne me contredise d'une façon précise sur ce point, je crois bien me rappeler qu'il promit d'examiner avec soin et sympathie l'œuvre de Deubel et d'en parler à son tour aux membres du jury.

« Bref ! Toute question de modestie à part, ce que vous avez dit est l'exactitude même, sauf en ce qui concerne le nom de M. Blémont, auquel il faut substituer celui de M. Dorchain.

« SÉBASTIEN VOIROL. »

Il reste donc bien établi que, pour nous, la candidature Deubel existait.

Quant à la substitution de noms, fort peu importante en l'occurrence, est-ce moi qui l'ai faite, est-ce Deubel qui confondit ? Peu importe. Mettons que c'est

moi qui ai commis cette légère erreur. Le fait que j'avançais n'en est pas moins exact.

L. P.

§

Souscription Léon Deubel, 2e liste :

MM.			
Léon Vannoz	15 fr.	Michel Puy	20 fr.
Louis Chicon	20	Joseph-André Dalby	5
Eugène Chatot	10	Jean Lebrau	5
Antoine Lafitte	10	Henri Bourgeot	5
Lesage	10	A. H. S.	10
Lacour	10	Total	176
Louis et B. Deubel	50	Liste précédente	713
Roger Frêne	5	Total général	889 fr.
Gaston Picard	3		

§

Le troisième congrès pour l'extension et la culture de la langue française. — On n'a pas oublié les deux premiers congrès internationaux pour l'extension et la culture de la langue française, qui se tinrent à Liège en 1905, et à Arlon en 1908, et qui eurent un retentissement justifié. Le troisième congrès, organisé par la Fédération internationale pour la culture française, aura lieu cette année à Gand, à l'occasion de l'Exposition universelle, du 11 au 14 septembre.

La congrès comprendra quatre sections :

La section scientifique réunira pour la première fois les romanistes d'Europe et d'Amérique, qui n'ont guère l'occasion de se trouver en contact. Son but est d'établir les droits du français comme langue auxiliaire internationale, et d'étudier les moyens les plus efficaces pour atteindre ce but.

La section pédagogique groupera surtout les membres de l'enseignement secondaire et primaire et s'occupera des questions relatives à l'enseignement du français.

La section de littérature et d'art examinera les problèmes relatifs à la diffusion des œuvres des écrivains de langue française.

Enfin la section de propagande réunira les œuvres constituées pour défendre et propager le français, telles que l'*Alliance*, la *Mission laïque*, et les associations analogues de Belgique, de Suisse, du Canada.

Parallèlement se tiendra à Gand le Congrès belge de défense linguistique française, organisé par la Fédération nationale des cercles de langue française, et qui a pour but d'organiser la défense du français contre le flamingantisme en Belgique.

§

Les « Lettres de Femmes à Casanova »

Mon cher Vallette,

Dans sa chronique du 16 avril dernier, M. Jean de Gourmont rend compte d'un ouvrage : *Lettres de Femmes à Casanova*, dont le compilateur, M. Aldo Rava, aurait *découvert* à Dux cette correspondance amoureuse, et « parmi ces lettres, les plus curieuses, les seules vraiment belles, celles de Manon Belletti ».

M. Aldo Rava ne nous fait là aucune révélation. Le *Mercure de France* a signalé et publié en partie ces lettres il y a bientôt *dix* ans. Dans le numéro d'octobre 1903, Mr Arthur Symons, le poète anglais bien connu, parlait longuement du séjour de Casanova au château du Comte Waldstein, et, au cours de son article, il donnait pour la première fois les plus curieux passages des lettres de Manon, qu'il avait copiées à Dux même.

Voulez-vous avoir l'obligeance de rappeler ce fait et sa date pour la chronologie casanoviste, et croire à mes meilleurs sentiments.

HENRY-D. DAVRAY.

§

Publications du « Mercure de France »

La Jeunesse de Flaubert, par Edouard Maynial. Vol. in-18, 3,50.

La Semaine d'Amour, par Aurel. Vol. in-18, 3,50 (7 hollande à 10 fr.).

Le Collier des Heures, poèmes, par Louis Payen. Vol. in-18, 3,50 (7 hollande à 10 fr.)

La Vie et le Rêve, *Poèmes en prose*, *Contes*, *Fantaisies*, par Archag Tchobanian. Lettre-Préface d'Emile Verhaeren. Vol. in-18, 3,50.

Les Beaux Jours, poèmes, par Pierre Camo. Vol. in-18, 3,50.

§

Le Sottisier universel.

... Comme la Vierge dit : « Noli me tangere », il disait, etc. — *Gil Blas*, 29 juin.

Ça porte bonheur, ce jour-là, le muguet, et il n'y avait que moi qui avais pensé à lui en donner. Ses yeux s'éclairèrent, et elle les mit à son corsage tout de suite. — *Le Journal*, 15 juin.

Dans aucun pays je n'ai vu une si grande abondance de jolies femmes qu'à New-York ; cela tient sans doute au mélange des races qui se sont renouvelées et ont fait ces produits au sang si pur. — *Intransigeant*, 1er juin.

Coquilles et drôleries.

... et dans laquelle il reconnaît une œuvre remarquable du grand peintre français du vingtième siècle Jean Fouquet. — *Débats*, 22 juin.

Nous ne laisserons pas s'éloigner M. l'abbé Plouvier, sans lui dire publiquement notre reconnaissance pour tout le bien qu'il a fait dans la paroisse de Lallaing, dont la population a plus que doublé pendant les onze années de son pastorat. — Bulletin paroissial de St-Pierre, à Douai, 29 juin.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France [G. Roy], 7, rue Victor-Hugo

Le Livre d'occasion

LIVRES A FIGURES DU XVIIIe SIÈCLE

On sait la vogue bien légitime que reçoivent aujourd'hui les livres à gravures du XVIIIe siècle. Et vraiment à aucune époque on ne connut, on n'appliqua si bien, toutes les ressources que fournissent les divers arts du livre. Les papiers étaient souvent des plus beaux et toujours très purs ; il en est qui ont eu une très grande réputation et que l'on s'ingénie de nos jours à imiter. Les encres avaient un brillant, une profondeur que les produits industriels essaient de contrefaire. Enfin le tirage était l'objet de soins jaloux, tant de la part de l'imprimeur que de l'auteur qui s'intéressait vivement au travail. Les caractères, dessinés parfois pour l'ouvrage, lui donnaient un style unique, si bien que tout l'ensemble était harmonieux et d'un art très sûr.

Mais quand on choyait un livre, on l'embellissait de frontispices, de titres gravés, de culs-de-lampe, de fleurons et de portraits de l'auteur. De nombreuses figures surtout illustraient le texte et elles étaient du burin des meilleures artistes du temps. Aussi les amateurs savent-ils priser ces chefs-d'œuvre d'un goût raffiné.

Les Aventures de Télémaque, de Fénelon, « de l'Imprimerie de Monsieur, 1785 », 2 vol. gr. in-4°, pap. vélin, mar. rouge, dos ornés », ont été vendues 1.600 francs, car elles sont enrichies de 72 illustrations gravées d'après Monnet, par Tilliard.

Le Temple de Gnide, de Montesquieu, avec 9 figures gravées par Le Mire, d'après les dessins de Ch. Eisen; texte gravé par Drouet, Paris, « chez Le Mire, 1772 », a été poussé jusqu'à 1.650 francs.

Par contre une belle édition des « *Fables choisies mises en vers par J. de La Fontaine.* A Paris, chez Desaint et Saillant, et Durand, 1755-1759, 4 vol. », n'a été estimée que 710 francs. Cependant elle contenait les 275 figures célèbres dessinées par Oudry et gravées par Aubert, Aveline, Baquoy, Chedel, Cochin..., en tout quarante artistes des plus adroits.

Un bel exemplaire de l'*Eloge de la Folie*, « traduit du latin d'Erasme par M. Gueudeville, nouvelle édition revue et corrigée sur le texte de l'édition de Basle », 1751, a été vendu récemment 1.020 francs. Il était orné d'un frontispice avec encadrement, 1 fleuron sur le titre, 13 estampes, 1 vignette et cul-de-lampe par Eisen, gravé par Aliamet, De la Fosse, Flipart, Legrand, Le Mire, Martinasie, Pinssio et Tardieu.

Enfin, un genre où le XVIIIe siècle excella, ce fut celui de l'*Almanach*. « Les Plaisirs variés ou les Délices des Saisons. Almanach chantant. A Paris, chez Jurert », s. d., in-32. — cart. rigide étoffe de soie brochée or, dos et plats entièrement de soie brochée or, dos et plats entièrement décorés d'attributs dorés et en coul. fixés et brodés sur l'étoffe, 6 pierres à facettes sur chaque plat, doublé de soie bleue, — est illustré de 1 frontispice et 12 figures gravées hors-texte, avec explication et chanson en regard. Je me suis attardé à la description de l'une de ces merveilles de goût pour faire comprendre l'intérêt passionné que leur portent certains collectionneurs. L'almanach que je viens de citer a été vendu 286 francs; l'« Almanach des Héroïdes. Contes, fables, théâtres, poésies, etc. Avec de très belles figures, pour l'année M. DCC. LXXIX. A Amsterdam, chez M. Magerus » a valu 290 francs et un almanach de 1789, un cartonnage de soie crème avec motifs peints à l'aquarelle, a trouvé acquéreur à 325 francs. Enfin un recueil factice — comprenant : « Le Trottoir du Permesse ou le Rimeur fantastique », « Les Châteaux en Espa-

La publicité commerciale est reçue par M. P.-C. COURTOIS
25, rue Servandoni, PARIS — Tél. 810-22.

gne ou l'Amour pâtissier » et « Le Nécessaire des dames et des Messieurs, composé d'un papier nouveau sur lequel on peut à l'aide d'un stylet de minéral sans fin, adapté au livre, écrire aussi distinctement qu'avec la plume... » — a été poussé jusqu'à 630 francs.

Si notre époque laisse aux âges futurs des inventions plus remarquables que celles dont parle le Nécessaire des dames, elle ne pourra rien présenter qui, comme édition, vaille le moindre de ces almanachs du XVIIIe siècle.

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, espaces compris. Minimum 2 lignes. Les insertions sont payables d'avance. Mandat-poste au nom du Mercure de France, *26, rue de Condé, Paris.*

OFFRES

Librairie Th. Ropiteau, Nevers.

J. Gaujour : Jules Renard et son œuvre, broch. in-8, avec 2 héliogr. h. t., franco, 1 fr. 10.

Mercier, 19, Avenue Chanzy, La Varenne-Saint-Hilaire (Seine).

D'Artagnan : Mémoires, 1700, 3 vol.

Arnaud : Lettres à une personne de condition, in-4°, 1655.

Ramiro : Félicien Rops, graveur, Floury.

Francisque Michel : Recherches sur les étoffes de soie, avec lettre autographe de l'auteur, tiré à 250 exemplaires. Paris, Chapelet, 1852, deux vol. Reliure de Bell et Niedrer.

C. Mendès : Rapport sur la Poésie.

Stirner : L'Unique (Revue Blanche).

Ernest Kuhn, libraire à Bienne (Suisse).

Recueil de Patiences. Berne, 1864 au lieu de fr. 2.50, fr. 1.50.

Librairie militaire Edmond Dubois, 23, rue de Seine — 24, rue Mazarine, Paris, VIe.

Cent mille volumes militaires d'occasion.

Catalogues périodiques gratuitement.

Impression d'ouvrages pour compte d'auteur.

Librairie d'Aquitaine, 263, rue Ste-Catherine Bordeaux.

H. Martin, Hre de France, 24 vol. rel., 45 fr. Hœfer, Biogr., 46 vol. rel. 90 fr. Littré, Dict.., 5 vol. rel., 45 fr. Revue des Deux-Mondes, 1848 à 1890, rel.

Dechambre, Encycl. méd., 100 vol., 60 fr. Jaccoud, Dict., 40 vol. rel., 40 fr.

Coll. lat. Lemaire, Panckouke corps bibl. occ. det. s. dem.

Cat. pér. sur dem. Ach. de livres et de manuscrits même modernes.

Librairie ancienne et moderne L. Durance, 4, quai d'Orléans à Nantes. — Catalogues M gratuitement sur demande.

A. Léonardon, 10, rue des Beaux-Arts, Paris.

Achat de manuscrits à miniatures, Livres à figures et reliures des XVIe, XVIIe, XVIIIe siècle. Envoi franco du catalogue. Léonardon, 10, rue des Beaux-Arts, Paris (6e).

DEMANDES

P. Dermée, 17, rue Berthollet, Paris, Ve.

Crépet : Les Poètes français.

Alfred Jarry : Le Surmâle (1re édition).

Suarès : Voyage à Pascal.

Dozy : l'Histoire de l'Islamisme.

H. Taine : Origines de la France contemporaine.

Bourrienne : Vie de Napoléon, 4 vol. 1836.

Tous articles ou volumes en français sur le Browning.

Michelet : Histoire de France (illustr. Daniel Vierge).

Oscar Wilde : Editions originales.

L'Heptaméron Français, 3 vol. 8°. 1780.

Longus : Daphnis et Chloé, 8°, Paris, 1718

Carlyle : Sartor Resartus, 1834.

Dr Mardrus : Les Mille Nuits et une Nuit 16 volumes, Revue Blanche.

Les Mille et une nuits, en anglais, par Richard Burton.

Victor Bérard : Les Phéniciens et l'Odyssée deux vol. Colin.

Berger : Histoire de la Vulgate, Hachette.

Ferradon : Des biens des Monastères à Byzance.

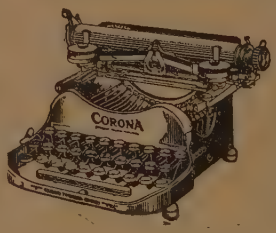
Edm. Delsa, 16, rue des Clarisses Liège.

Tous les ouvrages sur la gravure et sur l'eau-forte.

Ouvrages sur les arts au Pays de Liège.

CORONA

Fabriquée a GROTON New-York



MACHINE à ÉCRIRE PLIANTE

pour le voyage et le bureau

Poids : 2 kil. 600

Prix : 350

CORONA pour Ecrivains, Professeurs, Militaires, Ingénieurs, Architectes, Artistes, Savants, Voyageurs, Explorateurs, Ecclésiastiques et Commerçants

CORONA Encrage bicolore, Touche de recul, Clavier Universel de 84 caractères, cinq copies à la fois, Clé Stencil.

CATALOGUE GÉNÉRAL FRANCO

Real LA COMPAGNIE REAL

59, rue de Richelieu :-: PARIS

Le Home et la Santé

LES REPAS

Lever à six, dîner à dix,
Souper à six, coucher à dix,
Font vivre l'homme dix fois dix.

Cette maxime serait aujourd'hui fort dépaysée et cependant elle fut vraie plusieurs siècles durant. Jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle on dînait sur les 10 heures du matin et on soupait entre quatre et cinq. Au XVII^e^ siècle, on recula le dîner jusqu'à midi ou une heure, ce qui fit fort crier tous les hygiénistes du temps. Boileau y trouva le sujet d'une satire, et Furetière prétend même que les gens du palais ne dînaient qu'à deux heures.

Au commencement du XVIII^e^ l'oisiveté et la coquetterie d'une exception firent une règle ; le dîner fut de plus en plus retardé: deux heures, trois heures, puis quatre, cinq et six. Le souper suivit le mouvement et se reporta jusqu'à dix ou onze heures. Si bien que le dîner prit la place du souper auquel on finit par renoncer généralement.

Comme de nos jours, dans les habitations de plaisance et les châteaux, l'heure du repas était annoncée, non par une cloche, mais au son du cor ; à vrai dire l'usage en remonte au moyen âge. C'était ce que l'on appelait *corner l'eau*, parce qu'avant de se mettre à table on avait déjà la bonne habitude de se laver les mains.

Mais tout gentilhomme n'avait pas le droit de faire corner son dîner ou son eau, à ce que rapporte Froissart.

La cérémonie du lave-mains n'était pas discrète; il est vrai qu'elle était si raffinée! Aux repas des grands, on n'employait à cet office que de l'eau aromatisée. La serviette et le bassin étaient offerts aux dames par de jeunes pages et des écuyers. Pour les souverains c'était fonction des chambellans, à moins qu'il ne se trouvât là quelque personne de haute distinction à qui le chambellan voulût réserver cet honneur. Est-il besoin de dire qu'après le repas, la même cérémonie se reproduisait, précaution encore plus utile au sortir de table.

La disposition des convives à table fut assez variable. La plus curieuse est la mode qui naquit au temps de la chevalerie et qui consistait à placer les convives deux à deux, par couples, homme et femme. Que de doigté cela exigeait de la part de la maîtresse du logis pour arranger ses tables de façon que tout le monde fût enchanté, je vous le laisse à penser ! Mais le plus piquant c'est que chaque couple assorti n'avait pour chaque mets qu'une assiette commune ; on trouve là l'origine de l'expression proverbiale: *manger à la même écuelle*.

Il en était bien entendu de même pour la coupe à boire. Le roman de Perceforêt faisant l'enthousiaste description d'un grand festin qui ne réunissait pas moins de huit cents chevaliers ajoute : « Et si n'y eût celui qui n'eût dame ou pucelle à son écuelle. »

D'ailleurs ces familiarités étaient alors considérées plutôt comme un honneur. Quand un personnage de qualité ou un souverain voulait distinguer quelqu'un de ses convives, il lui faisait passer la coupe dans laquelle il avait bu, ayant grand soin qu'il y restât du breuvage dans lequel il avait trempé ses lèvres. L'élu achevait le contenu, et l'histoire dit que parfois il gardait aussi le contenant en souvenir.

L'usage le plus ancien est le défi à boire. Les Gaulois étaient réputés pour ce genre de provocations et ils regardaient comme une honte de s'y avouer vaincus : excellente école de l'alcoolisme ! C'est peut-être de là que vient notre prédisposition à l'arthritisme?

Dr ARGYRE.

Dumont de B... — L'air de la mer est mauvais pour vous. N'y restez qu'une huitaine et passez plutôt un bon mois en montagne.

B. B. A... — Probablement de nature herpétique ; il faudrait voir. En tous cas, dépuratifs. Vous n'avez que l'embarras du choix.

Chronique Automobile

Avec le perfectionnement des voitures automobiles les constructeurs nous ont donné des voitures de plus en plus silencieuses ; tout au moins pour la plupart, car dans les marques où les pignons sont plus ou moins ronds, on trouve encore en 1913 des voitures rappelant la musique que font celles d'il y a un certain nombre d'années.

Il est certain que l'on ne peut demander aux constructeurs de véhicules à prix bas d'employer un outillage aussi perfectionné que celui des grandes marques, et aussi d'avoir un service de vérification par lequel passe chaque pièce avant d'aller à l'atelier de montage.

Au fur et à mesure que le silence des voitures devenait de plus en plus parfait, le chauffeur a été amené à chercher des avertisseurs de route de plus en plus puissants, car il faut bien convenir que l'antique trompe réglementaire est bonne pour la ville, et encore, mais ne s'entend pas du tout sur route.

Beaucoup de conducteurs sont convaincus que lorsqu'une voiture est devant eux et qu'elle ne leur laisse pas la place pour passer devant, malgré les coups de trompe répétés, c'est de la mauvaise volonté.

Or, c'est, on peut dire, toujours une grave erreur.

Le conducteur de la voiture qui est devant n'entend pas les coups de trompe et voilà pourquoi il ne se dérange pas.

Les avertisseurs puissants sont multiples et donnent généralement satisfaction comme avertisseurs, mais ce qui en donne moins c'est la commande mécanique par laquelle on les actionne.

Les câbles des sirènes cassent, la pompe à air des trompes actionnées par le moteur ne fonctionne pas toujours ; les accumulateurs des avertisseurs électriques sont tout à coup déchargés, etc., etc.

Cela ne veut pas dire que j'aie un avertisseur parfait à conseiller aux lecteurs du *Mercure de France*, malheureusement non, et je le regrette.

Beaucoup de chauffeurs considèrent l'échappement libre comme un avertisseur, et, dans bien des cas, c'est assez vrai, et celui-là est certainement d'un fonctionnement perpétuel.

Il est vrai que dans le département de la Seine l'échappement libre est interdit par la Préfecture de Police, mais il faut reconnaître que les chauffeurs tiennent peu compte de cet arrêté.

J'ai même entendu pas mal de négociants en automobiles me dire que depuis cet arrêté on n'avait jamais autant placé d'échappements libres sur les voitures.

Je crois savoir personnellement que le Préfet a l'intention de sévir un jour ou l'autre à ce sujet, et je crois pouvoir conseiller aux automobilistes parisiens de ne pas en abuser.

Et vraiment, c'est logique, car si un jour tous les taxis de Paris se mettaient à marcher avec l'échappement libre, ce serait intolérable.

G. Cernay.

G. G... à M... — **R... à B...** — **G... à M.** — **P... à P...** — **M... à B...** — Vous écrirai directement.

S... à L... — Donnez-moi plus de détails votre lettre est incomplète.

D... à N... — Gardez votre vieille voiture plutôt que d'en prendre une neuve de la marque que vous me citez.

Demandez

Le Catalogue complet

des Éditions

du

Mercvre de France

N° 2. POETRY AND DRAMA JUNE 1913

(PRICE 2/6 N.)

VARIA

Poetry and the Public — The Imagistes — A Censorship on Poetasters — A National Theatre — Molière as Antidote — Experiments with Puppets — Sumurûn — Mermaid Nights — Literary Dishonesty — A Futurist Number of POETRY AND DRAMA — The Death of the Poet Laureate — Particulars of POETRY AND DRAMA.

POETRY :

Emile Verhaeren.
Rabindranath Tagore.
Victor Plarr.
John Drinkwater.
Harold Monro.
John Helston.
Henry Simpson.

STUDIES AND APPRECIATIONS :

Emile Verhaeren : an Appreciation..... *Michael T.-H. Sadler.*
Thomas Hardy of Dorchester..... *Edward Thomas.*
John Donne..... *Rupert Brooke.*
The Greek Genius (II)..... *A. Romney Green.*
A Model Anthology..... *J.-C. Squire.*

CHRONICLES :

Current English Poetry..... *The Editor.*
Dramatic Chronicle..... *Gilbert Cannan.*
French Chronicle..... *F.-S. Flint.*
Italian Chronicle..... *Arundel del Re.*

REVIEWS :

The Oxford Book of Victorian Verse — The Poetical Works of George Meredith — Poems New and Old : Henry Newbolt — Love-Poems and Others : D.-H. Lawrence — The Venturers : Vivian Locke Ellis — Lyrics : Lady Margaret Sackville — A Boy's Will : Robert Frost. — Death and the Princess : Frances Cornford — Songs of Alban : E.-S. Lorimer — Narcissus : Edward Storer — The Book of Lies : Frater Perdurabo — The Agate Lamp : Eva Gore-Booth — Agnus Dei : Nancy Campbell.

A LIST OF RECENT BOOKS [ANNOTATED] :

The Poetry, Boohshop, 35, Devonshire-St-Theobald's Rd, Londres W. C.

CHEMINS DE FER
DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

SAISON D'ÉTÉ 1913

Trains express et de luxe pour

GENÈVE ET LA SAVOIE

(Aix-les-Bains, Chambéry, Genève, Evian)

1° de Paris :

Train de luxe journalier « Savoie-Express » composé de voitures-salon de la Cie des Wagons-Lits et d'un wagon-restaurant.

Nombre de places limité.

(Mis en marche du 5 Juillet au 13 Septembre).

2° de Londres et Paris :

a) Express de nuit pour Genève et Divonne composé de lits-salon, wagons-lits, 1re 2e et 3e classes à couloir avec lavabos et water-closets. — Voitures directes : 1re et 2e classes Paris-Divonne ; lits-salon, 1re et 2e classes Calais-Genève et vice versa.

b) Express de jour Paris-Genève, voitures de 1re et 2e classes à couloir. Wagon-restaurant de Paris à Dijon et de Dijon à Paris.

Pour plus amples renseignements consulter le Livret Guide-Horaire P.-L.-M. vendu 0 fr. 60 dans toutes les gares du réseau.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES D'EXCURSIONS
AUX PLAGES DE LA BRETAGNE

Pendant la Saison des Bains de Mer, du 1er Mai au 31 Octobre, il est délivré des billets d'excursions de 1re et de 2e classes aux plages de Bretagne, comportant le parcours ci-après :

Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Savenay, Questembert, Ploërmel, Vannes, Auray, Pontivy, Quiberon, Le Palais (Belle-Ile-en-Mer), Lorient, Quimperlé, Rosporden, Concarneau, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Châteaulin.

DURÉE : **30** JOURS

Prix des Billets (aller et retour) : 1re classe, **45** fr. ; 2e classe, **36** fr.

Faculté d'arrêt à tous les points du parcours, tant à l'aller qu'au retour.

Faculté de prolongation de la durée de validité moyennant supplément.

Billets complémentaires du Voyage d'excursions ci-dessus.

Il est délivré, au départ de toute station du réseau d'Orléans, pour Savenay ou tout autre point situé sur l'itinéraire du voyage d'excursions indiqué ci-dessus et inversement, des billets spéciaux de 1re et 2e classes réduits de 40 0/0, sous condition d'un parcours de 50 kilomètres par billet.

Prix des billets complémentaires de Paris-Quai d'Orsay à Savenay et retour, *viâ* Tours : 1re classe **55** fr. **50**. — 2e classe, **37** fr. **40**.

CHEMIN DE FER DU NORD

Saison balnéaire 1913 - Un jour à la mer

A partir du dimanche 22 juin et tous les dimanches suivants, ainsi que le lundi 14 juillet (Fête Nationale) et le vendredi 15 août (Assomption), jusqu'au dimanche 14 septembre inclus.

Trains de plaisir à marche rapide et à prix très réduits en 2e et 3e classes, aller et retour dans la même journée :

1° de **Paris** à **Boulogne-sur-Mer** et **Calais-Ville** et aux stations balnéaires de Noyelles, Cayeux, Saint-Valéry-sur-Somme, Le Crotoy, Quend-Fort-Mahon, Rang-du-Fliers-Verton, Berck, Etaples, Dannes-Camiers, Wimille-Wimereux, Marquise-Rinxent.

ALLER : nuits des samedis aux dimanches et des 13/14 juillet et 14/15 août à 0 h. 8 et 5 h. 45.

RETOUR : arrivée à Paris nuits des dimanches aux lundis et des 14/15 juillet et 15/16 août à 22 h. 15 et 23 h. 58.

2° de **Paris** au **Tréport-Mers** et **Eu** (plages d'Ault et Onival).

ALLER : nuits des samedis aux dimanches et des 13/14 juillet et 14/15 août à 0 h. 15 et 5 h. 55.

RETOUR : arrivée à Paris nuits des dimanches aux lundis et des 14/15 juillet et 15/16 août à 21 h. 46 et 23 h. 58.

Les voyageurs porteurs de billets de trains de plaisir ne sont admis que dans le train de plaisir, tant à l'aller qu'au retour, *à l'exclusion de tout autre train.*

Indépendamment des billets individuels, il est délivré pour ces trains des billets de famille comportant, suivant le nombre des membres de la famille, des réductions de 5 à 25 °/₀.

A titre de renseignement, s'assurer des conditions dans les gares et bureaux de ville de la Compagnie.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

VENTE au Palais, le 26 juillet 1913, à deux heures.
MAISON A PARIS
BOULEVARD POISSONNIÈRE, N° 2
ANGLE FAUBOURG-POISSONNIÈRE, N° 1
Contenance : 205 mètres environ. Revenu net : 30.000 fr. environ. **Mise à prix : 600.000** francs. S'adresser à Mes CORTOT et PRUNIER, avoués, et à Me ARON, notaire.

EPLUCHES (S.-O.), p. Pontoise. Propr. comp. gde mais. d'hab., jard., ser., gara., eau. Cce : 4.530 m. clos murs. Adj. 26 juil., 2 h. 1/2, ét. Me DELVAUX, n., Pontoise. On trait. avt. On vend. mobr.

Maison à **PUTEAUX,** 86, rue Richard-Wallace. Cce : 160 m. **Mise à prix : 25.000** fr. Adj. 30 juillet, 2 h., ét. Me CHAUVIN, not. à Suresnes. S'adr. Mes CHAUVIN et MICHELEZ, not. à Paris.

Maison à Paris, **45, R. DE CLICHY.** Cont. 829m. Rev. net 25.480 fr. **M. à pr. : 310.000** fr. Adj. ch. not., 22 juill. Me HOUDART, 69, boul. Haussmann.

AVENUE DU BOIS-DE-BOULOGNE, 78
et passage du Square du Bois-de-Boulogne
Maison particulier et appartements bour-
à usage **HOTEL** geois. Cce : 769 m. 50. Rev. br. env. : 91.200. **M. à pr. : 900.000** fr. Adj. s. 1 ench., Ch. not., Paris, 22 juillet 1913. S'adr. not.: Mes COTTIN, LANQUEST et JOSSET, 66, r. Petits-Champs, dép. ench.

Maison à Paris **111, R. DE ROME.** Cce : 219 m. 86. Rev. br.: 13.443 f. **M. à p. : 125.000** fr. Adj. ch. not., 22 juillet, Me VIGIER, not., 18, r. Pyramides.

VILLE DE PARIS

A adj. sur 1 ench., Ch. Not., Paris, le 22 juillet 1913
TERRAIN ANGLE **68,** rue **MONTMARTRE**
et r. Mandar. Surface : 236 m. env. **M. à p. : 1.200** fr. le m. S'ad. Mes DELORME et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, dép. de l'ench.

Fondé en 1879

L'ARGUS de la PRESSE

LE PLUS ANCIEN BUREAU D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS

lit, dépouille par Jour
14.000 Journaux ou Revues du Monde entier

Publie : L'ARGUS DES REVUES
Collectionne : Les ARCHIVES DE LA PRESSE
Edite : L'ARGUS DE L'OFFICIEL,
contenant tous les votes des hommes politiques et leur dossier public

L'ARGUS recherche articles et tous documents passés, présents, futurs.

L'ARGUS se charge de toutes **Publicités** dans tous Journaux et Revues :

Publicité Financière | *Publicité commerciale*
Publicité Economique | *Publicité littéraire et mondaine*

TÉL. : 102-62 — ADR. TÉL. : Achambure-Paris

BULLETIN FINANCIER

Ce que l'on redoutait arrive: les Etats balkaniques se battent entre eux. Ils avaient la partie belle; devant eux s'ouvrait un vaste avenir ; les plus beaux espoirs leur étaient permis. Tout cela s'en va en fumée... de canons ! Impossible d'être plus bête que ces petits Etats. En attendant, ils gênent la vie de tout le monde.

La rente française, à 83,55, résiste de son mieux, grâce à l'énergie du ministère Barthou et à sa netteté d'attitude devant la loi de trois ans, votée par la Chambre.

L'Espagne Extérieure finit à 87,20, coupon détaché; le Turc unifié revient à 83,30.

Les fonds russes marquent un progrès, le Consolidé 4 o/o à 89,75 ; le 4 o/o 1901 à 87,25, le 4 1/2 o/o 1909 à 99,65, le 5 o/o 1906 à 102,20; le 3 o/o 1891 s'inscrit à 71,80, ex-coupon.

Les fonds des Etats balkaniques sont naturellement un peu agités. Nous trouvons le Bulgare 5 o/o 1902 à 497,25, le Serbe à 77,45, ex-coupon, l'Hellénique 1881 à 289, le Roumain 4 o/o 1898 à 86,75.

Les chemins de fer français pourraient être meilleurs: l'Est cote 870, le Lyon 1242, l'Orléans 1290, le Nord 1630 ex-coupon, le Midi 1090, l'Ouest 891.

Les grandes Banques souffrent de la mauvaise situation. A part le Crédit Foncier qui clôture à 884, malgré un coupon détaché, les autres établissements fléchissent plutôt. Le Crédit Lyonnais revient à 1616 ; le Comptoir d'Escompte est à peu près stationnaire à 1043, ainsi que la Société Générale à 810.

La Banque de Paris recule à 1705, le Crédit Français à 506, le Crédit Mobilier à 624, ex-coupon, l'Union Parisienne à 1105, ex-coupon, la Banque Française à 296.

Quant aux affaires, n'en parlons plus pendant plusieurs mois sans doute. Cependant la Société Marseillaise émet 60.000 actions nouvelles de la Société Prowodnik, offertes à 546,90

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. Alexis ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES

COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le Comptoir National a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le Comptoir National d'Escompte délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Éditions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.